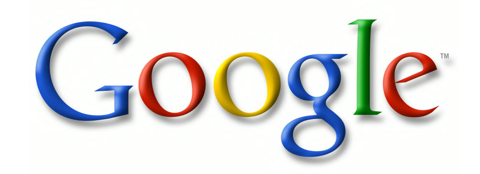


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

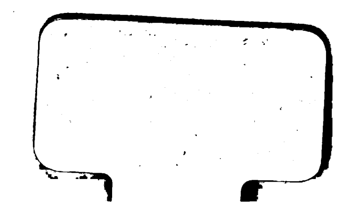
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Finch J 74





Finch J 74



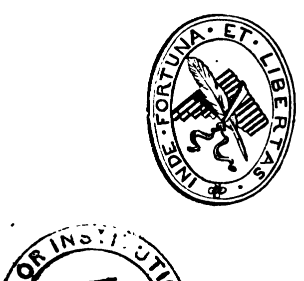


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

UNE CHAINE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Théatre-Français. — 29 Novembre 1841.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
EMMERIC D'ALBRET, jeune compositeur. . .	MM.	REY.
CLÉRAMBEAU, négociant, son oncle.		SAMSON.
M. DE SAINT-GÉRAN, contre-amiral.		MENJAUD.
HECTOR BALLANDARD, avoué		RÉGNIER.
JULIEN, domestique de M. de Saint-Géran		MATHIEN.
OLLIVIER, domestique d'Emmeric.		—
UN DOMESTIQUE d'hôtel		—
UN NOTAIRE.		—
ALINE, fille de Clérambeau.	Mmes	DOZE.
LOUISE, femme de Saint-Géran		PLESSY.

A Paris.



UNE CHAINE

ACTE PREMIER.

Un appartement d'artiste, appartement très-élégant. — Un piano à droite. Près du piano, et faisant face au spectateur, une table couverte d'un riche tapis et sur laquelle sont des albums, des papiers de musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, entrant par la porte du fond; EMMERIC, à droite, assis devant son piano, et la tête appuyée sur sa main.

HECTOR, gaiement.

C'est moi... c'est un profane dans le temple des arts!

EMMERIC, levant la tête.

Mon ami Ballandard!

HECTOR.

Je te dérange? Tu étais là devant ton piano à travailler, à chercher quelque mélodie?

EMMERIC.

Non... Je ne faisais rien.

HECTOR.

Tant pis! Nous attendons de toi un second ouvrage, digne de ton début... A vingt-cinq ans, obtenir sur notre première scène lyrique un succès qui fait tourner toutes les têtes!... C'est superbe... c'est admirable!... Et moi, Hector Ballandard, avoué de première instance, je suis fier de pouvoir dire au Palais : C'est Emmeric d'Albret, mon compatriote et mon ami d'enfance! Il est, comme moi, de Bordeaux; nous ne nous sommes jamais quittés. (Lui remettant une lettre sous enveloppe.) Voici encore une lettre qui est arrivée ce matin pour toi, sous enveloppe, à mon adresse.

EMMERIC, mettant la lettre dans sa poche.

Je te remercie... Cela t'a dérangé...

HECTOR.

Du tout : je n'ai affaire au Palais qu'à midi, à la quatrième chambre... J'ai le temps! (Touchant la poche où Emmeric a serré sa lettre.) C'est toujours pour ce procès dont tu dois me parler?

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR.

Quand il te plaira, à tes ordres... Un client tel que toi donne du relief et du brillant à une étude!

EMMERIC.

La tienne n'en a pas besoin!... C'est, dit-on, une des meilleures de Paris, grâce à ton activité, à tes talents, et surtout à ta réputation d'honnête homme!

HECTOR.

Que veux-tu? C'est à présent le seul moyen de se distinguer... Ils ont trouvé cela original pour un avoué... et ma clientèle a doublé!

EMMERIC.

Ainsi que tes bénéfices... car on prétend que tu gagnes par année une quarantaine de mille francs.

HECTOR.

Un peu plus, un peu moins... Je végète dans la poussière d'une étude, au milieu des licitations et des saisies immobilières; ou, dans les grands jours, plaidant au Palais quelque référé ou quelque mur mitoyen qui ne trouve pas d'avocats! Du reste, et quoi que je fasse, obscur et inconnu, ignoré de tous, excepté du client qui demande mon adresse le jour du procès et qui l'oublie souvent le jour des honoraires!... Tandis que toi, quelle différence! quelle brillante carrière! Des bravos! de la fortune et de la réputation! Une vie d'artiste est une vie de plaisirs. Tu passes tes matinées avec les plus jolies actrices de Paris, et tes soirées dans la haute société, où l'art musical est tellement en honneur que l'on dit même (Baissant la voix.) que des grandes dames que l'on ne m'a pas nommées, des duchesses, des marquises, courent après toi:..

EMMERIC, vivement.

Comment?

HECTOR.

Par amour pour la musique! Et, à propos de cela, j'ai un service à te demander : On donnera bientôt ton nouvel opéra...

EMMERIC.

On a mis le premier acte à l'étude, il n'y a que celui-là de terminé.

HECTOR.

Eh bien! fais-moi le plaisir de me mener à la répétition.

EMMERIC.

Quand tu voudras...

HECTOR.

Je te remercie! (Avec embarras.) Et, dis-moi donc, j'entrerai sur le théâtre... dans les coulisses... je pourrai parler à ces dames?

EMMERIC.

Certainement.

HECTOR.

Je n'oserai pas !

EMMERIC, riant.

Allons donc !

HECTOR.

Et puis, encore un autre service !... Si tu pouvais obtenir pour moi, de quelque duchesse du faubourg Saint-Germain, une invitation de bal ou de concert...

EMMERIC.

C'est dit.

HECTOR.

Une invitation que je puisse montrer, ou du moins laisser voir... Cela me sera très-utile.

EMMERIC.

En quoi donc ?

HECTOR.

Je vais te le dire... (En confidence.) Je voudrais me marier.

EMMERIC, vivement.

Tu fais bien !... surtout si c'est une inclination.

HECTOR.

Oui, mon ami, une inclination... et une affaire !... une jolie femme et une jolie dot... qui achèverait de payer ma charge. Le père donne deux cent mille francs d'abord, sans compter la suite... C'est un riche marchand de Bercy... Et sa fille, mademoiselle Victoria Giraut, me plaît beaucoup... Elle est charmante et a reçu une éducation très-distinguée... aussi elle se nommait Victoire, et elle tient à ce qu'on l'appelle Victoria... Elle a étudié la peinture et la musique.

EMMERIC.

Ah ! elle a de la voix ?

HECTOR.

Non, grâce au ciel! Elle est comme moi, elle chante faux... et de ce côté-là, du moins, il y aura de l'harmonie dans le ménage!... Mais voilà où nous cessons de nous accorder!... Elle a de l'imagination, de la poésie; elle rêvait un mari idéal, vaporeux; enfin, il lui faut une grande passion... et je suis un avoué... qui n'ai jamais fait la cour à personne... Je n'en ai pas le temps!... toute la semaine à mon étude. Autrefois seulement, avant d'avoir acheté ma charge, j'étais amoureux le dimanche... Et encore qu'est-ce que c'était? des grisettes!

EMMERIC.

Il y en a de charmantes.

HECTOR, d'un air dédaigneux.

Oui, c'est jeune... c'est gentil, c'est gracieux, si on veut... Mais rien de distingué!... des pique-niques, des parties d'âne à Montmorency, des dîners sur l'herbe, où l'on rit comme des fous!... C'est bien ennuyeux!

EMMERIC.

C'est délicieux!

HECTOR.

Ça ne mène à rien... Tandis que si j'étais lancé comme toi, un homme à la mode... un homme à aventures, mademoiselle Victoria Giraut m'adorerait!... Avant-hier, déjà, je lui ai dit que tu étais mon ami... Tu ne m'en veux pas?... mon ami intime... cela a produit le meilleur effet!... Si elle sait que je vais dans les coulisses et surtout chez les duchesses, cela me relèvera à ses yeux.

EMMERIC.

Je comprends.

HECTOR.

Parce que les duchesses, vois-tu bien, cela a été le rêve de toute ma vie... quelquefois même quand j'étais maître clerc, j'allais le soir après mon étude les voir monter en voi-

ture, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens... Et en contemplant leurs toilettes élégantes, leur air fier et distingué, les armoiries et les livrées qui chamarraient leurs carrosses, je me disais : Est-il possible qu'il y ait des gens assez heureux pour se faire aimer d'elles ! Aimé d'une marquise, d'une comtesse, même d'une baronne, faute de mieux, ce doit être délirant... Je rentrais alors à pied, éclaboussé par elles... Et, pensant à toi, je me répétais : Mon camarade Emmeric est-il heureux !... C'est la seule fois que je t'aie porté envie...

EMMERIC.

Et tu avais bien tort ! Te rappelles-tu la fable d'Icare ?

HECTOR.

Certainement ! Je ne suis pas encore assez... avoué pour avoir oublié ma mythologie !... Mais, grâce au ciel, tu n'en es pas là ! tu ne tombes pas, au contraire !

EMMERIC.

Ma foi, je n'en suis pas loin !... Le tourbillon de ces hautes régions vers lesquelles j'ai voulu m'élever m'empêche de me créer, comme toi, une position solide, honorable et indépendante !... Ce monde élégant et futile où je n'avais rien pour réussir, et où, malgré moi, je suis lancé, me prend tous les instants que je devrais donner à l'étude... Les plaisirs vous accablent d'affaires et de soins étrangers à vos travaux... Dans ce moment, encore, ce billet que tu viens de me remettre...

(Le tirant de sa poche.)

HECTOR.

N'est-ce pas pour un procès ?

EMMERIC, souriant avec ironie en ouvrant la lettre.

Eh ! oui, un procès... gagné depuis longtemps. Mais pour détourner les soupçons... pour que mon nom ne frappe pas continuellement ses gens qui me connaissent, elle adresse les lettres à toi que l'on ne connaît pas ; maître Ballandard... un avoué... ça a l'air d'une lettre d'affaires.

HECTOR.

Et c'est une lettre d'amour de quelque marquise?

EMMERIC.

Elle me rappelle qu'il y a demain, à l'Opéra, une représentation extraordinaire, représentation à bénéfice, où je dois l'accompagner.

HECTOR, vivement.

Dans sa voiture?... dans sa loge?...

EMMERIC, s'asseyant devant la table.

Oui, sans doute!... Mais cette loge... il n'y en avait plus, elles étaient toutes retenues ; il a donc fallu, et n'importe comment, en trouver une... (Montrant un coupon qu'il tire du tiroir de la table.) numéro 10, premières de face à droite, entre les colonnes... Et sais-tu ce que cela me coûte?

HECTOR.

A 25 ou 30 francs la place, cela doit te faire au moins...

EMMERIC, avec impatience.

Je ne te parle pas de cela... (Il jette sur la table l'enveloppe et cache dans les feuillets d'un manuscrit la lettre qu'il tenait à la main, puis il met sous une autre enveloppe le coupon de loge qu'il a pris dans le tiroir de la table, cachette la lettre, la met dans sa poche et se lève pendant les phrases suivantes.) mais des démarches, des courses et du temps que cela m'a pris... toute la journée d'hier à la recherche et à la conquête d'une loge, au lieu de rester là, devant mon piano, à écrire ce quintette que je venais de trouver et dont j'ai perdu le motif... ce quintette que mes acteurs attendaient... Voilà comment je ne travaille pas, comment je ne fais rien, et pourquoi mon opéra ne sera jamais fini!

HECTOR.

Tant pis!... car je connais des gens qui se faisaient une grande fête d'assister à la première représentation.

EMMERIC.

Eh! qui donc?

HECTOR.

Ta famille, M. Clérambeau ton oncle, et sa fille la charmante Aline.

EMMERIC.

Ma cousine?...

HECTOR.

Je crois même que c'est pour cela qu'elle est venue à Paris; elle le désirait depuis bien longtemps.

EMMERIC.

En vérité!...

HECTOR.

Et grâce à cette maladie de langueur qu'elle a eue...

EMMERIC.

Oui... Pauvre Aline! je l'ai vue si souffrante!

HECTOR.

Il n'y paraît plus! fraiche et jolie comme les amours... Mais elle a persuadé à son père que l'air de la capitale lui ferait du bien... et quand on est un des premiers négociants de Bordeaux, et qu'on n'a qu'une fille...

EMMERIC.

Et quand viennent-ils?

HECTOR.

Eh! mais... ils devraient déjà être arrivés.

EMMERIC.

Comment le sais-tu?

HECTOR.

Ne suis-je pas l'homme d'affaires de M. Clérambeau?... As-tu oublié ce procès si embrouillé que je lui ai gagné, et pour lequel j'ai fait deux voyages, l'année dernière, à Bordeaux... Il m'avait donné ses pleins pouvoirs pour lui retenir un appartement.

EMMERIC.

Eh bien?

HECTOR.

Eh bien? j'ai pensé qu'au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens... il y avait un hôtel très confortable... l'hôtel de Castille..

EMMERIC.

Celui-ci !!!

HECTOR.

J'ai retenu l'appartement du premier, deux mille francs par mois... Ton oncle est riche, et puis l'avantage de loger dans la même maison que son neveu...

EMMERIC, lui sautant au cou.

Ah! mon ami, quelle bonne idée!... quelle joie de revoir ma famille!... Aline, ma sœur, ma compagne et mon élève! Nous faisions de la musique ensemble.

HECTOR.

Nous serons ses chevaliers.

EMMERIC.

Tu donneras le bras à mon oncle.

HECTOR.

Nous les conduirons partout... Au palais de Justice...

EMMERIC.

A la première représentation de mon opéra.

HECTOR.

Il n'est pas achevé!...

EMMERIC, vivement.

Il le sera!... je veux qu'elle soit témoin d'un triomphe... car elle s'y connaît... Une voix charmante! et un goût... Je me remets à l'ouvrage... (Courant au piano.) J'ai retrouvé mon quintette, j'ai le motif, écoute plutôt...

HECTOR, prenant une chaise.

Quel plaisir! (S'arrêtant.) Tais-toi donc!

EMMERIC, *s'arrêtant.*

Comment?...

HECTOR, *écoutant aussi.*

On monte l'escalier... N'entends-tu pas?

EMMERIC, *de même.*

Eh! oui!... cette voix!...

(*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE II.

HECTOR, CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, *s'écriant de loin.*

Ah! mon oncle!... ma cousine!... (*Courant à Aline, qu'il embrasse à plusieurs reprises.*) Chère Aline! quel bonheur de se revoir!...

CLÉRAMBEAU, *passant entre eux deux.*

Eh bien!... eh bien!... et moi?

EMMERIC, *lui serrant la main.*

Bonjour, mon cher oncle. (*Regardant Aline.*) Mais depuis un an, depuis mon dernier voyage à Bordeaux... comme ma cousine est embellie!

ALINE.

Et mon père qui disait que non!...

CLÉRAMBEAU, *la prenant par la main.*

Salue donc notre ami, notre avoué, M. Ballandard, et remercie-le de l'appartement qu'il nous a choisi.

ALINE.

Il est charmant!

CLÉRAMBEAU.

Vous ne m'aviez pas écrit que mon neveu demeurait dans cet hôtel, on vient de nous l'apprendre.

HECTOR.

Une surprise que je vous ménageais.

ALINE.

Juste l'étage au-dessous !... Comme ce sera commode pour mon cousin... (A son père et baissant les yeux.) quand il viendra vous voir.

CLÉRAMBEAU, brusquement.

Je n'entends pas qu'il se dérange... je veux qu'il agisse sans façons... comme nous... Tu le vois, nous venons, en arrivant, te faire notre visite ; mais ça ne t'oblige à rien.

EMMERIC.

Comment, mon oncle ?...

CLÉRAMBEAU.

Tu as à travailler... il faut qu'un artiste travaille.

EMMERIC.

Il y a temps pour tout... Je vous accompagnerai dans le monde, je vous y présenterai.

CLÉRAMBEAU.

Je te remercie, je m'en abstiendrai.

HECTOR, à Clérambeau.

Il est lancé dans la haute société.

CLÉRAMBEAU.

Raison de plus : il y règne des mœurs qui m'effraieraient pour une jeune fille.

EMMERIC.

Eh ! qui vous a dit cela ?

CLÉRAMBEAU.

Vos livres et vos papiers publics... Apprenez, monsieur, qu'à Bordeaux nous lisons tout ce qui paraît à Paris.

EMMERIC, lui prenant la main, d'un air de compassion.

Mon pauvre oncle !...

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est?

EMMERIC, riant.

Je ne vous fais pas de reproches, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer... mais vous avez peut-être tort de nous juger à la lecture... Nos mœurs sont plus honnêtes que nos écrits... et si vous restez quelque temps parmi nous, vous trouverez qu'il y a encore quelque décence et quelque bon ton dans nos salons, de la vertu dans les familles, de bons ménages dans le monde et des honnêtes gens partout... même au Palais, demandez à Ballandard.

CLÉRAMBEAU.

Lui! je l'excepte, je le connais... il est de Bordeaux... C'est une candeur, une pureté de mœurs... (Regardant son neveu.) bien rares de nos jours... Et puis, avec lui, tôt ou tard, les procès finissent, tandis qu'avec les autres...

EMMERIC.

Vous voyez bien...

CLÉRAMBEAU.

Une exception ne prouve rien... Et vous, monsieur, vous ne voyez jamais les choses que du beau côté, comme votre père, du reste, Balthazar d'Albret, mon cher beau-frère, qui était toujours dans l'idéal, tandis que moi, dans le positif... Ne fût-ce que par amitié pour votre mère... ma pauvre sœur, je voulais associer son mari à mon commerce... Il aurait fait comme moi une bonne et solide fortune... Mais non, au lieu de rester dans la marine marchande, où l'on gagne de l'argent... il a voulu entrer dans la marine royale.

EMMERIC.

Où l'on gagne des épaulettes... de la gloire...

CLÉRAMBEAU.

Et des boulets!... Emporté à Navarin, il m'a laissé sa veuve, qui n'a pas tardé à le suivre... et son fils que j'ai élevé chez moi, que je voulais aussi diriger vers le com-

merce... commis d'abord... (Jetant un coup d'œil sur sa fille.) Et puis, qui sait? D'autres vues... un bel avenir qui aurait continué la maison Clérambeau junior de Bordeaux... Mais, bah! avec cette famille-là on se trouve toujours dans des directions opposées à celle qu'on voulait prendre... Et un beau jour, voilà que j'entends répéter de tous les côtés que mon neveu a des dispositions... des talents... du génie!...

EMMERIC.

Non, mon oncle... mais le désir de ne plus vous être à charge et de reconnaître ainsi vos bienfaits.

CLÉRAMBEAU.

Mes bienfaits!... qu'est-ce qui t'en parlait?... personne!

EMMERIC.

Moi! qui ne les oublierai jamais!

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! était-ce une raison pour m'abandonner?... pour avoir... du génie... Qu'est-ce qui t'en demandait?... qui t'a donné ces idées-là?... Est-ce moi?... Et surtout des idées de musique... moi, qui n'ai jamais pu en comprendre une note.

HECTOR, passant devant Aline et donnant une poignée de main à Clérambeau.

Enchanté de faire votre partie... (Aline remonte le théâtre et revient se placer entre Clérambeau et Emmeric.) Et moi aussi, je ne comprends pas la musique, mais je l'aime.

CLÉRAMBEAU.

Moi, je la déteste en particulier et les arts en général!... A quoi sert un peintre?... A quoi sert un musicien?... A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en partie double.

ALINE.

Mais, mon père...

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas cela pour toi, qui soignes les écritures et la correspondance...

ALINE.

Et le ménage...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai ! et si j'ai le désagrément de m'entendre dire tous les jours : « Votre fille chante comme madame Malibran... » ce n'est pas ma faute, mais celle de mon neveu... Et, à présent, impossible de la corriger... car cela date de loin. Dans leur enfance, et pendant que j'étais à faire ma caisse ou mes bordereaux, j'entendais dans ma maison, la maison de commerce Clérambeau junior, un tapage infernal... des morceaux d'ensemble que monsieur composait déjà et qu'il exécutait seul avec sa cousine... des finals, des quintettes et des duos... toujours le même : « Je t'aimerai... Tu m'aimeras toute la vie. » Et si j'avais été le maître !... mais on ne l'est pas quand on n'a qu'un enfant... une fille unique que l'on craint toujours de perdre... et il faut bien alors déroger malgré soi à ses principes... Mais si la Chambre, qui a déjà supprimé la propriété littéraire, si la Chambre, qui est en voie d'économie et de progrès, supprimait un jour les arts et les artistes, je crierais bravo !... Il y a là un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui est toujours sûr de mon vote tant que je serai électeur ! un monsieur qui voudrait briser les harpes et les pianos en acajou pour en faire des métiers à la Jacquart !... Voilà un homme qui entend l'industrie et les intérêts de tous !

HECTOR.

Excepté ceux d'Erard et de Pleyel.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que ça me fait à moi ?

ALINE.

Si, mon père ! cela vous fait quelque chose... Et quand

vous avez vu l'opéra de mon cousin... (A Emmeric.) car il a été joué dernièrement à Bordeaux... notre ville natale. Et un succès!... un enthousiasme!... Ah! que j'étais heureuse et fière!... Et pendant les bravos, je me surprenais à être modeste, à baisser les yeux et à rougir de votre gloire, comme si c'était un peu la mienne ; c'est tout naturel... c'était de la famille... Et mon père lui-même, au second acte, après le duo... vous savez bien? ce duo d'amour qui est si beau. Ils applaudissaient tous, ils demandaient l'auteur, leur compatriote, qui n'était pas là... et alors, et par un mouvement spontané, ils se sont tous retournés vers notre loge... nous saluant de leurs acclamations, nous honorant de sa gloire, nous, ses amis, ses parents... (A son père.) Ah! cela vous a fait quelque chose.

CLÉRAMBEAU.

Non... non...

ALINE.

Si, mon père!... je l'ai vu... des larmes roulaient dans vos yeux!... vous étiez ému et tremblant...

CLÉRAMBEAU.

Je crois bien... j'avais une peur... ma fille qui se trouvait mal!...

EMMERIC.

Est-il possible?...

CLÉRAMBEAU.

La musique lui fait toujours cet effet-là, la musique de tout le monde... la première venue... et quand ma fille se trouve mal... j'oublierais tout... je donnerais tout.

ALINE.

Je le sais bien!... et cependant je n'en abuse pas.

CLÉRAMBEAU.

Non, tu es revenue tout de suite.

ALINE.

Et je ne vous ai rien demandé!

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai ! mais que cela ne t'arrive plus...

ALINE.

Ah ! c'est que cette partition est si belle !... Ils disaient tous : Il ne fera jamais mieux... et moi, je disais que si... N'est-ce pas, mon cousin, votre second ouvrage sera encore plus beau ?... Vous me le promettez ?

EMMERIC.

Oui, ma cousine.

ALINE.

Ne fût-ce que pour les confondre... Et puis, ce soir, vous nous en jouerez quelque chose...

EMMERIC.

Certainement !

HECTOR, à Aline, d'un air de satisfaction.

J'irai à la répétition...

ALINE.

Vous, monsieur Ballandard ?

HECTOR.

Il me l'a promis !...

ALINE.

Et nous aussi, n'est-il pas vrai ?... Vous nous y conduirez...

EMMERIC.

Trop heureux de vous donner le bras !

CLÉRAMBEAU.

Allons... voyons... il ne faut pas empêcher ton cousin de travailler !... Dis-lui adieu et descendons.

(Il prend Aline par la main et remonte avec elle le théâtre, pendant qu'Emmeric traverse et va se placer à gauche, près d'Hector.)

ALINE.

Un instant encore... C'est amusant d'être ainsi chez un garçon... avec son père, s'entend... et puis mon cousin est très-bien logé... un piano superbe... C'est donc là que vous

travaillez... que vous trouvez des mélodies si gracieuses?... et (Prenant un cahier qui est sur la table près du piano.) ce gros cahier, c'est votre poëme... Ah! voyons...

CLÉRAMBEAU.

Mais, tu n'y penses pas!... c'est d'une indiscrétion...

EMMERIC.

En quoi donc?...

HECTOR.

Un opéra, c'est fait pour être vu.

ALINE.

Et celui-là, tout le monde le verra... je l'espère; je puis bien commencer... (Redescendant le théâtre en lisant le cahier.) Et voici d'abord des vers que je trouve très bien!...

(Lisant sur le manuscrit.)

En toi seule est mon âme, et ma vie, et mon être!
Te quitter, c'est mourir!... te revoir, c'est renaître.

CLÉRAMBEAU, ramassant un papier qui vient de tomber.

Oui!... c'est du joli... Et ceux-ci: « Que cette soirée de de-
« main, à l'Opéra, me rend heureuse, mon ami... »

ALINE, avec émotion.

Mon ami...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric et s'interrompant.

Pardon!... mon neveu. (Se retournant vers Aline.) Ma fille... qu'as-tu donc?...

ALINE, s'efforçant de se remettre.

Moi!... rien!... Rendez cette lettre à mon cousin.

EMMERIC, avec embarras.

Du tout... ma cousine, elle ne m'appartient pas.

ALINE.

Et à qui donc?

EMMERIC, hésitant.

A Ballandard.

HECTOR.

A moi !...

CLÉRAMBEAU, riant.

Si tu peux nous prouver cela !...

EMMERIC, passant près de la table à droite.

Très-aisément... voici l'adresse qui l'accompagnait... elle est de la même écriture... et vous voyez : « A Monsieur « Ballandard, avoué, rue Gaillon. »

(Il repasse près de Ballandard et reprend sa première place.)

ALINE, avec joie.

Est-il possible ?...

HECTOR, bas, à Emmeric.

Mais, mon ami !...

EMMERIC, de même.

Tais-toi donc !

CLÉRAMBEAU, stupéfait et examinant l'enveloppe avec sa fille.

C'est, ma foi, vrai !... Un cachet avec des armes... c'est une grande dame !... Qui aurait jamais cru cela ?... Hector Ballandard, que je regardais comme le plus pur et le plus chaste de tous les avoués... de première instance !

HECTOR, toujours retenu par Emmeric.

Ça n'empêche pas...

CLÉRAMBEAU.

Alors, et d'après cela... jugez des autres... Fi, monsieur !...

HECTOR, passant entre Clérambeau et Aline.

Si vous vouliez m'écouter !

EMMERIC.

Il venait me consulter sur une loge d'Opéra... et sur les moyens de se la procurer...

SCÈNE III.

HECTOR, ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU, OLLIVIER.

OLLIVIER.

On demande M. Clérambeau et sa fille...

ALINE.

Et qui donc ?

OLLIVIER.

Un monsieur d'une quarantaine d'années, qui les attend dans leur appartement...

ALINE.

C'est mon parrain, j'en suis sûre : il m'avait promis d'être ici à mon arrivée.

CLÉRAMBEAU.

Un grand seigneur... un pair de France que nous faisons attendre.

ALINE.

Adieu, mon cousin, à tantôt ; adieu, monsieur Ballandard... N'oubliez pas la loge d'Opéra !...

HECTOR.

Mais quand je vous répète...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric.

Avais-je tort... quand je te disais qu'à Paris...

ALINE, au fond du théâtre.

Venez-vous?...

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille... l'immoralité a gagné jusqu'à la basoche !... Je descends, je descends ..

(Il sort avec Aline.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, HECTOR.

EMMERIC, retenant Hector qui remonte vers la porte.

Non, te dis-je, tu resteras, tu ne les suivras pas.

HECTOR.

Je veux les détromper...

EMMERIC.

Et à quoi bon?... Qu'est-ce que cela te fait?...

HECTOR.

Cela me fait que ton oncle est un client très-riche et très-moral, auprès de qui tu vas me faire du tort!... et si cette épître... si cette conquête que tu m'attribues me fait perdre sa clientèle ..

EMMERIC.

Sois donc tranquille!

HECTOR.

Pourquoi enfin ne gardes-tu pas ton bonheur, toi, garçon, et me le donnes-tu à moi, homme marié, ou c'est tout comme... puisque je tâche en ce moment?...

EMMERIC.

Pourquoi?... pourquoi?... parce que l'idée seule que ma cousine aurait pu croire ou supposer...

HECTOR, avec force.

Ce qui existe, ce qui est vrai!...

EMMERIC.

Oui, sans doute... Mais quand je l'ai vue se troubler et pâlir... je n'ai plus su ce que je faisais.

HECTOR.

Tu l'aimes donc?

EMMERIC, vivement.

Moi? quelle idée!... Est-ce que je peux, est-ce que je dois y penser?

HECTOR.

Et qui t'en empêche?

EMMERIC.

Mon oncle est immensément riche!... et moi!

HECTOR.

A lui, la fortune... à toi, le talent... tout cela peut se marier ensemble.

EMMERIC.

Tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure? Il déteste les arts et les artistes...

HECTOR.

Sa fille les aime... elle les lui fera aimer.

EMMERIC.

Jamais!

HECTOR.

Elle le suppliera.

EMMERIC.

Il sera inexorable.

HECTOR.

Eh bien! elle se trouvera mal, et tu sais que pour lui c'est un argument sans réplique...

EMMERIC.

Qui ne nous avancera à rien; car si tu savais, si je pouvais, si j'osais te dire...

HECTOR.

Il y a donc d'autres raisons?

EMMERIC.

Oui... il y en a.

HECTOR.

Eh bien! alors, à qui parleras-tu de tes affaires, si ce n'est à ton ami et à ton avoué?

EMMERIC.

Tu dis vrai!... Eh bien!... mon ami... quand je quittai Bordeaux, il y a quatre ans, ma cousine en avait treize ou quatorze... ce n'était qu'une enfant, et moi, déjà jeune homme, j'arrivais à Paris, plein d'ardeur et d'ambition, rêvant les succès, la gloire et la fortune... Je ne connaissais pas les obstacles sans nombre qui arrêtent l'artiste à l'entrée de sa carrière... Ce talent dont on m'avait flatté, ce feu créateur que je sentais en moi, comment leur prouver qu'il existait? Un peintre n'a besoin que d'une toile et d'un pinceau, et sans appui, sans protecteur, seul dans sa mansarde, il compose le tableau qui, à la prochaine exposition, doit dire à tous les yeux : « Arrêtez-vous et regardez; il y a là du talent... du génie peut-être!... » Combien son sort est préférable à celui du compositeur, du malheureux musicien, qui, seul avec ses inspirations, sent les mélodies qui le débordent, sans pouvoir les faire arriver à vos oreilles! Pour se faire connaître, il ne peut, comme le peintre, acheter la toile et le canevas qui lui sont nécessaires; il lui faut le misérable libretto, le poëme (comme ils l'appellent), que chacun refuse à son inexpérience; il lui faut un théâtre, des chanteurs, un orchestre, un public à qui il dise: « Écoutez... » Et tout cela m'était refusé. Aussi le découragement et le désespoir avaient promptement succédé à mes folles illusions. Je voyais déjà la misère, la honte, et peut-être... oui, oui! plutôt mourir que de retourner dans mon pays et dans ma famille, obscur et inconnu comme au jour du départ...

HECTOR.

Et tu ne m'avais jamais parlé de cela!...

EMMERIC.

Les succès, on les dit volontiers! mais les mécomptes de l'amour-propre, on les dérobe aux yeux de tous, on les

garde... on les amasse là... dût-on en être accablé! Un soir, j'étais dans un riche salon du faubourg Saint-Germain, où mon talent de pianiste m'avait fait avoir accès, et là, parmi les beautés que le mérite ou la mode plaçait au premier rang, s'offrit à moi une jeune femme que vingt rivaux, comtes ou marquis, entouraient de leurs soins assidus!... beauté fière et dédaigneuse à qui l'orgueil allait bien, car elle semblait née pour commander! Aussi tous ces jeunes élégants, tous ces grands seigneurs, prosternés devant l'idole du jour, mendiaient un regard qu'elle ne leur accordait pas!... Mon air soucieux et triste la frappa sans doute, ou sa générosité lui fit deviner qu'il y avait là un malheureux à secourir, car elle traversa le salon et vint s'asseoir à côté de moi, qui tressaillis!... Je ne l'avais pas contemplée encore dans toute sa beauté... je n'avais pas osé!...

HECTOR.

Et elle était là, assise auprès de toi!... Étais-tu heureux!

EMMERIC.

Elle n'avait pas encore parlé que déjà son regard m'avait dit: « Qu'avez-vous? » Aussi, et quelques instants après, malgré moi, et sans le vouloir, je lui avais confié mes peines et mon désespoir... Elle m'écoutait en souriant... de ce sourire des anges qui promet secours et protection, et j'avais à peine fini qu'elle appelait de son éventail un de ceux qui, l'instant d'avant, étaient des plus assidus auprès d'elle...

HECTOR.

Un duc, un marquis?

EMMERIC.

Non, vraiment!

HECTOR.

Le ministre de l'intérieur?...

EMMERIC.

Ce n'était qu'un homme de lettres qui avait su par sa plume se créer une indépendance qu'on lui reprochait! Du

reste, et dans ce siècle où tout le monde a du génie, il n'en avait pas apparence, à peine de l'esprit, mais du bonheur; et le hasard, depuis vingt ans, l'avait fait réussir ; c'était tout ce qu'il me fallait. « Monsieur, lui dit ma protectrice, vous me parliez tout à l'heure, avec beaucoup de galanterie, de votre dévouement ; je vous offre un moyen de me le prouver. Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais ; vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain j'avais un poëme, et, quelques mois après, un nom, de la gloire, de la fortune, et un bel avenir...

HECTOR.

C'est admirable ! j'aurais adoré une femme pareille !

EMMERIC.

Eh ! qui te dit que déjà il n'en était pas ainsi ? Je n'avais plus qu'une pensée : me trouver sur ses pas, la suivre dans les concerts, dans les bals où, caché dans la foule, je m'enivrais du plaisir de la voir ! On dit que l'amour s'augmente dans la retraite et dans la solitude... Ah ! qu'il est plus puissant dans le monde et dans ses brillantes réunions, à l'éclat des lustres et des parures, dans ces salons étincelants où celle que vous aimez vous paraît plus belle encore des hommages qui l'entourent, où toutes les passions s'irritent par les obstacles et la contrainte, où une soirée entière se passe dans l'attente ou l'échange d'un coup d'œil... Que te dirais-je, enfin ?... Cette noble personne si fière de son rang et de sa renommée, cette femme jeune et belle, adorée ou enviée de tous, fut enfin touchée de ma reconnaissance, de mon amour, de quelque gloire peut-être qui était son ouvrage !...

HECTOR.

Et tu ne te regardes pas comme le plus heureux des hommes ?

EMMERIC.

Si, mon ami...

HECTOR.

Je donnerais pour ce bonheur-là mon étude et tous mes clients, et je conçois que maintenant tu n'aies plus aucun désir à former!

EMMERIC.

Non, sans doute! mais, ce délire, cette fièvre une fois calmés, quelques lueurs de raison glissent et passent devant vos yeux éblouis... Cette position si délicieuse, si enivrante, vous apparaît peu à peu telle qu'elle est, une position fausse, terrible, dangereuse! Vivre dans une dissimulation et un mensonge continuels, veiller sans cesse sur ses démarches, ses discours, ses regards, n'oser avouer à personne son bonheur ou ses peines, porter le trouble dans un ménage, tromper un galant homme qui vous tend la main, qui souvent même vous accable de son amitié, voilà votre existence de chaque jour!... Et si, dans un moment de dépit, de honte, de remords, on se sent le courage d'abdiquer un bonheur qui vous rend si malheureux, si on se surprend à désirer une vie moins pleine d'émotions... qui vous offre le calme et le repos, premiers besoins de l'artiste; si, enfin, vos rêves vous montrent dans le lointain un intérieur paisible... un ménage... une famille... on se dit aussitôt que le devoir, la reconnaissance, vous défendent de pareilles idées; qu'un homme d'honneur se doit tout entier à celle qui lui a tout sacrifié... Alors seulement on s'aperçoit qu'on n'est plus maître de son avenir... et, quelque séduisants que soient les liens qui vous retiennent ou vous enlacent, des chaînes de fleurs sont toujours des chaînes!

HECTOR.

Tu as donc des reproches à lui faire?

EMMERIC.

Aucun, par malheur!... Bonne, aimable et dévouée... elle braverait tout pour moi.

HECTOR.

Il faut cependant qu'elle ait des torts?

EMMERIC.

C'est moi qui les ai tous! et un entre autres... le plus grand... le plus terrible... dont à coup sûr elle n'est pas coupable, et contre lequel on ne peut rien... c'est que, malgré moi, je sens là que...

HECTOR.

Que tu ne l'aimes pas!...

EMMERIC, vivement.

Ce n'est pas là ce que je veux dire... Je la chéris, je l'estime!... je l'honore, je voudrais qu'il se trouvât quelque bonne occasion de me faire tuer pour elle, parce qu'alors nous serions quittes...

HECTOR.

Alors, c'est que tu ne l'aimes pas?

EMMERIC, vivement.

Du tout!... Je l'aime moins, ou plutôt je l'aime autrement depuis que, par malheur, il y a un an... une autre que j'ai revue, que j'ai retrouvée...

HECTOR.

Ta cousine?

EMMERIC.

Eh bien! oui... L'année dernière... ces quinze jours passés à Bordeaux... quand celle que j'avais laissée enfant s'est offerte à moi, parée de tous les charmes de la jeunesse; quand j'ai pu admirer cette candeur, ce caractère si pur, ce cœur si naïf où je lisais ainsi qu'en ses yeux, tout en elle semblait me dire que son affection était restée la même!... qu'autrefois comme à présent, comme toujours... elle voyait en moi son frère, son ami, son mari... (Avec amour.) Moi, son mari!... (Avec désespoir.) Et ces liens que je ne peux briser!...

HECTOR.

Tu ne le peux!

EMMERIC.

Eh ! non... car je ne suis ni un traître, ni un ingrat. Je lui dois tout, je ne serais rien sans elle. Et, pour prix de ses bienfaits et de son amour... je l'abandonnerais lâchement !... oui, lâchement... car des dangers la menacent... De quelque prudence que je me sois entouré, la haine et l'envie sont près de s'éveiller, des bruits commencent à courir, des soupçons circulent, des railleries sont parvenues jusqu'à son mari et l'ont mis en défiance... Une rupture lui dirait tout... car, dans sa douleur, dans son désespoir, elle ne ménagerait rien... Et sa réputation, sa fortune, ses jours... j'aurais tout compromis... Non... non... mon sort est fixé... je ne puis le changer, et, ne fût-ce que pour mon châtiment, par expiation... je resterai, bon gré mal gré, éternellement lié à cette chaîne que j'ai ambitionnée, et que d'autres m'envient peut-être !...

HECTOR.

Mais si, cependant, il se trouvait quelques moyens...

EMMERIC, avec impatience.

Lesquels ? C'est impossible. (A Ollivier qui entre.) Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

SCÈNE V.

EMMERIC, OLLIVIER, HECTOR.

OLLIVIER, au fond du théâtre.

Une visite pour monsieur.

EMMERIC, avec impatience.

Je ne reçois pas, je n'ai pas le temps...

OLLIVIER.

Voici la carte...

EMMERIC.

Qu'importe ? je n'y suis pas ! (Ollivier remet alors la carte

sur le guéridon à gauche, et fait quelques pas pour se retirer. Emmeric remonte le théâtre pendant qu'Hector le traverse, va à Ollivier et lui dit, en lui donnant le coupon de la loge qu'il a mis sous enveloppe et serré dans sa poche.) Tiens... ce billet où tu sais bien.

OLLIVIER.

Oui, monsieur !...

HECTOR, qui pendant ce temps a passé à gauche, lisant la carte qu'Ollivier a posée sur la table.

Le comte de Saint-Géran... pair de France.

EMMERIC, vivement.

M. de Saint-Géran?... Que me veut-il? où est-il?

OLLIVIER.

En bas, chez votre oncle...

EMMERIC.

Qu'il vienne !... qu'il vienne !...

(Ollivier sort.)

SCÈNE VI.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR, tenant toujours la carte.

M. de Saint-Géran... pair de France... Est-il parent de ce terrible marin, de cet enragé duelliste qui vient d'être nommé contre-amiral... et qui a toujours l'habitude de tuer son homme ? ..

EMMERIC, froidement.

C'est lui-même !...

HECTOR.

Ah ! mon Dieu ! Et tu le reçois ?

EMMERIC.

Pourquoi pas?

HECTOR.

Ce doit être un homme féroce... qui jure et qui boit... toujours la pipe à la bouche ou le sabre à la main? Et moi, qui suis un homme de conciliation... Je veux dire un homme de procès... je n'aime pas les gens qui se disputent et se battent... ailleurs qu'au Palais!

EMMERIC.

Tu n'aimes pas les marins?

HECTOR.

Ils me font peur, surtout celui-là!

SCÈNE VII.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, OLLIVIER.

OLLIVIER, annonçant.

M. le contre-amiral comte de Saint-Géran!

(Emmeric et Hector vont au-devant de lui.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous en prie, messieurs, ne vous dérangez pas. Si vous faites la moindre cérémonie, je m'en vais!...

EMMERIC.

Comment donc!... monsieur le comte...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous allez me faire repentir d'être venu le matin... en garçon... Je sors de chez votre oncle, à qui j'ai eu l'honneur de faire ma visite... et, au risque d'interrompre quelque chef-d'œuvre... j'ai voulu serrer la main d'un ami!

EMMERIC.

Je vous en remercie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce sont les inconvénients du talent et de la célébrité... on

est obligé de subir l'admiration et les visites d'amateurs.

HECTOR.

Ah! monsieur est amateur?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Abonné aux Italiens! Dilettante furieux, j'adorais leur musique. (A Emmeric.) Vous m'avez réconcilié avec la musique française, à qui j'en voulais depuis longtemps... car je déteste le bruit et le tapage...

HECTOR.

Vous, monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela me ferait fuir à l'autre bout du monde. (A Emmeric.) Je viens vous rappeler un plaisir que vous m'avez promis... celui d'assister à votre première répétition.

HECTOR, d'un air avantageux.

J'y serai aussi.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, monsieur, le plaisir sera double!... J'aurai l'honneur de me placer à côté de vous. Monsieur est, comme moi, un amateur?...

HECTOR.

Non, monsieur, je ne suis ni un amateur, ni un grand seigneur...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mieux encore!... un artiste?

HECTOR.

Je suis avoué.

EMMERIC.

Hector Ballandard, mon ami intime... que je vous demande la permission de vous présenter.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Un homme d'honneur et de probité! la meilleure réputa-

tion du Palais!... Vous voyez que la présentation était inutile... nous nous connaissions déjà... Et c'est votre ami?

EMMERIC.

Je lui confie toutes mes affaires...

M. DE SAINT-GÉRAN.

S'il en est ainsi, il en est une dont je voulais vous parler, et que nous pouvons traiter devant lui...

EMMERIC.

Quoi! monsieur, vous veniez?...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Pour votre répétition... Et puis, pour autre chose encore!... Asseyons-nous.

(Hector va chercher une chaise qu'il présente à M. de Saint-Géran. Emmeric en a pris une autre, et Hector une troisième.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à Hector, qui reste debout.

Après vous, monsieur, je vous en prie..

HECTOR.

Non... monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN, forçant Hector à s'asseoir en même temps que lui.

Je ne souffrirai pas!...

HECTOR.

C'est trop fort... et je ne puis en revenir. Pardon, monsieur! j'ai bien l'honneur de parler à M. de Saint-Géran, le contre-amiral?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, monsieur!...

HECTOR.

Celui qui dernièrement voulait se faire sauter avec son vaisseau...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pourquoi pas?

HECTOR.

Excusez mon ignorance... Je n'avais vu de marins qu'au théâtre... je croyais qu'ils devaient tous jurer et ne parler que de sabord et de tribord.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Il y en a peut-être! je n'en connais pas.

HECTOR.

On m'a trompé comme pour vos trois duels...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est différent! Ceux-là, par malheur, ne sont que trop vrais!

HECTOR.

Est-il possible?... Vous qui êtes si rempli de bienveillance et de politesse!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Aussi, monsieur, et pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi... je tiens à me justifier... J'ai toujours été, par goût ou par bizarrerie, pour la paix, la tranquillité et le gouvernement! c'est une idée comme une autre... c'était la mienne... j'étais donc juste-milieu; de plus... j'étais pair de France et marié!... trois catégories qui, de notre temps, prêtent au ridicule... et probablement on ne me l'aurait pas épargné... cela commençait! Or, c'est encore une de mes bizarreries... je n'aime à me moquer de personne... et, réciproquement, je n'aime pas...

HECTOR.

Je comprends...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, dans mes moments perdus, et un marin en a beaucoup... je me remis avec quelque obstination à l'épée et au pistolet... de manière à être à peu près sûr de moi. Aussi, depuis ces trois malheureuses rencontres...

HECTOR.

Malheureuses pour vos adversaires qui y sont restés tous les trois...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comme vous dites... cela a fait taire les railleurs, m'a réconcilié avec tout le monde, m'a permis de rester dans mon caractère naturel, et me donne désormais le droit d'être honnête et pacifique... impunément... Vous savez maintenant ma recette.

HECTOR.

Dont je n'abuserai pas... quoiqu'elle soit infaillible... Mais vous vouliez, monsieur le comte, nous parler d'affaires... C'est différent, je suis là sur mon terrain!...

EMMERIC.

Et j'attends, je vous l'avoue, avec impatience...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

En vérité!... Eh bien! m'y voici. Vous êtes, mon cher Emmeric, un fort estimable garçon, que j'aime beaucoup pour votre talent d'abord... et puis encore pour d'autres raisons. Votre père Balthazar d'Albret, officier de fortune, était capitaine de vaisseau, et moi, cadet d'une noble famille de Bretagne, j'étais aspirant dans la marine, où l'on avait alors assez peu d'estime pour les jeunes gentilshommes, quand ils ne faisaient pas leurs preuves... Votre digne père me donna occasion de faire les miennes; il m'avait pris en amitié... il me protégeait... il me mettait toujours en avant... c'est-à-dire à côté de lui... et dans sa dernière affaire... j'eus l'honneur d'être blessé par le boulet qui l'emporta...

EMMERIC.

Monsieur!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous comprenez que ces choses-là ne s'oublient pas, et qu'il y a des gens dont on est toujours débiteur. Si vous

aviez pris l'état de votre père, mon amitié vous eût utilement secondé... Faute de mieux, elle vous a du moins suivi dans une autre carrière... J'étais en mer, à mon grand regret, et en expédition lointaine, lors de votre arrivée à Paris... mais l'année d'après j'étais à votre première représentation, et quoique je ne sois pas querelleur, malheur à celui qui n'aurait pas crié bravo !... heureusement nous étions tous du même avis ! Ne pouvant donc rien pour votre réputation et pour votre gloire, j'ai songé à votre bonheur et à votre fortune... je veux vous marier...

EMMERIC.

Vous, monsieur?...

HECTOR.

Est-il possible ?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh ! oui, sans doute !... il faut qu'un artiste se marie : trop de chagrins, trop d'ennuis, trop de désappointements cruels entourent sa vie extérieure ; il y succomberait s'il ne trouvait chez lui le dédommagement ou l'oubli de ses maux, le bonheur et l'amour, qui l'attendent au coin de son foyer. Il lui faut un ami de tous les instants, qui le ranime et relève son courage, qui le console de ses défaites, qui partage ses triomphes, qui lui inspire ses chants, et à qui il puisse les dire ; ce sera sa femme !... Et quand, le cœur froissé d'une critique injuste ou barbare, il aura aux yeux de tous caché sous un sourire la rage qui le dévore et les larmes qui le suffoquent... devant qui osera-t-il pleurer?... devant sa femme, qui pleurera avec lui...

EMMERIC.

Ah ! vous avez raison.

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'est-il pas vrai ?

EMMERIC.

Mais, dans ma position incertaine, sans avenir assuré...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai bien pensé à tout cela... Les artistes font rarement fortune, aussi il leur en faut une toute faite... une riche héritière qui, dégageant votre existence de tous les soucis matériels, vous permette de faire des chefs-d'œuvre à votre aise et en génie amateur, comme qui dirait la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux... de votre oncle, par exemple...

HECTOR, se levant.

O ciel !...

EMMERIC, se levant aussi.

C'est impossible...

M. DE SAINT-GÉRAN, se levant un instant après eux.

Ce n'est pas vous que cela regarde... c'est moi... s'il n'y avait pas d'obstacles... s'il n'y avait rien à faire... je n'aurais pas de mérite et je veux en avoir... Je désire seulement, et avant tout... car votre cousine Aline est ma filleule, et je tiens à son bonheur, je désire savoir si vous l'aimez...

EMMERIC.

Moi, monsieur ?...

HECTOR, vivement.

Il en est épris, il l'adore, il en perd la tête... tout à l'heure encore nous en parlions... et il se désespérait de ne pouvoir aspirer à sa main...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ainsi donc... si elle devenait votre femme... vous me promettriez de la rendre heureuse ?...

EMMERIC.

Ah ! je vous le jure, et sur l'honneur !

M. DE SAINT-GÉRAN, lui prenant la main.

C'est bien !... (Froidement.) Elle est à vous.

EMMERIC et HECTOR, poussant un cri.

Comment ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous la donne...

EMMERIC.

Comment, monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Elle est à vous avec cent mille écus de dot... c'est tout ce que j'ai pu obtenir maintenant... nous verrons plus tard...

HECTOR.

Permettez!... permettez!... Moi, qui me mêle d'affaires et qui en fais mon état... je ne les mène pas si bien ni si promptement, et je vous prie de me donner encore votre recette.

M. DE SAINT-GÉRAN.

La voici! Je vous ai annoncé que j'aimais ma filleule... presque autant que vous, c'est tout dire. Elle m'écrivait parfois... car elle écrit très-bien, et quoiqu'elle ne me parlât jamais de son cousin... je me doutais... et vous aussi peut-être, qu'elle l'aimait beaucoup; la preuve c'est que sa maladie, l'année dernière, a commencé le jour où son père lui a parlé de projets de mariage avec un riche propriétaire du Médoc; et apprenant le voyage de Paris, j'ai voulu, le jour même de l'arrivée, aborder la question.

HECTOR, se frottant les mains.

C'est cela même!... A l'abordage!... (A part.) J'adore les marins!

EMMERIC.

Et qu'a dit M. Clérambeau?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce qu'il a dit?... Il y a mis de la franchise, il a refusé net...

EMMERIC.

O ciel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et m'a même prié assez brutalement, moi, l'ancien ami

de la famille, moi, le parrain de sa fille, de ne pas insister sur ce chapitre.

HECTOR.

Diable ! j'avoue que je m'en serais allé.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Moi !... je suis resté, et voici ce que j'ai répondu : « Monsieur Clérambeau... vous rappelez-vous ce jour où vous aviez eu en mer trois bâtiments marchands capturés par les Anglais... ce jour où la maison Clérambeau junior de Bordeaux allait faire faillite et déposer son bilan... ce jour enfin où, renfermé dans son cabinet, un négociant honorable... voulait ne pas survivre à sa honte et allait se faire sauter la cervelle... quand on frappa à sa porte en lui criant que ses trois bâtiments étaient en rade, ramenés par le capitaine Saint-Géran... Je le vois encore... descendre son escalier... se jeter dans mes bras en me disant : « Monsieur, tout ce que « je possède... tous mes biens sont à vous... » Je refusai alors, j'accepte aujourd'hui... et de tous vos biens... je vous demande le plus précieux... votre fille ! Me la refuserez-vous ?... »

EMMERIC et HECTOR.

Eh bien ?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien ?... c'était une lettre de change que je lui présentais !... un effet à longue échéance... qui arrivait enfin à remboursement... et quelque durs qu'ils soient, ces vieux négociants ont tellement l'habitude de faire honneur à leur signature, qu'il m'a jeté sa fille en me disant : « La voilà ! payez-vous. »

EMMERIC.

Ah ! monsieur... ah ! mon sauveur !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

A deux conditions, pourtant... Ne vous effrayez pas... La première, car les négociants ont aussi d'autres ambitions que

celle de l'argent... la première est que son gendre... n'ayant pas de fortune, ait au moins quelque titre... quelque distinction... (Vivement.) Il y a droit autant et plus qu'un autre, et cela nous regarde. Quant à la seconde condition, elle est plus facile encore...

EMMERIC et HECTOR.

Quelle est-elle ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Quoique ami des mœurs, m'a-t-il dit, je ne suis pas
« d'un rigorisme assez ridicule pour exiger que mon gendre
« ait été jusqu'ici un modèle de raison et de sagesse... je
« pardonnerais même quelques-unes de ces folies de jeu-
« nesse... erreurs éphémères qui n'ont point de lendemain
« et passent sans retour...

HECTOR.

L'excellent père !

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Mais ne voulant exposer à aucune chance le bonheur
« de ma fille, je ne veux pas d'attachement réel et sérieux
« qui survive au présent et compromette l'avenir...

EMMERIC, à part.

O ciel !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

« Donnez-moi, a-t-il ajouté, votre parole et la sienne qu'au-
« cun danger pareil n'existe... et je consens à l'instant... »

EMMERIC.

Monsieur !...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Je lui ai juré que je ne vous connaissais aucun attachement de ce genre... et vous-même... Eh bien ! vous vous troublez !...

EMMERIC, troublé.

C'est que...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien?...

HECTOR.

C'est que, justement... il est engagé depuis longtemps dans des liens...

EMMERIC, vivement à M. de Saint-Géran.

Que je romprai, je vous le jure. Dès aujourd'hui, tout sera fini entre nous, et sans retour...

HECTOR.

A la bonne heure!... c'est bien facile...

M. DE SAINT-GÉRAN, secouant la tête.

Non, non, jeunes gens, pas tant que vous croyez...

EMMERIC, avec force.

Quand on y est décidé!

HECTOR, de même.

Quand on le veut bien!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce n'est pas une raison!... des ménagements à garder... l'honneur d'une famille ou d'un mari... le désespoir d'une pauvre femme... son amour, ses larmes, votre propre faiblesse, mille circonstances que l'on ne peut prévoir, rattachent et renouent à chaque instant les anneaux de cette chaîne d'or, qui est de plomb quand on la porte, et de fer quand on veut la rompre... Moi, qui vous parle, j'étais comme vous... j'avais un amour dans le cœur... lorsque des amis imprudents, pour m'arracher à cette passion insensée, me proposèrent un riche et illustre mariage... des biens immenses dans nos colonies, la fille d'un marquis, et mieux encore, une femme jeune et belle qu'en tout autre moment j'aurais adorée... Mais, alors, ramené malgré moi sous le joug que je voulais fuir... et longtemps encore luttant contre un ascendant fatal, j'étais insensible aux douceurs d'un nouvel hymen. Je négligeais, je délaissais ma femme, qui jamais, grâce au ciel! n'a connu le secret de ma froideur et de

mon indifférence... Mais enfin cela pouvait arriver... et pour la sécurité et le repos de votre ménage, vous voyez que malheureusement votre beau-père a raison.

EMMERIC.

Non, monsieur... et vous pouvez lui dire que je suis libre... aujourd'hui, aujourd'hui même j'espère, par la douceur et la raison, faire comprendre à une autre personne... et l'amener d'elle-même...

HECTOR, à M. de Saint-Géran, qui secoue la tête avec incrédulité.

Je suis sa caution... et à nous deux...

M. DE SAINT-GÉRAN.

À nous trois !...

EMMERIC, se retournant.

Qu'y a-t-il ?

SCÈNE VIII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC, OLLIVIER, qui sort de la porte du fond à droite, et s'approche d'Emmeric.

OLLIVIER, à demi-voix.

Monsieur, j'ai porté la lettre.

EMMERIC, vivement.

C'est bien ! c'est bien !...

OLLIVIER, de même.

Il n'y a pas de réponse... mais on vous attend.

EMMERIC, à Ollivier, qui se retire.

Cela suffit... je sais ce que c'est.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et moi aussi...

HECTOR, à M. de Saint-Géran.

C'est d'elle... c'est évident... Eh bien ! il n'y a pas à hésiter, il faut y aller, n'est-il pas vrai ?

M. DE SAINT-GÉRAN, prenant la main d'Emmeric qui tressaille.

Et vous tremblez déjà... Allons, du courage !...

EMMERIC.

J'en aurai...

HECTOR, regardant la pendule.

Et mon affaire à la quatrième chambre... Je vais au Palais.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma voiture est en bas, et si je peux vous conduire, monsieur Ballandard...

HECTOR.

Trop d'honneur... (A part.) La voiture d'un pair de France ! d'un contre-amiral !... Si Victoria me voyait passer...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'autant, monsieur Ballandard, que je vous estime déjà beaucoup comme homme et comme avoué... et que j'ai à vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, d'un bon procès...

HECTOR.

Me voilà... toutes voiles dehors... prêt à courir sur l'ennemi.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien...

HECTOR.

Et, au premier commandement, feu de toutes les batteries !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! nous causerons en allant au Palais...

HECTOR, riant.

Vous voulez donc bien me prendre à bord ?

M. DE SAINT-GÉRAN, emmenant Hector à qui il donne le bras.

Oui, sans doute... De là je vais au Luxembourg... à la Chambre des pairs.

EMMERIC, prenant son chapeau.

Et moi, je vais chez elle.





ACTE DEUXIÈME

Un riche salon du faubourg Saint-Germain. Porte au fond; portes latérales. Tables à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, assise à la gauche du théâtre, devant une table, une broderie à la main et ne travaillant pas; M. DE SAINT-GÉRAN, entrant par la porte du fond.

LOUISE, se retournant.

Vous, monsieur, d'aussi bonne heure!... Qui s'y serait attendu? Et ce discours que vous deviez prononcer à la Chambre des pairs?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

La séance est remise... je viens de l'apprendre au Palais...

LOUISE.

Vous allez au Palais?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quand on a des procès et des avoués... et j'en ai un charmant.

LOUISE.

Un procès?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, un avoué.

LOUISE.

C'est tout comme !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je lui ai expliqué en route la succession de votre oncle...

LOUISE.

Ce n'est pas facile !

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est vrai ! et il m'a compris sur-le-champ... et mieux que moi-même... C'est un habile homme !... il viendra ici en sortant du Palais, où je l'ai conduit... et j'allais me rendre au Luxembourg, quand j'ai rencontré dans la salle des Pas-Perdus... le vicomte de Beaugé, mon collègue !

LOUISE.

Ah ! le vicomte plaide aussi !

M. DE SAINT-GÉRAN.

En séparation contre sa femme !... il venait de gagner... C'est lui qui m'a appris qu'il n'y avait pas de séance à la Chambre... et qu'il n'entendrait pas mon discours... Il était dans son jour de bonheur...

LOUISE.

Mais vous, monsieur, qui deviez parler... cette nouvelle vous a contrarié ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pas dans ce moment !... puisque je vous trouve seule... ce qui est bien rare pour moi !...

LOUISE.

Et fort ennuyeux !

M. DE SAINT-GÉRAN, allant prendre une chaise, et s'asseyant près de Louise.

Du tout... Au lieu de parler, j'écouterai... c'est tout bénéfice.

LOUISE, se retournant vers lui.

Savez-vous, monsieur, que vous devenez très-aimable et très-galant !

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Et savez-vous, madame, depuis quelle époque ?

LOUISE.

Je ne suis pas forte sur les dates.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce qui veut dire que vous n'avez pas remarqué... Eh bien! c'est, je crois, depuis que vous êtes devenue coquette! Cela vous étonne?

LOUISE.

Non, vraiment!... car, grâce au ciel, cela produit presque toujours cet effet-là... Pendant les trois premières années de mon mariage, quand je vivais dans mon hôtel, seule et retirée... ne voyant personne, attendant mon mari qui ne venait pas... et pensant à lui qui ne pensait guère à moi, séduit comme il l'était par des charmes plus puissants...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment, madame?...

LOUISE, avec ironie.

Les charmes de la gloire! Alors, pauvre femme négligée et oubliée, ensevelie vivante à vingt ans, nul ne troublait le silence et le calme du mausolée... je veux dire de mon ménage... et vous-même, faisant comme tout le monde, ne sembliez pas vous douter de mon existence... Mais aujourd'hui qu'il paraît prouvé que j'existe, aujourd'hui que tout le monde me recherche, que les hommages m'entourent et que j'ai voulu devenir à la mode, non par goût, mais par lassitude de ne rien être; aujourd'hui, monsieur, le bruit qui se faisait autour de vous vous a réveillé... Vous avez, par impatience ou par curiosité, levé les yeux vers celle que chacun regardait... et il s'est trouvé que c'était votre femme... Rencontre inattendue... enchantement de votre

part et surtout de la mienne... pour moi qui ne pouvais manquer d'être bien sensible à un effet aussi tendre du hasard !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Très-bien ! égayez vous à mes dépens !... vous avez raison... Mais que voulez-vous ? occupé autrefois d'idées qui m'absorbaient tout entier... des idées d'ambition... de renommée, de fortune...

LOUISE.

D'autres encore...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est possible !... mais le temps, les réflexions, celles que j'ai faites... il y a deux ans, à la suite de cette blessure dont j'ai pensé mourir... je le croyais du moins comme tout le monde, car les journaux même l'avaient imprimé d'avance...

LOUISE.

C'est vrai !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et dès lors... je me suis promis... Tenez, madame, il faudra que je fasse preuve de franchise et que je vous avoue tous mes torts... tous mes défauts... un jour... où...

LOUISE, souriant.

Où nous aurons beaucoup de temps devant nous !...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Oui, sans doute... pour que nous puissions aussi parler des vôtres !

LOUISE.

J'en ai donc ?

M. DE SAINT-GÉRAN, secouant la tête.

Eh ! mais...

LOUISE, vivement.

Lesquels ? Parlez... (Voyant qu'il hésite.) Un seul !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous me mettez dans un grand embarras...

LOUISE, triomphante.

Vous voýez bien!...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

L'embarras du choix...

LOUISE.

Comment, monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'abord, vous êtes fière, mais l'orgueil vous sied si bien... et vous avez tant de droits d'en avoir qu'on n'oserait vous en blâmer... ensuite...

LOUISE.

Ah! il y a un ensuite!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, madame... Vous pardonnez difficilement une offense... Je ne vous en fais pas un reproche... car, moi aussi, je serais comme vous... Les torts de ceux que j'aime me trouveraient peut-être inflexible et implacable... mais ces torts, si je les connaissais ou si je les soupçonnais, je voudrais franchement le leur déclarer... La franchise avant tout... et je trouve... c'est là mon reproche le plus grave... que parfois vous en manquez...

LOUISE, se levant.

Ah! ne parlez pas ainsi... car à l'instant même je vous dirais...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoi donc?...

LOUISE.

Ce que vingt fois... j'ai été tentée de vous avouer, et dans ce moment encore...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! vous n'osez achever... Vous tremblez... je crois!

LOUISE.

Non, monsieur, non... mais vous n'avez jamais su quelle noble affection je vous portais! Quand on me parla, à moi jeune fille de dix-huit ans, d'épouser un homme presque sans fortune, qui avait plus du double de mon âge... on crut que je refuserais, et j'acceptai, car c'était un homme de mérite et de cœur dont je savais depuis longtemps la vie entière... Oui, monsieur, aussi bien et mieux que vous, j'aurais dit les combats auxquels vous aviez assisté, vos exploits, vos blessures... J'étais heureuse d'offrir un riche héritage à celui qui m'apportait ce patrimoine de gloire... j'étais fière de vous, fière de porter votre nom... et, à mon âge, une pareille exaltation serait aisément devenue de l'amour. Vous aviez peu à faire pour gagner ce cœur qui volait au-devant du vôtre... vous ne l'avez pas voulu... J'ignore alors quelle barrière s'élevait entre nous...

M. DE SAINT-GÉRAN, troublé.

Et jamais jusqu'ici le moindre reproche!...

LOUISE.

Ah! monsieur!... des plaintes!... des reproches, de la jalousie!... Moi, à qui vous accordez quelque orgueil!... j'ai gardé le silence... L'amour-propre, la fierté que vous me reprochiez tout à l'heure, m'ont donné la force de combattre et de vaincre... et quand plus tard vous êtes revenu à moi... un nouvel obstacle plus grand encore nous séparait... le souvenir du passé et mon indifférence... M'accuserez-vous encore de manquer de franchise?...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec franchise.

Non, madame. Tout cela est vrai, et ce récit, qui devrait m'ôter l'espoir et le courage, ne me laisse qu'un désir... celui de réparer mes torts, et par mes soins, par ma ten-

dresse, par un dévouement de tous les instants... de reconquérir ce cœur que j'ai perdu... de le tenter du moins. Vous ne pouvez m'en empêcher...

LOUISE.

Non, sans doute.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoique votre mari, je puis, comme un autre, aspirer à vous plaire, j'y aurai plus de mérite... car c'est plus difficile... Par malheur, le temps et les occasions vont me manquer... on me donne un nouveau commandement, et sous peu de jours il me faudra appareiller pour les Antilles.

LOUISE, *vivement.*

Vous partez?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Une belle occasion de faire connaissance avec vos propriétés de la Martinique... avec ce beau pays où depuis longtemps vous êtes attendue, et où le procès qu'on nous intente pour la succession de votre oncle nécessiterait peut-être votre présence... Je ne vous parle pas du plaisir que j'aurais à vous avoir sur mon vaisseau, où vous commanderiez en souveraine... Pour entreprendre un pareil voyage, il faudrait aimer... et vous, madame!...

LOUISE.

Moi... je n'aime pas la mer... vous le savez!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous êtes bien bonne de ne pas dire mieux... et je vous en remercie... Mais dans votre désir de rester à Paris, n'y a-t-il pas quelque autre motif?

LOUISE, *avec émotion.*

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pardon, à mon tour, de ma franchise... Ce désir de plaire et de briller, dont vous ne vous défendez point, amène sur

vos pas une foule d'adorateurs dont vous souffrez les hommages. Je vous connais, Louise, et jamais un soupçon sérieux n'est entré dans mon âme... Mais votre jeunesse, mes fréquents voyages, votre position, vos succès dans le monde, ont pu éveiller l'envie ou froisser la vanité !... il est si facile à un fat de compromettre la plus honnête femme du monde !... Déjà, et vous savez que je suis peu endurant... il m'a semblé que quelques allusions indirectes, quelques railleries de salon m'étaient adressées par deux ou trois vieilles douairières... c'est toujours par elles que cela commence... J'ai regardé autour de moi, et il m'a semblé...

LOUISE.

Quoi donc?... monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous êtes émue?...

LOUISE.

Non pas émue, mais curieuse de savoir...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce que je sais... Eh bien ! il me semble que votre jeune cousin... le vicomte de Langeac...

LOUISE, riant.

Lui !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce fat moyen âge... qui rougit de son siècle et dont son siècle rougit... ce gentilhomme palefrenier qui court au Champ-de-Mars ou au clocher après le ridicule.

LOUISE, riant.

Et qui gagne toutes les courses.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous ne pouvez nier qu'il ne vous suive partout et qu'il ne vous fasse hautement la cour la plus assidue... Hier encore...

LOUISE.

C'est vrai!... je ne peux pas l'empêcher de m'aimer.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, mais je peux l'empêcher de vous le dire... de l'avouer aussi publiquement, et s'il s'en avise encore!...

LOUISE.

Que ferez-vous?

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Ce que je ferai?... je l'empêcherai de faire jamais la cour à personne.

LOUISE.

Allons donc!...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Parole d'honneur!

LOUISE.

Allons donc!

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est un sot!

LOUISE, riant.

Ce n'est pas une raison pour tuer les gens!... vous seriez toujours l'épée à la main!... Et dans votre intérêt, monsieur, je vous supplie...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ce sera donc pour vous faire plaisir... et en revanche, je vous demanderai un service.

LOUISE, vivement.

Ah! de grand cœur, si c'est en mon pouvoir!

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai à vous parler du fils d'un ancien ami... Emmeric d'Albret, un jeune homme d'un immense talent... que j'aime beaucoup, et que peut-être pour cela vous n'aimez guère.

LOUISE.

Pouvez-vous le penser ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Du moins, et malgré mes efforts pour l'attirer chez moi, il y vient rarement... et à sa place j'en ferais autant... car l'accueil froid et glacé qu'il reçoit de vous... non pas que ce ne soit conforme aux règles du cérémonial... mais ce n'est pas ainsi qu'on agit avec les artistes... Ils ne tiennent pas aux soirées, ni aux dîners d'apparat, mais à une réception franche et cordiale ; avec lui, du reste, je ne compte pas les visites, et quand il ne vient pas, je vais le voir !... Je sors de chez lui.

LOUISE.

Vous, monsieur ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est là que j'ai fait la rencontre d'un avoué modèle, d'un praticien phénomène, dont je vous parlais tout à l'heure, M. Hector Ballandard...

LOUISE, avec émotion.

Ballandard !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous le connaissez ?...

LOUISE.

En aucune façon... mais je connais... j'ai vu ce nom...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Dans les journaux, dans les annonces de vente. Donc, M. Ballandard et moi avons l'idée, pour notre ami Emmeric, d'une excellente affaire... dont je vous parlerai quand elle sera conclue... car elle ne l'est pas encore, et jusque-là il vaut toujours mieux se taire... En attendant, il a composé un ouvrage qui le place à la tête de l'école française, un ouvrage qui fait honneur au pays... cet honneur-là, le pays doit le lui rendre...

LOUISE.

Eh bien ! monsieur ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! je pourrais faire valoir ses droits près du ministre votre oncle... mais dans la discussion du dernier projet de loi... j'ai parlé...

LOUISE.

Contre lui ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, pour lui... et j'aurais l'air de demander le prix d'un service... tandis que vous... sa nièce...

LOUISE.

Moi, monsieur !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela du moins me serait agréable ; mais si cela vous déplaît trop...

LOUISE.

Non, sans doute... et pour vous, monsieur...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Emmeric d'Albret.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'il soit le bien venu !

SCÈNE II.

LOUISE, EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN.

EMMERIC, s'approchant respectueusement de Louise qu'il salue.

Madame la comtesse se porte-t-elle bien ?

LOUISE, froidement et lui faisant la révérence.

Très-bien, monsieur... (Se mettant à gauche devant son métier à broder.) Je sais que vous avez à parler d'affaires avec M. le comte ; je ne vous en empêche pas !

M. DE SAINT-GÉRAN, attirant Emmeric près de lui à droite, et à voix basse.

Je me doute que vous avez un long récit à me faire... Vous venez de chez elle !...

EMMERIC, troublé.

C'est-à-dire, monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah ! vous me l'aviez promis.

EMMERIC.

Et je l'ai fait... non sans hésiter, j'en conviens... mais il y avait là du monde que je ne m'attendais pas à y rencontrer... et je n'ai pas encore pu lui parler.

M. DE SAINT-GÉRAN, riant.

Vous en avez été ravi...

EMMERIC, naïvement.

C'est vrai!... car tout ce qui peut retarder une pareille explication...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Eh bien ! que vous disais-je ? vous le voyez déjà... On ne brise pas à son gré de pareils nœuds.

EMMERIC.

J'y parviendrai, je vous le jure !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! alors, il faut y retourner ! il faut tout lui dire ! le plus tôt vaut le mieux.

EMMERIC.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN.

A la bonne heure !... Je vous reverrai aujourd'hui, dès que tout sera terminé.

EMMERIC.

Tantôt... ce soir, je l'espère.

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'attends votre ami Ballandard, qui doit passer ici en sortant du Palais, et, avant, je vais mettre en ordre des papiers que je lui ai promis... et dont il a besoin pour notre procès... Vous le permettez?

EMMERIC, s'inclinant.

Comment donc, monsieur le comte...

M. DE SAINT-GÉRAN, lui tendant la main.

Ainsi, à tantôt.

(M. de Saint-Géran sort par la porte du fond.)

SCÈNE III.

LOUISE, EMMERIC.

EMMERIC, après un instant d'hésitation, s'approchant de Louise qui est toujours occupée à broder.

Madame la comtesse a reçu la loge d'Opéra que j'ai eu l'honneur de lui envoyer?

LOUISE, souriant.

Oui... j'ai eu cet honneur-là... une loge excellente... aux premières, entre les colonnes... celle que je désirais... Je vous ai donné bien de la peine... je suis bien égoïste... je n'ai songé qu'à moi... et au plaisir que j'aurais à passer une soirée entière... avec vous et près de vous.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement... mais ce monde qui d'ordinaire vous entoure...

LOUISE, gaiement et se levant.

Nous ne serons pas en tête-à-tête, je le sais bien, et à peine pourrai-je vous parler et vous voir, mais je saurai que vous êtes là, derrière mon fauteuil... (Vivement.) Rassurez-vous,

je ne me retournerai pas... mais si je le voulais... il ne tiendrait qu'à moi, et c'est beaucoup... Et puis le plaisir d'être belle... à vos yeux... car je serai superbe et on me regardera... (Vivement.) Je n'y ferai pas attention, je vous le promets... mais vous... j'espère que vous le verrez... Aussi le spectacle peut être mauvais... impunément... je vous promets d'avance que je serai ravie, et que tout me paraîtra délicieux !

EMMERIC.

En vérité !... je ne sais comment vous dire...

LOUISE.

Eh ! quoi donc, monsieur?

EMMERIC.

Que je ne pourrai demain... vous accompagner.

LOUISE.

O ciel !... quelque chagrin... quelque malheur qui vous arrive !... Non... ce n'est donc qu'une affaire... celle dont on me parlait tout à l'heure, une affaire importante... pour vous... pour vos intérêts ? Il faut y aller, monsieur, il le faut... Je resterai... je trouverai un prétexte... je renoncerai à mon plaisir... ou plutôt il n'y en a plus pour moi, dès que vous n'y serez pas, et puis ce sera une raison pour qu'aujourd'hui vous veniez dîner ici et passer la soirée ; je vous engage.

EMMERIC.

Moi !...

LOUISE.

Je le peux... j'en ai le droit... On m'a reproché de ne jamais vous inviter... et on avait raison... je ne l'osais pas... je ne l'ose jamais... Pardonnez-le-moi... j'ai tant de motifs...

EMMERIC.

Je le sais...

LOUISE.

Tant de raisons de trembler... ce monde qui nous observe et semble nous deviner, ces rivaux dont la jalousie s'éveille...

EMMERIC, vivement.

Ce n'est que trop vrai!...

LOUISE.

D'autres dangers plus terribles encore... d'autres reproches... d'autres tourments... les miens... je ne vous en parle pas! Encore quelques jours, et un meilleur avenir se prépare... nous aurons moins de gêne, d'inquiétude, de contrainte; car on doit s'éloigner... on doit partir... on me l'a dit. (Vivement.) Et, vous ne savez pas, on voulait m'emmener! Moi, quitter Paris!... moi, vous quitter!... jamais!

EMMERIC, à part.

O ciel!

LOUISE.

Ce soir, du reste, et à dîner, on vous en parlera sans doute.

EMMERIC.

Non, Louise... je ne viendrai pas.

LOUISE, étonnée.

Ni ce soir... ni demain?...

EMMERIC.

Ni demain.

LOUISE.

Et quand donc, mon ami, quand donc?

EMMERIC.

Jamais!... je ne dois plus vous revoir...

LOUISE.

Ce n'est pas possible!... J'ai mal entendu!... ce n'est pas vous qui parlez!

EMMERIC.

Non... c'est une voix plus forte et plus puissante que la mienne... celle de l'honneur et de la reconnaissance... Il y a au monde un fardeau plus pesant que mes remords! des bienfaits contre lesquels je lutte en vain! une amitié qui m'opprime et m'accable... celle de votre mari!... Je lui dois trop!

LOUISE.

Et à moi, monsieur, ne me devez-vous rien? Ces reproches que vous vous adressez... croyez-vous qu'ils me soient inconnus? croyez-vous donc que je ne m'indigne pas comme vous de trahir et de feindre? Et tout à l'heure encore... avant votre arrivée, touchée de sa franchise... de sa loyauté... j'allais tout lui avouer.

EMMERIC.

O ciel!...

LOUISE.

J'ai pensé à vous, et je me suis arrêtée... Oui, monsieur, je tremblais pour vous... pour vous seul... car, moi, je savais comment me défendre : je lui aurais demandé si l'esclave qu'il avait si longtemps opprimée et méprisée n'avait pas le droit de briser sa chaîne... je lui aurais rappelé l'indigne rivale à qui il m'avait sacrifiée dès le premier jour de notre mariage... et ces affronts, que j'ai subis en silence... je les lui aurais prouvés... J'ai les lettres... je les garde... c'est ma défense, ma justification... si rien au monde pouvait me justifier.

EMMERIC.

Que dites-vous?

LOUISE.

Non... non... je ne m'abuse pas!... Excusable peut-être à ses yeux, je ne le suis pas aux miens, et cependant vous savez si j'ai combattu, si j'ai résisté au penchant qui m'entraînait et dont j'aurais triomphé... Si une nouvelle fatale

et mensongère ne m'eût abusée... Je me suis crue libre... et alors, malgré la distance qui aux yeux du monde pouvait nous séparer... c'est moi... car j'étais la plus riche, c'est moi, vous le savez, qui vous offris ma fortune, ma main... car je vous aimais... et quand le bruit de cette mort faussement répandu... fut enfin et trop tard démenti... un amour que j'avais cru noble et légitime devenait une trahison... j'étais coupable... car j'étais esclave... Il m'était défendu de vous aimer... au moment même où je vous aimais plus encore... où je vous aimais pour toujours!...

EMMERIC.

Ah! ce n'est pas vous... c'est moi qu'il faut accuser... c'est moi, qui ne mérite pas de grâce!

LOUISE.

Tant mieux!... j'aurai plus de bonheur encore à vous pardonner! et s'il n'existe pas d'autres raisons!...

EMMERIC.

Il en existe... qui me sont personnelles... qui viennent de moi... de ma volonté...

LOUISE.

C'est volontairement que vous voulez me quitter?.. ce n'est pas possible! vous me trompez... vous détournez la vue!... O ciel! ce qu'on me disait tout à l'heure!... Lui aussi, peut-être! des doutes, des soupçons sur M. de Langeac!...

EMMERIC, vivement.

M. de Langeac!...

LOUISE, avec joie.

Jaloux!... il est jaloux!... Ah! que c'est bien à vous, monsieur... Je ne l'espérais pas... je tremblais que vous ne le fussiez pas... et, voyez mon injustice... je me disais ce matin encore : Il ne s'en est pas même aperçu... tandis qu'un autre... Eh bien! oui... depuis quelque temps... je croyais voir en vous... de la froideur, de l'indifférence...

je le redoutais du moins, excusez ma faiblesse, on craint tout quand on aime... et pour vous faire aussi connaître l'inquiétude et la jalousie... je suis devenue coquette... par dépit... ou plutôt par amour... C'est mal... j'en conviens, je m'en accuse... Mais j'en ai été bien punie... et hier seulement je me suis aperçue de l'étendue de ma faute... Ce fat, qui n'avait reçu de moi d'autre encouragement que mon silence, a osé, en me donnant la main pour monter en voiture... me glisser un billet.

EMMERIC, *avec colère.*

Il serait possible?...

LOUISE, *vivement.*

Que j'aurais jeté à ses pieds... que j'aurais déchiré à ses yeux, si M. de Saint-Géran n'eût été là... Vous le connaissez, c'en eût été fait du vicomte... et, malgré moi, il m'a fallu...

EMMERIC.

Vous avez gardé ce billet?

LOUISE, *vivement.*

Pour vous le donner... pour vous le montrer... Il est là, dans mon secrétaire... et vous allez voir par vous-même...

EMMERIC.

C'est inutile... madame!

LOUISE, *vivement.*

Et puis, j'oubliais encore, car je veux tout vous dire, qu'hier, dans la soirée, le vicomte m'avait suppliée de lui donner, pour demain, une place dans ma loge à l'Opéra.

EMMERIC.

Et vous la lui avez accordée?

LOUISE, *avec tendresse.*

Non pas, j'ai refusé... car déjà dans mon cœur j'avais l'espoir que vous viendriez... que je passerais cette soirée avec vous... Et maintenant qu'humble et repentante j'ai

avoué tous mes torts, votre grande colère ne tombera-t-elle pas ? Cette place, réservée pour vous et si bien défendue par moi... ne mérite-t-elle pas quelque indulgence... monsieur ?...

EMMERIC, avec émotion.

Louise !

LOUISE, doucement.

Vous viendrez, n'est-il pas vrai ?... Pourquoi vous en défendre encore ?...

EMMERIC.

Parce que je le dois... parce que, malgré moi-même... j'allais oublier ma résolution... et que...

LOUISE, sévèrement.

Et que... le dépit ou l'amour-propre vous défend de céder... C'est mal, monsieur... c'est très-mal ! Avec ceux qu'on aime il n'y a plus de vanité ni d'orgueil... Et maintenant, après avoir prié... je commande... Vous m'accompagnerez demain à l'Opéra... dans ma loge... vous y viendrez... si vous m'aimez... et je n'ajouterai qu'un mot : Si vous ne venez pas... ne me revoyez plus !

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, seul.

Non... non !... je ne le pourrai jamais !... et tant qu'elle sera là, tant que je la verrai... tant que j'entendrai le son de sa voix... Que celui qui m'accuse de faiblesse soit plus intrépide ou plus barbare... moi, je ne saurais, en face de tant d'amour, avouer que je suis un perfide et un ingrat. (Allant placer son chapeau sur la table à gauche.) Allons ! et, à défaut d'autre courage... ayons, au moins, celui du silence...

celui de l'absence... Puisqu'elle m'offre elle-même le moyen de rompre... je le saisirai... et demain... je n'irai pas... non... je n'irai pas à l'Opéra! je le jure... Elle me comprendra, et sans bruit, sans explications... tout sera dit... tout sera fini!

SCÈNE V.

EMMERIC, HECTOR, entrant par le fond.

EMMERIC.

Ah! te voilà?

HECTOR.

Oui... mon ami, conseil et avoué de M. de Saint-Géran... une clientèle superbe que je te dois... Je viens pour son procès... Depuis des siècles il était en panne... mais, grâce à moi, nous allons gagner le large et manœuvrer de manière...

EMMERIC.

Ah ça! prends garde... on dirait que c'est toi qui es le marin!

HECTOR.

C'est vrai! je m'identifie tellement avec mes clients!... Et toi, qu'est-ce qui t'amène?... Tu venais aussi pour lui rendre compte de l'autre affaire... de la tienne?...

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR, vivement et à demi-voix.

Raconte-moi donc cela... Tu sors de chez elle?...

EMMERIC.

Oui, je viens de l'autre bout de Paris... J'arrive à l'instant.

HECTOR.

Eh bien?...

EMMERIC.

Eh bien!... mon ami, tout est fini... tout est rompu... ou, du moins, c'est tout comme...

HECTOR.

Vivat! Et M. de Saint-Géran qui prétendait qu'on n'en venait jamais à bout!... Reçois mon compliment... pour toi et pour moi.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Je pouvais, encore une fois, me trouver compromis!... Je ne connaissais pas ce matin les conséquences d'une amitié comme la tienne... c'est trop dangereux... Je sors de chez ton oncle, qui t'attend, par parenthèse.

EMMERIC.

Oui, j'ai promis d'aller le prendre ainsi que ma cousine, pour sa première sortie.

HECTOR.

Eh bien! sais-tu, mon ami, qui j'ai rencontré dans son salon?... Sa fille, causant... avec qui?... avec mademoiselle Victoria Giraut!

EMMERIC.

Ta prétendue?...

HECTOR.

Elles se connaissent! M. Giraut, le négociant en vins, qui achète tous les ans des Médoc et des Saint-Émilion, emmenait souvent avec lui sa fille à Bordeaux... chez ton oncle Clérambeau, son commettant... et les deux demoiselles se sont liées d'amitié...

EMMERIC.

Eh bien!... où est le mal?

HECTOR.

Tu ne le devines pas?... Ta cousine lui aura tout dit... Ces petites filles sont si bavardes!... Elle lui aura raconté cette conquête dont je suis innocent, et que tu as passée à mon ordre... cette lettre... cette passion... dont je ne suis que le manteau et l'enveloppe...

EMMERIC, cherchant à le rassurer.

Peut-être, mon ami!

HECTOR.

Il n'y a pas de peut-être... J'en suis sûr; car, au moment où je sortais du cabinet de ton oncle, Victoria m'a dit : « Ah! ah! M. Hector Ballandard fait des victimes et des ravages dans la haute société... Il est en correspondance avec des comtesses ou des baronnes. » Tu vois ce dont tu es cause... J'ai voulu nier sans te compromettre... ce qui m'a donné un air gauche et embarrassé qu'on a pris pour de la discrétion... Et, maintenant, toi et moi dirions la vérité, qu'on ne nous croirait pas.

EMMERIC.

Eh bien! ne disons rien!

HECTOR.

Ne rien dire!... Et mon mariage qui va manquer... Je suis perdu!...

EMMERIC.

Quelques jours encore, et je te justifierai près de la famille Giraut, et je donnerai des preuves telles qu'il faudra bien qu'on y ait confiance!...

HECTOR.

A la bonne heure!... car Victoria a des yeux noirs superbes, et, quoique née à Bercy, tu la prendrais pour une Espagnole... Et puis elle a deux cent mille francs... Et quand on est amoureux...

EMMERIC, souriant.

De la dot?

HECTOR.

Du tout !... Mais tout cela se confond tellement que je serais désolé de les séparer... dans mon affection ! Aussi, mon ami, et pour nous deux, tu as bien fait de rompre ; car, je te le dis en confidence... cette liaison commençait à se répandre, à s'ébruiter.

EMMERIC.

Qu'en sais-tu ?

HECTOR.

Je viens d'en entendre parler... moi, qui ne connais rien !

EMMERIC.

Et où donc ?

HECTOR.

Dans un endroit qui n'a rien de bien mystérieux... au café Tortoni... où j'étais entré en sortant de chez ton oncle... c'est en face. Trois jeunes gens déjeunaient en parlant beaucoup et en buvant de même... l'un d'eux prononça ton nom.,. un grand jeune homme à la barbe blonde en pyramide renversée... physionomie à la Werther, longue, rêveuse et blafarde...

EMMERIC, à part.

Le vicomte de Langeac.

HECTOR, continuant.

« Oui, lui disait son voisin, je soupçonne le jeune com-
« positeur de l'emporter sur toi...

« L'oreille est le chemin du cœur...

« Et cette place qu'elle t'a refusée pour demain dans sa
« loge à l'Opéra, je gage que c'est lui qui en profitera... —
« Je l'en empêcherai bien ! — Et comment cela ? — La com-
« tesse est ma parente, j'ai le droit de veiller à sa réputa-
« tion, et si son mari ne voit rien... je m'opposerai, moi, à
« ce qu'on la compromette... j'écrirai à Emmeric que je lui
« défends d'aller demain à l'Opéra avec elle. — Allons

« donc ! — Je vais lui écrire... vous en êtes témoins... et je « vous jure qu'il n'ira pas, ou sinon... »

EMMERIC.

L'insolent !...

HECTOR.

Qu'est-ce que ça te fait ? puisque tu ne dois plus la revoir, puisque tout est rompu !

EMMERIC.

Eh ! non ! rien ne peut l'être maintenant...

HECTOR.

Et pourquoi ?

EMMERIC.

Pourquoi ?... parce que tu ne sais pas que tantôt, chez elle... cette maudite loge d'Opéra que tu connais...

HECTOR.

Numéro 10, entre les colonnes ; je ne l'ai point oubliée.

EMMERIC.

Eh bien ! elle m'a offert une place en me disant : Vous viendrez demain, ou tout est fini entre nous... Et j'étais décidé à n'y pas aller.

HECTOR.

Très-bien !

EMMERIC.

Et, maintenant, d'après ce que tu viens de me dire... pour moi, pour mon honneur, rien ne peut m'empêcher de m'y rendre...

HECTOR.

Cela n'a pas le sens commun ! car, supposons que je ne t'aie rien dit...

EMMERIC.

Et cette impertinente épître que sans doute je vais trou-

ver chez moi... Il croirait donc que je le crains, que je lui obéis? Non... non! j'irai!

HECTOR.

Tu n'iras pas!

EMMERIC.

Je te dis que si!

HECTOR.

Je te dis que non! (Apercevant M. de Saint-Géran.) Ah! monsieur le comte!

(Il va au-devant de lui.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN, sortant de l'appartement à gauche et tenant à la main des papiers qu'il va porter sur la table à gauche.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Eh! mais, messieurs, qu'y a-t-il donc?

HECTOR.

Je m'en rapporte à monsieur le comte.

EMMERIC, à part, avec effroi.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous apportais les pièces de notre procès.

HECTOR.

Et moi, j'en ai un autre à votre soumettre...

EMMERIC.

Hector, je t'en supplie!...

HECTOR.

Ah! dame... si tu ne te laisses pas conduire par nous... Il faut cependant que les gens qui ont de la raison dirigent ceux qui n'en ont pas.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est juste. De quoi est-il question ?

EMMERIC.

Non, tu ne parleras pas !

HECTOR.

Je suis avoué... je parlerai ! j'expliquerai les faits de la cause. (Montrant M. de Saint-Géran.) et le tribunal jugera. (Montrant Emmeric.) Il arrive de l'autre bouf de Paris ; il vient de chez elle... il nous l'avait promis.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah ! vous y êtes retourné ?... A merveille !

HECTOR.

Oui, à merveille... Mais, attendez, il a rompu.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien !

HECTOR.

Sans doute, mais voilà qui ne l'est pas... Par un événement, par une circonstance inattendue...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce que je vous disais ? Il y en a toujours qui surviennent au moment où l'on croyait tout fini.

HECTOR.

Une futilité... une loge pour demain à l'Opéra.

EMMERIC.

Hector, au nom du ciel !

HECTOR.

Tu te fâcheras si tu veux.

EMMERIC, s'emportant.

Eh ! oui, sans doute !...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant entre eux deux.

Voyons, mes amis, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette grave affaire... Et si je puis vous seconder...

HECTOR.

C'est tout ce que je demande, parce que, si vous vous en mêlez... cela va s'aranger.

EMMERIC, à part.

Ah! c'en est fait de nous!

HECTOR.

On lui a donc dit : Si vous ne venez pas demain soir dans ma loge... tout est fini entre nous...

EMMERIC, avec colère.

Hector!

HECTOR.

Ses propres paroles... je les tiens de toi, et tout se trouvait rompu... Mais voilà qu'un rival, un fat, défend à Emmeric de s'y rendre. Et lui, qui ne voulait pas, qui était décidé à ne pas y aller, me répond maintenant...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'il ira?...

HECTOR.

C'est absurde! n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non, c'est tout naturel!...

EMMERIC, vivement.

N'est-ce pas, monsieur?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, sans doute, et j'en ferais autant...

HECTOR, stupéfait et laissant tomber ses bras.

Alors, nous n'y sommes plus.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Si, vraiment! nous y sommes... et si vous voulez vous en rapporter à moi...

HECTOR et EMMERIC.

Oui, certainement!

M. DE SAINT-GÉRAN, gravement.

Puisque Emmeric est décidé à rompre avec cette femme, il ne doit plus la revoir.

HECTOR.

Bravo!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ni paraître dans sa loge.

HECTOR.

Bien jugé!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il viendra dans la mienne... Nous en avons une...

EMMERIC, stupéfait.

Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Avec son beau-père et Aline sa future, que j'inviterai...

EMMERIC.

Permettez!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Aux yeux et à la face de celui qui vous a défié!... Vous me le montrerez, et dans l'entr'acte vous me donnerez le bras... Nous trouverons moyen de nous en approcher, et alors je dirai devant lui et devant ceux qui l'entoureront, que je vous ai offert dans ma loge ainsi qu'à *votre prétendue*, une place que vous refusiez d'abord... et si nous voyons en ses traits le moindre sourire de doute ou d'incrédulité, je vous permets de lui en demander raison... Je serai là, je serai votre témoin...

HECTOR.

O ciel!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ah! il ne faut pas croire... qu'une rupture n'amène pas quelques coups d'épée ou quelque chose de ce genre-là...

EMMERIC.

Je le sais, monsieur ; et je m'y attends, je le désire, même... J'irai dans votre loge... j'irai...

HECTOR.

A la bonne heure ! Et en retournant chez ton oncle qui t'attend et qui s'impatiente peut-être... tu peux lui transmettre l'invitation de M. le comte, pour demain...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Oui, sans doute. Allez vite, pendant que nous, nous allons parler procès.

(Emmeric quitte la droite, remonte le théâtre, le traverse et va prendre sur la table son chapeau, qu'il y a placé.)

HECTOR.

A vos ordres.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et si demain monsieur Ballandard veut accompagner ses amis... avec nous à l'Opéra...

HECTOR.

Quoi ! vraiment ? monsieur le comte, vous seriez assez bon... (Bas à Emmeric qui est près de lui.) O Victoria !... si elle pouvait y aller ! (Haut.) Mais je crains d'être indiscret, je crains de vous gêner...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Du tout !... une loge immense... aux premières, numéro 10... entre les colonnes.

EMMERIC et HECTOR, stupéfaits et à part.

O ciel !...

(Emmeric, qui avait pris son chapeau et qui allait partir, s'arrête.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma femme l'a obtenue d'une de ses amies qui vient de la lui céder, non sans peine, car on se les arrache : tout Paris y sera !... (Se retournant vers Emmeric qui se disposait à sortir,

mais qui s'est arrêté pour faire des signes à Hector.) Eh bien !... qu'avez-vous donc ?...

EMMERIC.

Rien... monsieur... Le trouble... l'émotion... suite toute naturelle...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Du sujet que nous venons de traiter... Courez près d'Aline... votre prétendue... Sa vue seule vous remettra... Adieu, mon ami, adieu et à bientôt !

(Emmeric sort tout troublé.)

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GÉRAN.

M. DE SAINT-GÉRAN, qui vient de reconduire Emmeric.

Pauvre jeune homme ! il en est réellement tout bouleversé... (Regardant Hector.) Eh mais ! et vous aussi ?...

HECTOR, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M. DE SAINT-GÉRAN.

La même physionomie...

HECTOR, balbutiant.

Je... je l'aime tant, ce... ce cher Emmeric... que... que tout ce qu'il éprouve...

M. DE SAINT-GÉRAN, riant.

Je conçois cela !... Oreste et Pylade n'avaient qu'un cœur... mais pas la même figure... et la vôtre est impayable...

HECTOR.

Vous êtes bien bon ! (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Venons à notre procès... car vous êtes de bon conseil... et vous avez, surtout en affaires, une clarté et une lucidité...

dont j'ai été charmé. Voici les papiers... dont je vous ai parlé. (Montrant la table à gauche.) Nous allons, si vous le voulez bien, les examiner ensemble.

(Il traverse le théâtre et va s'asseoir à la table à gauche.)

HECTOR, pendant ce temps, à part, à droite au bord du théâtre.

Cet homme si terrible !... Si cela se découvre... Emmeric... et moi, peut-être, qui aurai été complice de cette trahison...

M. DE SAINT-GÉRAN, assis à la table et l'appelant.

Quand vous voudrez...

HECTOR.

Oui, monsieur le comte...

(Il va s'asseoir vis-à-vis de lui.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Voici, *primo*, les papiers qui établissent notre parenté... et nos droits à la succession...

HECTOR, toujours troublé.

Oui, monsieur... Vous dites une succession ?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Dont je vous ai parlé... celle de notre oncle, décédé sans enfants, à la Martinique... l'oncle de ma femme.

HECTOR.

De votre femme... (S'oubliant malgré lui.) Ah ! si je l'avais su...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Quoi donc ?

HECTOR, cherchant à se remettre.

Que votre oncle de la Martinique fût décédé sans enfants...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mais vous le saviez... Je vous l'ai expliqué... et, d'après les pièces... vous voyez que notre grand-oncle...

HECTOR.

Celui de la Martinique ?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non... Son père avait épousé une Saint-Dizier, également notre grand'tante... de sorte que, des deux côtés, l'héritage devait nous revenir,.. puisque c'était la tante de ma femme. Et, d'après l'ordre généalogique... notre grand-oncle... Vous comprenez...

HECTOR, avec trouble et vivement.

Je comprends... je comprends... à merveille... votre grand-oncle était... sa tante...

M. DE SAINT-GÉRAN, partant d'un éclat de rire.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

HECTOR.

Pardon! pardon !... (A part.) Dieu! quel tort je me fais !... (Haut.) Je vous avoue que j'ai une migraine... un mal de tête... qui m'empêche... de voir... et de comprendre.

M. DE SAINT-GÉRAN.

En effet... votre main est glacée.

HECTOR.

Et ma tête brûlante.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est à moi de vous demander excuse... de vous avoir parlé affaire en un pareil moment... Nous remettrons notre conférence.

HECTOR, s'essuyant le front.

Je respire!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

D'autant plus que voici ma femme.

HECTOR, à part.

La peur me reprend!

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-GÉRAN, LOUISE, entrant vivement, HECTOR.

LOUISE, à M. de Saint-Géran.

Ah ! monsieur... que je vous fasse part de la plus heureuse rencontre...

M. DE SAINT-GÉRAN, l'interrompant.

M. Hector Ballandard, notre avoué... notre ami... que j'ai l'honneur de vous présenter...

(Louise fait à Hector une profonde révérence.)

HECTOR, à part.

Dieu! qu'elle est belle!... (S'interrompant.) C'est égal, à ce prix-là j'aime mieux ne pas la regarder.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Un homme de talent... quand il n'a pas mal à la tête...

HECTOR, cherchant à sourire.

C'est vrai... j'y suis très-sujet... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis là?

M. DE SAINT-GÉRAN, à Hector.

Trop de modestie... (A Louise.) Je me suis permis de lui offrir pour demain, et sans vous consulter, une place dans votre loge à l'Opéra.

LOUISE, de l'air le plus aimable.

Vous étiez sûr d'avance de mon aveu et de mes remerciments...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il y viendra avec Emmeric d'Albret, son ami... qui vient de nous le promettre.

LOUISE, fait un geste de joie, se reprend et dit froidement.

C'est fort bien à lui... et j'en suis charmée.

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

C'est-à-dire que cela vous contrarie.

LOUISE, froidement.

Nullement!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Mon Dieu!... je le vois... je vous connais...

LOUISE.

Vous vous trompez!

HECTOR, à part et se détournant.

J'ai peur que dans mes yeux ils ne s'aperçoivent...

LOUISE.

Et la preuve... c'est que vous aurez, monsieur, d'après vos désirs... de bonnes nouvelles à lui annoncer...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment cela?

LOUISE, vivement et avec joie.

Ah! c'est un hasard unique... impayable... mais aujourd'hui j'ai du bonheur... tout me réussit.

HECTOR, à part.

Ce n'est pas comme à moi!

LOUISE.

J'allais sortir pour une visite que vous m'aviez priée de faire, lorsqu'une voiture entre dans la cour de l'hôtel... Je voulais déjà faire dire que je n'y étais pas... et l'on m'annonce... vous ne le devineriez jamais!... mon oncle...

HECTOR, vivement et à part.

Celui de la Marti... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis!... il est mort...

LOUISE.

Ce cher oncle!... qui m'aime tant et que je ne vois jamais!... C'est tout naturel... quand on est ministre... on n'a pas le temps d'avoir une famille ou des amis... on se doit tout entier...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

A ses ennemis !

LOUISE, gaiement.

Comme vous dites... monsieur... J'ai sur-le-champ songé à ma pétition ou plutôt à la vôtre... et avec le sourire le plus gracieux... le ministre a daigné me répondre que c'était une personne de talent, ce qui est vrai, à qui il avait déjà pensé... ce qui n'était peut-être pas vrai... et il n'en a que plus de mérite...

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est donc accordé ?...

LOUISE, gaiement.

Eh ! oui, monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près d'Hector.

Vous l'entendez ? Emmeric, votre ami, a la croix d'honneur.

HECTOR, balbutiant.

J'en suis ravi !

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Vous ne serez pas le seul... Il y a quelques personnes de par le monde à qui cette nouvelle fera encore plus de plaisir.

LOUISE.

A qui donc ?

M. DE SAINT-GÉRAN, à demi-voix et à l'oreille de sa femme.

A son beau-père et à sa prétendue...

LOUISE, stupéfaite.

Son beau-père !...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même et gaiement.

Eh ! oui... c'est là l'affaire dont nous nous occupions... et dont il ne fallait pas parler avant qu'elle ne fût certaine... elle l'est maintenant... De cette faveur, de cette justice, dépendait son mariage... et c'est à vous qu'il le devra... (A

Hector.) Aussi, et comme les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt... je m'empresse d'annoncer celle-ci à son beau-père.

LOUISE, à part.

Et sa visite de ce matin... ses détours... son embarras... Ah ! quelle fausseté !

(Louise est debout à gauche du théâtre. M. de Saint-Géran, après avoir repris sur la table à gauche les papiers qu'il y avait laissés, entre dans le cabinet à gauche dont la porte reste ouverte. Hector remonte le théâtre et gagne doucement la porte du fond. Louise se retourne et l'aperçoit.)

LOUISE, cachant son trouble et affectant un air gracieux.

Monsieur... monsieur Ballandard...

HECTOR, revenant près d'elle et redescendant à gauche.

Madame la comtesse !... (A part et la regardant.) Dieu ! comme elle tremble !... et moi aussi !...

LOUISE, affectant de sourire.

Il s'agit donc d'un mariage pour M. Emmeric d'Albret ?...

HECTOR, lui répondant avec trouble, et regardant toujours du côté du cabinet à gauche.

Mais, oui... du moins il en est question... on en parle vaguement.

LOUISE, cherchant à se contraindre.

Ah !... Avec qui ?

HECTOR, baissant la voix.

Je ne sais... je l'ignore.

LOUISE.

Vous, son ami intime ?...

HECTOR.

Il est très-discret, très-caché... il ne dit rien.

LOUISE, avec plus d'émotion.

Le nom, la demeure de son beau-père, de sa prétendue ?...

HECTOR.

Je ne m'en doute même pas.

(M. de Saint-Géran rentre dans ce moment, tenant une lettre à la main.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Voici mon message à la famille... et je vais envoyer...

(Louise va à la table à droite et sonne. Paraît au fond du théâtre un domestique en livrée.)

LOUISE, traversant le théâtre, prenant la lettre des mains de son mari, et s'adressant au domestique.

Julien !... vous porterez cette lettre. (Jetant les yeux sur l'adresse qu'elle lit en tremblant.) à... M. Clérambeau... négociant... hôtel de Castille... boulevard des Italiens.

M. DE SAINT-GÉRAN, au domestique.

Sur-le-champ !... car, à cette heure, toute la famille doit être rassemblée !

LOUISE, sur le devant du théâtre et avec résolution.

Tant mieux !... (Au domestique.) Julien, mes chevaux.

HECTOR, à part.

Bonté divine !... tout est perdu !

(Le domestique sort par le fond, M. de Saint-Géran et sa femme sortent par la gauche. Hector les salue et sort vivement par le fond.)





ACTE TROISIÈME

Un salon élégant de l'hôtel de Castille, demeure de Clérambeau. Porte au fond ; deux portes latérales. Table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAMBEAU, ALINE, entrant vivement.

ALINE, causant avec son père.

C'est donc une lettre de mon parrain, M. de Saint-Géran ?

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille... cent fois, oui... Son domestique vient de me l'apporter.

ALINE.

Et vous ne me l'avez pas montrée !... Ce sont donc de mauvaises nouvelles ?

CLÉRAMBEAU.

Plût au ciel !

ALINE.

Comment cela ?

CLÉRAMBEAU.

Comment ! comment !... C'est que lorsque j'ai fait une promesse, je la tiens, et j'avais promis que je vous marierais... si ton cousin...

ALINE.

Obtenait la croix d'honneur... (Avec joie.) Eh bien ?

CLÉRAMBEAU, avec humeur.

Eh bien ! il est nommé...

ALINE.

Est-il possible !... Et cela vous fâche ?

CLÉRAMBEAU.

Non ; mais je croyais... j'espérais que ce serait plus difficile... Avec ce diable de Saint-Géran, on ne peut jamais compter sur un obstacle ! Il est sa caution, il répond de tout... Je lui avais parlé en l'air des articles du contrat, il les a rédigés... il a prévenu le notaire et le peu d'amis que nous avons à Paris... et il veut que l'on signe le contrat dès ce soir, attendu qu'après-demain il part... il s'embarque pour la Martinique.

ALINE.

Il faut alors se hâter... Il a raison... ça ne peut pas se passer sans lui.

CLÉRAMBEAU.

Certainement, mais tout cela va trop vite... J'aime à être heureux à mon aise ; et quand on ne me prévient pas d'avance... quand je suis pressé... je ne m'y reconnais plus ; rien ne sera prêt.

ALINE.

Parce que vous ne le voulez pas, mon papa ! et ce n'est pas bien... Je ne vous dis pas cela pour vous gronder... mais quand on fait les choses, même malgré soi, il faut les faire de bonne grâce. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon cousin ?

CLÉRAMBEAU, avec humeur.

Ce que j'ai ?...

ALINE.

N'est-ce pas un homme d'honneur... un homme de talent que tout le monde estime ?

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ce que j'ai?...

ALINE.

Est-ce que ce n'est pas le fils de votre frère bien-aimé... le neveu que vous avez élevé?... le seul parent qui vous reste?... Est-ce que pour vous et pour moi il ne se jetterait pas au feu?

CLÉRAMBEAU, hors de lui.

Ce que j'ai?... c'est que tu l'aimes trop.

ALINE.

C'est votre faute... c'est vous qui en êtes cause! parce que vous n'êtes pas juste envers lui. Alors, en revanche et pour le dédommager... ainsi, prenez-y garde, il ne tient qu'à vous que cela augmente... Tandis qu'au contraire, si vous lui faisiez bon accueil et un peu d'amitié...

CLÉRAMBEAU.

Tu crois?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Albret.

ALINE, à demi voix.

Le voici. Allez au-devant de lui... tendez-lui la main et embrassez-le...

CLÉRAMBEAU, avec embarras et à demi-voix.

Quoi? tu veux que...

ALINE, de même.

A moins que vous n'aimiez mieux que...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Non... non... (Courant au-devant d'Emmeric qui entre.) Mon ami, mon cher neveu...

SCÈNE II.

CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC, se jetant dans les bras de Clérambeau qui l'embrasse.

ALINE, à son père, d'un air d'approbation.

A la bonne heure au moins! (A Emmeric.) Voilà mon père, que j'aime plus que jamais... qui autant que nous désire notre mariage.

EMMERIC, à Clérambeau, avec joie.

Ah! si elle dit vrai!

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! oui, je l'ai toujours désiré... et ce que je me gardais bien de vous avouer, c'était d'abord le projet et le rêve de ma vie... Dès ton plus jeune âge, je voyais en toi le mari de ma fille, je te la destinais ainsi que la maison Clérambeau junior de Bordeaux... car je t'aimais comme un fils, et voilà pourquoi je me suis pris à te détester... quand je t'ai vu tromper toutes mes espérances... quand je t'ai vu préférer le piano au comptoir... et les cavatines aux billets de banque... ce qui est bien différent.

ALINE.

Pas toujours!

CLÉRAMBEAU.

Et quand tu as quitté Bordeaux... quand j'ai su que tu habitais Paris... Paris et l'Opéra... je t'avoue franchement que je t'ai cru perdu... mais enfin, je me suis dit : Cela le regarde... sauvons ma fille... ma fille avant tout... et voilà pourquoi, dans mes craintes...

ALINE.

Lesquelles?

CLÉRAMBEAU, passant près d'elle.

Tu n'as pas besoin de les savoir. (A Emmeric.) Mais moi, père de famille... c'est mon affaire, je dois avoir peur de tout par état! Je dois être soupçonneux et défiant pour elle, qui est toute confiance et tout amour... car je réponds de son repos, de sa joie, de ses illusions... et son malheur serait un crime que je ne pardonnerais ni aux autres ni à moi-même.

ALINE.

Quel malheur peut m'atteindre avec lui... et avec vous?

CLÉRAMBEAU.

Eh! certainement. Je me disais : Tant que je serai là... cela ira encore... elle me confiera ses chagrins, si elle en a... mais quand je n'y serai plus!... quand elle n'aura plus personne pour la consoler... je la connais, vois-tu bien?... je la connais mieux que toi... elle en mourrait, d'abord.

ALINE, souriant.

Allons donc!

CLÉRAMBEAU.

Parbleu!... comme si déjà cela n'avait pas manqué arriver... Sais-tu pourquoi elle a été si malade... pourquoi je la voyais dépérir? Parce que depuis six mois tu n'avais pas écrit ni donné de tes nouvelles.

ALINE, lui mettant la main devant la bouche.

Mon père!...

CLÉRAMBEAU.

Et à la première lettre... la santé, la fraîcheur, tout est revenu.

ALINE.

Ce n'est pas vrai!...

CLÉRAMBEAU.

Je te dis, moi, qu'elle mourrait de chagrin si jamais son mari ne l'aimait plus ou en aimait une autre.

ALINE.

Quelle idée! Est-ce que c'est possible?

EMMERIC, vivement.

Ah! ma cousine!

ALINE.

Je vous défends de vous justifier. (Avec bonté.) Je vous le défends!... (A Clérambeau.) Est-ce que vous croyez que mon cousin est comme M. Hector Ballandard, qui aime ma bonne amie Victoria, qui veut l'épouser, et qui reçoit des lettres d'une grande dame... (A Emmeric.) Voilà ce que mon cousin ne ferait jamais! voilà ce qui est indigne... Aussi j'en ai prévenu Victoria... je lui ai tout dit, parce qu'on ne doit tromper personne! (A Emmeric qui tressaille.) Qu'avez-vous donc?

EMMERIC, vivement.

Rien... Je pense à ce pauvre Ballandard, qui au fond aime cette jeune fille réellement... et à qui sans doute cela aura fait du tort.

ALINE.

Eh bien! pas trop... C'est étonnant! Victoria avait l'air surprise plutôt qu'indignée... ce qui l'inquiétait, c'était de savoir le nom de cette grande dame... (Naïvement.) Vous ne le savez pas, mon cousin?

EMMERIC, troublé.

Non, non... ma cousine.

CLÉRAMBEAU, haussant les épaules.

Comme s'il te le dirait!

ALINE, avec confiance.

Il me dirait tout, car il m'aime, j'en suis sûre... et pour l'en récompenser, je vais lui annoncer de bonnes nouvelles. M. de Saint-Géran, mon parrain, vient d'écrire à mon père que vous aviez la croix d'honneur.

CLÉRAMBEAU.

Grâce aux soins de sa femme, madame de Saint-Géran qui l'a demandée elle-même à son oncle le ministre.

ALINE.

Quelle bonne et aimable femme!... La connaissez-vous, mon cousin?... Elle doit être charmante?

CLÉRAMBEAU.

C'est ce que tout le monde dit.

ALINE.

Ah! que je l'aimerai, que je la bénirai!... C'est à elle que nous ferons notre première visite de noces, et, par malheur, mon parrain n'y sera pas... car il part, il s'embarque... voilà pourquoi nous sommes obligés de nous presser et de signer ce soir le contrat... (Baissant les yeux.) A moins que vous ne soyez comme mon père, et que cela ne vous con-rarie par trop.

EMMERIC, avec amour.

Ah! ma cousine!... ma femme!

CLÉRAMBEAU, qui a remonté le théâtre, passant entre eux deux.

Un instant, un instant... j'ai à vous parler.

ALINE, s'approchant.

Quoi donc encore?...

CLÉRAMBEAU.

A lui, à lui seul. (Faisant signe à Aline de se tenir à l'écart.) Reste là... (A Emmeric, à droite du théâtre.) Je t'avoue franchement que j'avais des doutes sur toi... j'avais entendu parler vaguement, confusément... d'une passion... mais M. de Saint-Géran, mon ancien ami, m'a juré... et sans cela je n'aurais jamais consenti! Oui, quelque avancée que fût l'affaire, je l'aurais rompue à l'instant. M. de Saint-Géran... m'a juré que tu n'avais conservé aucun attachement, aucune liaison capable de compromettre l'avenir et le bonheur de ton ménage.

EMMERIC.

Ah! mon oncle!

CLÉRAMBEAU.

Je le crois... mais j'exige de toi le même serment... (Remontant le théâtre.) Eh! mon Dieu! qui vient là?

SCÈNE III.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, entrant vivement et s'adressant à Emmeric.

Mon ami, mon ami!... (Apercevant Clérambeau et sa fille.) Pardon! je ne vous voyais pas.

CLÉRAMBEAU.

Quel air agité!... on dirait que vous êtes poursuivi.

ALINE.

Et que vous avez peur.

HECTOR, troublé.

Non, c'est que j'ai couru, j'ai marché vite... Une affaire assez importante, sur laquelle je voulais demander conseil à Emmeric... une affaire personnelle et qui m'intéresse.

(Clérambeau s'éloigne d'eux et va s'asseoir près de la table à gauche; il feuillette des brochures.)

ALINE, qui s'est approchée d'Emmeric, lui dit à voix basse.

Cela a rapport à celle de ce matin... avec cette grande dame.

EMMERIC, troublé.

C'est possible!

ALINE, de même.

Il faut pourtant qu'il y prenne garde, s'il veut épouser ma bonne amie Victoria... Un mari ne doit aimer que sa femme.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement.

ALINE.

Eh bien! parlez-lui, dites-lui cela... Je vous laisse.

(Elle remonte le théâtre, passe à gauche près de son père, qui est assis, et elle lit par-dessus son épaule.)

EMMERIC, s'approchant avec impatience d'Hector, qui est à droite.

Qu'est-ce donc? et que me veux-tu, pour venir ainsi?

HECTOR, à demi-voix.

Dis que tu as une répétition... prends ton chapeau et va-t'en.

EMMERIC.

Qu'est-ce que cela signifie?

HECTOR.

Va-t'en, te dis-je, ou gare l'orage et les explications.

EMMERIC.

Et pourquoi?

HECTOR.

Parce qu'elle arrive à l'instant même!

EMMERIC.

Et qui donc?

HECTOR.

La comtesse!... J'ai couru... je l'ai précédée de quelques instants...

EMMERIC.

Grand Dieu!... comment empêcher?...

HECTOR.

Il n'est plus temps! C'est... elle...

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, ALINE, LOUISE, paraissant à la porte du fond, et précédant le domestique qui venait pour l'annoncer, HECTOR, EMMERIC.

LOUISE, s'arrêtant un instant au fond du théâtre et les regardant tous les quatre.

Les voilà !

(Aline et son père la regardent étonnés. Louise fait un pas vers Emmeric.)

HECTOR, se jetant au-devant d'elle, et la présentant à Clérambeau.

Madame la comtesse de Saint-Géran !

(Le domestique qui suivait Louise se retire.)

CLÉRAMBEAU.

La femme de notre ami !...

ALINE.

De notre bienfaiteur... (Courant à elle.) notre bienfaitrice elle-même...

CLÉRAMBEAU.

Qui daigne nous honorer de sa visite...

LOUISE, avec émotion, et regardant Emmeric.

M. de Saint-Géran voulait en vain me retenir... je suis venue dès ce matin, tant il me tardait de connaître sa filleule... et son ancien et intime ami... M. Clérambeau.

CLÉRAMBEAU.

Vous êtes trop bonne !... c'était à nous de ne pas nous laisser prévenir... de nous rendre à votre hôtel... mais à peine arrivés... (Prenant sa fille par la main.) J'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Aline Clérambeau, la filleule de votre mari... et ma fille...

LOUISE, qui n'a cessé de regarder Aline.

Ah !... (Cherchant à se contenir.) Elle est très-bien !...

CLÉRAMBEAU, avec bonhomie.

Pas trop mal!... pour quelqu'un qui n'a jamais quitté Bordeaux. Et vous, madame, ne quittant jamais Paris, il était difficile de faire connaissance... mais maintenant, je l'espère... maintenant que la voilà fiancée à son cousin...

HECTOR et EMMERIC, à part, détournant la tête.

O ciel!...

LOUISE.

Fiancée!... (Avec amertume.) Ah!... j'en fais compliment à M. Emmeric d'Albret, son fiancé...

ALINE, passant près de Louise.

Grâce à vous, Madame... et je ne sais comment vous remercier... car c'est vous qui êtes cause de tout... du consentement de mon père... de mon mariage avec mon cousin...

EMMERIC, voulant l'interrompre.

Aline!...

ALINE.

Et pourquoi donc cacher à Madame et notre reconnaissance... et notre bonheur?...

CLÉRAMBEAU.

Qui est son ouvrage...

LOUISE, avec amertume.

Pas encore!...

ALINE.

Est-ce qu'il y aurait des obstacles?...

LOUISE, regardant Emmeric.

Peut-être!

HECTOR, vivement.

Au sujet de cette croix d'honneur...

CLÉRAMBEAU.

Lesquels?

LOUISE, cherchant à modérer son émotion.

Je devais en parler avec M. d'Albret, que je ne croyais pas rencontrer ici... (A Clérambeau et à Aline.) Ne vous effrayez pas ! je lui dirai... à lui, à lui seul... ce que je pense... de...

HECTOR, vivement.

De ces obstacles...

CLÉRAMBEAU, s'inclinant.

Nous vous laissons !...

ALINE, à Louise.

Ah ! mon Dieu ! s'il fallait encore différer et attendre...

EMMERIC, bas, à Hector.

Emmène-la donc.

CLÉRAMBEAU, bas, à sa fille.

Allons... allons, ma fille.

(Il sort le premier par la porte à gauche.)

ALINE, fait quelques pas pour le suivre, puis elle s'arrête et dit à Louise.

Adieu, madame...

LOUISE, la saluant de la main, et cherchant à modérer son impatience.

Adieu !... adieu...

(Aline fait un pas pour revenir vers elle; Hector, qui a remonté le théâtre, l'empêche d'aller plus loin et l'emmène.)

ALINE, sortant en causant avec Hector.

Vous comprenez bien que s'il y avait encore des obstacles, ce serait terrible...

(Ils sortent tous deux par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Enfin, nous voilà seuls !... Je voulais voir et me convaincre par moi-même... que je n'étais pas abusée par un

songe ou par une imposture. Mais non... tout est vrai!... tout est réel!... et cette fois du moins l'on ne m'a pas trompée! Quoi! ce matin même... et pendant que vous affectiez à mes yeux les plus tendres sentiments... un mariage se tramait pour vous! que dis-je?... il était déjà convenu et arrêté... et ce mariage, tous vos amis, tout le monde le connaissaient, excepté moi... (Avec ironie.) Et pourquoi donc craindre de me l'apprendre?... pourquoi hésiter à m'en faire part? Aviez-vous peur de réclamations ou d'obstacles, ou redoutiez-vous pour mes jours la douleur de votre perte?... C'est un excès d'égards que je n'attendais pas... mais j'attendais de l'honneur, de la loyauté, de la franchise... et je vois, monsieur, que c'était trop exiger!...

EMMERIC.

Accusez ma faiblesse... mais non pas ma franchise... Ce matin seulement... je vous le jure, M. de Saint-Géran a eu l'idée de ce mariage... et j'accourais chez vous, résolu à tout vous dire... En vous voyant, Madame, je n'ai eu ni la force, ni le courage de vous avouer un sentiment...

LOUISE.

Auquel je n'aurais pas ajouté foi... Me persuaderez-vous, monsieur, que votre cousine, que vous connaissez depuis l'enfance, et que vous oubliiez depuis si longtemps, s'est fait aimer de vous... depuis ce matin et dès son arrivée... et que l'arrangement de famille, que la spéculation de M. de Saint-Géran est devenue sur-le-champ un mariage d'inclination?...

EMMERIC.

Oui, Madame, c'est la vérité...

LOUISE.

Je voudrais le croire pour vous, pour votre honneur, pour avoir le droit de vous conserver quelque estime... mais par malheur, M. Clérambeau est immensément riche.

EMMERIC.

Ah ! madame.

LOUISE, avec colère.

Oui... c'est à un mariage d'argent... c'est à de vils intérêts que vous me sacrifiez...

EMMERIC.

Jamais !... jamais !... je vous le jure...

LOUISE.

Je ne crois plus ni vos paroles, ni vos serments, je n'en croirai que vos actions... A l'instant même, et devant moi, vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage... et qu'il est à jamais rompu... Il le faut... je le veux, moi, à qui vous devez tout !

EMMERIC, l'interrompant vivement.

Ah ! vous n'avez pas besoin de me le rappeler ; les liens de la reconnaissance m'enchaîneront toujours, et vous pouvez le croire, puisque vos reproches même ne les ont pas brisés... Oui !... vous êtes une grande dame... et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs qui vous entourent de leurs hommages frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre ! elle est aussi glorieuse, plus rare... et le roi qui fait des ducs et pairs, ne fait pas des talents.

LOUISE, cherchant à l'interrompre.

Vous vous trompez, monsieur, je n'ai ni la volonté ni le droit...

EMMERIC.

De me traiter en esclave... ni de me commander...

LOUISE.

Eh bien donc !... et pour la dernière fois... pardonnez à cette fierté même qui, malgré moi, se révolte, et que je ne

puis maîtriser encore... Laissez-moi le temps et la force de briser ce nœud fatal... qui m'indigne... et me pèse autant qu'à vous... Vingt fois je l'ai tenté... et je me le reprochais... et je tremblais d'y réussir... Vos torts me donneront le courage que mon cœur me refusait... Ce secours, quelque cruel qu'il soit... me vient encore de vous, et je vous en remercie... il m'aidera à reconquérir mon estime... à triompher d'un ascendant qui n'est pas aussi grand que vous le pensez et que je le croyais moi-même... Peut-être y a-t-il en mon cœur plus d'orgueil encore que d'amour... peut-être eussé-je supporté votre perte plus aisément que votre abandon... Et dans ce moment, où je vous vois, non plus tel que mon imagination se plaisait à vous créer... mais tel que vous êtes... j'interroge mon cœur... et déjà... il me semble que je puis vous oublier... vous bannir... que je puis ne plus vous aimer... et même... (Avec passion.) Non... non... je ne suis pas comme vous... je ne veux pas vous tromper... je vous aime... je vous aime toujours !

EMMERIC.

O ciel !... si on vous entendait !...

LOUISE, avec colère.

Ah ! c'est de l'effroi que ce mot vous inspire... vous redoutez de l'entendre. . vous !... (S'arrêtant sur un geste d'Emmeric, et baissant la voix.) Ne craignez rien, monsieur, ne craignez pas que je vous compromette... il y a pour vous rassurer des motifs plus précieux encore que vous-même : le sang dont je sors, et surtout le nom que je porte... c'est déjà trop de l'avoir offensé par ma faute, sans le flétrir encore par un éclat ; et quant à moi, qui croyais jusqu'ici que notre plus terrible punition était dans nos devoirs trahis... d'aujourd'hui, grâce à vous, je comprends un châtiment plus grand encore... c'est de rougir de celui pour qui l'on a tout méconnu ! et mon seul regret maintenant est dans ce signe de l'honneur, que j'ai mendié pour vous et que vous ne méritiez pas !

EMMERIC.

Ah! grâce au ciel! vous avez brisé vous-même ces liens que je n'osais rompre... vos outrages m'ont affranchi de mes chaînes et, plus encore, de mes remords... J'épouserai ma cousine.

LOUISE.

Vous l'épouserez ?...

SCÈNE VI.

JULIEN, entrant vivement, LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Vous ici, Julien? qu'est-ce qui vous amène?

JULIEN, à demi-voix, à la comtesse.

M. le comte vient de rentrer à l'hôtel... il a demandé Madame... et paraît très-agité...

LOUISE, à part.

O ciel!... (Haut, à Julien, et lui faisant signe de passer devant elle. — Julien sort.) Allez... allez... j'y cours!...

(Elle se dirige vers la porte du fond.)

EMMERIC, faisant quelques pas vers elle.

Madame... au nom du ciel!...

LOUISE, se retournant vers lui.

Adieu... Monsieur, adieu pour jamais!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

EMMERIC, seul.

Ah!... (Il reste quelques instants la tête dans les mains, puis regarde autour de lui avec joie.) Libre!... je suis libre!... Je respire enfin... je renais... je sors d'esclavage!...

SCÈNE VIII.

EMMERIC, HECTOR, passant la tête par la porte à gauche, et n'osant pas entrer.

EMMERIC, courant à lui.

Ah ! mon ami, mon cher Hector !

HECTOR.

Qu'est-ce donc?

EMMERIC, lui sautant au cou.

Embrasse-moi... Tout est fini...

HECTOR.

En vérité ?

EMMERIC.

Je n'appartiens plus qu'à moi... je suis mon maître, tout est rompu... tout est brisé... et à jamais.

HECTOR.

Que le ciel t'entende !...

EMMERIC.

Tu en doutes encore?...

HECTOR.

Non... Mais, comme disait ce matin... quelqu'un... (Avec crainte.) que je ne veux pas nommer... je crains toujours quelque circonstance imprévue qui remette tout en question, et le désespoir de tout à l'heure m'a fait trembler.

EMMERIC.

C'est vrai !... Pauvre femme !...

HECTOR.

Tu la regrettes déjà ?

EMMERIC.

Non, mais je la plains.

HECTOR.

Et moi, je ne plains personne que ceux qui se trouvent, malgré eux et à leur corps défendant, mêlés dans des aventures périlleuses où ils n'ont que faire ! Si tu m'avais vu, tu ne m'aurais pas reconnu... J'étais stupide !...

EMMERIC.

Mon pauvre Ballandard !...

HECTOR.

Et moi qui enviais ton bonheur et les grandes dames ! Vive la bourgeoisie !... vive mademoiselle Giraut !... Elle est ici.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Il y a du monde ce soir... quelques amis, et elle est arrivée la première.

EMMERIC.

Et moi qui t'ai compromis près d'elle... Je vais la voir... et, sous le sceau du secret, lui avouer la vérité.

HECTOR, le retenant.

Garde-t'en bien.

EMMERIC.

Et pourquoi donc?

HECTOR.

Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai gagné près d'elle depuis ce matin... Elle est gracieuse... elle est aimable... elle ramène toujours la conversation sur cette passion que je te dois... et qu'elle ne me croyait pas capable d'inspirer!... Or, il paraît que les passions sont une affaire de mode et d'entraînement... Il suffit que quelqu'un commence... pour encourager les autres.

EMMERIC, souriant.

Et mademoiselle Victoria?...

HECTOR.

Ce n'est pas ma faute... c'est la tienne! Je ne demandais pas à être mauvais sujet ; mais, maintenant que c'est reconnu et établi, tu comprends qu'il ne faut rien dire! car, en m'ôtant mes torts, tu m'ôterais tous mes avantages.

EMMERIC.

C'est juste! Et je te les laisse... je te les laisserai tant que tu voudras...

HECTOR, lui prenant la main.

Je te remercie! Et conçois-tu mon bonheur

EMMERIC.

Il n'égale pas le mien... C'est Aline!

(Il va au-devant d'Aline qui sort de l'appartement à gauche.)

SCÈNE IX.

ALINE, EMMERIC, HECTOR.

ALINE.

Eh bien! monsieur, il faut que ce soit moi qui vienne vous chercher! J'ai entendu partir la voiture de madame de Saint-Géran... Et ces obstacles dont il était question?

EMMERIC.

Rien, rien.

HECTOR.

Il n'y en a plus.

ALINE, avec joie.

A la bonne heure! Tout le monde est arrivé, excepté le notaire et mon parrain... les deux personnes les plus essentielles... après nous, cependant! Et vous, monsieur Ballandard, voilà une demi-heure que Victoria vous cherche des yeux, et elle m'a demandé deux fois où était M. Hector.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Tu le vois... elle ne peut plus se passer de moi... Je cours près d'elle.

(Il sort.)

ALINE, allant à des domestiques qui paraissent au fond.

Et vous, les glaces, le punch, qu'il faut faire circuler. Dépêchez-vous.

LE DOMESTIQUE.

Oui, mademoiselle.

EMMERIC, souriant.

En vérité, vous vous occupez de tout!

ALINE.

C'est notre devoir à nous autres; mais... quand je tiendrai notre ménage, ce sera bien mieux encore. (Montrant le salon à gauche.) Je rentre. Et vous aussi, n'est-ce pas?... On pourrait penser que je reste ici pour causer avec vous. C'est peut-être vrai... (S'enfuyant.) Adieu, monsieur! (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu!... moi, à qui vous supposez une si bonne tête... Un petit billet que j'oubliais... et que votre groom vient de descendre pour vous.

EMMERIC, prenant la lettre en regardant Aline.

Merci, ma cousine, merci. (Jetant les yeux sur l'écriture.) O ciel!...

(Il traverse vivement le théâtre.)

ALINE, pendant ce temps, s'est retournée vers deux domestiques qui viennent d'entrer par la porte du fond, portant des plateaux de rafraîchissements.)

Vous, dans le grand salon. (A un autre domestique.) Vous, dans la chambre de mon père et dans le boudoir... Et les tables de jeu à organiser... (A Emmeric.) Vous venez... n'est-il pas vrai?

EMMERIC, troublé.

Oui... oui... Je vous suis...

(Elle sort par la porte à droite, celle du boudoir, au moment où rentre Hector par la porte à gauche, celle du salon.)

HECTOR, vivement.

Une glace!... une glace!... pour mademoiselle Victoria.

(Levant les yeux et apercevant Emmeric, qui est près de la table à gauche.) Eh bien ! il chancelle !... il se trouve mal !... Est-ce l'excès du bonheur ? (Courant à lui.) Mon ami !...

EMMERIC, vivement.

Tais-toi... tais-toi !

HECTOR.

Qu'as-tu donc ?

EMMERIC.

C'est d'elle... c'est de la comtesse... Tiens, lis.

HECTOR, lisant.

« Mon mari a tout découvert... Il sait tout ! » (Tremblant.) Ah ! je n'ai pas la force d'achever.

EMMERIC, lui prenant le billet.

« Je n'ai plus que vous seul au monde pour me défendre « ou me donner conseil. Je suis chez vous... je vous attends. »

HECTOR, avec colère.

Qu'est-ce que je te disais ? Ça ne finira pas... ça ne finira jamais.

EMMERIC, avec désespoir.

Et au moment le plus heureux de ma vie ! Adieu, mon ami... adieu !

HECTOR.

Est-ce que tu iras près d'elle ?

EMMERIC.

Et le moyen d'hésiter sans être infâme ! C'est pour moi... c'est par moi... qu'elle a tout perdu, son rang, sa fortune, sa réputation. Et puis, n'y a-t-il pas un homme d'honneur que j'ai offensé et outragé ?

HECTOR.

Ah ! ne me dis pas cela.

EMMERIC.

Et demain, sans doute... C'est juste... ma vie lui appartient... et j'irai la lui offrir.

HECTOR, hors de lui.

Tu n'iras pas!

EMMERIC.

Silence!... et calme-toi! Tâchons de conserver quelque sang-froid. Songeons d'abord à cette malheureuse femme... à son départ... à sa fuite... Il faut de l'argent, et beaucoup... Je n'en ai pas!...

HECTOR.

Qu'importe? puisque j'en ai...

EMMERIC.

Et dès qu'elle sera en sûreté... Viens!... partons!... (S'arrêtant.) Mais mon oncle... mais ma cousine?...

HECTOR, remontant à gauche vers le salon.

Et tout ce monde qui est invité!... et ce contrat que l'on va signer!

EMMERIC, qui a passé à droite.

Impossible!... je refuserai! Mais être témoin de la douleur d'Aline, de son désespoir... des reproches de son père et d'un pareil éclat... Non... non... je n'en ai pas la force! Qu'ils ne sachent rien ce soir... Demain, seulement... demain, tu viendras... tu leur apprendras tout quand je serai tué...

HECTOR.

Que dis-tu?

EMMERIC, froidement.

Est-ce que cela peut être autrement?

HECTOR, hors de lui.

Tué!... tué... Je ne le veux pas.

EMMERIC.

Silence!...

HECTOR.

Mais c'est absurde!... Se battre et se faire tuer, ou fuir

en pays étranger pour une femme qu'on n'aime plus!... et, pour elle, abandonner...

EMMERIC.

Mais tais-toi donc!...

SCÈNE X.

HECTOR, EMMERIC, ALINE, sortant du boudoir à droite.

ALINE, vivement.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? (A Hector et s'arrêtant en le regardant.) Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle, monsieur Balandard!

HECTOR.

Moi!... c'est vrai!... je ne m'en cache pas...

ALINE.

Je vous en défie bien... Que vous est-il donc arrivé? quel événement?...

HECTOR, troublé.

Je voudrais... je ne peux... vous dire... ni vous expliquer.

EMMERIC, bas.

C'est un secret.

ALINE, vivement.

Vous me le direz?

EMMERIC, de même.

Certainement! (Bas, à Hector, et lui montrant la porte du fond.) Veille sur elle!

HECTOR, effrayé.

Moi!... Et si pendant ce temps...

EMMERIC.

Quoi donc?

HECTOR.

Le mari... allait venir.

EMMERIC, le poussant.

Je vous rejoins... Va donc...

HECTOR, à part.

Ah! Ballandard! si on t'y rattrape jamais... Et dire qu'une fois qu'on y est... pas moyen d'en sortir... condamné à perpét... (Rencontrant un regard d'Emmeric.) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais. (Sortant.) Ah! c'est à perdre la tête!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

EMMERIC, ALINE.

ALINE, gaiement et le regardant sortir.

Il est très-amusant, M. Ballandard. (Courant près d'Emmeric.) Dites-moi vite son secret.

EMMERIC, avec embarras.

Son secret?

ALINE, le regardant et voyant son trouble.

C'est donc sérieux?...

EMMERIC.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

ALINE.

Encore cette dame, cette passion de ce matin?...

EMMERIC.

Oui... oui... cette fatale passion, dont il n'est que trop puni.

ALINE.

C'est bien fait... il le mérite.

EMMERIC.

Vous dites vrai!... mais il y va de ses jours.

ALINE.

Ah! le pauvre jeune homme!

EMMERIC.

Un duel.

ALINE.

Miséricorde!

EMMERIC.

Et comme je suis son témoin...

ALINE, vivement.

Il n'y a pas de danger pour les témoins?

EMMERIC.

Aucun.

ALINE.

A la bonne heure!...

EMMERIC.

Mais il faut que tous les deux nous partions, que j'aille le rejoindre à l'instant même... sans qu'on s'en doute... Et pour votre père... pour tout le monde...

ALINE.

Surtout pour Victoria...

EMMERIC.

Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vînt pas de moi!...

ALINE, vivement.

Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC.

Est-il possible!

ALINE, avec tendresse.

Dès que vous le voulez... dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être d'un secret de

moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, *à part.*

Ah! malheureux que je suis!

ALINE.

Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi.

SCÈNE XII.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU.

Concevez-vous une contrariété pareille? M. de Saint-Géran... mon ami...

ALINE.

Mon parrain... et notre témoin... Eh bien?

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, *à part.*

Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU.

Il ne pourra venir ce soir signer au contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé!...

ALINE.

Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU.

Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfants.

ALINE, *bas à Emmeric, qui fait un geste de crainte.*

N'ayez donc pas peur. (*Haut à Clérambeau.*) Non, mon père, non, ce n'est pas convenable.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce à dire?

ALINE.

C'est mon parrain qui a fait ce mariage... c'est lui qui est mon témoin, et nous ne pouvons pas, en son absence... (*Bas à Emmeric.*) Est-ce bien ?

(*Emmeric lui serre la main.*)

CLÉRAMBEAU.

Puisqu'il le permet et nous y autorise...

ALINE, *passant près de son père en regardant Emmeric.*

C'est égal... nous remettrons à demain, car on doit, pour un ami...

CLÉRAMBEAU, *s'échauffant.*

Faire une impolitesse à tous les autres... Toi, qui étais si pressée...

ALINE.

Je ne le suis plus.

CLÉRAMBEAU.

Toi, qui, ce matin encore, ne voulais pas différer d'un jour, ni d'une heure...

ALINE.

C'était ma fantaisie... et j'en ai une autre...

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire !

ALINE.

Un caprice!

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire devant ton cousin... ton prétendu !... Quelle idée va-t-il avoir de toi?

ALINE, regardant Emmeric avec amour.

Une bonne... je l'espère...

CLÉRAMBEAU, vivement et passant près d'Emmeric.

Mon neveu, mon neveu... n'allez pas la juger d'après cela... et lui croire un mauvais caractère... Je ne l'ai jamais vue ainsi... c'est la première fois...

SCÈNE XIII.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, qui s'est approché d'Emmeric, à voix basse.

Elle te demande et t'attend... et si tu ne viens pas...

EMMERIC, de même.

Plus qu'un instant.

CLÉRAMBEAU, à sa fille.

Venez alors, Mademoiselle, venez au moins présenter nos excuses à nos amis...

ALINE, à son père qui se dirige vers le salon.

Oui, mon père, je vous suis. (Clérambeau entre dans le salon. Aline, vivement, près d'Emmeric.) Êtes-vous content de moi, mon cousin?

HECTOR, étonné.

Comment?...

ALINE, d'un air de reproche.

Ah! vous causez bien des chagrins à vos amis, M. Ballandard!

HECTOR, étonné.

Moi!...

ALINE.

C'est égal... partez, partez vite... (Se rapprochant de la porte à gauche.) Adieu, et à bientôt...

EMMERIC, à la porte du fond, regardant Aline.

Et renoncer à tant de bonheur !...

ALINE, à gauche.

A demain !

HECTOR, entraînant Emmeric par le fond.

Viens... partons !





ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, entrant par la porte du fond, à la cantonade.

Eh oui... M. Clérambeau... Il faut que je lui parle... Je ne croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde... (Entrant en scène.) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée!... J'ai promis hier au soir à Emmeric de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que madame de Saint-Géran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!... et convenu avec Emmeric seulement que, s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!... (Avec douleur.) Et mon étude!.. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!... D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infaillible de hâter les dénoûments... j'écrivais hardiment, et à tout hasard : « Je sais tout... je ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut! et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (Apercevant

M. de Saint-Géran qui sort de l'appartement à gauche.) La! qu'est-ce que je disais?

SCÈNE II.

M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR.

HECTOR.

Quoi!... c'est vous... monsieur le comte?... de si bonne heure sorti de votre hôtel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y rentrais!... Je sais que Clérambeau est matinal, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, à part.

Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et puisque je vous rencontre, M. Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous...

HECTOR, à part.

O ciel!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (Souriant.) Le mal de tête était dissipé... je l'ai vu sans peine, car je n'ai jamais rien lu de plus clair, de plus précis et de mieux raisonné... c'est un chef-d'œuvre.

HECTOR, s'inclinant.

Monsieur!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Non... non... il n'y a plus de discussions possibles, je regarde mon procès comme gagné, et j'aurais dû sur-le-

champ passer chez vous, ou vous écrire, pour vous remercier... mais hier, excusez-moi, une affaire aussi fâcheuse qu'imprévue...

HECTOR, balbutiant, à part.

Dieu! si je pouvais arriver à quelque arrangement. (Haut.) Une affaire bien malheureuse...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Quoi! cela se sait déjà... c'est déjà connu?..

HECTOR, troublé.

De moi... de moi seul... Le hasard... la clientèle... et l'amitié... qui me lie.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Amitié... dont je ne vous fais pas compliment.

HECTOR.

Vous avez raison... Mais n'y aurait-il pas moyen, dans l'intérêt de tout le monde, d'arranger cette affaire?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Elle est terminée... j'en sors...

HECTOR.

Vous l'avez déjà vu ce matin?... Il est à peine sept heures

M. DE SAINT-GÉRAN.

Nous nous sommes battus à cinq...

HECTOR.

Mort!... mort... Vous l'avez tué?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je l'aurais dû, peut-être!... mais, au moment, je me suis rappelé... qu'hier matin, en causant de lui, j'avais étourdiment promis de... c'est ce qui l'a sauvé... J'ai adressé tout uniment ma balle à l'épaule gauche.

HECTOR.

O ciel! Et vous l'avez atteint?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Parbleu !...

HECTOR, avec colère et tremblant.

Mais c'est horrible !.. monsieur, c'est atroce !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous le défendez ?

HECTOR, hors de lui.

Oui... monsieur. Je ne suis qu'un avoué... mais c'est égal... dès qu'il s'agit d'un ami...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement et lui prenant la main.

Avant de m'accuser, lisez, monsieur. Si vous aviez trouvé dans le secrétaire de votre femme une lettre comme celle-ci...

HECTOR, à part et jetant les yeux sur la lettre.

O ciel !... ce n'est pas l'écriture d'Emmeric !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Faire la cour à ma femme... se plaindre de son indifférence et même lui adresser une déclaration, surtout quand elle est dans ce style... peu m'importe... Mais ces deux lignes qui ne regardent que moi... (Reprenant la lettre et lisant.) « Comme nous le disions l'autre jour à notre club... ce terrible amiral, qui avec sa longue-vue marine ne voit pas même ce qui se passe chez lui... » Devais-je laisser impuni de telles offenses... de tels propos tenus publiquement dans un club... par votre protégé le vicomte ?...

HECTOR, à part.

C'est un vicomte !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Le seul tort que j'ai eu c'est, quand cette lettre m'est tombée par hasard sous la main... de laisser éclater devant mon valet de chambre, qui était là, un premier mouvement de colère... que j'ai réprimé, car ma femme ne devait pas me savoir instruit de cette insulte qu'elle m'avait cachée

avec raison, et je voulais d'abord écrire à Emmeric... le prier d'être mon témoin... mais cela aurait effrayé sa prétendue... J'ai pris un de mes officiers... un lieutenant de vaisseau, avec qui je me suis rendu ce matin chez M. de Langeac.

HECTOR.

M. de Langeac ?...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Votre ami... vous me l'avez dit...

HECTOR.

Je veux dire... mon client... Tous mes clients sont mes amis... Mais maintenant que je sais ce qui s'est passé... c'est bien différent... je ne le connais plus...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Je vous en remercie...

HECTOR.

Tout ce que je demande... c'est que ça ne soit pas dangereux...

M. DE SAINT-GÉRAN, d'un air indifférent.

Je n'en sais rien !... Je l'espère... Je ne voulais, du reste, parler de cette aventure qu'à M. Clérambeau et à son gendre, aussi je viens de faire dire à Emmeric que je l'attendais ici...

HECTOR, à part.

Nous sommes sauvés ! Courons prévenir Emmeric. Dieu ! le voici...

SCÈNE III.

EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR.

(Emmeric, pâle, l'habit croisé sur la poitrine et tenant à la main une boîte de pistolets, s'approche de M. de Saint-Géran, malgré les signes d'Hector qu'il ne voit pas.)

EMMERIC, avec émotion.

Vous m'avez fait dire, monsieur, que vous m'attendiez ici... chez mon beau-père... et je venais me mettre à vos ordres !...

HECTOR, à part.

C'est fait de nous...

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

A mes ordres !... et pourquoi ?...

EMMERIC, de même.

Je ne comprends pas, monsieur, que vous me le demandiez.

HECTOR, vivement.

En effet... cela lui revenait de droit, car je l'ai vu ce matin, je lui ai tout raconté ! et il se promettait d'être votre témoin... il venait pour cela...

M. DE SAINT-GÉRAN.

En vérité?... Je vous en remercie, mon cher... J'avais d'abord pensé à vous...

HECTOR.

C'est ce que monsieur le comte me disait à l'instant.

EMMERIC, étonné.

O ciel !... que signifie ?...

HECTOR, passant près de lui.

Par malheur, tout est terminé... laisse là tes pistolets...

on n'en a plus besoin. (Les lui prenant ainsi que son chapeau et les mettant sur la table.) Le combat a eu lieu ce matin.

M. DE SAINT-GÉRAN.

A cinq heures.

HECTOR, vivement.

Et M. de Langeac est blessé...

EMMERIC.

Ah ! blessé !...

HECTOR, de même.

Pas dangereusement... ne t'effraie pas... Cela lui apprendra, comme je te le disais, à tenir des propos... C'est une bonne leçon...

EMMERIC, le regardant avec émotion.

Oui... oui... en effet.

HECTOR, de même.

Dont il se souviendra.

M. DE SAINT-GÉRAN.

J'y compte bien... Votre beau-père, à qui je viens de tout raconter, m'a appris que ni vous ni ma filleule n'aviez voulu signer le contrat en mon absence, et je vous devais de doubles excuses qu'il n'a acceptées qu'à la condition que je viendrais tantôt déjeuner avec vous en famille... et je n'ai eu garde de refuser ; je cours expédier, avant mon voyage de demain, quelques affaires dont l'une vous concerne... Ainsi donc, à tantôt ! (Fausse sortie. Geste de joie d'Hector et d'Emmeric.) Et puis, ce soir, notre contrat de mariage, sans remise, cette fois.

HECTOR, à part.

Dieu le veuille !

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et, s'il nous reste du temps... nous achèverons notre soirée à l'Opéra... à cette fameuse représentation... où nous chercherons votre adversaire.

HECTOR, étourdiment et avec joie.

Que nous ne trouverons pas.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et pourquoi?

HECTOR, embarrassé.

Je dis, je suppose...

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'importe ! nous y serons... nous autres... Adieu, mes jeunes amis!

HECTOR.

Adieu, monsieur le comte !...

(M. de Saint-Géran est sorti. Hector n'achève pas sa phrase et tombe anéanti dans un fauteuil à gauche, pendant qu'Emmeric s'asseoit de l'autre côté à droite.)

SCÈNE IV.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR.

Encore un assaut de passé !...

EMMERIC, accablé.

Je ne sais plus où j'en suis !...

HECTOR.

Ni moi non plus... Des émotions et des terreurs pareilles abrégent l'existence... J'en ferai une maladie !

EMMERIC, ne revenant pas de sa surprise.

C'était M. de Langeac !... Et sans ta présence d'esprit...

HECTOR.

Moi, qui n'en ai jamais... j'avais une telle peur, que ça m'a donné du courage... Je voyais tout perdu.

EMMERIC, se levant vivement et passant à gauche.

Ah ! mon Dieu !

HECTOR.

Qu'as-tu donc ?

EMMERIC.

Et sa femme !

HECTOR.

Où est-elle ?

EMMERIC.

Chez moi... où elle venait d'arriver pour notre fuite... notre départ...

HECTOR.

Encore une terreur !... Ça recommencera donc toujours ?... Courons vite...

(Il s'élance vers la porte et voit paraître Louise, pâle et en désordre. Il pousse un cri.)

SCÈNE V.

EMMERIC, LOUISE, HECTOR.

LOUISE, entrant vivement par la porte du fond ne voit pas d'abord Emmeric qui vient de remonter à gauche, et n'aperçoit qu'Hector, qui est en face d'elle. Courant à lui.

J'ai reconnu la voiture... je l'ai vue de la fenêtre... elle vient de partir... Ils vont se battre... Venez... venez... car il tuera Emmeric. (Elle se retourne, l'aperçoit, pousse un cri et se jette dans ses bras.) Ah !

EMMERIC.

Rassurez-vous, le duel a eu lieu.

HECTOR, vivement.

Mais pas avec lui !

EMMERIC.

Avec M. de Langeac...

LOUISE.

Est-il possible ?...

HECTOR, de même.

Dont il avait trouvé une lettre dans votre secrétaire.

EMMERIC.

Le secrétaire où étaient cachées les miennes... Et ce domestique, qui nous est dévoué, est venu, tout effrayé, vous raconter la colère de M. de Saint-Géran.

LOUISE.

Ah ! ce que c'est que d'être coupable !... J'ai cru que tout était découvert.

EMMERIC.

Et tout est sauvé...

HECTOR.

Mais il faut quitter cette maison au plus vite... Remontez... Je cours chercher une voiture !...

EMMERIC.

Qu'elle attende en bas !

HECTOR.

C'est dit... et je reviens t'avertir. Ah !... cette boîte ?

(Revenant sur ses pas, il reprend, sur la table, à gauche, son chapeau et la boîte, qu'il emporte.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, LOUISE.

EMMERIC.

Oui... il faut rentrer à l'hôtel avant que M. de Saint-Gé-

ran y retourne... car, s'il vous demandait... s'il ne vous y trouvait pas...

LOUISE, hors d'elle-même.

Je comprends... vous avez raison... Mais pardonnez-moi... tant d'idées se confondent... la crainte et la joie... Vous m'aviez quittée, disiez-vous, pour les préparatifs de ce départ. Je croyais que vous m'aviez trompée; je vous croyais mort, et, alors, malgré moi... sans le vouloir... je suis sortie de chez vous... j'ai descendu cet escalier... J'étais folle.

EMMERIC, inquiet et regardant autour de lui.

Venez!... Ne songeons qu'à votre sûreté...

LOUISE, sans l'écouter.

Oui, oui. Il est donc vrai! vous alliez tout sacrifier pour moi... votre famille, votre patrie!... Tant d'amour, malgré mes outrages!... Vous voyez bien que nous nous aimons toujours; qu'unis par le danger, rien ne peut plus nous séparer?... Et quant à ce mariage...

EMMERIC, avec effroi.

Qu'osez-vous dire?

LOUISE, vivement.

Votre parole est donnée, je le sais! Vous ne pouvez maintenant la dégager... Mais, moi... je m'en charge.

EMMERIC, effrayé.

Grand Dieu!... Venez, vous dis-je... ne restons pas ici.

LOUISE.

Et pourquoi?

EMMERIC.

Si l'on vous voyait ainsi, le matin, chez mon oncle...

LOUISE.

C'est vrai!... je n'y pensais pas.

EMMERIC.

Remontons chez moi... attendre Ballandard. (Ils font quelques pas et s'arrêtent.) Non, écoutez... On parle.

ALINE, en dehors.

Comment ! il est déjà venu !...

EMMERIC.

C'est la voix de ma cousine...

LOUISE, effrayée.

Ah !... qu'elle ne me voie pas !

EMMERIC, lui montrant la porte à droite.

Là... là... Ne craignez rien.

LOUISE, hésitant.

Et cependant...

EMMERIC.

Non ! De grâce... si vous m'aimez...

(Louise entre dans le cabinet à droite, dont Emmeric ferme la porte.)

SCÈNE VII.

ALINE, EMMERIC.

ALINE, entrant par la porte du fond et accourant avec joie.

Mon cousin !... et de si bonne heure... Ah ! que c'est bien à vous !... que c'est aimable !... Je m'en doutais... Je me disais : Il sait que je suis inquiète... alors il viendra... pour moi... et un peu pour lui...

EMMERIC, avec embarras.

Ah ! sans doute !

ALINE.

Eh bien ?... quelle nouvelle ? Et ce vilain combat ?

EMMERIC.

Il a eu lieu... ce matin...

ALINE, vivement.

Et M. Ballandard ?

EMMERIC.

Il ne lui est rien arrivé...

ALINE.

A la bonne heure... Et son adversaire?...

EMMERIC, troublé et regardant vers la porte à droite.

J'ignore... je ne sais...

ALINE.

Puisque vous y étiez... vous, son témoin...

EMMERIC, de même.

Je veux dire... Je ne sais si cela aura des suites...

ALINE.

Il est donc blessé?

EMMERIC, vivement.

Oui... oui... ma cousine. Je croyais vous l'avoir appris.

ALINE.

Mais, du tout!... Et voyez donc ce M. Ballandard!... Qui s'en serait jamais douté?... Se battre ainsi!... Quelqu'un de blessé!... Je vous avais promis le secret, mais cela devient trop grave et trop terrible...

EMMERIC.

Ma cousine!...

ALINE.

Je ne peux pas, sans prévenir Victoria, lui laisser épouser un querelleur, une mauvaise tête... un spadassin...

EMMERIC.

Au nom du ciel!...

ALINE, vivement.

C'est votre ami!... mais Victoria aussi est mon amie... et comme il s'agit de son bonheur...

SCÈNE VIII.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?... Déjà ensemble !...

ALINE, étourdiment.

Ne faites pas attention, mon papa, nous nous disputions !... A propos... (Courant à lui et l'embrassant.) Bonjour, mon père... car c'est par vous que commence toujours ma journée...

CLÉRAMBEAU, souriant en regardant Emmeric.

Pas aujourd'hui, à ce que je vois !... On m'avait dit que Ballandard était ici et me demandait... (A Aline, qui cause bas avec son cousin.) Qu'est-ce que tu fais là ?... Ton parrain qui vient déjeuner avec nous.

ALINE.

C'est vrai !...

CLÉRAMBEAU.

Et tu ne donnes pas des ordres... tu ne t'occupes de rien... pas même des affaires du ménage... Ton cousin ne voudra plus de toi... il rompra le mariage...

ALINE, à Emmeric.

Est-ce vrai, mon cousin ?... Je vais ordonner le déjeuner... qui sera superbe...

(Elle remonte le théâtre.)

CLÉRAMBEAU, passant près d'Emmeric.

Et moi... je vais m'occuper de la dot... car il faut bien y songer...

ALINE, revenant à gauche près de son père.

Bah !... j'ai idée que mon cousin m'épouserait sans cela... N'est-ce pas, Emmeric ?

CLÉRAMBEAU, se retournant vers elle.

Mais, allez donc, car cette enfant-là ne sait plus m'obéir... allez donc, rien ne sera prêt... et s'il le faut... dépêche-toi... (Montrant Emmeric.) pour revenir plus vite!

ALINE, gaiement.

Et vous dites que je ne vous obéis pas... J'y vais, mon père, et je reviens.

(Elle sort en courant par la porte à gauche, et Clérambeau la suit plus lentement; en ce moment Louise entr'ouvre la porte à droite.)

LOUISE, à demi-voix.

Puis-je sortir maintenant?

EMMERIC, vivement et refermant la porte.

Pas encore...

CLÉRAMBEAU, se retournant, et voyant Emmeric fermer la porte, revient sur ses pas.

Hein?... qu'y a-t-il? On a fermé cette porte...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... je n'ai pas vu.

CLÉRAMBEAU, traversant à droite.

Il me semblait avoir entendu parler...

EMMERIC, le retenant par le bras.

C'est moi qui aurai dit quelques mots...

CLÉRAMBEAU.

Et à qui?...

EMMERIC.

A qui?... à Ballandard... que j'avais cru voir là dans votre cabinet, où il s'est renfermé...

SCÈNE IX.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

HECTOR, s'approchant d'Emmeric, et à demi-voix.

La voiture est en bas.

EMMERIC tressaille, et lui dit vivement à voix basse.

C'est bien!...

HECTOR, de même.

Faut-il monter chez toi... la prévenir?

EMMERIC, de même.

Non!...

(Hector s'éloigne, et Clérambeau s'approche d'Emmeric.)

CLÉRAMBEAU, à demi-voix.

Voilà Ballandard qui est ici.

EMMERIC, troublé.

Cela m'étonne...

CLÉRAMBEAU, de même.

Cela ne m'étonne pas... car il m'avait semblé entrevoir une robe...

EMMERIC, de même.

Quelqu'un de la maison...

CLÉRAMBEAU.

Personne n'a traversé ce salon.

EMMERIC.

C'est vrai... mais par un autre escalier... une autre sortie.

CLÉRAMBEAU.

Il n'y en a pas...

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Alors... je ne sais... je ne puis m'expliquer... je me serai trompé... vous aussi.

CLÉRAMBEAU, faisant un pas.

C'est ce qu'il est facile de voir... (s'arrêtant.) Ma fille !

SCÈNE X.

HECTOR, ALINE, arrivant du fond, M. DE SAINT GÉRAN, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, entrant gaiement.

Mon parrain... mon parrain qui arrive !...

CLÉRAMBEAU, allant au devant de lui.

Qu'il soit le bienvenu !

EMMERIC, à part.

Malédiction !...

ALINE, retenant Hector qui veut s'éloigner.

Vous ne partirez pas, je vous garde : vous resterez avec nous au déjeuner de famille.

(Clérambeau a été au fond du théâtre au-devant de M. de Saint-Géran, et lui a serré la main. Pendant ce temps, Emmeric, troublé et indécis, a voulu se rapprocher de la porte à droite ; il a trouvé devant lui Clérambeau, qui vient de quitter M. de Saint-Géran, et qui ne cesse d'examiner Emmeric ; celui-ci redescend alors le théâtre.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à Aline.

Je me suis encore fait attendre, et pourtant je n'ai pas perdu de temps !... Avant même de rentrer chez moi... j'ai couru à la Grande-Chancellerie pour une surprise que je réservais à ma filleule... Mais ils n'en finissaient pas... il m'a fallu y rester jusqu'à présent...

ALINE.

En vérité !...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Aline, à demi-voix.

Et j'arrive avec le brevet que j'ai fait expédier devant moi... celui du nouveau chevalier... que ton fiancé tiendra de ta main... Tu le lui donneras ce soir en signant le contrat.

ALINE.

Ah ! que de bontés !...

CLÉRAMBEAU, qui a quitté l'extrême droite du théâtre, vient se placer près de M. de Saint-Géran, et lui dit avec émotion.

J'ai encore un service à réclamer de vous, mon ami... un avis... une consultation...

HECTOR, s'avançant.

Me voilà !

CLÉRAMBEAU, à Hector.

Je vous remercie... Daignez, ainsi que ma fille, nous attendre dans le petit salon... où nous vous rejoignons à l'instant...

ALINE, à Hector.

C'est pour la dot... Venez.

HECTOR.

Comme votre père a la figure défaite !

ALINE, gaiement.

Il a faim... j'en suis sûre !... Mais soyez tranquille, le déjeuner ne se fera pas attendre... Venez donc, monsieur Ballandard.

(Elle sort avec Hector par la porte à gauche, et Clérambeau remonte le théâtre de quelques pas pour bien s'assurer de leur sortie.)

SCÈNE XI.

CLÉRAMBEAU, redescendant à gauche, M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Parlez !... Que me voulez-vous ?

CLÉRAMBEAU, avec émotion.

Je voulais vous rappeler... mon ami... qu'en me demandant ma fille pour mon neveu, vous vous êtes rendu sa cau-

tion... Vous m'avez juré, ainsi que lui, et sur l'honneur, que désormais il n'y aurait dans sa conduite aucun mystère... aucune intrigue... aucune relation... de nature à compromettre le bonheur de mon enfant... c'est à cette seule condition que j'ai consenti... vous le savez ?

M. DE SAINT-GÉRAN.

Certainement !... Et où voulez-vous en venir ?

CLÉRAMBEAU.

A ceci, mon ami... qu'il ne faut ni vous étonner ni m'en vouloir si je retire ma parole...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Y pensez-vous ?

EMMERIC.

Et pourquoi ? de grâce !...

CLÉRAMBEAU.

Il ose le demander... quand tout à l'heure, ici même... chez moi... dans la maison de sa fiancée, il a reçu en secret une femme... (Traversant le théâtre.) qui est cachée là, dans cet appartement !

EMMERIC, se mettant devant Clérambeau qui veut entrer dans le cabinet à droite.

Monsieur...

(M. de Saint-Géran se trouve à l'extrémité à gauche, Clérambeau au milieu, Emmeric à droite.)

CLÉRAMBEAU, à M. de Saint-Géran.

Et la preuve, c'est qu'il refuse de m'y laisser entrer !...

EMMERIC, avec impatience.

Parce que... parce que, malgré l'affection et le respect que je vous porte... je ne veux pas, après mon mariage... me voir en butte à une inquisition... à des soupçons sans cesse renaissants... et le moyen de s'y opposer plus tard est de commencer dès le premier jour...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Cela me paraît assez juste.

CLÉRAMBEAU.

Mais cependant cette robe que j'ai aperçue...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... Mais je vous répète que la femme qui a traversé cet appartement est une personne que j'ai à peine entrevue... une femme de la maison...

CLÉRAMBEAU, voulant entrer dans l'appartement à droite.

Alors, voyons...

EMMERIC, se mettant devant lui.

C'est-à-dire que vous n'en croyez pas ma parole... et que déjà votre défiance...

CLÉRAMBEAU.

Je ne me défie de personne... mais j'aime mieux voir par moi-même...

EMMERIC.

Et voilà ce qui m'offense... voilà ce que je ne souffrirai pas...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant.

Ne vous fâchez pas, mes amis. Moi, qui suis désintéressé dans la question... si vous voulez me prendre pour juge...

EMMERIC, vivement, s'élançant au-devant de lui, se trouve entre M. de Saint-Géran, qui est à gauche, et Clérambeau, qui est à droite du spectateur.

Non pas... non, monsieur !...

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

Et pourquoi donc?...

EMMERIC, troublé, et regardant toujours Clérambeau qui se dirige vers la porte à droite.

Parce qu'il douterait même de vous... il ne vous croirait pas... Il ne croit à rien...

M. DE SAINT-GÉRAN, souriant et allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

C'est juste !

EMMERIC, regardant Clérambeau d'un air suppliant.

Pas même à mon honneur!

CLÉRAMBEAU, qui se dirigeait vers la porte du cabinet à droite, s'arrête un instant, indécis et étonné.

En vérité... je ne sais plus si je dois... (Emmeric fait un geste de joie.) Non, ma foi!...

(Il s'élance dans l'appartement à droite. Emmeric reste accablé et ne sort de son désespoir qu'à la voix de M. de Saint-Géran.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-GÉRAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GÉRAN, assis dans le fauteuil à gauche et faisant signe à Emmeric de se rapprocher de lui.

Dites-moi donc? (A demi-voix.) Est-ce que vraiment (Montrant la porte à droite.) il y a là... est-ce que, malgré vous, ce serait elle... encore elle?

EMMERIC, vivement.

Non, monsieur, personne! Et je vous jure!...

M. DE SAINT-GÉRAN, froidement.

Je vous crois, sans cela vous m'auriez choisi pour arbitre... persuadé que mon rapport eût été en votre faveur.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-GÉRAN, assis à gauche, EMMERIC, debout près de lui, CLÉRAMBEAU, sortant de l'appartement à droite, dont il referme la porte. Il est pâle, hors de lui, se soutient à peine et affecte un air riant.

M. DE SAINT-GÉRAN, le regardant.

Eh bien! (Clérambeau essaie de parler et ne peut pas.) Eh bien! donc?

CLÉRAMBEAU, *essayant de rire.*

Rien... rien du tout... absolument rien.

EMMERIC, *à M. de Saint-Géran.*

Je vous l'avais dit.

M. DE SAINT-GÉRAN, *regardant Clérambeau en riant.*

Il en est encore tout ému et tout déconcerté.

CLÉRAMBEAU.

Nullement; c'est-à-dire, c'est possible... la surprise de n'avoir rien vu. (*Regardant Emmeric.*) Et je comprends que... que...

M. DE SAINT-GÉRAN, *passant près de lui.*

Que vous avez tort d'être soupçonneux, et de vous défier de tout... Que cela vous serve de leçon!

CLÉRAMBEAU.

Une leçon dont je profiterai.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Pour hâter son mariage. (*Geste de Clérambeau.*) Ah! je réclame votre parole, vous me l'avez donnée... J'en prends acte, et maintenant, mon cher, que vous n'avez plus à m'opposer, ni preuves ni soupçons...

CLÉRAMBEAU, *emporté malgré lui.*

Mais, au contraire!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Comment, il y avait donc?...

CLÉRAMBEAU, *vivement.*

Personne, personne au monde... Mais vous me parlez de soupçons, je dis : au contraire... je n'en ai plus, et ma confiance...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Est revenue.

CLÉRAMBEAU.

Certainement.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors, c'est ce que je disais : plus d'obstacles, tout est convenu... Votre main, votre main, et ce soir, le contrat.

CLÉRAMBEAU, balbutiant.

Oui, mon ami.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Et quant à l'article que nous avons corrigé ce matin... (A Emmeric.) celui de la dot, que nous avons revue et augmentée...

EMMERIC, avec honte.

Ah! grand Dieu!

M. DE SAINT-GÉRAN.

Vous allez l'envoyer au notaire.

CLÉRAMBEAU, remontant le théâtre, avec agitation.

Sur-le-champ, mon ami, sur-le-champ... Je vous rejoins près de ma fille, je vous rejoins, vous... et...

M. DE SAINT-GÉRAN, gaiement et gagnant la porte à gauche.

Et le déjeuner.

EMMERIC, passant près de Clérambeau.

Mais, monsieur...

CLÉRAMBEAU, à voix basse et d'un ton solennel.

C'est moi qui la ferai sortir...

M. DE SAINT-GÉRAN, se retournant vers Emmeric.

Eh bien?

CLÉRAMBEAU.

Allez donc, monsieur... allez, on vous attend.

(Emmeric sort avec M. de Saint-Géran par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBEAU, allant ouvrir la porte à droite, puis LOUISE.

CLÉRAMBEAU.

Partez, madame, j'ai éloigné le danger.

LOUISE, chancelant et s'appuyant sur le fauteuil qui est près d'elle.

Ah ! mes genoux fléchissent.

CLÉRAMBEAU, effrayé.

Au nom du ciel !

LOUISE.

Vous qui m'avez sauvé l'honneur et la vie... par grâce, écoutez-moi !...

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On peut revenir !...

LOUISE, avec égarement.

Qu'importe ? si je vous sauve à mon tour... si j'empêche ce mariage, auquel vous ne pouvez consentir, ni moi non plus ! (Se reprenant.) Pardon, monsieur, pardon, je ne veux pas vous offenser, au contraire... je ne veux que votre bonheur et celui de votre fille... Elle ne serait pas heureuse, il ne l'aimerait pas.

CLÉRAMBEAU.

Ces liens, comme il le disait... n'étaient donc pas rompus ?...

LOUISE.

Si, vraiment ! hier... ici-même... Ah ! j'avais de la force alors ! j'avais du courage ; je croyais qu'il ne m'aimait plus. (Avec joie.) Mais je m'abusais et lui aussi. Dès qu'il a su mes dangers...

CLÉRAMBEAU.

Est-il possible ?

LOUISE.

Il voulait tout quitter, s'exiler avec moi.

CLÉRAMBEAU, sévèrement.

Avec vous!

LOUISE.

Ah!... ne m'accablez pas, monsieur!... Je sais combien je suis coupable; mais à qui confier mes craintes et mes tourments... je n'ai plus de père!... Si j'en avais un... je tomberais à ses pieds, je lui dirais : Prenez pitié de moi!... pardonnez à ma raison qui s'égare... défendez-moi contre moi-même... empêchez-moi de me perdre... (Tombant à ses genoux.) car moi, je ne peux rien, que l'aimer!

CLÉRAMBEAU, attendri et cherchant à la relever.

Madame, madame... mon enfant!

LOUISE, se relevant, avec joie.

Mon enfant! vous l'avez dit!

CLÉRAMBEAU.

Oui, c'est à moi de veiller sur vous... mais partez, au nom du ciel!

LOUISE.

Je pars, je vous obéis... si vous me jurez que ce mariage n'aura pas lieu.

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On vient... peut-être votre mari.

LOUISE.

Mon juge! il saura tout... (Avec joie.) Non, c'est Emmeric.

SCÈNE XV.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, LOUISE.

EMMERIC, s'élançant près de Clérambeau.

Monsieur!

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, d'un ton sévère en lui montrant Louise.

Vous sentez qu'à présent ce mariage est impossible.

LOUISE, poussant un cri.

Je pars !

(Elle sort par la porte du fond.)

EMMERIC, avec désespoir, à Clérambeau.

Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ?

CLÉRAMBEAU.

Mon devoir ! Je dirai tout à ma fille.

SCÈNE XVI.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, sortant de la porte à gauche et courant à Emmeric.

Eh bien ! et le déjeuner ? On vous attend tous les deux.

CLÉRAMBEAU.

Nous voici, mon enfant, nous voici... (Regardant Emmeric qu'Aline entraîne.) Lui mon gendre !... jamais !...





ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, HECTOR.

HECTOR.

Oui, mademoiselle, j'ai fait votre commission, et en sortant de table j'ai couru de votre part chez mademoiselle Victoria Giraut, que j'ai invitée pour ce soir.

ALINE.

Et elle accepte?

HECTOR.

Avec une bonté... une gracieuseté... Elle me permet de venir la chercher, de lui donner la main... et son père, le négociant en vins, M. Giraut, qui n'y met pas de finesse... m'a dit en me reconduisant: « Ma foi, mon cher, c'est à confondre... mais je crois qu'elle vous aime... » Il m'a dit cela!...

ALINE.

Est-il possible!...

HECTOR.

Mot pour mot... Et si ce n'était la crainte d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère... j'aurais presque l'idée que le négociant de Bercy a dit vrai: *In vino veritas.*

ALINE, ne comprenant pas.

Quoi donc?

HECTOR.

Rien! c'est du latin!... mais dans ma joie... dans ma reconnaissance, je ne veux plus avoir de secrets pour elle... je lui dirai tout...

ALINE, lui tendant la main.

C'est bien à vous! et voilà qui nous réconcilie... Mais c'est inutile... je lui avais tout appris.

HECTOR.

Comment?...

ALINE.

Votre duel... votre combat... et cet homme que vous avez blessé...

HECTOR, effrayé.

Y pensez-vous?

ALINE.

Je le devais.

HECTOR, de même.

Tout est perdu!...

ALINE.

Au contraire... elle s'est écriée avec ravissement et surprise : « Ballandard s'est battu!... Ballandard a eu un duel!... » Et si vous aviez vu quelle émotion en s'informant de vous...

HECTOR, hors de lui.

Elle m'aime!...

ALINE.

Elle qui avait juré de ne jamais s'appeler madame Ballandard... C'est là ce qui la contrariait... elle me l'avait dit.

HECTOR.

Eh bien! on l'appellera madame Hector... puisqu'elle aime les braves, puisqu'elle m'aime!

ALINE.

C'est inconcevable !

HECTOR.

Et vous aussi...

ALINE.

Quand je dis inconcevable... je parle de son imagination belliqueuse...

HECTOR.

Qui pourrait bien avoir ses dangers... car enfin et pour lui plaire, s'il fallait ainsi se battre toutes les semaines... Vous me répondrez à cela qu'une fois qu'on a fait ses preuves... on n'est plus obligé à rien...

ALINE.

Certainement! mais apprenez-moi donc... vous qui savez tout... d'où venait pendant le déjeuner l'air triste et silencieux de mon cousin?

HECTOR, gaiement.

Je n'ai pas remarqué... je mangeais... je buvais... je parlais... j'étais si content d'avoir enfin entendu partir cette voiture...

ALINE.

Quoi !... quelle voiture?

HECTOR, se reprenant.

Rien!... un client fâcheux que je redoutais... Enfin, chacun est heureux à sa manière : je suis pour le bonheur expansif, et lui pour le bonheur taciturne.

ALINE.

Non... il y a quelque chose... car lorsque vous avez été parti... ainsi que mon parrain... mon père s'est approché de moi pour me parler. Emmeric l'a retenu, et quoiqu'ils parlassent bas, j'ai entendu qu'il lui disait : « Moi, plutôt... moi... Je vous le promets. »

HECTOR.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ALINE, gaiement.

Des affaires qui concernaient mon père... car il est sorti et nous a laissés seuls... cela ne m'a pas effrayée... on assure que c'est l'usage entre prétendus... et Emmeric m'a dit en tremblant : « Aline !... il faut que je vous apprenne... que vous sachiez que je vous aime plus que tout au monde... que je ne peux vivre sans vous... » (Gaiement.) Ce secret, à quoi bon ?... est-ce qu'il y a besoin de dire cela ?... Mais pendant qu'il parlait ainsi j'ai cru voir des larmes dans ses yeux...

HECTOR, à part.

Grand Dieu !...

ALINE.

Je dis : je crois !... car sans me regarder, sans détourner la tête... il s'est enfui...

HECTOR, à part, avec colère.

Elle a raison... il y a encore quelque chose...

ALINE.

Qu'est-ce que ce peut être ? Vous en doutez-vous ?

HECTOR.

Parbleu ! quelque contrariété... Son opéra nouveau qui l'inquiète et le tourmente... à cause de vous... car, enfin, si vous ne l'aimiez que pour sa gloire... comme mademoiselle Victoria... pour ma bravoure...

ALINE.

Allons donc... ce ne peut être un pareil motif.

HECTOR.

A moins que quelque embarras financier dans son budget d'artiste... quelques dettes qu'il ne veut pas dire à votre père...

ALINE.

Vous croyez ?... Le voici... Laissez-nous, de grâce !

HECTOR, s'approchant d'Emmeric qui sort de la porte à gauche.

Qu'est-ce encore?

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Je te le dirai... Laisse-nous.

HECTOR, à part.

Allons! et puisqu'ils le veulent tous deux... allons chercher Victoria.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALINE,* EMMERIC.

EMMERIC, à part et regardant Aline.

Aurai-je cette fois plus de courage?... il le faut, pourtant, car j'ai promis à son père d'immoler moi-même mon bonheur et toutes mes espérances!...

ALINE, à part.

Certainement! je saurai ce qui le tourmente en y mettant un peu d'adresse...

EMMERIC, avec embarras.

Ma cousine...

ALINE.

Eh bien?...

EMMERIC, de même.

Vous causiez avec Ballandard?

ALINE.

Oui... nous causions de sujets indifférents... de jeunes gens de ses amis... (Vivement.) Et nous nous disions... c'est évident, qu'un jeune homme qui arrive à Paris... sans fortune... ne peut pas, quelque talent qu'il ait, se créer sur-le-champ une position et un état!... En attendant les succès... il faut vivre... et alors il est tout naturel... qu'il emprunte... qu'il

fasse des dettes... (Mouvement d'Emmeric.) Il n'y a pas de mal... au contraire... je l'estimerais davantage...

EMMERIC, étonné.

Pourquoi me dites-vous cela ?

ALINE.

Pourquoi?... parce qu'il est tout simple qu'on se cache de son beau-père... les beaux-pères ne comprennent pas ou voient les choses du mauvais côté... mais une sœur... une cousine... une fiancée... moi, par exemple...

EMMERIC.

Quoi ! vous pourriez croire?... On vous a trompée... je vous l'atteste... je vous le jure...

ALINE.

Ah ! tant pis!...

EMMERIC.

Et vous veniez?...

ALINE.

Tout partager avec vous... C'était mon bonheur... et bientôt mon devoir... Et vous, monsieur, pourquoi ne pas suivre mon exemple?... vos chagrins ne m'appartiennent-ils pas?...

EMMERIC.

Ah ! plus je vous entends, et plus il me semble impossible de vous les confier.

ALINE.

Et moi je les devine, maintenant.

EMMERIC, effrayé.

Que dites-vous?

ALINE.

Certainement je serai fière et heureuse de vos succès et de porter un nom que chacun applaudit... mais les jours de victoire ne seront pas ceux où je vous aimerai le mieux ! dans l'ivresse du triomphe, je vous serais inutile... Mais pour l'ar-

tiste même le plus habile et le plus heureux, il est des jours où la lutte est douteuse ou fatale... dans ces moments-là je serai près de vous... mon cœur battra de vos craintes ou de vos espérances... Pour vous rassurer, je vous dirai : Courage! ou j'aurai peur avec vous... Et si nous succombons... ah! que je vous aimerai alors... car vous aurez besoin de moi... car mon amour augmentera avec vos peines... et si vous en doutez... essayez d'être malheureux, mon ami, et vous verrez.

EMMERIC.

Ah! vous êtes ce qu'il y a au monde de meilleur... et de plus parfait.

ALINE.

Non... non... mais je savais bien que je rencontrerais juste... Ainsi, plus de crainte... plus d'inquiétude... vous ne devez plus en avoir... (Avec amour.) Je n'en ai plus... Et voyez donc quel bel avenir s'ouvre devant nous! des amis... de la considération... une belle fortune, et mieux encore, du bonheur!... car nous nous aimons si bien... et, jeunes tous deux, nous pouvons nous aimer si longtemps...

EMMERIC, hors de lui.

Ah! toujours, toute la vie... (S'arrêtant.) Non... non... ce n'est pas là ce que je voulais, ce que je devais dire... mais en l'entendant... j'oubliais tout... je ne voyais plus que mon amie... ma femme.

ALINE, se jetant dans ses bras.

Eh bien! n'est-ce pas vrai?

EMMERIC, poussant un cri et la pressant contre son cœur.

Ah!

SCÈNE III.

EMMERIC, ALINE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, s'avançant avec colère.

Qu'est-ce que je vois là !...

ALINE.

Que ça ne vous inquiète pas, mon papa! Nous nous étions disputés... nous nous raccommodons. Voilà tout.

CLÉRAMBEAU.

Est-ce ainsi, monsieur, que vous tenez vos promesses?...

ALINE.

Le grand mal... le jour du contrat!

CLÉRAMBEAU.

Laisse-nous.

ALINE.

Est-il sévère, mon père... plus que moi (Regardant Emmeric.) qui lui pardonne.

CLÉRAMBEAU.

Je te prie de nous laisser...

ALINE, passant près de lui.

Oui, mon père, mais je voulais vous recommander...

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

C'est bien! te dis-je, je penserai à tout.

ALINE.

Joliment! vous aviez oublié l'essentiel... la femme de mon parrain, madame de Saint-Géran, que vous n'aviez pas invitée; c'était d'une impolitesse... que j'ai réparée en votre nom... et elle viendra, soyez tranquille. Je m'en vais, je m'en vais... (Courant gaiement à Emmeric.) Adieu, Emmeric .. (Se reprenant en regardant son père, et faisant à Emmeric une profonde révérence.) Adieu, monsieur!

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC.

CLÉRAMBEAU.

Vous aviez voulu que ce fût vous et non pas moi !... et je le préférais... car, moi, elle eût été capable de ne pas me croire... Vous vous étiez chargé d'apprendre à ma fille que vous ne l'aimiez plus, que vous en aimiez une autre, et, malgré votre parole...

EMMERIC.

Demandez-moi des serments que l'honneur puisse tenir et qui ne m'obligent pas au mensonge... Je vous répète que je n'aime au monde que ma cousine, que tout est rompu avec madame de Saint-Géran... que c'est malgré moi qu'elle est venue ici.

CLÉRAMBEAU.

Et c'est malgré vous qu'après votre mariage elle fera le malheur de ma fille...

EMMERIC.

Jamais ! elle s'abusait... Elle a pris pour de l'amour ce départ... ce sacrifice qui faisait mon malheur... Mais, maintenant qu'elle est à l'abri du danger, je ne la reverrai plus... Rien ne changera ma résolution.

CLÉRAMBEAU.

Qu'en savez-vous ?... vous n'étiez pas là tantôt... lorsque, fondant en larmes, elle s'est jetée à mes pieds... et moi, voyant cette pauvre femme, pâle... si jeune, si malheureuse... et si belle... je me sentais ému et attendri... je n'avais plus la force de lui en vouloir... je crois même que je lui ai pardonné... moi, monsieur, moi qui ai soixante ans, et vous en avez vingt-cinq !

EMMERIC.

Ah! monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Non, je n'exposerai point le bonheur et l'avenir de ma fille à des chances aussi périlleuses; je ne vous parle pas du bruit et du scandale... suites ordinaires de pareilles liaisons... du déshonneur d'un galant homme qui ne pardonnerait pas... lui! J'admets que le hasard, qui vous a servi jusqu'ici, trompe encore tous les yeux, vous ne tromperiez pas ceux de ma fille... et je verrais ma pauvre enfant, frappée au cœur, sécher et se consumer dans les larmes... mourir peut-être, sans se plaindre et sans vous accuser... Mais je m'accuserais, moi... qui savais tout et qui n'aurais rien prévu... moi, qui pour lui épargner une douleur de quelques jours, l'aurais condamnée à d'éternels tourments et au malheur de sa vie... Non, non, mon parti est pris... et je vais...

EMMERIC.

Si vous ne craignez pas mon désespoir... vous redouterez au moins le sien!

CLÉRAMBEAU.

Je serai là pour la consoler... je l'emmènerai, je partirai avec elle, je ferai toutes ses volontés... excepté celle-là... et avec le temps et ma fortune... et puis vous n'êtes pas le seul au monde... elle vous oubliera, elle aura d'autres idées.

EMMERIC.

Jamais!

CLÉRAMBEAU.

Je le lui ordonnerai, moi, son père... ou du moins je m'arrangerai pour qu'elle en aime un autre... c'est un moyen de salut... une distraction permise ; tandis que si elle était mariée... (Voulant sortir.) Enfin, et puisque vous n'avez pas osé tenir votre parole, et lui dire que le refus venait de vous...

EMMERIC.

Je l'ai voulu, je l'ai tenté... c'est au-dessus de mes forces...

et si elle était là, je ne pourrais que tomber à ses pieds et aux vôtres... Une telle cruauté n'est pas dans votre caractère... et je le vois, vous êtes touché de ma douleur.

CLÉRAMBEAU.

C'est possible !... car, malgré moi, je te plains... je t'aime, je t'aimerai toujours, comme mon neveu, mais jamais comme mon gendre... et puisque tu ne peux ni la voir, ni lui parler... eh bien ! on écrit, cela n'en aura que plus de force... (Montrant la table à gauche.) Mettez-vous là, monsieur, et écrivez.

EMMERIC.

Et que lui dire, mon Dieu !

CLÉRAMBEAU.

Je vais vous dicter : « Ma cousine, il faut de la franchise, je ne vous aime plus... »

EMMERIC, vivement.

Mais je vous répète, monsieur, que l'amour que j'éprouve pour elle est le plus sincère... le plus vrai... le plus ardent... et excepté cela, j'écrirai tout ce que vous voudrez.

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

Alors, prenons un autre prétexte... (Dictant.) « Je vous aime... »

EMMERIC.

A la bonne heure !... (Avec amour.) « Je vous aime... »

CLÉRAMBEAU, dictant.

« Mais je dois vous avouer que votre caractère... »

EMMERIC, s'arrêtant et avec chaleur.

Le caractère le plus doux, le plus aimable !

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas non.

EMMERIC, de même.

L'esprit, la grâce, un cœur excellent !

CLÉRAMBEAU, *avec fierté.*

Je le crois bien !

EMMERIC, *vivement.*

Vous en convenez vous-même, vous voyez bien que je ne peux rien dire contre son caractère; ce serait absurde, ce serait invraisemblable... Elle ne le croirait pas.

CLÉRAMBEAU, *avec colère.*

Ah ! il faut cependant bien rompre... et, que vous donniez ou non des motifs de votre refus, vous refuserez ! puisque l'honneur d'un ami et le soin de vos jours peut-être m'empêchent de parler et de dire la vérité.

EMMERIC, *hors de lui.*

Eh bien ! vous la direz... je le préfère !... S'il faut mettre fin à mes jours... autant qu'un autre prenne ce soin; je n'aurai pas, au moins, moi-même, signé mon arrêt... ce sera vous.

CLÉRAMBEAU.

Monsieur !... Dieu !... M. de Saint-Géran !

EMMERIC, *déchirant le papier qu'il a commencé à écrire.*

Tant mieux !... Dites tout devant lui, vous en êtes le maître.

CLÉRAMBEAU.

Moi !...

SCÈNE V.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GÉRAN.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qu'y a-t-il ?... Qu'est-ce encore ?

CLÉRAMBEAU, *troublé.*

Ce qu'il y a... mon ami, ce qu'il y a ?... rien.

M. DE SAINT-GÉRAN.

C'est-à-dire que le beau-père et le gendre sont toujours

en discussion... (A Clérambeau.) Et si vous n'avez pas plus raison que ce matin... De quoi s'agit-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

D'un mot que je lui dictais... et qu'il écrivait... non... qu'il refusait d'écrire...

M. DE SAINT-GÉRAN, regardant Emmeric.

A cette femme?...

CLÉRAMBEAU, de même.

Oui... à cette femme qui ne renonce pas à lui... au contraire.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il l'a donc revue?

CLÉRAMBEAU, de même.

Non... non... c'est moi... Elle est venue ici... elle s'oppose à ce mariage... elle me l'a dit...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Il l'aime donc encore?

EMMERIC, avec dépit et impatience.

Moi!... je la déteste.

M. DE SAINT-GÉRAN, à Emmeric.

Eh bien! voilà ce qu'il faut lui écrire. (A Clérambeau.) Et il refuse?

CLÉRAMBEAU.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-GÉRAN, sévèrement.

Il a tort... On ne dénoue pas de pareils nœuds, on les brise... Quand les choses en sont arrivées à ce point... il n'y a plus ni égards ni ménagements à garder... Et puisque cet amour vous est devenu intolérable... il faut, non pas écrire, mais le lui dire à elle... en face...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Cela ne suffirait pas.

M. DE SAINT-GÉRAN, étonné.

Comment?...

CLÉRAMBEAU.

Cela ne suffirait pas... pour moi... à qui elle a déclaré... qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage... Et à moins qu'elle n'y consente et ne me le demande elle-même...

EMMERIC, avec colère.

Ce qui est impossible...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Autant dire que vous retirez votre parole.

CLÉRAMBEAU, de même.

C'est ce que je dis... c'est ce que je veux...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Saint-Géran..

SCÈNE VI.

EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN, LOUISE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, troublé.

Madame la comtesse!...

(Louise fait à Clérambeau une profonde révérence.)

M. DE SAINT-GÉRAN.

Ma femme... qui venait pour ce contrat... pour ce mariage qui n'a plus lieu...

LOUISE, avec une joie qu'elle réprime.

Est-il possible?...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec humeur.

Eh! oui... nouvel incident... (Montrant Emmeric.) Monsieur refuse.

LOUISE, avec joie.

Pourquoi donc?

M. DE SAINT-GÉRAN, à demi-voix et à l'épaule de Louise.

Pour une femme...

LOUISE, avec joie et tendresse.

Qu'il aime donc bien ?...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Au contraire... qu'il abhorre... qu'il déteste...

LOUISE, à part.

O ciel!...

EMMERIC, vivement.

Permettez...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Il n'a pas dit cela...

M. DE SAINT-GÉRAN, de même.

Il nous l'a dit... tout à l'heure... ici même... il en est convenu... un amour qui lui pèse... qui lui est insupportable.

LOUISE, avec émotion.

Et comment de pareils sentiments peuvent-ils être ignorés de cette personne ?

M. DE SAINT-GÉRAN, de même et à demi-voix.

Eh ! que sais-je ? de vains égards, une délicatesse absurde, l'empêchent d'avouer la vérité... (A voix haute et avec force.) Et je soutiens, moi, qu'il faut enfin qu'elle la connaisse, quand je devrais la lui dire moi-même.

LOUISE, vivement.

Vous avez raison !

M. DE SAINT-GÉRAN.

N'est-ce pas ?

EMMERIC, vivement.

Au nom du ciel !

M. DE SAINT-GÉRAN, montrant Emmeric.

Mais il ne veut pas... il n'ose... Voyez plutôt... la seule pensée le rend interdit et tremblant...

LOUISE, jetant un regard de mépris sur Emmeric, qui baisse les yeux.

Vous dites vrai !...

M. DE SAINT-GÉRAN, à Clérambeau.

Et maintenant, mon ami, je ne connais plus qu'un moyen... Je vais chercher Aline, ma filleule! sa vue lui donnera peut-être le courage qui lui manque... ou bien je penserai comme vous, qu'il ne la mérite pas, s'il hésite encore un instant entre la femme qu'il aime et celle qu'il n'aime plus.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LOUISE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

LOUISE, tombant dans le fauteuil à gauche qui est près de la table.

Ah !

EMMERIC suit quelque temps des yeux M. de Saint-Géran qui entre dans l'appartement à droite, puis il s'approche de Louise.

Par pitié !... daignez m'entendre !

LOUISE, lui faisant signe de la main de s'éloigner.

Laissez-moi !

CLÉRAMBEAU, passant près d'elle.

Oui, madame.. croyez bien... je vous l'atteste...

LOUISE, lui faisant signe de la main de se taire.

Cela suffit !

(Ses yeux tombent sur la table, où elle aperçoit une plume et du papier elle écrit précipitamment et avec agitation.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, à la table à gauche, écrivant, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR, entrant par la porte du fond.

HECTOR, courant à Emmeric.

Ah ! mon ami, je viens d'amener Victoria et son père... et, grâce à toi... elle consent... elle m'épouse... demain le contrat.

EMMERIC, lui montrant Louise qui écrit.

Silence !...

HECTOR, stupéfait, en l'apercevant.

Ah ! je tremble pour nous !... Elle ici !...

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, en lui montrant Hector.

Il sait donc...

HECTOR, à demi-voix.

Eh ! oui... bien malgré moi...

EMMERIC, regardant à droite.

On vient !...

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Madame, au nom du ciel !... prenez garde... on vient...

LOUISE, écrivant toujours.

Laissez-moi, vous dis-je !

EMMERIC, qui regarde vers la droite.

C'est M. de Saint-Géran.

HECTOR, à Clérambeau.

C'est son mari !...

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Votre mari !...

LOUISE, froidement.

N'importe !...

SCÈNE IX.

LOUISE, à la table, écrivant, CLÉRAMBEAU et HECTOR, devant elle et cherchant à la cacher, EMMERIC, allant au-devant de M. DE SAINT-GÉRAN, qui entre par la porte à droite, tenant ALINE par la main.

M. DE SAINT-GÉRAN.

Venez, Aline, venez... vous saurez pourquoi.

ALINE, gaiement.

Vous n'avez pas besoin de votre air mystérieux... c'est pour le contrat... car le notaire vient d'arriver... et je vais faire tout disposer.

(Elle remonte le théâtre, donne ordre aux domestiques de placer au fond, au milieu de l'appartement, une table, des fauteuils, puis elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

LOUISE, CLÉRAMBEAU, HECTOR, EMMERIC, M. DE SAINT-GÉRAN.

LOUISE, au moment de la sortie d'Aline se lève de table, s'approche de Clérambeau, et lui glisse dans la main la lettre qu'elle vient d'écrire.

Lisez, monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Ah! grand Dieu!

(Louise s'éloigne de lui.)

HECTOR, s'en rapprochant vivement.

Comment!

M. DE SAINT-GÉRAN, qui est à l'extrême droite, se retournant en ce moment vers Clérambeau et Hector.

Qu'y a-t-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Une lettre!...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Qui arrive donc à l'instant?

CLÉRAMBEAU, troublé, et montrant Hector qui est près de lui.

Oui... oui... c'est Ballandard qui vient de l'apporter...

HECTOR, à part.

Encore moi!...

M. DE SAINT-GÉRAN, s'avançant.

Une lettre d'elle... Voyons.

HECTOR, qui est entre eux deux et étendant la main.

J'ai ordre de ne la laisser voir qu'à monsieur...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Alors... lisez-nous donc!

LOUISE, avec dignité.

Oui, monsieur, lisez... lisez tout haut.

CLÉRAMBEAU, lisant avec émotion.

« Je vous supplie, monsieur, de donner votre fille en « mariage à M. Emmeric d'Albret, car entre lui et moi « tout est fini à jamais, je vous le jure, et si vous pouviez « en douter, cette lettre, d'où dépendent mon bonheur et « ma vie, vous est un sûr garant de ma parole. » Et c'est sgné...

HECTOR et EMMERIC.

Est-il possible?...

CLÉRAMBEAU.

Signé en toutes lettres.

M. DE SAINT-GÉRAN, passant près de Clérambeau, et d'un air d'approbation.

Eh bien!... cette femme-là... malgré tous ses torts...

CLÉRAMBEAU, s'empressant de l'interrompre.

N'est-ce pas ? (Avec chaleur, et frappant sur la lettre qu'il vient de reployer.) C'est bien !... c'est très-bien !...

SCÈNE XI.

ALINE, LOUISE, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GÉRAN, HECTOR, EMMERIC, LE NOTAIRE.

ALINE, qui est entrée par la porte du fond accompagnée du notaire, et qui a entendu les derniers mots.

Qu'est-ce donc ?... mon père... qu'est-ce donc ?

CLÉRAMBEAU, vivement.

Cela ne te regarde pas !... Où est le notaire ?

ALINE.

Le voici.

(Tout le monde se retourne et remonte la scène ; le notaire est assis devant la table où sont plusieurs bougies ; deux sont allumées, deux autres ne le sont pas encore ; à droite et à gauche de la table, plusieurs fauteuils rangés en demi-cercle.)

CLÉRAMBEAU.

A merveille !...

M. DE SAINT-GÉRAN.

Signons ! signons !...

ALINE.

Quel bonheur !...

(Aline et Emmeric remontent le théâtre et vont se placer debout à droite et à gauche du notaire, qui leur présente la plume ; ils signent tous les deux.)

CLÉRAMBEAU, qui est à gauche du spectateur, traverse le théâtre en tortillant dans ses doigts la lettre qu'il tenait.

Et quant à cette lettre...

(Il s'avance vers l'angle de la table à droite, faisant face au spectateur, et approche la lettre d'une des bougies allumées.)

LOUISE.

Que faites-vous ?

CLÉRAMBEAU, avec intention et regardant Louise.

Moi !... j'y vois assez !... (Allumant avec le papier enflammé les deux autres bougies qui sont sur la table.) mais M. le notaire...

(Le notaire s'incline en signe de remercîment.)

M. DE SAINT-GÉRAN, à sa femme, montrant Clérambeau.

Il a raison, on peut avoir confiance.

(Les acteurs sont groupés dans l'ordre suivant : Louise, M. de Saint-Géran, sur le devant du théâtre à gauche; Aline, debout derrière la table, près du notaire ; le notaire, assis; Emmeric, debout près de lui, derrière la table ; Clérambeau à droite, devant la table; Hector, à l'extrême droite du spectateur, sur le devant du théâtre.)

CLÉRAMBEAU, signant debout, à droite devant la table.

Aujourd'hui le contrat, et dans quelques jours la noce, car demain nous partons pour Bordeaux tous ensemble !

M. DE SAINT-GÉRAN, signant debout, à gauche devant la table.

Vous êtes bien heureux ! Et moi aussi, je pars demain... (Passant à l'extrême gauche, près de sa femme.) Et je pars seul.

(M. de Saint-Géran, Louise, sur le devant du théâtre ; Clérambeau qui a passé derrière la table et s'est assis près du notaire, le notaire, Aline, Emmeric, Hector.)

LOUISE.

Peut-être, monsieur...

M. DE SAINT-GÉRAN, vivement.

Que voulez-vous dire ?

LOUISE, sur le devant du théâtre avec son mari.

Que depuis ce matin on m'a assuré... on m'a même prouvé que ma présence était indispensable à la Martinique....

M. DE SAINT GÉRAN.

Et qui donc?

LOUISE.

Votre avoué!... M. Ballandard.

HECTOR, à part.

Toujours moi!... je suis l'homme d'affaires de tout le monde!...

M. DE SAINT-GÉRAN, avec joie.

C'est admirable, madame! Vous qui redoutiez tant la mer!...

LOUISE, avec émotion et essayant de sourire.

C'est vrai!... mais il est des faiblesses dont la honte vous guérit... car dès qu'on en rougit... il est facile de les vaincre!... (Se rapprochant de la table.) N'est-ce pas à moi de signer... monsieur le notaire?

ALINE, lui présentant la plume.

Là... madame... à côté de moi...

HECTOR, regardant Louise, qui signe.

Enfin! et non sans peine!

ALINE, à Hector.

A vous, monsieur Ballandard.

HECTOR, prenant la plume.

O Victoria! (S'approchant de la table.) bientôt nous serons ainsi!

(M. de Saint-Géran, assis à gauche; Louise, assise près de lui, puis Clérambeau, le notaire, également assis; Aline, derrière la table, debout près du notaire; Hector, debout et signant; Emmeric, debout près de lui à l'extrême droite.)

ALINE, à l'oreille d'Hector pendant qu'il signe.

Oui, vous êtes plus heureux que sage.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Entends-tu?

ALINE, de même.

Mais que ça vous serve de leçon !... et ne vous y exposez plus !

HECTOR.

Oui, mademoiselle... (Serrant la main d'Emmeric.) On vous le promet !

(Tous sont assis et groupés autour de la table.)



OSCAR

OU

LE MARI QUI TROMPE SA FEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES

En société avec M. Duveyrier.

THÉATRE-FRANÇAIS. — 21 Avril 1812.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
OSCAR BONNIVET, receveur général.	MM.	Régnier.
GÉDÉON BONNIVET, son oncle .		Perier.
THÉRIGNY, jeune notaire		R. Drouville.
JULIETTE, femme d'Oscar.	MMmes	Denain.
MANETTE, femme de chambre de Juliette		Augustine Brohan.

Dans une ville de province.



OSCAR

OU

LE MARI QUI TROMPE SA FEMME

ACTE PREMIER

Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, THÉRIGNY.

JULIETTE.

M. de Thérigny, notre jeune notaire !... de si bonne heure chez moi !... C'est charmant et très-dangereux !... On est bavard en province, et une visite aussi matinale va me compromettre.

THÉRIGNY.

Vous, madame !... Vous savez bien que c'est impossible... Vous avez été, jusqu'ici, impunément la plus aimable et la plus jolie femme du département.

JULIETTE, *vivement.*

Silence !... Si ces femmes vous entendaient !

THÉRIGNY.

Et puis, je viens pour affaire, tout uniment.

JULIETTE, souriant.

Tout uniment ?

THÉRIGNY.

Oui, madame... par malheur !...

JULIETTE.

C'est très-galant... Eh bien ! monsieur ?...

THÉRIGNY.

Eh bien ! madame... cette belle campagne dont vous avez tant d'envie... à deux lieues de la ville...

JULIETTE.

Celle du préfet ?

THÉRIGNY.

Il veut s'en défaire.

JULIETTE.

En êtes-vous sûr ?

THÉRIGNY.

Il me l'a dit lui-même... Et comme plusieurs fois je vous avais entendu parler de cette propriété...

JULIETTE.

C'est mon rêve !... J'en ferais quelque chose de délicieux... mais il faut que mon mari veuille bien l'acheter.

THÉRIGNY.

Lui... fils d'un riche banquier et receveur général de notre département, peut bien, sans se gêner, et sur son superflu...

JULIETTE.

On n'en a jamais.

THÉRIGNY.

D'accord... Mais, enfin, il vous aime éperdument... il obéit à toutes vos volontés.

JULIETTE.

Pas tous les jours... Il y en a où j'ai tout crédit, où je puis tout demander, et d'autres où il faut...

THÉRIGNY.

Céder ?

JULIETTE.

Je ne cède jamais !

THÉRIGNY.

Que faites-vous, alors ?

JULIETTE.

J'attends ! ce qui est déjà beaucoup... C'est si ennuyeux d'attendre !

THÉRIGNY.

Je le sais, madame, et plus qu'un autre ; car près de vous... il est depuis longtemps une personne dont je voudrais... dont je n'ose vous parler... votre jeune cousine... Athénaïs.

JULIETTE.

Est-il possible !... Vous, monsieur, qui veniez pour me parler d'affaires... tout uniment.

THÉRIGNY.

Un amour pur, véritable... légitime...

JULIETTE.

Je m'en doute bien... Il ne peut pas y en avoir d'autres... par-devant notaire !... Ainsi, monsieur, vous aimez ma cousine ?...

THÉRIGNY.

Depuis les vacances dernières, depuis les trois mois qu'elle est venue passer ici.

JULIETTE.

Et malgré l'éloignement et son séjour à Paris ?...

THÉRIGNY.

J'y pense toujours... je la vois sans cesse près de moi, dans mon modeste ménage, qu'elle embellit.

JULIETTE.

C'est très-bien... Mais vous ignorez que ma jolie petite cousine n'est pas riche... elle n'a que vingt mille francs de dot.

THÉRIGNY.

En vérité?... Je croyais qu'elle n'avait rien.

JULIETTE.

Et vous venez me la demander en mariage?

THÉRIGNY.

Oui, sans doute.

JULIETTE.

Votre charge est donc payée?

THÉRIGNY.

Non, madame. Je ne suis qu'un pauvre notaire de province.

JULIETTE.

Je le vois bien!... Ceux de Paris sont moins romanesques. Et savez-vous, monsieur, que je vous trouve sublime, héroïque, admirable! Épouser, sans fortune, une femme qui n'en a pas!

THÉRIGNY, avec joie.

Ainsi, vous serez pour moi?

JULIETTE.

Certainement... Je le veux, je le dois... Et, dès aujourd'hui, vous seriez mon cousin... si cela ne dépendait que de moi.

THÉRIGNY.

N'êtes-vous pas la seule parente d'Athénaïs?...

JULIETTE.

C'est vrai!... mais, depuis trois mois, mon mari a été

nommé son tuteur... à cause de ces vingt mille francs dont je vous parlais tout à l'heure... Un riche négociant... un oncle qu'elle avait à New-York...

THÉRIGNY.

A New-York?

JULIETTE.

Oui! Il y a encore des oncles d'Amérique... ils sont rares... mais il y en a!... c'est peut-être le dernier. Cet oncle, dis-je, qui n'avait que deux héritiers, deux parents... au lieu de décéder *intestat*, ce qui lui aurait donné bien moins de peine, a tout laissé par testament à l'autre... et, à ma pauvre cousine, une chétive somme de vingt mille francs... pour laquelle, comme je vous l'ai dit, il a fallu lui nommer un tuteur, et le choix est tombé sur mon mari, qui même s'en défendait... Et c'est à lui, vous le voyez, qu'il faut vous adresser.

THÉRIGNY.

Pour cela, il me faudrait votre protection...

JULIETTE.

Qui vous est acquise... et je veux même que M. Bonnivet ajoute à la dot. Comme tuteur, il a ce droit.

THÉRIGNY.

Quoi! madame...

JULIETTE.

Soyez tranquille, il n'en abusera pas... car mon mari est un homme d'ordre, un homme de finance, qui a des sentiments exacts et réguliers comme ses livres de caisse. Il ne donne pas... il paye... excellent homme, du reste... mais chez qui l'économie est une telle vertu, que, quand on le force à être généreux, il en est honteux... il s'en excuse... il croit qu'il se dérange! Aussi, et comme avant de penser à vos affaires, il faut que je m'occupe des miennes...

THÉRIGNY.

C'est trop juste!

JULIETTE.

Je réserve d'abord tous mes moyens d'attaque pour cette campagne avec ses circonstances et dépendances !... Deux lieues d'ici... impossible d'y aller à pied tous les jours... Il faudra donc de toute nécessité la calèche et les chevaux qu'il me refuse depuis si longtemps et que je désire... comme tout ce qu'on refuse !... Ainsi, vous le voyez, monsieur, il est trois choses que je veux, que je saurai obtenir... Votre mariage sera la troisième...

THÉRIGNY.

Et comment réussir?

JULIETTE.

Cela me regarde... Silence ! c'est mon mari !

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE, OSCAR, entrant vivement.

OSCAR, à part.

Dieu ! ma femme !... Je la croyais partie !

JULIETTE.

Eh ! mais... qu'avez-vous donc?

OSCAR.

Tu m'avais quitté tout à l'heure pour aller au-devant de notre oncle...

JULIETTE.

M. Gédéon Bonnivet, qui arrive ce matin par la malle-poste, et j'allais sortir quand j'ai rencontré M. Thérigny, notre ami, qui venait me parler pour vous d'une importante affaire.

OSCAR, troublé.

Je l'en remercie. (A part et regardant avec inquiétude la petite porte à droite.) Si, pendant ce temps, on allait arriver ! (Haut.) Nous

en parlerons dans un autre moment, car notre oncle mérite des égards et des prévenances... Un inspecteur des finances à qui j'ai dû, dans le temps, ma place de receveur général... Il est en tournée, et vient visiter toutes les caisses... à commencer par la mienne...

JULIETTE.

Ce n'est pas là, je l'espère, ce qui vous inquiète et vous tourmente depuis quelques jours.

OSCAR.

Non, certainement.

JULIETTE.

Alors, c'est un autre motif...

OSCAR, à part.

Elle se doute de quelque chose!... (Haut.) Aucun... aucun motif... mais il y a des moments où l'on est dans des dispositions d'esprit...

JULIETTE.

Fâcheuses... et il faut des idées gaies pour vous en distraire... Vous savez bien, cette délicieuse habitation du préfet... que j'avais tant d'envie de posséder... et vous de me donner...

OSCAR, toujours troublé et regardant la porte à droite.

Certainement... moi, d'abord, tout ce qui peut te faire plaisir... mais pour songer à une pareille folie... il aurait fallu que notre préfet consentît à s'en défaire... ce qu'il ne voudra jamais... il me l'a dit.

JULIETTE.

Et s'il y était décidé...

OSCAR.

Ce n'est pas possible...

JULIETTE.

C'est certain... Alors, monsieur...

OSCAR, *embarrassé.*

Alors... alors... à coup sûr je ne dirais pas non... mais je ne dirais pas oui...

JULIETTE.

Eh bien! que diriez-vous donc?

OSCAR.

Je dirais qu'il faut voir...

JULIETTE.

C'est aussi notre avis, et voilà M. Thérigny, notre notaire, qui peut examiner, prendre tous les renseignements...

THÉRIGNY.

Avec grand plaisir... dès aujourd'hui, et quant au prix...

JULIETTE.

C'est vrai! je n'y pensais pas.

THÉRIGNY.

Cinquante mille francs.

JULIETTE.

Ah! c'est bien cher... n'est-ce pas, mon ami?

OSCAR, *avec impatience.*

Oh! le prix! le prix, chère amie, ce n'est pas là ce qui m'arrête... parce que, une fois qu'on est bien décidé... (*A part.*) à ne pas acheter... (*Haut.*) Mais, mon oncle, mon oncle, qui ne trouvera personne à son arrivée!

JULIETTE.

C'est vrai. (*Elle sonne. A Manette qui entre.*) Manette, mon ombrelle et mon chapeau.

OSCAR.

Il y a bien loin d'ici aux malles-postes.

JULIETTE.

Très-loin... surtout quand on va à pied... Ah! si nous avions la voiture dont nous parlons depuis si longtemps!... (*Geste d'Oscar.*) Pas dans ce moment... ce n'est pas lorsque

déjà vous achetez une campagne qu'il me viendrait à l'idée de vous demander... je n'y pense seulement pas... Me voilà prête, mon ami... prête à partir.

OSCAR, à part.

Ce n'est pas sans peine.

JULIETTE.

Si vous veniez avec moi?

OSCAR.

Y pensez-vous?... C'est jour de recette... Et ma caisse, mes bordereaux!...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien... je vous laisse... Monsieur Thérigny, votre bras. (Geste d'Oscar.) Ah! il faut bien un cavalier quand on a, comme moi, un mari occupé... et qu'on n'a pas de voiture!...

(Elle sort avec Thérigny.)

SCÈNE III.

OSCAR, MANETTE, qui est debout à l'écart.

OSCAR.

Enfin, et grâce au ciel, me voilà seul! (Se retournant et apercevant Manette qui est immobile.) Qu'est-ce que tu fais là?

MANETTE.

Moi?

OSCAR.

Oui, toi.

MANETTE, le plumeau à la main.

Je range votre cabinet, comme je le fais tous les jours à cette heure-ci... A moins qu'aujourd'hui monsieur n'ait des raisons particulières...

OSCAR.

Lesquelles ?

MANETTE.

Je n'en sais rien... Monsieur peut en avoir... il est le maître !... Et s'il veut absolument que madame s'en aille, lui qui la retient toujours... c'est qu'il a pour ça des motifs qui ne regardent personne.

OSCAR, *à part.*

Voyez-vous les domestiques... dès qu'une fois, par malheur, on s'expose à leur contrôle. (*Haut.*) Vous êtes folle, Manette, et je vous aurais déjà mise à la porte, si vos suppositions étaient vraies... mais comme elles ne le sont pas...

MANETTE, *revenant du fond où elle a laissé son plumeau sur un meuble.*

A la bonne heure... je le veux bien... et puisque monsieur n'attend personne... puisqu'il n'a rien qui l'occupe...

OSCAR.

Non, sans doute.

MANETTE.

J'aurais, avec le respect que je lui dois, une chose à lui demander ?

OSCAR.

Laquelle ?... parle vite !

MANETTE.

Est-il vrai, monsieur, vous qui lisez tous les journaux, que le 17e léger soit revenu d'Afrique ?

OSCAR, *étonné.*

Pourquoi me demandes-tu cela ?

MANETTE.

Pour savoir... parce que Chanteloup, le garçon mercier qui est parti, il y a cinq ans, comme remplaçant de M. Thérigny, est dans ce régiment-là... et doit revenir d'Afrique pour m'épouser... si Abd-el-Kader le permet, et vous aussi, monsieur.

OSCAR.

Eh bien! on t'a dit vrai... le régiment a débarqué à Toulon, et d'ici à quelques jours il traversera notre ville... Et si tu es sage, fidèle, et surtout pas curieuse...

MANETTE, vivement.

Il y a donc quelque chose?...

OSCAR, sévèrement.

Encore!...

MANETTE.

Pardon, monsieur!... ça n'est pas ma faute... j'aime à savoir... c'est plus fort que moi... Et quand on devrait me le rabattre sur mes gages... Après cela, monsieur aurait des secrets, ce qui arrive dans les meilleures maisons et dans les meilleurs ménages, qu'il pourrait sans crainte me les confier. Je suis curieuse tant que je ne sais pas... mais une fois qu'on m'a dit... le silence et la discrétion me gagnent.

OSCAR, à part.

Elle veut être gagnée... c'est clair et facile... (Il met la main à son gousset.) Mais, si je lui donne quelque chose... c'est presque lui avouer... me mettre dans sa dépendance... (Haut.) Va-t'en!...

MANETTE.

Déjà!... (A part.) Il avait eu d'abord un bon mouvement... mais il n'a jamais de suite dans les idées... C'est égal... il a beau dire, il y a quelque chose... et je finirai par savoir...

OSCAR.

Je t'ai dit de me laisser... de t'en aller...

MANETTE.

C'est bien entendu... monsieur... et je m'en vais...

OSCAR.

Eh bien?

MANETTE.

Eh bien! je prends mon plumeau.

(Elle sort par la porte du fond, et Oscar court à la porte à gauche, dont il tire les verrous.)

MANETTE rouvrant la porte du fond.

Il a mis les verrous.

(Oscar fait un pas vers la porte du fond, que Manette referme vivement, et dont Oscar tire également les verrous.)

SCÈNE IV.

OSCAR, seul.

Oh ! qu'on a de peine à être seul et à se soustraire à la domination de ses inférieurs !... Employés... commis... domestiques... dès qu'on a quelque chose que par hasard on veut cacher... il semble qu'ils aient tous intérêt à le découvrir... C'est une coalition permanente, et maintenant surtout... (On frappe à la porte de droite.) Ah ! il était temps... Une minute de plus, et nous étions surpris !...

(Il va ouvrir avec mystère.)

SCÈNE V.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, l'embrassant.

Mon cher oncle !...

GÉDÉON.

Mon neveu !... Comment, ce n'est que toi?... Tant de précautions... une entrée si mystérieuse... Je me suis cru en bonne fortune... et destiné encore une fois aux grandes aventures...

OSCAR.

Est-ce que vous n'avez pas trouvé un mot de moi à la dernière poste?

GÉDÉON.

Si, vraiment!

OSCAR.

Et vous n'avez pas reconnu mon écriture?

GÉDÉON.

Tout au plus!... « Laissez votre voiture dans la dernière « maison du faubourg, arrivez à pied par la porte du jardin, « qui sera ouverte, et de là par la petite salle basse... » Tout s'est exécuté de point en point... et me voici à ce rendez-vous, qui se trouve une réunion de famille... J'espérais mieux!...

OSCAR.

Comment, mon oncle...

GÉDÉON.

Ta femme, par exemple... qui est charmante! car elle est très-jolie, ma petite nièce... Elle m'a rappelé la comtesse de Roquencourt, ma première passion... et puis...

OSCAR.

Oui, mon oncle... je sais que vous en avez eu beaucoup!...

GÉDÉON.

Quelques-unes... sous le Consulat... sous l'Empire surtout... c'était le bon temps!... le temps des conquêtes... Nous en faisions tous!... Par malheur, les conquêtes coûtent cher!... J'y ai laissé une partie de ma fortune... mais il m'en reste encore... ainsi que quelques moyens de séduction... de la philosophie, une seconde jeunesse... et de l'expérience!...

OSCAR.

Justement, mon oncle... c'est à cette expérience que je viens m'adresser... Une aventure que ma femme ignore et doit ignorer toujours...

GÉDÉON.

Une affaire d'honneur... je comprends... Tu me fais venir pour être ton témoin?

OSCAR.

Eh ! non ! mon oncle... Je sais que vous êtes brave !...

GÉDÉON.

Toujours le temps de l'Empire !... D'ailleurs, c'est dans le sang... Nous descendons par les hommes de l'amiral Bonnivet, qui, à la cour de François Ier, fut une forte lame, et surtout un vert galant... un audacieux séducteur !...

OSCAR, soupirant.

C'est donc cela !... Et ça m'amène tout naturellement à la terrible aventure dont j'ai à vous parler...

GÉDÉON.

Je t'écoute.

OSCAR.

D'abord, vous le savez, je me suis marié... Une femme gentille, bonne... qui m'aime... qui m'adore !...

GÉDÉON.

Et toi ?...

OSCAR.

Moi !... Je l'aime comme un fou, et je suis le plus heureux des hommes !...

GÉDÉON.

Où est donc le terrible ?

OSCAR.

Attendez... attendez donc... Homme de finance et de bureau, ayant passé ma jeunesse dans les chiffres... ma femme est ma première passion.

GÉDÉON, riant.

Allons donc !... ta comtesse de Roquencourt !...

OSCAR.

C'est comme je vous le dis...

GÉDÉON.

Diable ! je t'en fais compliment !... c'était bien commencer.

OSCAR.

Aussi, après mon mariage, c'était une adoration continuelle ; et pendant deux ans et demi, tous les instants que je ne passais pas à ma caisse, je les passais près de ma femme. J'étais cité dans le département comme le modèle des maris et des receveurs généraux. Toujours avec Juliette... en visites, en promenades... Tous les soirs, rentrés de bonne heure ; et comme on ne peut pas toujours causer, nous lisions... Je n'avais pas eu le temps jusqu'alors... et je me hâtais de faire connaissance avec la littérature nouvelle, qui venait de détrôner l'autre... Je lisais tous les soirs ce qu'il y avait de mieux... je veux dire ce qu'il y a de plus horrible !... Et moi qui, jusque-là, n'étais jamais sorti du classique, ni de ma recette générale... ces orages de cœur, ces passions criminelles et délirantes... ces héros du drame moderne, qui, après avoir foulé aux pieds toutes les entraves sociales, se font sauter la cervelle au dénoûment... tout cela, sauf le dénoûment, me plaisait infiniment... A force de lire des forfaits, je me mis à en rêver... à force d'en rêver, j'aspirais à en commettre !...

GÉDÉON.

Ah ! mon Dieu !

OSCAR.

Et par un instinct ou un reste de moralité... je choisis de tous ces forfaits le plus honnête et le plus agréable.

GÉDÉON.

L'infidélité...

OSCAR.

Oui, mon oncle !... madame Bonnivet était charmante... mais c'était ma femme ; c'était le paradis... mais un paradis terrestre et connu, tandis que les autres... les autres femmes, c'était un monde nouveau... un élysée fantastique, un paradis infernal !... A cette pensée, mon sein palpitait, et je m'écriais : Et moi aussi, je serai le héros de quelque drame

brûlant et haletant! Et alors la première héroïne qui s'offrit à mes yeux...

GÉDÉON.

Je devine, une femme mariée...

OSCAR.

Du tout!

GÉDÉON.

Une veuve... il y en a de charmantes!

OSCAR.

C'est possible! N'exigez pas de détails, je vous en supplie... la personne, l'époque... tout doit être un mystère profond.

GÉDÉON.

Du mystère, moi, j'en use peu... mais toi, tu as raison.

OSCAR.

Qu'il vous suffise de savoir que, n'ayant pas le courage de me déclarer de vive voix, j'osai lui demander un rendez-vous dans un billet délirant qui finissait ainsi : « Ce soir, à dix « heures, dans la grotte du parc, une minute de bonheur, ou « je meurs! » A quoi elle répondit : « O Oscar, je t'at- « tends! »

GÉDÉON.

« O Oscar! »

OSCAR, *achevant.*

« Je t'attends! » Impossible de reculer... mon honneur était engagé... Qu'auriez-vous fait, si on vous avait écrit : « O Oscar!... »

GÉDÉON.

Tu me le demandes! Dès qu'il s'agit d'un entraînement excentrique...

OSCAR.

Mais, non, j'avais beau faire, je n'étais pas entraîné... je n'aimais que ma femme; et cependant... vous ne comprendrez pas cela...

GÉDÉON.

Si, vraiment ! très-bien !

OSCAR.

Aussi, j'étais surpris et embarrassé de mon bonheur... je ne croyais pas que les choses iraient si vite ni si loin...

GÉDÉON.

Ah ! dame !... c'est ainsi dans l'école moderne.

OSCAR.

Et une heure avant ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON.

Tu as renoncé ?

OSCAR.

Non !... j'ai été souper avec des amis pour m'étourdir, pour me donner du cœur... et après le champagne... au moment de partir, une averse.

GÉDÉON.

C'était superbe !

OSCAR.

Pour vous... mais moi, je me promis bien que ce premier bonheur-là serait le dernier... et le ciel m'exauça, car ma nouvelle passion, forcée de quitter notre ville, partit sans me revoir.

GÉDÉON.

Eh bien ! tout est fini...

OSCAR.

Du tout... J'ignore comment cela se fait... mais depuis ce temps ma femme, autrefois si confiante, a maintenant des soupçons.

GÉDÉON.

En vérité !...

OSCAR.

Pour les dissiper... il faut bien aller au-devant de ses volontés ou de ses moindres caprices, et j'augmente ainsi chaque jour le luxe de ma maison, je donne des dîners... des soirées... même des bals...

GÉDÉON.

Qu'importe?... si tu le peux!

OSCAR.

Certainement je le peux... Mais les caprices... je veux dire les soupçons de ma femme, loin de diminuer, redoublent encore... Elle ne rêve depuis quelque temps que maison de campagne et équipage... Ici, en province!

GÉDÉON.

Il n'y a pas grand mal.

OSCAR.

Et puis ma femme est jeune et jolie... on l'entoure d'hommages... Le préfet même lui fait la cour... Il y a des préfets qui n'ont que cela à faire... Je sais bien que Juliette est sage, qu'elle a des principes... mais si elle découvrait... Et dans ce moment, mon cher oncle, tout va se découvrir si vous ne venez à mon aide.

GÉDÉON.

Parle donc vite, alors!

OSCAR, *d'une voix étouffée.*

Ah! mon Dieu... taisez-vous!

GÉDÉON.

Qu'y a-t-il donc?

OSCAR, *l'oreille au guet.*

La femme de chambre de ma femme, qui est si curieuse... si elle nous entendait... (*Il va ouvrir la porte à droite.*) Non... non... personne... Mais pour plus de sûreté... (*Il met le verrou et revient.*) Vous le voyez, mon oncle, l'inquiétude... la

terreur... voilà comme je suis du matin au soir... Ce que c'est que de tromper sa femme !...

GÉDÉON.

Il est amusant !...

OSCAR.

Les préfets... les calèches... les maisons de campagne... Ah ! une femme que l'on trompe vous donne bien du mal !

GÉDÉON.

Il vaut mieux être trompé !... c'est elle qui a toute la peine !... Tu disais donc...

OSCAR, revenant à lui.

Qu'avant-hier, un incident affreux...

GÉDÉON.

Tu t'es trahi !

OSCAR.

A moitié... mais ce qui a failli me perdre peut, grâce à vous, me rendre le repos !... Dans ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON.

Celui de la grotte ?

OSCAR.

Oui... En s'enfuyant... car elle s'est enfuie... elle avait laissé en mes mains un nœud de ruban... gage précieux que j'avais enfermé et cacheté dans un débris de son billet. Ces choses-là se font... et l'on a tort ! Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas ce nœud qui va devenir celui de l'horrible péripétie dans laquelle nous entrons... Donc, avant-hier, je m'habillais pour aller dîner chez le préfet avec ma femme, qui était prête, et je ne l'étais pas... Elle était charmante... une robe délicieuse... et elle venait me chercher... elle m'attendait. Moi, je m'impatientais... je sonnais... je demandais une cravate, et pour m'aider, elle ouvre ma commode, mes tiroirs... elle renverse tout...

GÉDÉON.

Et trouve le mystérieux souvenir...

OSCAR.

Juste !... Elle me le présente d'un air défiant et curieux, me demandant avec ironie ce que contenait ce sachet si précieusement cacheté... Moi, tout troublé, je réponds : « Chère amie, je l'ignore. — Alors, dit-elle vivement, il y a un moyen de le savoir, » et elle allait briser le cachet... lorsqu'une idée m'illumine, et me rappelant bien à point votre ancienne réputation de conquérant : « Arrête, m'écriai-je !... c'est mon oncle... mon oncle Gédéon, qui à son dernier voyage m'a confié ce dépôt, me priant de le lui garder avec fidélité, et surtout discrétion... »

GÉDÉON.

Pas trop mal pour un conscrit !...

OSCAR.

Savez-vous ce qu'elle me répond : « Puisque votre oncle arrive après-demain, je me charge de lui rendre moi-même ce mystérieux trésor, à condition qu'il me dira d'abord ce qu'il contient. »

GÉDÉON.

Ah ! diable...

OSCAR.

Et ce n'est rien encore... Vous ne connaissez pas sa malice... Comme la dernière fois vous êtes venu par la malle, elle a voulu aller au-devant de vous pour m'empêcher de vous prévenir... Et moi, à qui vous aviez écrit que vous arriviez en poste... je n'ai rien dit... je n'ai pas montré votre lettre... mais j'ai laissé partir ma femme... et maintenant vous devinez le service que j'attends de vous !

GÉDÉON.

C'est convenu !... dès qu'il y va de ton bonheur et de ton repos...

OSCAR, l'embrassant.

Ah! mon sauveur!

GÉDÉON.

A propos, je t'apporte les loyers de ta maison de Paris... Dix mille francs que j'ai là en portefeuille!

OSCAR, à demi-voix.

Taisez-vous, on a marché.

GÉDÉON.

Tu as l'oreille fine...

OSCAR.

Je crois bien... l'habitude... C'est elle.

JULIETTE, en dehors, voulant ouvrir.

Mon ami, vous êtes enfermé?

OSCAR.

Quand je le disais! (A Gédéon.) Partez, mon oncle... (Le rappelant.) Ah! j'oubliais!... un nœud de ruban bleu et cerise... N'allez pas confondre!

GÉDÉON, à demi-voix.

Non, mon cher... bleu et cerise... Je connais ces situations-là.

JULIETTE, frappant en dehors.

Ouvrez-moi! ouvrez donc!

OSCAR.

Vite... sortez par le jardin... allez reprendre votre voiture, et, une entrée solennelle!... Grand fracas... le fouet du postillon!...

GÉDÉON, disparaissant.

Compte sur moi... Dans deux minutes, je suis ici.

(Juliette, en dehors, frappe toujours.)

OSCAR, allant ouvrir.

Voici, chère amie.

SCÈNE VI.

OSCAR, JULIETTE.

JULIETTE.

En vérité, monsieur, j'ai cru que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

OSCAR.

J'achevais un compte assez embrouillé... et, vous savez... quand je suis dans mes chiffres...

JULIETTE.

Ah! vous calculiez?... C'est singulier.

OSCAR.

Quoi donc?

JULIETTE.

Je m'imaginais que vous étiez, ici, enfermé avec quelqu'un...

OSCAR, à part.

Elle devine tout.

JULIETTE.

Qui s'était enfui à mon approche...

OSCAR.

Comment peux-tu supposer?...

JULIETTE.

Cela n'a pas le sens commun, n'est-ce pas?...

OSCAR, à part.

Elle se doute de quelque chose.

JULIETTE.

Mais ce jour-ci est, pour moi, un jour de contrariétés... Je viens des malles-postes attendre votre oncle...

OSCAR, jouant l'étonnement.

Ah ! mon Dieu !... est-ce qu'il n'est pas arrivé ?

JULIETTE, le regardant.

Comme vous dites cela !

OSCAR.

Je dis : Ah! mon Dieu... comme un homme qui est surpris... parce que ce retard me surprend et vous fâche... à ce que je vois !

JULIETTE.

Certainement... car, malgré ses ridicules...

OSCAR, effrayé.

Taisez-vous donc...

JULIETTE, haussant la voix.

Je dis que, malgré ses ridicules, c'est votre oncle, et que je voulais être la première à l'embrasser.

OSCAR, à part.

Ou à l'interroger !...

JULIETTE.

Ce retard m'inquiète, il n'est pas naturel.

OSCAR.

C'est vrai !

JULIETTE, avec inquiétude.

A moins de quelque accident...

OSCAR, à part.

J'ai oublié de lui en recommander un... (Haut et gaiement.) Un accident !... C'est cela même... il n'y a pas de doute... un accident...

JULIETTE.

Et vous me dites cela d'un air ravi et enchanté ?

OSCAR, à part.

Je n'y pensais plus... Dieu ! qu'il est difficile de tromper sa femme !...

MANETTE, *dans la coulisse.*

Monsieur !... monsieur !...

OSCAR.

Tiens... tiens, calme-toi. Entends-tu le roulement d'une voiture... le fouet du postillon ?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE, *entrant en sautant.*

Une chaise de poste qui entre dans la cour... C'est M. Gédéon, votre oncle... Il se porte bien... il n'est pas changé. Il m'a embrassée en sautant de voiture... et un bruit... un tapage... Ce n'est pas celui-là qui fait des mystères...

OSCAR, *à part.*

Petite sotte !

JULIETTE.

Et qui donc en fait ici ?

MANETTE.

Personne... je voulais seulement vous dire... Le voilà !... le voilà !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON, *entrant vivement et en chantant.*

« Où peut-on être mieux
« Qu'au sein de sa famille?... »

Bonjour, mes enfants... bonjour, mon neveu, et surtout ma nièce... J'aime les nièces...

JULIETTE.

Et elles vous le rendent bien.

OSCAR.

Je le crois sans peine !...

GÉDÉON.

Un oncle à succession !

JULIETTE, souriant.

C'est votre seul tort...

GÉDÉON.

Rassurez-vous... Mes torts diminuent tous les jours... et il faudra bientôt, j'espère, m'aimer pour moi-même.

JULIETTE.

Je ne demande pas mieux... Confiance et franchise entières... à condition que vous nous donnerez l'exemple...

GÉDÉON, souriant.

De quoi s'agit-il ?... car je ne m'en doute pas !

JULIETTE.

D'une explication. Laissez-nous, Manette.

MANETTE.

Oui, madame.

(Elle cherche à ouvrir la porte de gauche.)

JULIETTE.

Eh bien !

MANETTE, ôtant le verrou.

Tiens, c'est qu'on avait mis le verrou... Qui est-ce qui met donc les verrous ici ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté MANETTE.

GÉDÉON.

Eh bien ! vous parliez d'une explication ?...

JULIETTE.

Que j'ai à vous demander.

GÉDÉON.

En tête à tête...

JULIETTE.

Non... devant témoin.

OSCAR, à part.

Elle ne perd pas de temps !

GÉDÉON.

Je suis à vos ordres !...

(Chantant.)

« Tout à l'amour, tout à l'honneur!
« D'un bon Français c'est la devise. »

(Juliette, qui pendant ce temps a été ouvrir une petite cassette placée sur une table, revient près de Gédéon avec un paquet cacheté.)

OSCAR, bas, à Gédéon.

Bleu et cerise...

GÉDÉON, de même.

Sois donc tranquille!

JULIETTE, présentant le paquet à Gédéon.

Reconnaissez-vous cela, mon cher oncle?

GÉDÉON, feignant l'étonnement.

Si je le reconnais ! (Regardant Oscar d'un air de reproche.) Comment, mon neveu... toi, qui m'avais promis de garder discrètement ce souvenir qui m'est cher !...

OSCAR, à sa femme.

Vous l'entendez... c'est bien à lui, et vous pouvez le lui rendre.

JULIETTE.

Un instant !... je suis très-défiante... (A Gédéon.) Dites-moi alors, monsieur mon oncle, ce que contient ce mystérieux papier.

GÉDÉON.

Mais, ma jolie nièce...

JULIETTE.

Vous hésitez...

GÉDÉON.

Nullement... mais on est discret ou on ne l'est pas.

JULIETTE.

Peu importe, avec sa nièce...

GÉDÉON.

Eh bien! donc, ce papier contient un nœud de ruban... et ce ruban, autant que je me rappelle, doit être bleu et cerise.

JULIETTE, qui a décacheté vivement le paquet.

C'est vrai!

OSCAR, à demi-voix, à sa femme.

Vous le voyez!...

JULIETTE, après avoir remis le ruban à Gédéon.

Et il n'y a pas autre chose dans ce papier?...

GÉDÉON, regardant Oscar.

Non, vraiment.

(Il passe à la gauche de Juliette.)

JULIETTE.

Cherchez bien.

OSCAR, à part.

O ciel!... Je l'avais oublié!

GÉDÉON.

Je ne me rappelle rien.

JULIETTE.

Ce que j'y vois cependant est assez remarquable, et je vous prie de m'expliquer ces mots que je viens de lire : « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON, à part.

Le maladroit!

OSCAR, à part.

Le fatal papier qui m'avait servi d'enveloppe!

JULIETTE.

Il me semble qu'Oscar est le nom de mon mari?

GÉDÉON.

C'est vrai! mais ça n'empêche pas que ce soit aussi le mien.

JULIETTE.

Le vôtre?

GÉDÉON.

Nom romantique dont je ne me servais que dans les occasions de même nature, mais qui m'appartient légitimement. Et la preuve, c'est qu'autrefois, dans ma jeunesse, je l'ai donné à mon neveu, en qualité de parrain!

OSCAR, à part.

Dieu!... si je pouvais l'embrasser!

JULIETTE, à Oscar.

Ah! votre oncle est votre parrain?

OSCAR.

Oui, chère amie, et il m'a nommé...

GÉDÉON.

Oscar Bonnivet... toute la ville de Montpellier vous le dira.

JULIETTE, d'un air gracieux et lui rendant la lettre.

Montpellier est un peu loin... et j'aime mieux vous en croire sur parole. (Tendant la main à son mari.) Je n'ai plus de soupçons!

OSCAR.

Ah! chère amie!... (A part.) Pauvre femme! comme je la trompe!

JULIETTE, *à Gédéon.*

Maintenant, mon cher oncle, pardonnez-moi les explications dont je vous ai assailli à votre entrée et dont je vous dois indemniser... Vous nous restez quelques jours ?

GÉDÉON.

Le plus longtemps possible.

JULIETTE.

Tant mieux, car je vous prépare une surprise, ainsi qu'à mon mari.

OSCAR.

Laquelle ?

JULIETTE.

Devinez !

SCÈNE X.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE.

Le dîner est servi.

OSCAR, *inquiet.*

Je ne devine pas !

JULIETTE.

Une petite personne qui, depuis six mois, depuis les vacances dernières, n'était pas venue nous voir.

OSCAR, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Athénaïs ?

JULIETTE.

Athénaïs de Beauregard... ma petite cousine, que vous trouviez très-jolie, même avant qu'elle fût votre pupille.

OSCAR.

C'est-à-dire... oui, oui... elle n'est pas mal.

JULIETTE.

L'éloge est mince... je m'en rapporte à mon oncle, qui l'a vue à Paris et qui s'y connaît.

GÉDÉON.

Elle est ravissante, délicieuse!

OSCAR, à part.

Je suis sûr que je rougis!

JULIETTE, gaiement.

Eh bien! messieurs, je vous annonce que je l'attends.

OSCAR, hors de lui.

Elle revient!

GÉDÉON.

Je le savais, et j'en suis charmé... On m'avait dit à Paris que probablement je me rencontrerais ici avec elle.

JULIETTE.

Et une lettre que j'ai trouvée tout à l'heure à la poste m'apprend qu'elle arrive aujourd'hui.

OSCAR.

Aujourd'hui!...

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

OSCAR.

Moi, rien... (A part.) La revoir devant ma femme!... A mon embarras, elle va tout deviner.

MANETTE, qui est debout au fond du théâtre.

Madame, je vous ai dit que le dîner...

JULIETTE.

Nous y allons. (A Gédéon.) Mon oncle, votre bras...

OSCAR, à part, sur le devant du théâtre.

Je voudrais être à cent pieds sous terre!... Qu'est-ce que

je vais faire ?... qu'est-ce que je vais dire ?... Maintenant, surtout, qu'elle est ma pupille... Et mon oncle à qui je n'ai pas eu le temps de demander conseil !

MANETTE, près de lui.

Monsieur... le dîner...

OSCAR, avec impatience.

Je n'ai pas faim !

MANETTE, avec curiosité.

Pourquoi donc?

OSCAR, vivement.

Si, si!... je meurs de faim. (A part.) Les maudits domestiques ! (A Gédéon et à Juliette qui entrent dans la salle à manger.) Attendez-moi donc, je vous rejoins.





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANETTE, THÉRIGNY.

MANETTE.

Oui, monsieur, c'est lui ! je viens de le revoir.

THÉRIGNY.

Ce pauvre Chanteloup, mon remplaçant ?

MANETTE.

Lui-même !... c'est-à-dire, non, c'est bien autre chose ! Imaginez-vous que je servais monsieur et madame, qui dînent avec leur oncle... lorsque tout à coup, plan, rataplan, rataplan... je regarde par la fenêtre comme je fais toujours ; on courait sur la grande place, au-devant d'un régiment... qui s'avançait tambour battant, tous jeunes gens, avec un vieux drapeau déchiré... C'était le dix-septième !... le régiment de Chanteloup... J'en ai laissé tomber mon assiette, et j'ai couru.

THÉRIGNY.

Et tu l'as revu ?...

MANETTE.

Je ne le reconnaissais pas ; mais lui, il m'a reconnue et m'a sauté au cou... Ah ! il est joliment bien, l'air martial, un peu noir, mais toujours fidèle ; il me l'a dit, avec un sentiment

et une ardeur... Dame! quand on revient d'Afrique... et puis un coup de sabre magnifique!

THÉRIGNY.

Mon pauvre remplaçant!

MANETTE.

Ça doit vous toucher, vous qui êtes censé l'avoir reçu...

THÉRIGNY.

Ce que je n'oublierai jamais!... Et en son absence, je me suis chargé de sa petite fortune... je lui ai placé et arrondi ses deux mille francs, et maintenant, avec le capital et les intérêts pendant cinq ans...

MANETTE.

Ah! mon Dieu! il va être millionnaire!... et moi, qui n'ai toujours que mes cent écus de gages... ça va faire un mariage disproportionné...

THÉRIGNY.

On t'augmentera.

MANETTE.

Madame, peut-être... mais c'est monsieur qui tient les clés de la caisse, et si vous pouviez lui en dire un mot...

THÉRIGNY.

Ce n'est pas facile... j'ai moi-même autre chose à lui demander.

MANETTE.

Quoi donc?

THÉRIGNY, souriant.

Tu le sauras, je l'espère!

MANETTE.

Tant mieux... car ici on ne peut jamais rien savoir... Tout à l'heure encore, pendant le dîner, monsieur n'avait pas la tête à lui... il était tout rouge, tout pâle, demandait à boire quand son verre était plein... appelait son oncle ma

femme, et sa femme mon oncle... Qu'est-ce que ça peut être ?

THÉRIGNY.

Je m'en doute.

MANETTE, à part.

Il s'en doute, il est bien heureux !

THÉRIGNY, à part.

La maison de campagne qui déjà le tourmente !

MANETTE.

Les voici...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GÉDÉON, JULIETTE, OSCAR.

GÉDÉON.

Vivent les receveurs généraux ! on fait chez eux des dîners de ministre.

JULIETTE.

Ah ! M. Thérigny... (A Gédéon.) Notre notaire, un des deux notaires de l'endroit, que je vous présente.

GÉDÉON.

Un notaire, bravo !... j'aime aussi les notaires.

JULIETTE, souriant.

Vous aimez tout le monde en sortant de table.

GÉDÉON.

C'est vrai, et j'aime surtout le café.

JULIETTE, à Manette.

Vite, Manette...

GÉDÉON, à Manette qui sort.

Bien chaud !... parce que le café, (Prenant la main d'Oscar.) c'est comme les amis... il faut qu'il soit chaud... Et toi, je

ne sais pas ce que tu as... tu es glacé, tu es stupide, tu es là comme un livre de caisse tout ouvert, et ne disant rien.

OSCAR.

Du tout, mon oncle, je suis comme à mon ordinaire.

GÉDÉON.

Alors, ma pauvre nièce...

OSCAR, *à part.*

Voilà une heure que je crains de voir arriver Athénaïs... à l'improviste !... (*Haut.*) Je voudrais bien vous parler... vous consulter...

JULIETTE, *vivement.*

Sur notre nouvelle campagne?...

THÉRIGNY.

Dont je vous apporte le plan et les titres.

OSCAR, *troublé.*

Oui... oui... c'est cela.

GÉDÉON, *voyant un domestique qui apporte un plateau.*

Après le café... Aussi bien, j'ai à vous parler d'affaires importantes qui me concernent... et puisque nous voici en famille... Restez, monsieur le notaire... vous n'êtes pas de trop... j'aurai besoin de vous.

JULIETTE.

Vous voulez aussi acheter une campagne?...

THÉRIGNY.

La même, peut-être?...

OSCAR, *vivement.*

Si c'est ainsi... je me retire.

GÉDÉON.

Eh ! non... c'est bien mieux que cela. (*Tout le monde s'assied.* Vous saurez, mes amis, qu'après une jeunesse indéfiniment prolongée, j'éprouve le vague besoin de donner ma démission...

OSCAR.

D'inspecteur des finances...

GÉDÉON, prenant le café.

Non... de ma vie aventureuse et conquérante. Je vote pour la réforme... je me marie!...

OSCAR et JULIETTE.

Vous, mon oncle?

GÉDÉON.

Comme un philosophe!... comme un sage!.. Je ne tiens pas à la fortune.

OSCAR.

Vous qui l'aimiez tant!...

GÉDÉON.

Pas plus que mes autres maîtresses... Comme je renonce à toutes... autant commencer par celle-là... J'avais une trentaine de mille livres de rente, dont l'Opéra m'a absorbé la moitié... le chant et la danse... tour à tour, ou simultanément... Et ce qui me reste, je veux l'offrir à une femme pauvre, mais belle, vertueuse! C'est une économie... La vertu ne coûte rien.

OSCAR.

En vérité!...

GÉDÉON.

C'est comme je vous le dis.

JULIETTE, lui prenant la main.

C'est bien, mon oncle!... très-bien!... Je ne m'y attendais pas.

OSCAR.

Ni moi non plus... Sans dot!

GÉDÉON.

Sans dot!... Je n'en veux pas... Qu'est-ce que de l'or... de l'argent... des billets de banque... des inscriptions de rente?... Nous ne voyons que cela au ministère des finances... Mais,

la candeur, l'innocence!... voilà du nouveau dans l'administration!... de l'original, de l'imprévu! Enfin... vous m'approuvez?

OSCAR.

Certainement!

JULIETTE.

Et il nous tarde de voir notre nouvelle tante!

GÉDÉON.

Vous la verrez dès aujourd'hui... Ou, plutôt, vous la connaissez déjà!

OSCAR et JULIETTE.

Est-il possible!

GÉDÉON, à Juliette.

Bien mieux encore!.. Elle dépend de vous, ou plutôt de votre mari... car c'est sa pupille...

JULIETTE, OSCAR et THÉRIGNY, à la fois.

Athénaïs!...

(Tous se lèvent, excepté Gédéon.)

GÉDÉON, les regardant.

Eh bien! vous voilà tous trois stupéfaits!...

THÉRIGNY.

Monsieur...

JULIETTE, le retenant, et à demi-voix.

Silence!...

OSCAR.

Quoi! mon oncle... Athénaïs de Beauregard...

GÉDÉON.

Que j'ai vue à Paris, et que je trouve charmante!...

OSCAR.

Est la... jeune personne...

GÉDÉON.

Que je veux épouser... que je demande en mariage...

OSCAR.

A moi!.. (A part.) Ah! c'en est trop!... car après tout, c'est mon oncle... (Haut.) Et je ne puis souffrir... je ne puis consentir...

GÉDÉON.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

OSCAR, troublé.

Parce que... parce que...

GÉDÉON, le pressant.

Eh bien! achève!

OSCAR, à part.

Il ne voit pas... il ne comprend pas... On a beau lui faire des signes... (Haut.) Parce que la différence d'âge et de caractère...

GÉDÉON.

Ça ne te regarde pas.

OSCAR.

Feront... qu'indubitablement... il arrivera malheur!...

GÉDÉON.

Ça me regarde... Et si tu hésites encore, après les services que je t'ai rendus...

JULIETTE.

Lesquels?

OSCAR, à sa femme.

Aucun... (A Gédéon.) Je voulais seulement, dans votre intérêt... vous dire... vous apprendre... que c'était... (A voix basse.) c'était elle!...

GÉDÉON, avec impatience.

Qui donc?

OSCAR, à voix basse.

La grotte mystérieuse... le ruban bleu...

GÉDÉON, stupéfait.

Et cerise !... O ciel!...

JULIETTE, vivement.

Qu'y a-t-il?... Vous changez de couleur?...

GÉDÉON.

Du tout! la couleur n'y fait rien. Mais... votre mari... qui, sans doute... se trompe... prétend... ou plutôt me donne à entendre...

OSCAR, voulant le faire taire.

Mon oncle!...

GÉDÉON.

Qu'on accusait cette jeune personne de quelque étourderie... quelque légèreté...

THÉRIGNY, s'avançant près d'Oscar.

C'est une imposture! et je défie M. Bonnivet, ou qui que ce soit, de citer le moindre fait...

OSCAR, à part.

A l'autre, maintenant!... (Haut.) Permettez, j'ai dit que e croyais...

GÉDÉON.

Alors, tu n'es donc pas sûr?...

OSCAR.

Si vraiment!...

THÉRIGNY.

Alors... monsieur... vous m'en donnerez à l'instant même.. des preuves...!

OSCAR.

Je ne le puis... Écoutez-moi...

THÉRIGNY.

Je n'écouterai rien... vous parlerez...

JULIETTE.

Eh ! oui, monsieur, il faut parler !...

TOUS.

Parlez ! parlez !...

OSCAR, *à part.*

Dieu ! quelle situation !... (*Haut.*) Eh bien ! je ne sais rien... Épousez, mon oncle, épousez !

GÉDÉON.

Non, non, tu parleras !...

OSCAR.

Je ne connais rien... personnellement... mais j'ai entendu dire... vaguement... confusément... et mon oncle aussi... qu'il y a quelques mois, dans un parc... une rencontre... un hasard innocent...

JULIETTE, *vivement et riant.*

N'est-ce que cela ?... Calmez-vous... je sais ce que c'est...

OSCAR, *à part, avec effroi.*

Ah ! mon Dieu !...

JULIETTE.

Je croyais que cette plaisanterie ne serait jamais sue...

OSCAR, *étonné.*

Une plaisanterie !...

JULIETTE.

Eh ! oui, monsieur... Mais dès qu'elle prend la moindre gravité, ou peut compromettre quelqu'un... je dois vous apprendre hautement l'anecdote tout entière...

OSCAR, *à part.*

A moi !... Voilà qui est curieux !...

JULIETTE.

Athénaïs, qui me confiait tout... me raconta un jour qu'elle avait trouvé dans son panier à ouvrage...

OSCAR, bas, à Gédéon.

C'est bien cela !...

JULIETTE.

Une lettre d'amour !... une lettre où l'on osait lui demander un rendez-vous !...

GÉDÉON.

Et cette lettre...

JULIETTE.

Je ne l'ai pas lue... Dans un premier mouvement d'indignation, Athénaïs l'avait jetée au feu.

OSCAR, à part.

Je suis sauvé !...

JULIETTE.

Et, par discrétion, ou par égard, elle ne voulut jamais me nommer le coupable...

OSCAR, à part.

Très-bien !...

JULIETTE.

Mais, moi, je voulais qu'il fût découvert et confondu !... et sans en rien dire à Athénaïs... le soir... car c'était le soir...

OSCAR, à part.

Elle croit me l'apprendre !...

JULIETTE.

Et par une nuit d'orage... j'envoyai au rendez-vous désigné une personne de confiance...

GÉDÉON.

Eh ! qui donc ?

JULIETTE.

Manette... ma servante...

OSCAR.

Grand Dieu !... quoi ! c'était...

GÉDÉON, riant.

Délicieux !...

JULIETTE.

Oui, messieurs... Mais le temps était si affreux... que le séducteur avait manqué au rendez-vous... à ce que nous a dit Manette... et elle revint sans avoir trouvé personne.

OSCAR, à part.

La menteuse !...

GÉDÉON, riant.

Ah ! c'est impayable ! parce que mon neveu, qui croyait..

JULIETTE, vivement.

Quoi donc ?

OSCAR, vivement, à voix basse.

Silence !...

GÉDÉON, se reprenant et riant toujours.

Qui croyait... devoir me refuser son consentement... à moi, son oncle... et pour l'honneur de la famille... C'est bien... c'est très-bien ! c'est d'un bon neveu !... Mais, maintenant, l'orage, la grotte mystérieuse, la grotte d'Énée et de Didon... tout est expliqué... Et, alors, plus d'empêchements, plus d'obstacles... Tu ne peux plus me refuser ta signature et ta bénédiction de tuteur...

OSCAR, avec impatience.

Eh ! non, sans doute !...

THÉRIGNY.

Grand Dieu !... (A Juliette, à voix basse.) Vous l'entendez...

JULIETTE, de même.

Certainement.

GÉDÉON, bas, à Oscar.

Alors, dépêchons-nous... car l'empressement du petit notaire à te demander tout à l'heure des explications... m'est plus suspect... que tout le reste.

OSCAR, de même.

Vous croyez?...

GÉDÉON, de même.

Je m'y connais mieux que toi... (Haut.) Passons dans ton cabinet, jeter le projet de contrat, que monsieur rédigera dans la forme... car moi, qui suis riche... j'entends tout partager avec ma femme, qui ne l'est pas.

JULIETTE.

C'est trop généreux !

GÉDÉON.

Ainsi, monsieur le notaire, donation mutuelle... régime de la communauté, acquêts de la communauté, et autres protocoles auxquels je n'entends rien... Arrangez tout cela pour le mieux.

OSCAR, à part, plongé dans ses réflexions.

C'était Manette !...

GÉDÉON, qui s'est rapproché de la porte du cabinet.

Eh bien !... viens-tu?

OSCAR, toujours rêvant.

Oui, mon oncle.

GÉDÉON.

O Oscar !... je t'attends !...

OSCAR, tressaillant.

Hein?... quoi !... (A demi-voix.) Est-il possible de faire de ces plaisanteries-là...

GÉDÉON.

Je t'ai dit que j'étais pressé... j'ai une visite à faire aux autorités... Adieu, ma nièce... à tantôt... Et toi, mon neveu et mon tuteur... respectable tuteur !... hâtons-nous !...

(Il sort avec Oscar par la porte à droite.)

SCÈNE III.

JULIETTE, THÉRIGNY.

THÉRIGNY.

Eh bien! madame?...

JULIETTE.

Eh bien! monsieur?...

THÉRIGNY.

Votre mari consent...

JULIETTE.

A qui la faute?... A vous!... car, d'abord, il refusait... et c'est vous qui, par vos explications...

THÉRIGNY.

Pouvais-je ne pas les demander?... pouvais-je seulement laisser planer l'ombre d'un soupçon sur celle que j'aime!...

JULIETTE.

Non, sans doute... L'intention était noble et louable... mais dans le monde, ce sont toujours les bonnes intentions qui nous perdent.

THÉRIGNY.

J'ai donc eu tort?

JULIETTE.

Un tort qui vous vaut mon estime et ma protection!...

THÉRIGNY.

Vous êtes bien bonne... mais, en attendant, voilà un rival!...

JULIETTE.

Qui a cinquante ans!...

THÉRIGNY.

Et quinze mille livres de rente... et une noblesse... un désintéressement...

JULIETTE.

Que je ne comprends pas, et qu'il n'a jamais eus... C'est jouer de malheur!...

THÉRIGNY.

C'est fait pour moi... Car, enfin, votre mari lui a formellement donné sa parole...

JULIETTE.

Qu'il lui était impossible de refuser... Mais il se peut qu'il la retire.

THÉRIGNY.

Et qui pourrait l'y contraindre?... Qui pourrait nous sauver?...

JULIETTE, souriant.

De nouveaux alliés.

(Elle sonne.)

THÉRIGNY.

Que faites-vous?

JULIETTE.

Je sonne Manette, ma femme de chambre.

THÉRIGNY.

Celle que vous avez envoyée à ce rendez-vous?

JULIETTE.

N'en croyez pas un mot... Manette est une honnête fille... qui ne va à aucun rendez-vous, pas même par procuration.

THÉRIGNY.

Et pourquoi, alors, avez-vous dit?...

JULIETTE.

Pourquoi?... Parce que le mensonge rapporte souvent plus que la vérité... Vous en aurez la preuve...

SCÈNE IV.

Les mêmes, MANETTE.

MANETTE.

Les caisses à chapeaux que madame attendait de Paris viennent d'arriver...

JULIETTE.

C'est bien... c'est bien... je les verrai plus tard.

THÉRIGNY.

Ah ! madame... un pareil sacrifice !...

JULIETTE, *souriant.*

Oui, il y a comme cela, dans la vie, des moments d'héroïsme... l'amitié d'abord. (*Haut.*) Approche ici, Manette... Te plais-tu chez moi ? et tiens-tu à y rester ?

MANETTE.

Si on peut demander cela !... La meilleure maison de la ville... Et madame est si généreuse et si bonne !... Pas d'humeur, pas de caprices... et cependant, plus que personne elle aurait droit d'en avoir... Je m'en rapporte à monsieur...

JULIETTE, *souriant.*

Je te remercie ! (*Froidement.*) Crois-tu aussi que je sois réellement la maîtresse ?

MANETTE, *vivement et étendant la main.*

Oui... quoique ça n'en ait pas l'air ; car monsieur, qui a le pouvoir et l'autorité en main, ne commande jamais que ce que madame a dans l'idée.

JULIETTE.

Très-bien !

MANETTE.

Et c'est si bien, que ce sera ainsi dans mon ménage... quand j'aurai épousé Chanteloup.

JULIETTE.

A merveille!... Mais pour épouser Chanteloup, écoute-moi bien, il faut aujourd'hui m'obéir de point en point.

MANETTE.

C'est facile...

JULIETTE.

Sans répliquer, sans raisonner, et sans rien demander.

MANETTE.

C'est plus difficile, parce que j'aime à savoir... mais c'est égal.

JULIETTE.

Tu vas aller trouver ton maître, qui est dans son cabinet avec son oncle, à écrire un contrat de mariage... Tu t'approcheras de lui doucement, et tu lui diras à voix basse : « Je ne veux pas que ce mariage ait lieu, je vous le défends. »

MANETTE.

Moi!

JULIETTE.

Toi-même!

MANETTE.

J'irais dire à mon maître, à monsieur votre mari, que je respecte et que j'honore...

JULIETTE, *sévèrement.*

Tu le lui diras, ou sinon...

MANETTE.

Mais quand j'aurais cette audace... comment imaginer qu'il pourra m'entendre sans me mettre à la porte?

JULIETTE, *froidement.*

Il t'écoutera avec égards...

MANETTE.

Moi!

JULIETTE.

Toi-même!... Et, s'il résistait, tu ajouteras : « Je vous le défends, ou je dis tout! »

MANETTE, vivement.

Il y a donc un secret ?

JULIETTE, sévèrement.

Déjà!... Et nos conditions ?

MANETTE.

Ce n'est pas curiosité... mais dans l'intérêt de madame. Ce qu'elle me charge de dire...

JULIETTE.

Est facile à retenir : « Je vous le défends... »

MANETTE.

« Ou je dis tout!... » Ça suppose que je sais quelque chose... et si je ne sais rien...

JULIETTE.

Cela produira exactement le même effet... Va vite, obéis.

MANETTE, s'approchant du cabinet.

Oui, madame... C'est égal, voilà une commission bien extraordinaire... J'aurais autant aimé que madame s'en chargeât elle-même. (Voyant la porte qui s'ouvre et retournant près de Juliette.) Le voici.

JULIETTE.

Raison de plus... Dis ce que je t'ai dit, rien de plus, rien de moins!... et ne sors pas de là... (A Thérigny.) Nous, monsieur, occupons-nous de choses plus importantes.

THÉRIGNY, étonné.

De quoi donc ?

JULIETTE.

De cette maison de campagne dont nous n'avons pas encore parlé... et c'est là pourtant l'essentiel.

THÉRIGNY.

A vos ordres, madame...

(Tous deux s'assoient près de la table à gauche, examinant les titres et les plans de la propriété.)

SCÈNE V.

THÉRIGNY et JULIETTE, à gauche, MANETTE, OSCAR, sortant du cabinet à droite.

OSCAR, parlant à la cantonade.

Eh ! oui, mon oncle... soyez donc tranquille, tout sera rédigé comme vous l'entendez. (A part.) Je n'ai jamais vu un empressement pareil. (Apercevant Manette.) Ciel ! Manette !... c'est la première fois que je la revois depuis que je sais, à n'en pouvoir douter, que... que c'est elle... Et se retrouver ainsi face à face !...

MANETTE.

Monsieur !

OSCAR, à part.

Ah ! mon Dieu ! elle approche !... Et ma femme qui est là...

MANETTE, avec embarras.

Monsieur...

OSCAR.

Plus de doute, elle veut me parler. (La regardant.) Et quel trouble !... quelle agitation !... Je n'avais jamais remarqué... (Haut, à Manette.) Je suis en affaires.

MANETTE.

Je n'ai qu'un mot à dire à monsieur.

OSCAR, à part.

Si je refuse... elle est capable de faire une scène. (Lui fai-

sant signe d'avancer près de lui, au bord du théâtre, à droite.) Me voici !

MANETTE, à part.

Voilà le moment !... Comment est-ce que je vais m'y prendre ?

OSCAR, baissant les yeux et à demi-voix.

De quoi s'agit-il, Manette ?

MANETTE.

C'est que... (A part.) Je n'oserai jamais !.. (Haut.) C'est que... je... je viens prévenir monsieur que les percepteurs de la banlieue l'attendent au jardin.

OSCAR.

C'est bien !... (A part.) Je respire ! (Haut.) Je vais m'y rendre...

(Il fait quelques pas.)

MANETTE.

Monsieur...

OSCAR, se retournant.

Il y a autre chose, Manette ?

MANETTE.

Justement... Non pas que je veuille manquer de respect à monsieur, qui doit savoir si je lui ai jamais parlé...

OSCAR, à demi-voix et vivement.

Non, Manette, non, je vous rends justice... et jusqu'à ce jour, j'apprécie votre discrétion... Mais dans ce moment, voyez-vous, j'ai des affaires à traiter avec M. Thérigny... un contrat de mariage...

MANETTE.

Précisément, c'est pour cela.

OSCAR, étonné.

Pour ce mariage ?...

MANETTE.

Oui monsieur. (*A part.*) Ma foi tant pis... (*A demi-voix.*) Il ne peut pas avoir lieu, je vous le défends !

OSCAR, *atterré.*

O ciel !

MANETTE, *à part.*

Voilà le mot lâché !... Il va être furieux !

OSCAR, *bas.*

Vous me le défendez ? Manette... que signifient ces nouvelles prétentions, ces manières, ces exigences intolérables ? Et dans quel but, quelles raisons ?

MANETTE, *de même.*

Mes raisons, mes raisons... je vous le défends, je ne sors pas de là !

OSCAR.

Mais encore...

MANETTE.

Ou je dis tout !

OSCAR.

Plus bas... plus bas, malheureuse !

MANETTE, *à part.*

Tiens !... on dirait qu'il a plus peur que moi.

OSCAR.

Certainement, je ne demanderais pas mieux ; mais mon oncle, qui est chez le préfet... et à qui j'ai promis...

MANETTE.

Dame ! voyez... Je dis tout !.. je dis...

OSCAR, *bas et vivement.*

C'est bien, c'est convenu... mais, tais-toi ! (*A part.*) Et ne pas oser la mettre à la porte, et me voir dans sa dépendance !

JULIETTE, *se levant.*

Qu'est-ce donc ?

OSCAR, montrant Thérigny.

C'est... ce... projet de contrat que j'apportais à monsieur.

JULIETTE.

Et c'est là ce qui vous trouble à ce point?

OSCAR, regardant Manette.

Certainement, parce que depuis la promesse faite à mon oncle... j'ai pensé, j'ai réfléchi que malgré sa fortune... il était d'un âge tel, que c'était compromettre le bonheur d'Athénaïs.

THÉRIGNY, avec joie.

O ciel!

JULIETTE.

C'est ce que nous disions.

OSCAR.

Et si vous pouvez m'aider à faire comprendre à mon oncle... Qu'est-ce que je demande, moi? (Regardant toujours Manette.) que tout se passe à l'amiable et sans bruit... et que tout le monde soit satisfait.

JULIETTE.

A merveille! Je m'en charge, et dès qu'il sera rentré... Mais vos percepteurs qui vous attendent au jardin...

OSCAR.

J'y vais. (S'approchant de Manette pendant que Thérigny et Juliette serrent les papiers qu'ils ont laissés sur la table à gauche.) Es-tu contente, despote?

MANETTE, à part.

Ah! une idée!... (Haut.) Pas tout à fait... et si pour mon mariage à moi, mes gages pouvaient seulement être augmentés d'une centaine de francs...

OSCAR.

Quoi! tu voudrais encore?...

MANETTE.

Oui, vraiment... ou je dis tout!

OSCAR, *vivement.*

C'est bon... cinq cents, six cents francs ; mais, tais-toi! (*A part.*) O ma dignité d'homme! (*A Juliette, qui le regarde.*) Je vais au jardin.

(*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, JULIETTE, MANETTE.

MANETTE, *le regardant sortir.*

Tiens, tiens, c'est-y drôle!

THÉRIGNY.

Ah! madame, c'est magique, c'est incompréhensible!

JULIETTE.

Qu'importe? si vous êtes heureux sans comprendre! Mais vous n'avez pas de temps à perdre, suivez mon mari, et sans lui donner le temps de respirer... demandez-lui hardiment sa pupille en mariage.

THÉRIGNY.

Moi!

JULIETTE.

Il faut qu'à son retour votre rival trouve la place prise.

THÉRIGNY.

Et le moyen?... Je peux bien me mettre sur les rangs... Mais forcer M. Bonnivet à m'agréer!

JULIETTE.

Cela me regarde ; je vais m'en occuper, ainsi que de mes affaires, que j'ai un peu négligées pour vous.

THÉRIGNY.

Ah! madame, que de reconnaissance!

JULIETTE.

Allez, allez vite.

(*Thérigny sort après lui avoir baisé la main.*)

SCÈNE VII.

MANETTE, JULIETTE.

JULIETTE, *allant s'asseoir à la table à droite et écrivant.*

Oui, quelques mots seulement de cette écriture inconnue, qu'il reconnaîtra sans peine.

MANETTE, *qui se tient debout près d'elle, et qui plusieurs fois a essayé de parler.*

Madame...

JULIETTE, *toujours écrivant.*

Eh bien?

MANETTE.

Est-ce qu'on ne pourrait pas savoir... un peu, rien qu'un peu!

JULIETTE.

Impossible!... Je t'ai défendu les questions. (*Se levant.*) Mais, écoute ici.

MANETTE, *avec joie.*

Encore quelque chose!... tant mieux.

JULIETTE.

Voici une lettre que tu remettras tout à l'heure, mystérieusement, à monsieur.

MANETTE, *ouvrant le billet qui n'est que plié.*

Ça n'est pas difficile, et dès que vous n'y serez plus...

JULIETTE, *l'arrêtant.*

Non, pendant que je serai là, et sans que je m'en aperçoive.

MANETTE.

Par exemple! voilà qui est trop fort!... Et si vous me disiez, du moins...

JULIETTE.

Silence!... C'est mon mari... songe à nos conventions!

SCÈNE VIII.

JULIETTE, passant à la gauche du théâtre; OSCAR, entrant du fond; MANETTE, se tenant à l'écart, à droite.

OSCAR, avec colère.

Cela n'a pas de nom! c'est comme un fait exprès.

JULIETTE, avec douceur.

Qu'est-ce donc, mon ami?

OSCAR.

Ils semblent tous se donner le mot pour demander Athénaïs en mariage.

JULIETTE, naïvement.

En vérité!... Et qui donc?

OSCAR.

Vous ne vous en douteriez jamais... M. Thérigny, votre notaire!... Qu'est-ce que vous dites d'une pareille prétention?

JULIETTE, froidement.

Moi? rien... Cela vous regarde... Qu'avez-vous répondu?

OSCAR.

Ce qu'on répond quand on ne sait que dire... quand on n'a pas d'idées... et qu'on attend qu'il vous en vienne : Je suis très-flatté, je verrai... j'aurai l'honneur de vous en écrire...

MANETTE, à demi-voix.

Monsieur...

OSCAR, avec impatience.

Encore! (Manette lui montre la lettre qu'elle tient à la main pendant que Juliette remonte le théâtre. — A demi-voix.) Une lettre! devant ma femme!

MANETTE, de même.

Elle ne regarde pas.

OSCAR, de même.

C'est égal, je ne la prendrai pas !

JULIETTE, vivement.

Qu'est-ce ?

OSCAR.

Je dis que je vais tant bien que mal... répondre à ce M. Thérigny.

MANETTE, s'approchant de lui et à demi-voix.

Monsieur, je l'ai mise sur votre bureau.

OSCAR, lui faisant signe de s'en aller.

Eh ! je ne le vois que trop !

MANETTE, en s'en allant.

Dites donc, monsieur... (Lui indiquant la lettre du doigt.) elle est là.

OSCAR, à part.

Cette fille est d'une imprudence et d'une maladresse !...

MANETTE, passant près de Juliette.

Est-ce bien, comme cela ?

(Juliette lui fait signe que oui. — Manette sort par le fond.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, allant s'asseoir à la table et cachant la lettre sous un tas de papiers.

Heureusement, ma femme n'a rien vu... Il y a un dieu pour les maris !

(Juliette qui s'est levée se trouve en ce moment derrière lui.)

JULIETTE.

Eh bien ! monsieur, vous n'écrivez pas ?

OSCAR, avec embarras.

Je... je cherchais une phrase... et une plume !

JULIETTE, lui présentant une plume.

En voici une. (S'appuyant sur l'épaule de son mari.) Je ne vous gêne pas?

OSCAR.

Nullement.

JULIETTE.

Je voulais donc vous dire, pendant que vous écrivez... que cette campagne... celle du préfet, c'est lui-même qui m'en a donné l'idée... car il est très-aimable... très-galant pour moi...

OSCAR, cherchant à sourire.

Oui, l'on croirait presque qu'il vous fait la cour...

JULIETTE, riant.

On croirait juste!... Mais il perd son temps, car je lui ai dit sur-le-champ : « J'aime mon mari, et tant qu'il m'aimera, tant qu'il me sera fidèle... »

OSCAR, à part.

O ciel!

JULIETTE.

Si, par exemple, il en était autrement... oh! alors... (Se reprenant.) Heureusement, il n'est pas question de cela, mais de cette campagne, qui est, dit-il, nécessaire à votre santé...

OSCAR, à part, écrivant toujours.

Elle ne s'en ira pas!

JULIETTE.

Et je suis de son avis, car depuis quelque temps... Et tenez, aujourd'hui, vous n'êtes pas bien!

OSCAR.

En effet... je ne me sens pas à mon aise...

JULIETTE.

Vous le voyez bien... l'air de la campagne... une campagne où vous iriez à votre aise... en calèche!... c'est là ce

qu'il vous faut, et dès que votre santé en dépend... Si vous m'aimez, monsieur...

OSCAR.

Peux-tu en douter ?

JULIETTE, avec tendresse.

Je ne vous quitte pas, d'abord, que vous n'ayez consenti...

OSCAR, à part.

Ah ! on dirait qu'elle devine les moments où je ne peux pas la refuser. (Haut.) Eh bien ! oui, oui... là... j'y consens... je te l'achète... je te la donne !...

JULIETTE, vivement.

Et la calèche aussi ?

OSCAR, avec impatience.

Et la calèche aussi.

JULIETTE.

Ah ! que vous êtes bon ! que vous êtes aimable !... Je vais le dire à tout le monde... à commencer par le notaire, qui est toujours ici, parce qu'il attend votre réponse.

OSCAR.

Dont je n'ai encore pu écrire deux lignes de suite.

JULIETTE.

C'est juste... je vous empêche... Adieu, mon ami.

OSCAR.

Adieu, ma bonne.

JULIETTE.

Je vous laisse... Adieu, Oscar.

OSCAR.

Adieu, Juliette.

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

OSCAR, puis GÉDÉON.

OSCAR, respirant.

Enfin!... (Cherchant la lettre sous les papiers.) Voyons donc ce que cette malheureuse peut m'écrire...

GÉDÉON, entrant par le fond.

Me voici!... Vivent la joie et le plaisir! Je viens de voir le préfet et les autorités locales, à qui j'ai fait part de mon mariage...

OSCAR.

Ah! mon Dieu!... impossible!... impossible, à présent.

GÉDÉON.

Qu'est-ce que tu me dis là?

OSCAR, lui donnant la lettre.

Lisez, mon oncle... lisez ce billet de Manette.

GÉDÉON.

« O Oscar!... » L'écriture de ce matin...

OSCAR.

Ce que c'est que d'apprendre à écrire aux femmes de chambre!

GÉDÉON, lisant.

« O Oscar! M. Thérigny, le jeune notaire dont Chanteloup est le remplaçant... »

OSCAR.

C'est vrai!...

GÉDÉON, lisant.

« M. Thérigny me promet trois mille francs s'il épouse mademoiselle Athénaïs... » Quand je le disais qu'il en était amoureux!...

OSCAR.

Qu'est-ce que cela me fait? Lisez toujours!

GÉDÉON, lisant.

« Je vous prie donc, sans vous commander... »

OSCAR.

Quel style!

GÉDÉON.

« De la lui donner pour femme dès aujourd'hui... sinon... je dis tout à la vôtre. »

OSCAR.

Elle dit tout!... Vous l'entendez. Quel éclat!... quel bruit!... quel scandale! Et le chapitre des représailles, dont ma femme me parlait tout à l'heure...

GÉDÉON.

Laisse-moi donc tranquille!

OSCAR.

Et pour mon honneur, pour le repos de mon ménage... il faut absolument...

GÉDÉON.

Que je renonce au mien.

OSCAR.

Non! Mais si vous tenez à vous marier, il y a tant d'autres femmes! Pourquoi vous obstiner à celle-là, que vous connaissez à peine, et qui est sans fortune?

GÉDÉON.

Sans fortune!... (Avec une voix concentrée.) Elle a cinq cent mille francs!

OSCAR, vivement.

Du tout! ce n'est pas elle qui a hérité, c'est son cousin...

GÉDÉON, appuyant.

C'est-à-dire... c'était...

OSCAR.

Que dites-vous?...

GÉDÉON.

Il y a trois semaines, dans un duel à New-York pour une danseuse de l'Opéra qui révolutionne le congrès... il a reçu un coup d'épée... sans testament !

OSCAR.

Vous en êtes sûr?

GÉDÉON.

J'étais aux Affaires Étrangères hier quand la nouvelle est arrivée... Pas d'autres parents, pas d'autre héritière qu'Athénaïs!

OSCAR.

Je comprends maintenant le désintéressement et la donation mutuelle...

GÉDÉON.

Tu l'as dit, et si tu me manques de parole, je ne suis plus obligé de tenir la mienne ni de garder le silence avec ta femme!

OSCAR, effrayé.

Mon oncle!...

GÉDÉON.

Décide-toi!

OSCAR.

Et que voulez-vous que je fasse?... Comment me soustraire à la domination de ce tyran domestique... enhardi par ma faiblesse?

GÉDÉON.

Rien de plus simple!... Le texte même de cette lettre prouve qu'il ne s'agit que d'une surenchère.

OSCAR.

Allons donc!

GÉDÉON.

Comme dans toutes les affaires de conscience! Pour trois mille francs... elle est du parti opposé... En lui en donnant quatre, elle sera du nôtre... et gardera le silence...

OSCAR.

Vous croyez?...

GÉDÉON.

Je m'en charge, je prends tout sur moi.

OSCAR.

Ah! mon oncle, mon bon oncle!... que de reconnaissance... Je suis seulement fâché de vous mettre ainsi en frais...

GÉDÉON.

Du tout... Ce n'est pas moi... c'est toi que cela regarde, et comme j'ai de l'argent à toi...

OSCAR.

Il me semble, cependant...

GÉDÉON.

Quoi donc?

OSCAR.

Qui est-ce qui veut se marier?... C'est vous!...

GÉDÉON.

D'accord... Mais, qui est-ce qui a fait la faute? C'est toi!... Qui est-ce qui doit la payer? C'est toi!

OSCAR.

Permettez...

GÉDÉON.

La voici!

SCÈNE XI.

MANETTE, OSCAR, GÉDÉON.

MANETTE.

Monsieur! monsieur!

OSCAR.

Encore un événement!

GÉDÉON.

Silence et attention!

MANETTE.

Mademoiselle Athénaïs qui arrive... Elle est avec madame, qui me charge de vous en prévenir.

GÉDÉON, bas, à Oscar.

Tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... (Haut.) C'est bien, Manette, approche ici.

MANETTE, approchant.

Monsieur a besoin de moi?...

GÉDÉON.

Oui. (Bas, à Oscar, en examinant Manette.) Je n'avais pas remarqué... elle est très-gentille, cette petite... Coquin!... tu n'es pas malheureux!...

OSCAR, bas.

Mon oncle, pouvez-vous avoir de pareilles pensées?... (La regardant de côté.) Le fait est qu'elle n'est pas mal! (Se reprenant.) Avancez, avancez, Manette, mon oncle veut vous parler.

MANETTE, passant entre eux deux.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?

OSCAR, après un instant de silence.

J'ai lu votre lettre, Manette.

MANETTE.

Ah! vous l'avez lue?...

GÉDÉON, froidement.

Il l'a lue...

MANETTE.

Il l'a lue?

GÉDÉON.

Et moi aussi.

OSCAR.

Je ne vous fais pas de reproches.

MANETTE.

Vous êtes bien bon, monsieur.

OSCAR, timidement.

Ce qui est passé... est passé, Manette.

GÉDÉON.

N'en parlons plus!

MANETTE.

Ce n'est pas moi qui en ai parlé.

OSCAR.

Vous m'avez dit cependant: Je dirai tout.

MANETTE.

Je l'ai dit, c'est vrai!

GÉDÉON.

Mais elle n'en fera rien... car elle tient à épouser Chanteloup.

MANETTE.

Certainement.

GÉDÉON.

Et nous lui offrons...

OSCAR.

D'abord, six cents francs de gages...

MANETTE.

C'est convenu.

GÉDÉON.

Et, de plus, quatre mille francs.

MANETTE, stupéfaite.

Hein !... A moi... quatre mille francs?...

GÉDÉON.

Comptant.

(Il ouvre son portefeuille.)

OSCAR.

Si tu te tais... si tu ne dis rien.

GÉDÉON.

Si tu gardes un silence inviolable.

MANETTE, étendant la main.

Ah ! pour ce qui est de ça... Mais ce n'est pas possible !...

GÉDÉON, les lui présentant.

Les voici.

OSCAR, à demi-voix.

Mais tu promets de te taire?... tu en sens la nécessité ?

GÉDÉON, de même.

Mieux que nous, encore... puisqu'elle va se marier. Ainsi, pas un mot...

OSCAR.

Pas un mot...

MANETTE.

Je le jure !... et si un seul m'échappe...

GÉDÉON.

Cela suffit.

MANETTE, à Oscar.

Vous me connaissez.

OSCAR, avec joie.

Embrasse-moi. (La repoussant.) Non... embrasse mon oncle...

GÉDÉON.

Très-volontiers... car je te dois mon mariage...

OSCAR.

Et moi, mon repos... je n'ai plus rien à craindre. Je retrouve ma dignité d'homme, mon autorité de mari.

GÉDÉON.

Tu les as reconquises!

OSCAR.

Mais, comme vous le disiez, mon oncle, les conquêtes coûtent cher!... C'est égal.

GÉDÉON.

Tu dois en user!...

OSCAR.

Et parler en maître!... Je vais chez ma femme!

GÉDÉON.

Et moi, chez le notaire... chez l'autre.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

MANETTE, seule, restant immobile au milieu du théâtre.

Et n'y rien comprendre! N'importe! (Élevant en l'air la main qui tient les billets.) O Chanteloup!... Courons lui dire tout ce que je sais... ça ne sera pas long!...

(Elle sort.)





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, MANETTE.

MANETTE.

Oui, madame, oui, vous aviez bien raison en me disant que je m'enrichirais, que j'épouserais Chanteloup.

JULIETTE.

Je suis ravie d'en être cause.

MANETTE.

Vous, madame, et puis monsieur, qui, d'abord, a doublé mes gages.

JULIETTE.

En vérité?...

MANETTE.

Et puis, monsieur votre oncle, qui, après avoir lu ma lettre, c'est-à-dire la vôtre, m'a donné quatre mille francs... pour garder le silence que vous m'avez recommandé.

JULIETTE.

Je comprends ! Et tu as accepté cet argent ?

MANETTE.

En honnête fille, décidée à le gagner.

JULIETTE, riant.

Très-bien... Je m'en vais te donner, alors...

MANETTE.

Encore une lettre?... Je ne demande pas mieux !

JULIETTE.

Non !... De nouvelles instructions pour répondre...

MANETTE.

Oh ! non, madame...

JULIETTE.

Je veux te charger seulement de dire...

MANETTE.

Je ne peux pas... Je suis obligée de virer de bord ; nous ne pouvons plus marcher de compagnie.

JULIETTE.

En quoi cela?

MANETTE.

Avec vous, il faut dire ; avec eux, il ne faut pas dire. Vous comprenez, alors, que pour gagner mes nouveaux gages... je ne peux plus me charger de rien... que de me taire, si ça peut vous rendre service... parce que ça rentre dans mes engagements.

JULIETTE.

C'est juste ! Voilà mademoiselle Manette passée dans les rangs ennemis !

MANETTE.

Je prie madame de ne pas m'en vouloir !

JULIETTE.

En aucune façon.

MANETTE.

Je viens de parler à Chanteloup de mes quatre mille francs, dont il est resté stupéfait, parce que me voilà plus riche que lui... et ce qu'il voudrait, maintenant, ce serait de quitter le service et d'entrer ici, avec moi, à celui de madame.

JULIETTE.

En vérité !

MANETTE.

Je n'en ai pas encore parlé à monsieur... cela ira tout seul.

JULIETTE.

Voyez-vous cela !

MANETTE.

Mais cela dépend aussi de madame... et si elle voulait seulement dire quelques mots à Chanteloup... une bonne parole...

JULIETTE.

Moi, Manette, je suis comme vous, je suis vouée au silence... et pour cause !

MANETTE.

Oh ! je suis sûre que non...

JULIETTE.

Vous vous trompez...

MANETTE.

Madame est si bonne qu'elle consentira... sans cela et malgré moi...

JULIETTE.

Vous me quitterez ?

MANETTE, vivement.

Oh ! non, madame, parce que l'affection... le dévouement... mais... (Timidement et baissant les yeux.) je dirai tout.

JULIETTE.

Oui-dà !... (A part.) Je suis prise à mon tour. (Haut.) Et que direz-vous, s'il vous plaît ?

MANETTE.

Je dirai à monsieur que c'est vous qui m'avez dit de lui dire : « Je dirai tout, tout !... »

JULIETTE, à part.

Elle a raison... cela seul en dirait beaucoup. (Haut.) C'est bien, Manette. Où est M. Chanteloup ?

MANETTE.

A sa caserne... à une demi-lieue d'ici... mais j'irai le chercher.

JULIETTE.

Je vous le permets... Allez, et, ce soir, je rendrai réponse à vous et à lui...

MANETTE.

J'y vais à l'instant. (Timidement.) Je savais bien que madame comprendrait...

JULIETTE, à Manette, qui sort.

A merveille ! je comprends ! (A elle-même.) je comprends qu'il faut se hâter de frapper les grands coups, ou Manette deviendrait la maîtresse de la maison.

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE.

THÉRIGNY.

Ah ! madame !...

JULIETTE.

Eh bien ? quelles nouvelles ?

THÉRIGNY.

Désastreuses... Je me rendais chez votre mari pour savoir de lui cette réponse que j'attendais ! Il n'était pas seul ! Lui, votre oncle et mon confrère le notaire causaient avec tant de vivacité et d'abandon, qu'au moment où j'ouvrais la porte de son cabinet, ces paroles sont arrivées jusqu'à moi : « Oui, mon oncle, Athénaïs est maintenant à vous ! Je suis « fort, je suis brave !... je ne crains plus rien !... » Ma présence l'a empêché de continuer, mais il a dit cela.

JULIETTE.

Et, malheureusement, il a dit vrai ! La fortune nous abandonne, tout nous trahit... (Souriant.) excepté Athénaïs que je viens de voir et qui est toujours pour nous... Mais Manette, sur laquelle je comptais pour agir sans me compromettre et pour tenir continuellement nos adversaires en échec...

THÉRIGNY.

Elle vous était si dévouée !

JULIETTE.

Elle est passée à l'ennemi, et je ne sais plus que faire !

THÉRIGNY.

Vous qui commandez aux événements et vous jouez des obstacles ! Ne vous ai-je pas vue ce matin, par un pouvoir magique et miraculeux, changer à votre gré les résolutions de votre mari ! Pour cela, il ne faut qu'un mot !

JULIETTE, réfléchissant.

C'est possible ! Et ce mot, si je le disais, le forcerait peut-être à obéir... aujourd'hui encore... mais ce serait pour la dernière fois... Ce mot mystérieux qui fait ma force et par lequel je règne depuis six mois, ne sera pas plus tôt prononcé et connu, que le prestige sera dissipé, le talisman brisé.. enfin, monsieur, c'est abdiquer le pouvoir, et l'on y tient toujours.

THÉRIGNY.

Je ne vous comprends pas.

JULIETTE.

Je l'espère bien ! (Écoutant.) C'est mon mari !

THÉRIGNY, vivement.

Vous nous protégerez... vous me sauverez !

JULIETTE, de même.

C'est tout mon désir... et pourtant... (Avec hésitation.) je ne sais... je ne réponds de rien... mais j'essaierai ! Partez ! partez vite !

THÉRIGNY.

Je n'ai d'espoir qu'en vous !

(Il sort.)

SCÈNE III.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Je n'entends pas qu'il en soit ainsi ! Et Manette, pourquoi n'est-elle pas là quand je la demande ? Pourquoi s'est-elle absentée sans ma permission ?

JULIETTE, à part.

Quelle fermeté dans l'organe ! Thérigny a raison !... Il n'a plus peur ! il a retrouvé l'aplomb et le pouvoir...

OSCAR, avec contentement.

Je renais ! je respire ! je viens de les gronder tous !... Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé ! (Apercevant Juliette.) Ah ! c'est vous, chère amie ?

JULIETTE.

Moi-même... qui viens vous parler d'affaires.

OSCAR.

Je devine ! encore celle de la calèche et de la campagne !

JULIETTE.

Non pas !... celles-là sont accordées.

OSCAR, à part.

Bien malgré moi ! et si, maintenant, c'était à refaire... (Haut et s'asseyant.) Enfin, que voulez-vous, chère amie ? Parlez vite, car j'attends mon oncle, qui va venir avec les actes tout dressés, tout préparés, et qui n'attendent plus que ma signature.

JULIETTE.

Vous êtes donc décidé à ce mariage ?

OSCAR.

Il faut bien en finir!... c'est mon seul parent, c'est mon oncle... c'est ma famille... et pour mille autres raisons...

JULIETTE, vivement.

Lesquelles?

OSCAR.

Des raisons trop longues à vous expliquer, et contre lesquelles il n'y a pas d'objections...

JULIETTE.

Il en est une cependant que je crois assez importante et que nous ne pouvions deviner... c'est que M. Thérigny est aimé!

OSCAR.

Cela ne fait rien à mon oncle.

JULIETTE.

Dans ce moment, où la passion l'empêche de raisonner! mais, plus tard, il se repentira d'avoir épousé malgré elle une jeune personne qui, après tout, est sans avenir et sans fortune.

OSCAR, toujours assis et jouant avec sa tabatière.

Voilà comment les femmes jugent toujours au hasard... (D'un air de supériorité.) C'est qu'au contraire Athénaïs est très-riche.

JULIETTE.

En vérité!

OSCAR, de même.

Une fortune immense... le cousin est mort... elle est seule héritière de cinq cent mille livres!...

JULIETTE, vivement.

Et votre oncle le savait?

OSCAR, vivement.

Il sait toujours ce qu'il fait.

JULIETTE, à part.

Et c'est lui qui l'emporterait... et mon pauvre protégé... si amoureux, si désintéressé !... Ah ! ce n'est pas juste!... Allons, du courage! de la générosité ! et, même au prix de mon pouvoir, sauvons son amour. (Haut et revenant près d'Oscar qui est toujours étendu dans le fauteuil.) Monsieur...

OSCAR, toujours goguenard.

Et bien ! arrivons-nous enfin à cette terrible affaire dont vous avez à me parler ?

JULIETTE.

Oui... oui... m'y voici !... Une affaire très-embrouillée... très-difficile...

OSCAR.

Pour vous autres femmes, qui n'entendez rien à tout cela et vous effrayez de tout... tandis que nous...

JULIETTE.

C'est pour cela que je m'adresse à vous, qui vous en tirerez beaucoup mieux que moi !...

OSCAR.

C'est probable !... Voyons, chère amie, de quoi s'agit-il ?

JULIETTE.

Je vous ai raconté ce matin cette folie... vous savez... la grotte mystérieuse...

OSCAR, à part et se levant vivement.

Ah ! mon Dieu ! nous y voilà encore !

JULIETTE, vivement, à part.

Ah ! mon règne recommence ! (Haut.) L'idée que j'avais eue d'envoyer cette petite Manette...

OSCAR, vivement.

Qui n'y trouva personne... elle vous l'a attesté.

JULIETTE.

Oui... mais il paraît qu'elle m'avait trompée... et la preuve,

c'est qu'aujourd'hui, aujourd'hui même, monsieur, elle a reçu de son séducteur une somme énorme... quatre mille francs.

OSCAR.

O ciel !...

JULIETTE.

Et il paraît que Chanteloup, son prétendu... un soldat...

OSCAR.

Qui revient d'Afrique...

JULIETTE.

A voulu connaître d'où lui venait cette somme... et que la pauvre Manette, effrayée de ses menaces, lui a tout avoué... jusqu'au nom de son séducteur...

OSCAR.

Que vous savez ?...

JULIETTE.

Eh ! mon Dieu ! non... Mais cela ne tardera pas à être public... car dans sa fureur, dans sa jalousie... Chanteloup veut le tuer... Manette me l'a dit... si on ne lui fait entendre raison... Et moi, que voulez-vous que je dise à ce soldat jaloux et brutal ?... Tandis que vous, monsieur...

OSCAR.

Moi ?... De quoi voulez-vous que je lui parle ?

JULIETTE, froidement.

Vous lui parlerez morale, pardon et indulgence envers ceux qui en ont besoin... D'ailleurs, comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes ont seuls l'intelligence et l'habitude des affaires... de celles-là, surtout... (Lui faisant la révérence.) et je vous laisse avec lui.

OSCAR, la retenant.

Ma femme !...

JULIETTE.

Que me voulez-vous ?

OSCAR, avec embarras.

Un mot encore... un seul !...

SCÈNE IV.

JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON.

GÉDÉON.

Me voici !... et tous nos actes, que je t'apporte à signer.

(Il les lui donne.)

OSCAR, les prenant et les gardant à la main.

Tout à l'heure, mon oncle... tout à l'heure... je suis à vous .. J'ai à parler à ma femme...

GÉDÉON.

Affaires de ménage...

OSCAR.

Comme vous dites.

GÉDÉON.

Je les respecte et les honore !... Voilà comme je serai... demain ! Et puisque vous êtes réunis, il vient d'arriver quelqu'un qui désire vous parler à tous les deux... un soldat...

OSCAR.

O ciel !...

GÉDÉON.

Que vient d'amener Manette.

JULIETTE, à son mari.

C'est Chanteloup !...

GÉDÉON.

Lui-même... il monte l'escalier.

OSCAR, bas à Gédéon, pendant que sa femme remonte le théâtre.

Retenez-le... empêchez-le d'entrer, ou tout est perdu !...

GÉDÉON.

Comment cela ?

OSCAR.

Il sait tout !... Une scène effroyable... à laquelle il faut que je prépare ma femme.

GÉDÉON.

Je comprends... Toi qui voulais du drame... en voilà !...

OSCAR, avec impatience.

Eh ! mon oncle...

GÉDÉON.

C'est mon affaire... ça me regarde !...

(Il sort par la porte du fond pendant que Juliette redescend le théâtre.)

JULIETTE, à part.

A nous deux ! maintenant...

SCÈNE V.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, à part, sur le devant du théâtre.

Pas d'autre moyen de salut !... Revenir au classique !... revenir à ma femme... tout lui avouer... D'autant plus que, dans l'instant, elle va tout savoir... (Se retournant vers Juliette, qui fait quelques pas pour sortir.) Chère amie...

JULIETTE.

Eh bien ! vous ne descendez point ?

OSCAR, troublé.

Pas encore... je voulais, avant tout... vous parler... vous consulter...

JULIETTE, lui montrant les papiers qu'il tient à la main.

Sur ce contrat... sur ces papiers que vient de vous remettre votre oncle...

OSCAR, toujours dans le plus grand trouble.

Oui... chère amie... Votre avis, d'abord.

JULIETTE.

En vérité !... vous auriez quelque égard à mes prières ?...

OSCAR.

Moi! Mais tous mes désirs... vous le savez, sont les vôtres... Témoin, ce matin, cette campagne... que j'ai été heureux de vous donner sur-le-champ... sans marchander... Et quant à ce jeune homme... et à son mariage...

JULIETTE.

Est-il possible? Ah! que vous êtes bon et indulgent pour moi!

OSCAR.

Non... non... c'est moi au contraire qui ai besoin de toute ton indulgence...

JULIETTE.

Comment cela !... Expliquez-vous ?

OSCAR.

Ah! c'est là le difficile !... Vois-tu bien, chère amie... je t'ai épousée par amour !... un amour que le temps n'a pas diminué... au contraire !...

JULIETTE.

Eh bien! il n'y a pas de mal à cela...

OSCAR.

Non, sans doute... Mais cela est cause que je t'ai aimée avec un excès... un délire!... une passion exclusive qui était peut-être un tort !

JULIETTE.

C'est possible... mais il n'y a pas encore grand mal !...

OSCAR.

Si vraiment !... Un homme qui est en adoration continuelle

devant sa femme... cela prête au ridicule, surtout en province.

JULIETTE.

En vérité !...

OSCAR.

Et par crainte des épigrammes... par amour-propre... pas autre chose... car, je te le jure, je ne l'aimais pas!...

JULIETTE.

Comment ! monsieur?...

OSCAR, *vivement.*

Un instant d'erreur et d'oubli... un seul instant... qui m'a pour jamais enlevé le repos!... Et la preuve, c'est qu'aujourd'hui... de moi-même, et sans que rien m'y obligeât... accablé d'inquiétudes et de remords... j'ai mieux aimé tout avouer, et venir à tes pieds...

(*Il se jette à ses genoux.*)

JULIETTE, *froidement.*

Relevez-vous, monsieur...

OSCAR.

Quoi! pas un regard de colère!... et ce pardon...

JULIETTE, *de même.*

M'est d'autant plus facile que votre franchise autorise la mienne... et que, maintenant, je puis sans crainte vous dire à mon tour : Et moi aussi je suis coupable!...

OSCAR, *se relevant.*

Hein?...

JULIETTE.

Jamais, sans vos aveux de tout à l'heure, vous n'auriez connu mon fatal secret!... jamais je n'aurais osé vous avouer que je vous avais trompé... et depuis longtemps...

OSCAR.

Qu'est-ce que cela signifie?...

JULIETTE.

Qu'il y a des ménages où l'on s'entend malgré soi !... Et entre nous, vous le voyez... il y avait encore sympathie!...

OSCAR.

Tu me trompes... tu n'es pas coupable !...

JULIETTE.

Bien plus que vous, monsieur !... car vous m'avez trompée, dites-vous, pour une personne que vous n'aimiez pas, et moi pour quelqu'un que j'aimais et que j'aime encore!...

OSCAR.

Comment !... la préfecture...

JULIETTE, vivement.

Non, monsieur !... un autre!...

OSCAR.

Quoi !... là... sous mes yeux!... Et depuis quand ?

JULIETTE.

Il y a six mois, à peu près...

OSCAR, à part.

A la même époque que moi !

JULIETTE.

On me demandait, par une lettre brûlante, un rendez-vous...

OSCAR.

Comme moi!...

JULIETTE.

On m'indiquait, à la nuit tombante... la grotte du parc...

OSCAR.

Comme moi!...

JULIETTE.

A dix heures...

OSCAR.

Ah! ce n'est pas possible!... Ma femme, vous vous moquez de moi!...

JULIETTE.

Depuis six mois entiers...

OSCAR, lui sautant au cou.

Quel bonheur!... Et Manette?...

JULIETTE.

C'était moi...

OSCAR, tombant à genoux en poussant un cri.

Ah!... demande... ordonne... Désormais obéissance absolue...

JULIETTE.

C'est ce que je voulais... pas autre chose!...

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, sortant de la porte à gauche; JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON, accourant par le fond.

GÉDÉON.

Aux genoux de sa femme!... L'imprudent!... (Bas à Oscar.) Tais-toi!... tais-toi!...

OSCAR.

Non, mon oncle, j'ai tout avoué...

GÉDÉON.

Est-ce qu'on avoue jamais? Chanteloup ne savait rien...

OSCAR.

Mais, ma femme sait tout.

GÉDÉON.

Est-il possible?

OSCAR, à demi-voix et montrant Juliette.

Eh! oui... « O Oscar, je t'attends... »

GÉDÉON.

Quoi! c'était...

JULIETTE.

Vous étiez contre moi, mon oncle, et après la guerre... (je crois, du moins, qu'on agissait ainsi au temps de l'Empire) c'était toujours aux dépens de l'ennemi que le vainqueur récompensait et enrichissait ses alliés... (A Thérigny.) Monsieur Thérigny, vous épouserez Athénaïs, puisque mon mari y consent...

GÉDÉON.

Comment! morbleu!

JULIETTE.

Et vous aussi, mon oncle... car il est aimé... Chacun son tour!... Après tant de succès et de conquêtes, qu'importe un léger échec?... (A Thérigny.) De plus, et pour les frais de la guerre, je vous avais promis une dot... vous avez cinq cent mille francs !...

THÉRIGNY.

Moi, madame?...

JULIETTE.

Rassurez-vous, ce n'est pas mon mari qui les donne...

OSCAR.

Heureusement!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE.

Madame... madame! me voilà, ainsi que Chanteloup, qui est en bas...

JULIETTE.

Nous serons charmés de le voir et de vous marier...

OSCAR, d'un air de joie.

Certainement... Manette, certainement...

MANETTE, avec assurance.

Et quant à la place que j'ai demandée ici pour lui... il va sans dire...

JULIETTE.

Qu'il n'y faut plus penser...

OSCAR.

Nous avons décidé, ma femme et moi... que la demande était inadmissible...

MANETTE, déconcertée.

Alors... s'il en est ainsi... (Bas à Oscar.) je dirai tout...

OSCAR, à haute voix.

Dis-le!...

MANETTE, bas, à Juliette.

Madame, je dirai tout...

JULIETTE.

Dis-le!

MANETTE, allant à Gédéon.

Quoi! monsieur...

GÉDÉON.

Eh! oui!... tu peux tout dire... on t'y autorise...

MANETTE, étonnée.

Ah çà... il paraît qu'excepté moi, tout le monde est au fait.

OSCAR, à Gédéon.

Et moi, qui croyais tromper ma femme...

GÉDÉON.

C'était toi, au contraire, qui étais...

OSCAR, se tournant vers Juliette.

Et pourtant, en réalité, je n'étais pas coupable!...

JULIETTE.

Jugez, alors, monsieur, si jamais vous l'étiez!...



LE

FILS DE CROMWELL

OU

UNE RESTAURATION

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — 29 Novembre 1842.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
RICHARD CROMWELL, fils du Protecteur. .	MM.	BEAUVALLET.
CHARLES STUART, prétendant.		FIRMIN.
MONCK, général parlementaire		GEFFROY.
LAMBERT, général républicain		GUYON.
EPHRAIM KILSEEN, membre du long parlement.		RÉGNIER.
LORD PENRUDDOCK, du parti royaliste . . .		PROVOST.
UN OFFICIER parlementaire		ROBERT.
SYDENHAM, officier de service		MATHIEN.
UN VALET.		ALEXANDRE.
LADY RÉGINE TERRINGHAM, du parti royaliste.	Mmes	PLESSY.
HÉLÈNE NEWPORT, pupille de lord Penruddock.		DENAIN.

Au mois de mai 1660.

Dans le comté de Berks, au château de lady Terringham, pendant les trois premiers actes. — A l'auberge de l'*Ours noir*, au quatrième acte. — Au palais de White-Hall, au cinquième acte.



LE FILS DE CROMWELL OU UNE RESTAURATION

« Je suis pour la paix, la vraie liberté et le bonheur de l'Angleterre !...
« C'est vous dire que je ne suis d'aucun des partis actuels ! »

LE FILS DE CROMWELL, acte Ier, scène IV.

ACTE PREMIER

Un salon élégant dans le château de lady Terringham. — Porte au fond. — Deux portes à gauche. — Deux portes à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY RÉGINE, tenant des papiers à la main ; HÉLÈNE, travaillant à une tapisserie ; elles sont assises près d'une table à droite.

LADY RÉGINE.

Oui, ma chère Hélène, je suis enchantée, tout va à merveille.

HÉLÈNE.

Tu trouves, cousine, lorsqu'ici même nous n'osons causer

qu'à voix basse et les portes bien fermées, lorsque l'Angleterre entière tremble au nom seul de Cromwell !

LADY RÉGINE.

Et moi, je l'aime ! Il a chassé ce parlement qui avait chassé son souverain ; il a immolé la liberté comme il avait immolé son roi ! c'est bien ! c'est juste ! je fais comme la nation : je lui vote des remercîments.

HÉLÈNE.

En voteras-tu à ses soldats, qui traitent l'Angleterre en pays conquis ?

LADY RÉGINE.

Tant mieux !

HÉLÈNE.

Qui, l'autre semaine encore, voulaient piller ce château comme appartenant à des royalistes.

LADY RÉGINE.

Il n'y a pas de mal !

HÉLÈNE.

Et sans M. Clarck, notre jeune voisin, qui a pris notre défense, et à qui cet acte de courage coûtera peut-être la vie !...

LADY RÉGINE, vivement.

Non !... non !... j'espère qu'il ne sera pas inquiété ; aucune lettre de Londres, aucun papier public ne parle de cette affaire.

HÉLÈNE.

En attendant, voilà deux jours que nous n'avons vu M. Clarck, et l'officier qui commandait le détachement a fait un rapport qu'il a envoyé à Cromwell.

LADY RÉGINE.

Eh bien ! ma chère, d'un moment à l'autre, arrivera l'ordre du protecteur de saisir... non, de protéger mes biens comme il protége déjà les tiens !... Il n'y a pas de mal !... Confisca-

tions, exils, emprisonnements, il en fera tant à nous et aux siens, que ces bons Anglais, semblables aux grenouilles qui demandent un... protecteur, finiront par regretter l'ancienne tyrannie qui respectait leurs biens et leurs personnes. (*Se levant.*) Oui, bientôt, j'en ai l'espoir, Stuart rentrera dans son royaume !... Et nous, ses partisans et ses amis, nous brillerons à sa cour !... Je serai duchesse et surintendante de la maison de la reine... peut-être mieux encore !... Et toi, Hélène, fille de lord Newport, tué à Dunbar, toi, ma cousine et la pupille de lord Penruddock, le plus opiniâtre de nos conjurés, tu seras... tu seras ce que tu voudras... D'abord, on te rendra tous tes biens... pour le moins !...

HÉLÈNE.

Peu m'importe...

LADY RÉGINE.

On te donnera un jeune et beau mari, un élégant seigneur qui te fera briller à la cour.

HÉLÈNE.

Oh ! pour cela, cousine, je n'y tiens pas !

LADY RÉGINE.

J'entends, tu tiens toujours à tes goûts de retraite ; tu veux te retirer dans tes terres, quand on te les aura rendues, et vivre en fermière du pays de Galles.

HÉLÈNE.

Pourquoi pas ? Excepté lord Newport, mon frère, qui partage l'exil du roi, presque tous mes parents ont péri sur les champs de bataille ; orpheline et sans biens, la plus humble existence, si elle m'offre le repos de cœur et d'esprit, me paraîtrait préférable à l'agitation et aux inquiétudes qui nous entourent, à ces espérances tant de fois trompées et toujours renaissantes, à ces complots mystérieux, à ces relations intimes avec une foule de conspirateurs en sous-ordre, intrigants que vous décorez de toutes les vertus, dès que vous leur supposez celle d'être royalistes ! Non pas que je n'ad-

mire autant que toi ceux qui, vraiment dignes de ce titre, ont, comme mon père, dans les champs de Dunbar ou de Worcester, versé leur sang pour la cause des Stuarts... Leur naissance, leur position, tout leur faisait un devoir de prendre une part active à nos discordes civiles!... Mais nous, ma chère cousine, nous, qui sommes femmes... essayer d'apaiser les haines, de rapprocher nos frères, ou, du moins, de leur rendre, dans l'intérieur de leurs foyers, un peu de ce calme et de ce bonheur qu'ils ne peuvent plus trouver au dehors, tendre la main à ceux qui souffrent, consoler ceux qui pleurent, ou pleurer avec eux, et, quels que soient le rang ou l'opinion, ne connaître qu'un parti... celui du malheur, voilà notre rôle à nous...

LADY RÉGINE, avec ironie.

En vérité!...

HÉLÈNE.

Et je ne comprends pas comment, toi et mon tuteur, vous pouvez vivre dans cette atmosphère d'intrigues qui serait pour moi un supplice!

LADY RÉGINE.

Et qui fait mon bonheur! C'est justement parce qu'on nous refuse, à nous autres femmes, le courage et le droit de braver les périls, qu'il y a, dans cette vie hardie et aventureuse, tant d'émotions et de charmes! Veuve de lord Terringham, maîtresse de mon sort, et n'exposant que moi, j'aime cette activité que demandent les complots politiques! du reste, sans m'écarter de la prudence nécessaire à nos projets; m'occupant, le matin, de l'administration de mes biens, ne voyant, en apparence, que toi et M. Clarck, notre jeune voisin, qui passe toutes ses soirées avec nous, et qui, pendant que nous travaillons, nous lit des vers manuscrits du secrétaire de Cromwell...

HÉLÈNE, souriant.

Le Paradis perdu!

LADY RÉGINE.

Sans se douter que cette femme, si réservée et si timide, en apparence, égale en audace le Satan du républicain Milton ; tient, la nuit, des conciliabules avec les nobles des environs ; correspond avec lord Newport, et Stuart lui-même, au risque de ses jours !... Cela effraie, mais cela occupe ! J'ai pris pour emblème cet oiseau des orages, l'alcyon, qui n'est heureux qu'aux approches de la tempête ; et me condamner au repos de la vie intérieure, serait mon arrêt de mort... Je n'y survivrais pas !

HÉLÈNE.

Silence !...

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LADY RÉGINE, EPHRAIM, paraissant à la porte du fond avec quelques hommes habillés de noir, à qui il donne des ordres, puis s'avançant lentement.

HÉLÈNE.

Qui nous vient là ?... Ce pieux uniforme, ce grand sabre et cette bible...

LADY RÉGINE.

C'est quelque puritain, quelque indépendant, quelque partisan de la cinquième monarchie... Comment l'a-t-on laissé entrer ?

EPHRAÏM.

Toutes les portes se sont ouvertes devant moi... Je viens, au nom et par l'ordre de Son Altesse Olivier Cromwell, lord protecteur des trois royaumes, faire inventaire exact de ce domaine et de ses dépendances, et les mettre sous le séquestre.

LADY RÉGINE.

Et vous vous êtes empressé d'obéir...

EPHRAÏM, *à part.*

Il le faut bien... car le tyran... (*Haut.*) Le maître a dit : « Ephraïm Kilseen, va au château de Terringham, où un jeune homme, un nommé Clarck, a osé tirer l'épée contre les nôtres... J'ai des raisons pour pardonner à cet insensé, et je pardonne aussi à la Moabite dont il a pris la défense ; mais je ne pardonne pas à son château... va le prendre. »

HÉLÈNE.

Pour vous !

EPHRAÏM.

Non pas. (*A part.*) Et c'est là le mal...

LADY RÉGINE, *qui, pendant ce temps, a examiné Ephraïm.*

Eh ! mais... je ne me trompe pas... cette voix... ces traits... nous sommes en pays de connaissance... c'est Josué Nikleby.

EPHRAÏM.

C'était mon nom sur la terre.

LADY RÉGINE.

Un de nos vassaux... qui a longtemps exercé dans le comté la double profession d'aubergiste et de maître d'école.

EPHRAÏM.

Moi-même... Mon nom dans le ciel est, maintenant, Ephraïm Kilseen, défenseur du peuple et de la foi, membre du dernier parlement.

LADY RÉGINE.

Et c'est toi... (*Se reprenant.*) c'est vous, Ephraïm, qui venez vous emparer de ce château où vous êtes né, où vous avez été élevé ; car si j'ai bonne mémoire... il me semble que mon noble père...

EPHRAÏM.

C'est vrai ! Le vieux gentilhomme m'a fait donner de l'instruction, et la lumière est venue ; et je me suis demandé pourquoi d'autres avaient des châteaux et des terres, quand moi, Josué Nikleby, je n'en avais pas ! Il faut de l'équité ; et, rois ou gouvernements, j'ai juré de renverser tous ceux qui

ne me feraient pas ma part... que j'attends encore... C'est pour cela que j'ai quitté mon auberge de l'*Ours noir*, que j'ai marché avec l'armée presbytérienne contre Stuart, contre cet impie qui dérobait, dit-on, le pouvoir à son peuple.

LADY RÉGINE.

Eh bien! vous l'avez renversé... vous avez fait tomber sa tête et sa couronne!...

EPHRAÏM.

La belle avance! Cette couronne... un homme s'est baissé, qui l'a ramassée et gardée pour lui seul... ce n'était pas la peine de se battre.

LADY RÉGINE.

Je vois qu'Ephraïm est dans les mécontents...

EPHRAÏM.

Et comment ne pas l'être, quand ceux qui les derniers ont mis la main à l'œuvre dépouillent les serviteurs de Dieu!... Tout ce que nous avons semé, ils le récoltent... Tout ce que nous avons pris, ils nous le prennent.

LADY RÉGINE.

C'est révoltant!...

EPHRAÏM.

N'est-ce pas?

LADY RÉGINE.

Et je m'étonne que vous ne vous révoltiez pas.

EPHRAÏM.

Patience! Ils m'avaient nommé de ce parlement qui devait gouverner l'Angleterre. Nous étions cent quarante-quatre souverains.

LADY RÉGINE, à Hélène.

Oui, c'est ordinairement par les sommités que l'on représente une nation; Cromwell avait agi en sens contraire, et c'était parmi les tailleurs, les taverniers, les corroyeurs et les brasseurs qu'il avait cherché une majorité...

EPHRAÏM.

Qui savait à peine lire ; aussi, ancien maître d'école, je me croyais à ma classe, et je devais naturellement acquérir l'ascendant que donne la parole sur ceux qui se taisent ! J'avais déjà vingt-deux voix qui m'étaient acquises à tout événement! vingt-deux voix qui ne criaient que par la mienne ! Il y avait de quoi faire du bruit, de quoi se rendre redoutable ; cela commençait déjà, lorsqu'un matin arrive à Westminster cet enfant de Baal, ce Cromwell, ce tyran déchaîné sur Israël. Il pénètre dans l'enceinte du parlement, et sans demander la parole que j'avais, il la prend comme il prend tout, et d'une voix de tonnerre, près de laquelle mes vingt-deux n'étaient rien : « Vous n'êtes plus les élus du peuple, allez-vous-en ! « Dieu vous a rejetés... Allez-vous-en ! » Et, comme nous hésitions, malgré son invitation à sortir... de chez nous, il frappe du pied, les portes s'ouvrent... et paraissent deux files de soldats dont l'aspect et les hallebardes changent en fuite la retraite de mes honorables collègues et la mienne. Cromwell sort le dernier, ferme les portes de Westminster, en met les clefs dans sa poche, et, le lendemain sur les murs de cette chambre, veuve de son parlement, les plaisants de Londres avaient crayonné ces mots : *Chambre à louer, non meublée.*

LADY RÉGINE.

Je conçois que vous soyez indigné.

EPHRAÏM.

Et je ne suis pas le seul!... Tous les serviteurs du vrai Dieu, tous les nôtres sont comme moi... Ils ne sont plus rien... et ils n'ont rien ; ils sont furieux contre un traître que nous avons élevé au pouvoir, et qui y reste... qui veut y rester...

LADY RÉGINE.

C'est votre faute !... Pourquoi un orateur aussi distingué s'est-il attelé au char du tyran ?

EPHRAÏM.

Que voulez-vous ? Tant qu'il sera sur ce char... Ah ! quand il n'y sera plus... nous verrons.

LADY RÉGINE, à demi-voix.

Et s'il y avait moyen de l'en renverser et de vous mettre à sa place...

EPHRAÏM.

Moi !

LADY RÉGINE.

Vous ! et les vôtres !

EPHRAÏM.

Mes vingt-deux !... dans le char?...

LADY RÉGINE.

Pourquoi pas?

EPHRAÏM.

Ils n'en ont pas l'habitude ! Et moi, Ephraïm le puritain, ancien membre du parlement, et défenseur du peuple, je ne tiens plus à la vanité des titres.

LADY RÉGINE.

Un pareil désintéressement...

EPHRAÏM.

Les fonctions publiques vous mettent en évidence et font crier après vous, tandis que des capitaux... ça ne se voit pas et ne vous empêche pas d'être populaire... Mon système est qu'il faut que tout le monde soit heureux... et pour cela que chacun ait cinq ou six cents guinées de revenu.

LADY RÉGINE, souriant.

Pour un gouvernement économique... c'est un peu cher, et en attendant que tout le monde soit pourvu...

EPHRAÏM, baissant les yeux.

Je n'empêche pas que l'on commence par moi.

LADY RÉGINE, à demi-voix et vivement.

Et ce n'est pas impossible... Il ne s'agit que de s'entendre, de réunir nos efforts contre l'ennemi commun et de renverser Cromwell... pour arriver après cela à votre système.

EPHRAÏM.

Quoi !... vous, milady, vous en seriez aussi !

LADY RÉGINE.

Pourquoi pas ? Quand on n'a rien... et je suis comme vous, maintenant que voilà mes biens confisqués.

EPHRAÏM.

C'est juste, et dans l'occasion vous pouvez compter sur moi...

LADY RÉGINE.

Nous y comptons, moi et les miens ; mais pour ne pas donner de soupçons... exécutez vos ordres... procédez à l'inventaire qui vous est prescrit.

EPHRAÏM.

Vous le voulez ?... Que Dieu vous protége, milady !

LADY RÉGINE.

Et vous aussi, mon nouvel allié !

(Ephraïm sort.)

SCÈNE III.

LADY RÉGINE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, qui est restée assise près de la table.

Je n'en reviens pas et je t'admire... un ennemi envoyé contre toi...

LADY RÉGINE, allant s'asseoir de l'autre côté de la table.

Dont je fais un partisan ; j'aime les ennemis à séduire... les ennemis à vaincre !

HÉLÈNE.

Et comment feras-tu quand tu n'en auras plus, quand le roi Charles sera rétabli par toi sur le trône de ses pères ?

LADY RÉGINE.

Il y a toujours des ministres à faire ou à défaire ! des places

à enlever à ses ennemis, ou à donner à ses amis! Et quel bonheur de voir à ses pieds tout ce peuple de courtisans et de solliciteurs! Quel bonheur surtout s'il y a dans la foule et à l'écart un mérite modeste et timide, qui ne serait rien par lui-même et qui devient tout par vous; que l'on contemple avec orgueil, comme son œuvre, sa création, et qui en secret vous adore comme une divinité bienfaisante et mystérieuse... Cela a toujours été mon rêve!...

HÉLÈNE.

Toi!... des rêves de tendresse... ce n'est pas possible!

LADY RÉGINE, souriant.

C'est-à-dire que tu me crois incapable d'aimer!

HÉLÈNE.

Lord Penruddock, mon tuteur, que tu as promis d'épouser si la conspiration réussit...

LADY RÉGINE.

C'est là de la politique... et nous parlions d'amour!

HÉLÈNE.

Tu aimes donc?

LADY RÉGINE.

Pourquoi pas?

HÉLÈNE, avec joie.

Ah! j'en suis ravie!

LADY RÉGINE.

Qu'est-ce que cela te fait?

HÉLÈNE.

C'est que depuis longtemps j'avais aussi une confidence à te faire et que je n'osais pas!... Tu es si occupée!... Pour cela j'attendais le retour de mon oncle... mais maintenant...

LADY RÉGINE, vivement.

Parle vite!

UN DOMESTIQUE en livrée, annonçant.

Monsieur Clarck.

TOUTES DEUX, avec émotion, mettant la main devant la bouche l'une de l'autre.

Tais-toi !

LADY RÉGINE.

Ne lui parle pas d'Ephraïm ni de sa visite.

HÉLÈNE.

Sans doute, il voudrait le jeter par les fenêtres.

SCÈNE IV.

CLARCK, debout, LADY RÉGINE et HÉLÈNE, assises.

LADY RÉGINE.

Nous étions inquiètes de vous, monsieur Clarck.

HÉLÈNE.

Deux jours sans nous rendre visite !

LADY RÉGINE.

Depuis trois mois que vous habitez le pays, c'est la première fois.

CLARCK.

Je vous remercie, lady Hélène, et vous lady Régine, d'avoir daigné vous apercevoir de l'absence de votre pauvre voisin.

HÉLÈNE, avec inquiétude.

Et cette absence n'avait rien d'inquiétant?

CLARCK.

Si vraiment ! Une importante affaire... une inondation menaçait ma petite prairie qui s'étend jusqu'aux bords du Kennet.

LADY RÉGINE.

Ce n'est que cela ?

CLARCK.

C'est beaucoup pour moi qui n'ai d'autre mérite que celui de propriétaire.

LADY RÉGINE.

C'est trop de modestie! Avec votre instruction et vos talents, vous pouvez vous faire un nom, briller dans nos assemblées politiques, et arriver comme tant d'autres au pouvoir...

CLARCK, avec un soupir.

Ah !... milady !... l'on est si bien chez soi!... Il y a un axiome persan, que j'estime beaucoup, et qui dit : *Pour être heureux cache ta vie.*

HÉLÈNE, vivement.

Et cet axiome a raison.

CLARCK.

N'est-ce pas ?

LADY RÉGINE.

Mais si chacun raisonnait ainsi, que deviendrait le bonheur du pays ?

CLARCK.

Son bonheur!... Tenez, milady, trop de monde s'en mêle!... et j'ai idée que tout irait mieux si la moitié de nos hommes d'Etat abandonnaient le timon des affaires et se mettaient comme moi à la charrue... C'est un si bel état que celui de fermier !

HÉLÈNE, souriant.

Quand on l'exerce comme vous !

LADY RÉGINE, se levant et prenant la gauche du théâtre.

Oui !... un fermier original... Vous retirer à douze milles de Londres... acheter dans le comté de Berks un petit domaine où vous ne voyez ni ne recevez personne...

HÉLÈNE.

N'être dans ce temps de troubles d'aucun parti, et n'avoir dans le pays aucun protecteur.

CLARCK, les regardant.

J'ai mieux que cela... Il me semble que j'ai des amis.

LADY RÉGINE.

Vous avez raison...

HÉLÈNE.

Et votre père, monsieur Clarck ?

LADY RÉGINE.

Il ne vient donc pas vous voir?

CLARCK.

Non! nous sommes brouillés!

HÉLÈNE.

Pourquoi ?

CLARCK.

Est-il besoin de le demander ? Est-il aujourd'hui en Angleterre une seule maison où la différence d'opinion et de principes ne divise le frère et la sœur, le fils et le père ?... Le mien, pour qui j'aurais donné mon sang et ma vie, indifférent aux sentiments de tendresse qui remplissaient mon cœur, ne pouvait me comprendre ni m'aimer !... Il m'a éloigné de lui... j'ai obéi.

LADY RÉGINE.

Il est à Londres ?...

CLARCK, avec indifférence.

Oui, milady... Il y occupe une place que peut-être il ne gardera pas longtemps... Alors j'irai partager son sort... quel qu'il soit !... Alors, sans me demander compte de mes opinions, il me permettra peut-être d'être son fils...

LADY RÉGINE.

Un mot seulement... Il n'est donc pas royaliste ?...

CLARCK, tressaillant.

Non, madame !... (D'un air sombre.) Au contraire !...

LADY RÉGINE, avec joie.

Tandis que vous, monsieur Clarck...

CLARCK, froidement.

Moi, milady !... je suis pour la paix, la vraie liberté et le bonheur de l'Angleterre !... C'est vous dire que je ne suis d'aucun des partis actuels... et que personne ne veut de moi ! Voilà pourquoi je me suis décidé à vivre seul !... Là-bas, parmi les miens, je n'existais pas ; et lorsque, sous les beaux arbres de ma petite métairie, je me suis vu à l'abri des querelles de parti et des discussions de famille, semblable au matelot qui n'entend pas gronder l'orage, je me suis senti respirer et renaître, et, tout entier au calme des champs, à l'étude, à l'amitié... j'ai vu s'écouler les trois mois les plus heureux de ma vie, trois mois où je vous voyais tous les jours, et où chaque journée ne laissait après elle que de doux souvenirs, et l'espoir plus doux encore du lendemain.

LADY RÉGINE.

Par malheur, nous vivons dans un temps où l'on ne respecte rien, pas même les fermiers. Vos jours ont pu être épargnés, mais votre belle prairie, qui s'étend jusqu'aux bords du Kennet, ne le sera peut-être pas !...

CLARCK.

Pourquoi cela ?

HÉLÈNE.

Pour avoir pris notre défense.

LADY RÉGINE.

Oser défendre son bien ou celui de ses amis, résister au pillage ou aux exactions, c'est un crime que le tyran punit de confiscation ou de mort.

(Hélène, qui a remonté le théâtre, redescend près de lady Régine pour lui imposer silence.)

CLARCK.

Ah ! quelle idée avez-vous de Cromwell !

HÉLÈNE.

Vous ne savez donc pas de quoi il est capable ? vous ne le connaissez donc pas ?

CLARCK.

Mais vous-même, lady Hélène, le connaissez-vous ?

HÉLÈNE.

Je ne le connais que trop !... Son nom seul m'inspire un effroi que je ne puis maîtriser. Je vois toujours ces traits durs et sévères, ces yeux gris et perçants ; j'entends cette voix sombre résonner à mon oreille, comme une cloche de mort, et s'il fallait me retrouver en face de lui une seconde fois...

CLARCK.

Quand donc l'avez-vous vu, la première ? et où étiez-vous ?

HÉLÈNE.

A ses pieds ! lui demandant la grâce de ma mère, qui, après la bataille de Worcester, avait reçu dans son château Charles II, errant et fugitif !... Oui, monsieur, il y avait peine de mort pour qui donnait un asile et du pain à son roi, et ma mère avouait son crime ! Comme son mari, lord Newport, elle allait payer de sa tête son courage et sa fidélité. Il y a dix ans de cela, j'en avais douze à peine ; et, seule, abandonnée de tous, il me semblait que les prières et les larmes d'un enfant devaient toucher le cœur le plus farouche, même celui de Cromwell ! Mais comment pénétrer jusqu'à lui ?... Repoussée par ses soldats, je me tenais à la porte du palais, priant et pleurant, lorsque deux officiers parlementaires, dont l'un avait l'air d'un gentilhomme et l'autre d'un brasseur de la Cité, s'arrêtent devant moi et m'interrogent : « Ah ! elle est fille d'un lord, dit le premier ; et elle est gentille, dit l'autre... Viens, nous allons chez Son Altesse le lord protecteur, nous t'y conduirons ! » Et je les suivis à travers des détours

sans nombre, remplis de soldats, qui, tous, les saluaient avec respect... Nous arrivâmes à une petite chambre, basse et sombre, où une nombreuse famille, rangée autour d'une table ronde, écoutait respectueusement un soldat de moyenne stature, qui, tournant le dos à la porte d'entrée, leur lisait d'un ton solennel un chapitre de la bible. Au bruit que nous fîmes, il se leva avec effroi... Mais, à la vue de mes deux conducteurs, il se remit promptement, en disant : « Ah ! c'est toi, George Monck ; c'est toi, Lambert, que me voulez-vous ? »

CLARCK.

George Monck ?

LADY RÉGINE.

Qui, jadis royaliste, sert maintenant Cromwell.

CLARCK.

Et Lambert, le républicain ?

LADY RÉGINE.

Qui a demandé la mort de Charles Ier...

HÉLÈNE.

C'est vrai, mais dans ce moment il demandait la vie de ma mère ! Je m'étais jetée aux pieds du tyran, en criant : Grâce et pitié ! Il répondit, sans me regarder : « Éloignez cette enfant... » Monck fit un pas pour obéir, Lambert se plaça devant lui. — Non, je ne sortirai pas ! m'écriai-je en m'attachant aux vêtements de Cromwell, sous lesquels je sentais cette cuirasse qu'il n'ose jamais quitter ; non, je ne sortirai pas ! Par ce livre sacré, par cette sainte bible, que vous lisiez, soyez clément et miséricordieux ! — Cette bible, répondit-il en baissant la tête d'un air faussement affligé, cette bible nous trace en effet notre devoir, car il y est dit : « Vous frapperez les Amalécites et leurs enfants, et les derniers de leur race !... » Enfant, j'ai donc eu tort de t'épargner. — A ces mots, j'entendis un cri d'indignation ; il venait d'un des jeunes gens, qui, assis devant la table,

et nous tournant le dos, fit un geste pour se lever ; mais sa sœur appuya sa main sur son épaule et le força de se rasseoir. Pendant ce temps, on m'entraînait hors de la chambre sans que les deux généraux, debout et les yeux baissés devant le maître, osassent prendre ma défense ; et, en m'éloignant, j'entendis Cromwell furieux s'écrier : « Silence! Richard ! silence, mon fils ! » Puis la voix s'éteignit... rien n'arriva plus à mon oreille. Je courus rejoindre dans sa prison ma pauvre mère, n'ayant plus d'autre espoir que de mourir avec elle ! lorsque, le soir, les portes du cachot s'ouvrirent, et nous vîmes entrer Monck : « Rassurez-vous, dit-il à ma mère, vous vivrez, milady, ainsi que votre fille ; Cromwell se contente de confisquer vos biens et de vous exiler en Écosse... Ni Lambert, ni moi n'aurions eu le pouvoir de le fléchir : c'est son fils, c'est Richard Cromwell qui, après le départ de votre fille, s'est écrié : — Mon père, lorsque je vous ai demandé la vie de Charles Ier, vous m'avez repoussé, en me parlant du salut de l'État ; le salut de l'État dépend-il, aujourd'hui, de la mort de ces deux femmes ? Voulez-vous forcer vos enfants à rougir de votre nom, à répudier un jour votre héritage, où il y aura encore plus de sang que de gloire ? — La loi, la loi, répondait Cromwell, pâle de fureur, la loi les condamne ! Je mettrai à mort les Stuarts et tous leurs partisans. — Commencez donc par votre fils : Vive Stuart ! vive le roi !... Et lady Élisabeth, sa sœur, lui tendant la main, répéta avec lui ce cri de mort : Vive Stuart !... » A ce coup imprévu, Cromwell, anéanti, était tombé sur un fauteuil, en murmurant : « Même parmi mes enfants ! ! ! » — Une heure après notre grâce avait été signée !

CLARCK.

Et Richard... vous ne l'avez par revu ?

HÉLÈNE.

Il fallut, le soir même, partir pour l'exil, sans lui témoigner une reconnaissance que je lui ai toujours gardée.

CLARCK.

Et Monck ?

LADY RÉGINE.

Oh ! c'est différent ! Nous l'avons beaucoup vu l'année dernière en Écosse, où il commandait.

(On entend au dehors un roulement de voiture.)

HÉLÈNE.

Écoutez !... écoutez, ma cousine... Une voiture entre dans la cour du château !... C'est lui !... c'est mon oncle.

LADY RÉGINE.

Lord Penruddock !

HÉLÈNE.

Je cours le recevoir.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LADY RÉGINE, CLARCK.

CLARCK.

Lord Penruddock... est-il allié ou parent de celui qui a figuré dans l'affaire du capitaine Grave et dans celle du docteur Hervet ?...

LADY RÉGINE.

C'est lui-même... je le crois du moins... Tuteur d'Hélène, depuis la mort de sa mère... nous le voyons rarement...

CLARCK.

Eh bien ! milady, par l'intérêt, par la bien vive affection que je vous porte, tant mieux ! C'est un de ces personnages inquiets, remuants, que la fin de toutes les révolutions voit toujours éclore et bourdonner ! Véritables mouches du coche, qui vont, viennent, ont besoin de se montrer, de parler, de savoir des nouvelles, et se croient des conspirateurs, parce qu'ils portent des lettres... dont ils ignorent le contenu. Marionnette politique qui ne voit ni ne connaît la main qui

tient le fil, celui-ci est l'agent de la haute noblesse royaliste, le coureur, l'homme d'affaires de la restauration, qui lui fait exécuter ses projets, sans jamais les lui confier... Aussi, il n'y a pas de complot où il ne se trouve mêlé, sans rien y comprendre; et, si jusqu'ici il en est sorti libre et absous, ne l'attribuez ni à son adresse, ni à sa nullité; mais aux services mêmes que, sans le vouloir, il rend à Cromwell.

LADY RÉGINE, inquiète.

Comment cela?

CLARCK.

On m'a assuré que le lord protecteur le regarde comme un de ses plus précieux et fidèles émissaires... Noble espion, qui le sert... gratis, et ne le trompe jamais! Dès que lord Penruddock paraît quelque part, il y a complot!... suivez sa trace... vous le trouverez.

LADY RÉGINE, à part.

Ah! mon Dieu!

CLARCK.

Voilà pourquoi sa présence ici m'inquiéterait pour vous.

LADY RÉGINE, allant au-devant de lord Penruddock.

Le voici!

SCÈNE VI.

CLARCK, LADY RÉGINE, PENRUDDOCK.

PENRUDDOCK.

Enfin, après trois mois de voyage, ma chère lady Régine... (Apercevant Clarck.) Quel est ce monsieur?

LADY RÉGINE.

M. Clarck, qui, depuis votre départ, a acheté le petit domaine qui touche au nôtre et qui nous a défendues dernièrement contre des soldats de Cromwell.

PENRUDDOCK.

Monsieur est de notre parti... C'est un cavalier, un Stuart, un royaliste ?

CLARCK.

Monsieur, je suis un voisin.

LADY RÉGINE.

Un ami !

PENRUDDOCK.

C'est ce que je voulais dire ! Enchanté de faire votre connaissance... et surtout de vous revoir, ma belle lady Régine !... (A lady Régine.) On peut alors parler devant lui !... (Lady Régine lui fait signe que non.) Ah !... (Haut.) Nous disions que...

LADY RÉGINE.

Lady Hélène, votre nièce et votre pupille, vous attendait avec bien de l'impatience.

PENRUDDOCK.

Je sais !... je sais !... Le peu de mots qu'elle vient de me dire, et ses lettres, surtout, m'avaient à peu près laissé deviner... parce que nous autres, qui avons du tact, de la finesse et l'esprit des affaires, nous comprenons toujours...

LADY RÉGINE.

Quoi donc ?

PENRUDDOCK.

Eh ! mais... qu'elle ne serait pas fachée de se marier, et qu'il y a quelqu'un qui lui convient fort.

CLARCK, avec émotion.

En vérité !...

LADY RÉGINE.

Et qui ? encore !

PENRUDDOCK.

Vous si habile, vous ne devinez pas !... Celui qui l'a aidée à obtenir la grâce de sa mère, celui qui l'année dernière lui fit une cour si assidue en Écosse...

LADY RÉGINE.

Le gouverneur!

CLARCK, vivement.

Le général Monck!

LADY RÉGINE.

Oui, cet homme qui, dans son enthousiasme réfléchi, est devenu ardent républicain, comme il était ardent royaliste, toujours avec le même sang-froid, flambeau douteux qui s'allume parfois au feu des révolutions, mais qui ne s'enflamme jamais! le général avait demandé la main d'Hélène.

CLARCK.

Est-il possible?

LADY RÉGINE.

Soit que les immenses domaines de l'orpheline, qu'il promettait de lui faire rendre, ne fussent point antipathiques à son âme républicaine, soit que, général de Cromwell, il vît dans un mariage royaliste les moyens d'être d'avance l'ami et l'allié de toutes les révolutions!... Mais nous l'avons refusé sans même en parler à Hélène.

PENRUDDOCK.

Qui l'aura su, qui le regrette et qui y pense.

LADY RÉGINE.

Allons donc!

CLARCK, avec trouble.

Et la preuve?...

PENRUDDOCK.

La preuve? (Montrant son front.) Elle est là!... Quand on a l'habitude des grandes affaires... où les autres regardent... on voit!... Où il n'y a rien, on trouve... Enfin nous saurons bien.

CLARCK.

C'est elle.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, CLARCK, LADY RÉGINE, PENRUDDOCK.

HÉLÈNE.

Ah ! ma cousine... des hommes à cheval viennent d'arriver dans la cour du château... Je crains quelque danger.

CLARCK, à demi-voix et pendant que Penruddock remonte un instant le théâtre.

Que vous disais-je !... La présence de lord Penruddock !... Effet immanquable !

HÉLÈNE, à Clarck.

C'est pour vous que j'ai peur... On a eu beau nous dire ce matin que Cromwell pardonnait à M. Clarck...

CLARCK.

On est donc venu ici?

LADY RÉGINE, vivement.

Peu importe !

CLARCK.

S'attaquer à vous au lieu de s'en prendre à moi, c'est ce que je ne souffrirai pas... Je vous défendrai... Je cours à Londres...

PENRUDDOCK.

M. Clarck a donc quelque crédit à Londres?

CLARCK.

Non pas moi... Mais, par sa place, mon père connaît quelques personnes influentes.

HÉLÈNE.

Justement !... Je crains quelque malheur pour lui ou pour vous, car un de ces hommes qui viennent d'arriver à cheval et tout couverts de poussière m'a dit qu'il venait de votre

habitation... on lui avait assuré que vous étiez ici, et il veut vous parler de votre père, de votre sûreté, de précautions à prendre... et tout cela d'un air si agité, que je suis accourue toute tremblante !

LADY RÉGINE.

Ah ! partez... partez vite !...

CLARCK.

Mais vous laisser ainsi...

PENRUDDOCK.

Ne suis-je pas là pour défendre ces dames ?

HÉLÈNE.

Partez, de grâce !

CLARCK.

Je vais voir ce que me veut ce messager.

HÉLÈNE, le reconduisant jusqu'à la porte du fond.

Et vous reviendrez ; vous nous le promettez ?

CLARCK.

Oui, oui, ce soir. (A demi-voix.) Lady Hélène, il faut que je vous parle.

HÉLÈNE.

Nous vous attendrons.

(Clarck sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

LADY RÉGINE, HÉLÈNE, PENRUDDOCK.

HÉLÈNE.

Et s'il ne revenait pas !... s'il était arrêté... prisonnier...

LADY RÉGINE.

Ce serait à nous de le délivrer ou de le venger, et ce moment n'est pas loin, peut-être. (A Penruddock.) N'est-il pas vrai ?...

PENRUDDOCK.

Oui, sans doute.

LADY RÉGINE, à Hélène.

Laisse-nous, laisse-nous.

(Hélène sort.)

SCÈNE IX.

LADY RÉGINE, PENRUDDOCK.

LADY RÉGINE.

Eh bien, milord, quelles nouvelles?... Parlez.

PENRUDDOCK.

Vous me permettrez d'abord de vous parler de nous... car je puis dire, comme un autre La Rochefoucauld, pour une autre duchesse de Longueville :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

Et pour tant de courses et de périls bravés par vos ordres et pour la bonne cause, j'ai droit à la récompense qu'on m'a fait espérer.

LADY RÉGINE.

Après la glorieuse restauration de notre jeune monarque.

PENRUDDOCK.

C'est vrai!... Mais il y a des restaurations qui se hâtent lentement et de jeunes monarques qui rentrent bien vieux dans le palais de leurs ancêtres... Ma dynastie, à moi, n'a pas le temps d'attendre, et je crains toujours quelque usurpation.

LADY RÉGINE.

Quelle idée!... Nous, les amis de la légitimité... Parlons de votre voyage... où en sommes-nous?

PENRUDDOCK.

Je vous le demanderai!... car tout cela est si bien mené que moi-même, qui suis à la tête de tout, je ne sais rien... si ce n'est que je conspire...

LADY RÉGINE.

C'est ce qu'il faut... car ce matin encore... on me parlait de vous... des soupçons, et surtout des idées que vous inspirez à Cromwell.

PENRUDDOCK.

Il me craint...

LADY RÉGINE, avec finesse.

Il n'est pas le seul... Vous avez donc été en France et en Espagne?

PENRUDDOCK.

Avec les paquets et dépêches en chiffres de vous, de lady Hamilton et de toutes les ladies qui conspirent pour la restauration. Aussi le conseil du roi est-il appelé par dérision le *nœud de rubans*.

LADY RÉGINE.

Nœud qui les enchaînera tous... Eh! bien... D'abord à Madrid, le premier ministre?

PENRUDDOCK.

Louis de Haro! Sans doute par discrétion et à cause de l'ambassadeur de Cromwell, il ne m'a pas reçu, et ne m'a pas même répondu... C'est bon signe, n'est-ce pas?

LADY RÉGINE.

De là, vous avez été en France?

PENRUDDOCK.

Et, toujours à cause de l'ambassadeur de Cromwell, je n'ai pas été reçu par le cardinal Mazarin. C'est étonnant comme ils ont tous peur de ce Cromwell, qui dites-vous, a peur de moi!... En revanche, la duchesse de Longueville, pour qui vous m'aviez remis une paire de manchettes, m'a

donné un nœud de rubans orange, que j'ai été porter en Hollande, à Breda, à lord Newport, le frère d'Hélène.

LADY RÉGINE, vivement.

Qui est auprès de Stuart. Eh! bien?...

PENRUDDOCK.

Il a eu l'air enchanté, et m'a remis pour vous un important message... que j'ai là... cacheté.

LADY RÉGINE.

Donnez donc vite...

(Elle défait vivement le papier.)

PENRUDDOCK s'approche pour regarder.

Un éventail!... (Lady Régine le brise par la moitié et tire du manche un petit papier qu'elle lit.) C'est charmant les progrès qu'a faits la diplomatie... De plus, lord Newport m'a présenté à notre auguste souverain, qui, de lui-même, et sans que je lui demandasse rien, m'a promis le gouvernement du Devonshire et du Middlesex...

LADY RÉGINE, qui lit toujours.

Ah! mon Dieu! quelle imprudence!

PENRUDDOCK, s'approchant.

Comment?

LADY RÉGINE.

Rien! rien! (A part, et parcourant le papier.) « Débarqué à Bristol, caché dans une retraite sûre... Le roi n'attend qu'un signal pour se rendre à Londres, voyageant de nuit et s'arrêtant dans votre château. »

PENRUDDOCK.

Qu'est-ce donc?

LADY RÉGINE.

Des compliments, des galanteries... Écoutez la fin de cette lettre... « Monck est décidément pour le rétablissement de « la monarchie... Il n'attend que le moment de se déclarer « et de marcher sur Londres; mais il ne l'osera pas tant

« que Cromwell sera au pouvoir; il faut donc, et par tous « les moyens possibles, hâter la chute du tyran. »

PENRUDDOCK.

C'est justement là le difficile... Nous sommes certainement les plus habiles et les plus nombreux... pour le conseil... Mais pour trouver des manœuvres, des gens de peine qui exécutent...

LADY RÉGINE.

Nous en aurons!... (Apercevant Ephraïm qui entre par la porte du fond.) Et voici un ami... un ennemi de Cromwell, qui nous arrive... un des membres influents du dernier parlement.

SCÈNE X.

EPHRAIM, LADY RÉGINE, PENRUDDOCK.

LADY RÉGINE présentant Penruddock à Ephraïm.

Un des plus élégants seigneurs de la dernière cour, que je vous présente.

(Tous deux se saluent, lèvent la tête et se regardent.)

PENRUDDOCK.

Ephraïm Kilseen, qui a brûlé mon château!

EPHRAÏM.

Lord Penruddock, qui a voulu me faire pendre!

PENRUDDOCK.

Cet orateur de la populace!

EPHRAÏM.

Ce courtisan de la royauté!

LADY RÉGINE.

Eh! messieurs, daignez m'écouter!

PENRUDDOCK.

Que le blason de mes ancêtres soit flétri et foulé aux pieds, avant que nous marchions sous la même bannière!

EPHRAÏM.

Que ma main se dessèche avant qu'Israël et Baal travaillent ensemble à élever le même édifice!

LADY RÉGINE.

Il ne s'agit pas d'élever, mais de renverser. Il ne s'agit ni du blason de vos ancêtres, ni d'Israël, ni de Baal, mais de votre intérêt, et votre intérêt dans ce moment est de tout détruire.

PENRUDDOCK.

C'est vrai!

LADY RÉGINE.

De renverser celui qui règne et de prendre sa place.

EPHRAÏM.

C'est juste, et avec un tel but...

LADY RÉGINE.

La guerre civile est permise.

PENRUDDOCK.

L'anarchie est le salut.

EPHRAÏM.

Tout est légal...

LADY RÉGINE.

A merveille!

PENRUDDOCK.

Pourvu que l'édifice s'écroule!

EPHRAÏM.

Quitte à nous battre sur ses débris!

PENRUDDOCK, passant près d'Ephraïm.

Je suis votre homme.

EPHRAÏM.

Je suis le vôtre! Plus de haine qui tienne.

PENRUDDOCK.

Union et estime... (Bas à lady Régine.) provisoires...

EPHRAÏM.

Je dirai à tous vos nobles amis : Otez vos pourpoints dorés, et marchons bras dessus, bras dessous...

PENRUDDOCK.

Je dirai aux vôtres : Mettez un gant et donnons-nous la main !

LADY RÉGINE.

C'est dit, c'est convenu; cavaliers et têtes rondes !

EPHRAÏM, tendant la main.

Nous sommes alliés !

PENRUDDOCK, de même.

Nous sommes amis... à la vie !

EPHRAÏM.

A la mort ! (Ephraïm remonte le théâtre.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; UN OFFICIER parlementaire.

L'OFFICIER, présente à Ephraïm un paquet cacheté.

A l'honorable Ephraïm Kilseen, membre du parlement. (Il salue et sort.)

EPHRAÏM redescend le théâtre à droite.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ex-membre... (Regardant l'adresse du paquet.) Eh ! non, c'est bien écrit, et de la main de l'honorable Lenthal, notre ancien président.

LADY RÉGINE.

Voyez donc?

EPHRAÏM, lisant.

O ciel ! « Le parlement, arbitrairement dissous par Crom-« well, vient d'être légalement rétabli et convoqué pour voter « sur un nouveau système de gouvernement... » (A part.) Si c'était pour le mien !...

LADY RÉGINE.

Et Cromwell?

PENRUDDOCK.

Il est donc renversé?

EPHRAÏM.

Il est mort!...

LADY RÉGINE et PENRUDDOCK.

Mort!...

EPHRAÏM.

Dans son palais... dans son lit...

PENRUDDOCK, avec indignation.

Comme tout le monde!...

EPHRAÏM.

Comme un roi... entre quatre médecins... (Lisant toujours.) « Et Monck, à la tête de son armée, s'avance sur Londres!... »

LADY RÉGINE, bas à Penruddock avec joie.

Ah! pour rétablir la royauté!

PENRUDDOCK, avec joie.

Enfin donc!... nous l'emportons!...

EPHRAÏM, lisant à voix basse.

Ah! qu'ai-je vu! « Il vient rétablir la liberté, l'indépen-« dance, écraser les royalistes et tous leurs partisans... » (A part.) O ciel!...qu'allais-je faire?

PENRUDDOCK, d'un air goguenard.

Eh bien, notre nouvel allié, qu'en dites-vous?

EPHRAÏM.

Je dis qu'Ephraïm le puritain ne connaît que la loyauté et la franchise! Cromwell est renversé! et, d'après nos conditions, je reprends ma haine.

PENRUDDOCK.

Et moi la mienne!

LADY RÉGINE.

Eh! pourquoi donc, messieurs?

EPHRAÏM.

C'est tout naturel!... On s'est donné la main!...

PENRUDDOCK.

Et l'on se bat!

ÉPHRAÏM.

On a été amis!...

PENRUDDOCK.

Et l'on n'en convient pas!

EPHRAÏM.

On s'estime aujourd'hui...

PENRUDDOCK.

Et l'on se méprise demain!

EPHRAÏM.

Et si l'occasion se représente...

PENRUDDOCK.

Si l'on a besoin de se réestimer...

EPHRAÏM.

Toujours la même franchise!

PENRUDDOCK.

La même affection!

EPHRAÏM.

D'ici là, chacun pour soi.

PENRUDDOCK.

Vive Stuart!

EPHRAÏM.

Vive la liberté!

(Ephraïm sort par la porte du fond; Penruddock et lady Régine sortent par la porte à gauche.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, seule.

A ce soir... a-t-il dit! et il ne vient pas... Impossible de parler à ma cousine... La voilà dans cette vie d'événements qui la rend si heureuse... et moi si tremblante... La mort de Cromwell, le départ de mon oncle pour je ne sais quelle mission royaliste... et la marche de Monck sur la capitale!... Ils prétendent tous qu'il va proclamer Stuart!... Ils le croient, parce qu'ils l'espèrent et le veulent... mais d'autres ne le voudront pas!... Il n'y a pas que des royalistes dans le monde!... et les têtes rondes qui ont renversé Charles Ier ne voudront pas de Charles II... Encore des batailles... des proscriptions, des arrêts de mort!... ah! mon pauvre pays!... et M. Clarck qui ne vient pas... serait-ce lui?... non... un étranger.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LAMBERT.

LAMBERT.

C'est lady Hélène Newport que j'ai l'honneur de saluer?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur.

LAMBERT.

Vous ne me reconnaissez pas ?

HÉLÈNE, étonnée et regardant.

Eh mais... je crois me rappeler...

LAMBERT.

Il y a cinq ou six ans, à la porte du palais de Cromwell...

HÉLÈNE, poussant un cri et allant à lui.

Lambert !...

LAMBERT, froidement.

C'est moi !

HÉLÈNE.

Mon défenseur !... mon ami !... ah ! quel changement !

LAMBERT.

Voilà six ans que je suis au pouvoir... y arriver n'est rien... mais s'y maintenir, jeune fille, voilà le difficile ! Cromwell a succombé ! Les soins, les inquiétudes... les craintes... il ne dormait plus !... il dort maintenant... mais d'autres veillent... et je viens vous parler de nos intérêts.

HÉLÈNE, étonnée.

A moi ! général?

LAMBERT.

A vous !... les moments sont précieux !... (Brusquement.) M. Clarck vous aime !

HÉLÈNE.

Moi... grand Dieu ! Qui vous l'a dit ?

LAMBERT.

Lui-même !... Pendant une heure j'ai causé avec lui... Il m'a raconté que depuis trois mois il venait ici tous les jours... que, frappé de la beauté de lady Terringham, votre cousine, il lui avait d'abord adressé quelques hommages. . mais qu'ensuite votre bonté, votre caractère, d'autres rai-

sons encore... Enfin, je vous l'ai dit, et je n'en suis que trop sûr, il vous aime éperdument... Et vous, l'aimez-vous ?

HÉLÈNE.

Permettez, monsieur...

LAMBERT.

J'ai besoin de le savoir !... c'est important pour moi.

HÉLÈNE, étonnée.

Pour vous ?

LAMBERT.

Pardon pour une demande aussi brusque ; moi, soldat de Cromwell... je n'entends rien aux phrases... je ne sais pas en faire ! lady Hélène, pour prix du service que je vous ai rendu, répondez-moi avec franchise ! Aimez-vous M. Clarck ?... oui ou non.

HÉLÈNE.

Oui, général.

LAMBERT.

Tant pis.

HÉLÈNE.

Et pourquoi ?

LAMBERT.

C'est qu'il veut vous épouser... et renoncer pour vous à une place superbe.

HÉLÈNE.

Tant d'amour ! Ah ! c'est bien à lui !... c'est beau...

LAMBERT.

C'est absurde !

HÉLÈNE.

Ah ! vous n'avez jamais aimé !

LAMBERT.

Jamais ! je n'y comprends rien ; en revanche, j'ai connu l'amitié... quelquefois, et la haine beaucoup ! et je suppose

que l'amour ou la haine ce doit être la même fièvre, la même exaltation... en sens inverse...

HÉLÈNE, souriant.

A peu près !

LAMBERT.

Pour perdre un ennemi que je déteste, je donnerais mon sang, et plus encore, mon bonheur en ce monde... En feriez-vous autant pour celui que vous aimez ?

HÉLÈNE.

A l'instant même !

LAMBERT.

Eh bien !... c'est ce sacrifice que je viens vous demander.

HÉLÈNE.

A moi !... et comment ?

LAMBERT.

Je vais tout vous dire. Puisque vous n'avez point oublié le faible service que je vous ai rendu en vous conduisant aux pieds de notre général, vous devez vous rappeler avec plus de reconnaissance encore un autre défenseur qui, plus jeune et plus hardi que nous, ne craignit pas de tenir tête à Cromwell.

HÉLÈNE.

Richard !... qui a sauvé ma mère et à qui ma vie appartient !

LAMBERT.

Eh bien !... ne le privez pas du glorieux héritage qui l'attend : car ce M. Clarck, cet inconnu qui vous aime et qui veut tout vous sacrifier... c'est Richard Cromwell.

HÉLÈNE, poussant un cri.

Ah !

LAMBERT.

Le pouvoir paternel, l'alliance de la France, la nièce du cardinal Mazarin... il refuse tout... il n'a d'autre ambition

que de vivre en gentilhomme campagnard dans ses terres, dans son ménage, dans sa famille... « Car, m'a-t-il dit, il est une personne que j'aime et de qui dépend mon avenir !... si je suis aimé, ce que j'ignore, et je le lui demanderai devant toi, je serais bien dupe d'échanger le bonheur qui m'attend contre les tourments que vous me proposez ; mais si elle ne m'aime pas... si elle en préfère un autre... »

HÉLÈNE.

Jamais ! jamais !

LAMBERT.

Alors et avant qu'il n'arrive, car il va venir, je n'ajouterai plus qu'un mot, que Richard n'entendrait pas, mais que vous, lady Hélène, vous comprendrez !... C'est que le fils de Cromwell s'abuse en croyant que la vie privée lui sera facile et permise. Objet de défiance pour tous les partis, un prétendant qui se retire est encore coupable ; on lui fait un crime des droits même auxquels il renonce et que plus tard lui ou les siens peuvent toujours faire valoir. Au sein de sa retraite, les yeux sont ouverts sur lui ; ses actions, ses paroles sont épiées, et, au moindre prétexte, à la moindre crainte, le poison ou le poignard menacent ses jours sans défense.

HÉLÈNE.

O ciel !

LAMBERT.

C'est lui !

SCÈNE III.

HÉLÈNE, RICHARD, LAMBERT.

RICHARD.

Vous aviez raison, lady Hélène, de grands malheurs me menaçaient. (Montrant Lambert.) Voici un ami qui m'apporte

de fatales nouvelles. J'ai plus que jamais besoin de votre amitié... J'ai perdu mon père...

HÉLÈNE, lui tendant la main.

Ah ! monsieur !

RICHARD.

Quoique, depuis trois mois, banni de ses yeux, j'étais toujours présent à son cœur ; et à son dernier moment, c'est moi qu'il a désigné pour seul héritier d'une fortune qui lui avait coûté bien cher !

HÉLÈNE, avec émotion.

Personne ne la mérite mieux que vous ; personne n'en fera un meilleur usage... j'en suis sûre.

RICHARD.

Vous pourriez vous tromper... J'apprécie peu les biens qui ne flattent que l'ambition ou la vanité. Il en est d'autres plus réels en qui je place mon bonheur : une main amie sur laquelle la mienne s'appuie en tout temps ; un cœur sincère et dévoué qui existe de ma vie et soit heureux de mon sort quel qu'il soit, un amour auquel la fortune n'ajoute rien et que le malheur seul puisse accroître... voilà les biens que j'envie, les rêves que j'avais formés en vous voyant et qu'un mot vient presque de détruire.

HÉLÈNE.

Comment cela ?

RICHARD.

Lord Penruddock, votre oncle, nous a assuré ce matin que vous aimiez le général Monck.

HÉLÈNE.

Moi !...

RICHARD.

Est-ce la vérité... Parlez ?

LAMBERT, montrant Richard.

Le bonheur et l'existence d'un ami en dépendent.

RICHARD.

Est-il vrai que vous aimiez Monck ?

HÉLÈNE, détournant la tête.

C'est vrai ! (Apercevant lady Régine qui vient d'entrer par la porte du fond et qui a entendu ces derniers mots.) Ma cousine !... (A part.) Ah ! elle fait bien de venir... Je n'aurais pas le courage de le tromper plus longtemps.

(Elle sort par la porte du fond, et Lambert remonte le théâtre avec elle.)

SCÈNE IV.

LAMBERT, reconduisant Hélène, reste au fond du théâtre et la suit des yeux quelque temps après qu'elle a disparu ; RICHARD et LADY RÉGINE sur le devant du théâtre, déposant des papiers sur la table à gauche.

LADY RÉGINE, gaiement à Richard.

Comment, monsieur Clarck, c'est vous qui êtes son confident... Et elle aime Monck !

RICHARD.

Oui, milady !... Vous en êtes indignée !...

LADY RÉGINE.

J'en suis ravie !... (Montrant Lambert.) Quel est cet homme ?

RICHARD.

Mon meilleur ami.

LADY RÉGINE.

Cette nouvelle, au contraire, peut admirablement servir nos projets. (A demi-voix.) Et si je vous les ai cachés jusqu'ici, à vous, mon ami, qui n'avez pas craint de vous exposer pour moi, c'est que je voulais bien compromettre mes jours, mais non pas les vôtres. Depuis la mort de Cromwell, plus de dangers ; tout se prépare pour le retour des Stuarts.... Et quand vous saurez...

RICHARD, vivement.

Je ne veux rien savoir ; je ne veux que vous soustraire à des périls...

LADY RÉGINE, vivement.

Que je braverai ! car ce n'est pas pour moi seule que j'ai de l'ambition et de l'audace... Je veux réussir pour vous arracher à votre retraite, pour vous donner un sort et un rang dignes de vous !

RICHARD, élevant la voix.

Et vous avez pu croire que j'accepterais ?...

LADY RÉGINE, avec force.

Oui, parce qu'en ce moment l'indifférence ou le repos n'est plus permis, parce qu'au jour du danger, tout Anglais doit se lever, choisir un parti et combattre pour son opinion ! (Montrant Lambert.) Je m'en rapporte à votre ami.

LAMBERT, qui, depuis quelque temps, a redescendu le théâtre.

Milady a raison : quand les partis sont en présence, qui reste neutre est un traître !

LADY RÉGINE.

Qui reste à l'écart est un lâche !

LAMBERT.

Prêt à se ranger du côté de la victoire !...

LADY RÉGINE.

Et vous ne le voudrez pas ! parce qu'il y a quelque chose encore au-dessus du bonheur même... c'est l'honneur !

RICHARD.

Oui, vous dites vrai tous deux... Oui, quel que soit le sentiment qui vous anime, les rêves que j'avais formés ne sont plus possibles... il y faut renoncer et reporter vers un but glorieux mes illusions détruites !... N'importe dans quel rang et sous quelle bannière, on peut toujours servir son pays... et je consacre au mien mon repos et mes jours...

LADY RÉGINE.

A la bonne heure !

RICHARD.

Je vous demande seulement... je vous supplie de renoncer à vos desseins; car c'est par moi, non par vous, milady, que je veux m'élever. Si le sort m'est contraire, vous ne me reverrez pas, et mon amitié ne vous aura pas compromise; s'il m'est favorable, je reviendrai et n'oublierai jamais ce que vous vouliez faire pour M. Clarck... car je puis être malheureux, mais jamais ingrat!... Adieu, milady! (A Lambert.) Viens... je suis à toi.

(Il sort avec Lambert par la porte du fond.)

SCÈNE V.

LADY RÉGINE, seule.

Et je ne conspirerais pas pour lui!... si noble... si généreux... Non, non, il a beau dire et me le défendre... il est pauvre, je le ferai riche... il est obscur, je le ferai illustre; et mon amour le servira malgré lui... Tout nous seconde, d'ailleurs... tout se déclare pour nous. (Regardant sur la table à gauche les lettres qu'elle a apportées au commencement de la scène.) De la duchesse Hamilton... de la comtesse de Landerdale. (S'arrêtant.) Ah! mon Dieu!... (Lisant.) « Tout va mal, chère « lady; ne hâtez pas l'arrivée du roi; Monck, que l'on croyait « pour nous, a refusé de recevoir son propre frère, Nicolas « Monck, le chapelain, chargé par nous de le pressentir à « ce sujet!... De plus, il vient d'écrire et de signer, dans « les papiers publics, une lettre où il déclare que les Stuarts « et l'ancienne monarchie sont désormais impossibles; enfin, « et je puis vous garantir l'authenticité du fait, dernièrement, « dans la ville d'York, le général a donné un soufflet à un « officier qui l'accusait de méditer le retour de Charles II... »

(*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) Adieu toutes nos espérances !

SCÈNE VI.

PENRUDDOCK, LADY RÉGINE.

LADY RÉGINE.

Ah ! milord, vous voilà... eh bien ?

PENRUDDOCK.

Kerneguy, le montagnard, est parti devant moi, et dans douze heures, a-t-il dit, le message sera à son adresse !

LADY RÉGINE.

Tant pis, maintenant ! car les circonstances ne sont plus aussi favorables que je l'espérais.

PENRUDDOCK.

Bien plus encore ! Je faisais rafraîchir mes chevaux à l'hôtel de la *Pomme-d'Or*, quand sont arrivés deux officiers de Monck, à qui j'ai offert un verre de Porto...

LADY RÉGINE.

Et vous avez causé ?

PENRUDDOCK.

Sans rien dire !... vous me connaissez... Ils précédaient l'armée, chargés de préparer pour ce soir les logements du général et de son état-major. Ils ne connaissaient pas le pays, et j'ai dit négligemment devant eux, que le plus beau château des environs était celui de lady Terringham... qui, dans ce moment, était presque vacant...

LADY RÉGINE.

Eh bien?...

PENRUDDOCK.

Eh bien ! ils se sont regardés en souriant... et je suis sûr

que, d'ici à quelques instants... vous aurez à souper et à loger le général et tous ses officiers...

LADY RÉGINE.

Malheureux!... qu'avez-vous fait?

PENRUDDOCK.

J'ai préparé une entrevue admirable et toute naturelle avec Monck; je vous l'amène ici, pour deux ou trois jours, sans éveiller de soupçons...

LADY RÉGINE.

Et dans ce château va arriver, demain soir, Charles Stuart!

PENRUDDOCK.

Le roi!

LADY RÉGINE.

Lui-même... débarqué et caché depuis quelques jours aux environs de Bristol. Vous venez de lui faire dire par Kerneguy qu'il pouvait venir sans crainte, et qu'il serait ici en sûreté.

PENRUDDOCK.

Je n'en savais rien... Mais tant mieux, puisque Monck est des nôtres, puisqu'il est de notre parti!

LADY RÉGINE.

Et s'il n'en était pas!

PENRUDDOCK.

Laissez donc!

LADY RÉGINE.

S'il l'avait déclaré...

PENRUDDOCK.

Par prudence... Monck est très-prudent...

LADY RÉGINE.

S'il l'avait écrit et signé!

PENRUDDOCK.

Pour mieux cacher son jeu!... Car enfin la lettre que vous

avez reçue ce matin de lord Newport est trop positive... J'ai vu lord Newport en Hollande; je l'ai vu moi-même; il est près du roi; il conseille le roi... et un conseiller du roi doit savoir ce qu'il dit...

LADY RÉGINE, écoutant.

Silence !... Entendez-vous ce bruit... ces cavaliers... C'est Monck avec ses officiers...

PENRUDDOCK.

C'est un allié qui nous arrive...

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, PENRUDDOCK, LADY RÉGINE.

HÉLÈNE, accourant vivement.

Ma cousine! ma cousine! tu ne t'en douterais jamais... le général Monck!...

LADY RÉGINE, souriant.

Si vraiment, je le devinerais à ton émotion!

HÉLÈNE.

Tu veux dire à ma surprise! C'est lui.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, PENRUDDOCK, LADY RÉGINE, MONCK, des Officiers au fond du théâtre, EPHRAIM.

MONCK, parlant à plusieurs officiers qui n'entrent pas.

Pas de désordre, messieurs... Quoique ce château appartienne, dit-on, à des partisans de Stuart, je veux qu'il soit respecté.

PENRUDDOCK, bas à lady Régine.

Vous l'entendez... Qu'est-ce que je vous disais?

MONCK.

Il n'y a plus que douze milles d'ici à Londres; nous y serons demain... Nous irons nous mettre aux ordres du parlement, qui, pour nous complimenter, nous envoie trois de ses membres : MM. Scot, Robinson, et l'honorable Ephraïm Kilseen... Allez !...

(Les officiers qui étaient au fond se retirent. Monck redescend le théâtre.)

MONCK, après avoir salué lady Régine et Hélène.

Pardon, milady, de nous emparer ainsi de ce château qui vous appartient. Je ne l'ai appris qu'en y entrant, par l'honorable membre du parlement qui venait de nous rejoindre, et je me félicite de me trouver en pays de connaissance.

LADY RÉGINE.

C'est nous qui sommes heureuses de vous offrir l'hospitalité, et si, après une si longue marche, le général voulait accepter quelques rafraîchissements...

(Le général s'incline en signe d'acceptation, et lady Régine fait signe à Hélène de donner des ordres.)

MONCK, se retournant vers Ephraïm.

Vous dites donc que le parlement voit notre arrivée avec plaisir...

EPHRAÏM.

Avec enthousiasme... Il y voit le triomphe de la bonne cause, et m'a chargé pour vous, à l'unanimité, d'un message.

MONCK.

Que vous venez de nous transmettre devant toute l'armée...

EPHRAÏM, à demi-voix.

Et d'un autre particulier qui ne regarde que vous...

MONCK.

J'accueillerai toujours avec respect et soumission es communications du parlement en masse et en détail.

LADY RÉGINE, montrant à Monck et à Ephraïm la table à gauche, où l'on vient de placer des verres et des flacons de vin.

Messieurs!...

(Penruddock, Monck et Ephraïm traversent le théâtre et s'approchent de la table à gauche, où Hélène leur verse à boire.)

PENRUDDOCK, à Monck.

A vous, général, le premier toast.

MONCK, élevant son verre.

A ces dames! aux doux souvenirs que m'a laissés notre rencontre en Écosse... A vous, maintenant, milord!

PENRUDDOCK.

Oh! mon toast est connu!... à Charles Stuart! (Ephraïm pose son verre sur la table et ne boit pas.)

MONCK, froidement.

Volontiers!... Je n'ai jamais refusé de boire aux exilés... surtout à ceux qui le sont pour toujours. (Levant son verre.) A Charles Stuart!

LADY RÉGINE, bas à Penruddock.

Vous l'entendez!

PENRUDDOCK, à demi-voix et s'approchant de Monck.

Général, il faut que je vous parle.

MONCK.

A moi, milord?

PENRUDDOCK.

Oui, vous ne me refuserez pas, je l'espère, un entretien particulier?...

MONCK.

Il m'est impossible d'accepter l'honneur que veut me faire milord Penruddock...

PENRUDDOCK, avec colère.

Monsieur!...

MONCK.

Daignez me remplacer auprès de ces dames et leur offrir la main... J'ai à causer avec l'honorable Kilseen, envoyé du parlement.

PENRUDDOCK, aux deux dames qui l'entraînent.

Mais cet homme-là est un traître...

LADY RÉGINE, froidement.

Non!... c'est un homme d'Etat. Venez.

(Elle l'emmène et sort avec lui et Hélène.)

SCÈNE IX.

EPHRAIM, MONCK.

MONCK, froidement, à Ephraïm.

Je vous écoute, monsieur.

EPHRAÏM.

Le parlement, rétabli par vous, vient de tenir sa première séance, où tout le monde a parlé... Il y avait si longtemps que cela ne leur était arrivé!

MONCK, froidement.

Ah! tout le monde a parlé?...

EPHRAÏM.

Et, par suite, il a été impossible de s'entendre, j'en suis encore enroué.

MONCK, d'un ton affectueux.

En vérité?

EPHRAÏM.

Ne faites pas attention, général! quand c'est pour la patrie!... Mais la patrie, représentée par nous... ignorant vos intentions, ne sait quel gouvernement proclamer!

MONCK, froidement.

J'attends ses ordres...

EPHRAÏM.

La plupart des honorables disaient, en sortant de la séance : « A la tête d'une révolution fondée par l'épée, il faut un militaire. Le général Lambert, fléau des assemblées délibérantes, et qui tranche toutes les discussions avec le sabre, est bien loin dans l'Irlande, avec son armée ; Monck est près de nous, avec la sienne... »

MONCK, froidement.

Ils disaient cela ?

EPHRAÏM.

Oui, général.

MONCK.

Et la preuve ?

EPHRAÏM, lui remettant un papier.

Je sais qu'il vous en faut... en voici !... Je suis, ou plutôt nous sommes vingt-deux voix qui n'en formons qu'une !... Éloquence collective et compacte, qui ne donne jamais qu'en masse, et entraîne avec elle toutes les consciences indécises et isolées... Et si, dans un moment où personne n'ose se prononcer, vingt-deux voix, prenant l'initiative, proclamaient pour successeur de Cromwell le général Monck... Si le général, acceptant l'appui que nous lui proposons... et nous donnant à son tour des garanties...

MONCK, les yeux fixés sur le papier qu'Ephraïm lui a remis.

Je vois !... des places pour tout le monde !... et pour Ephraïm Kilseen... Rien !... que cinq cents guinées de rente ! (Se tournant froidement vers Ephraïm.) Monsieur, je suis touché du service que vous voulez me rendre, et je le reconnaîtrai par un plus grand encore... un bon avis ! Nous vivons dans un temps où la circonspection et la prudence sont tellement nécessaires, qu'il suffirait d'une pareille proposition... signée... comme celle-ci, de vous et de vos amis, pour donner au prochain gouvernement, j'ignore lequel, le prétexte immédiat de vous faire déporter ou pendre.

EPHRAÏM, effrayé.

Général !

MONCK.

Je n'abuserai pas d'une marque de confiance d'autant plus grande, qu'elle vous met tous dans ma dépendance. (Mettant le papier dans sa poche.) Mais je vous dirai...

EPHRAÏM, se retournant et apercevant Lambert qui entre.

Dieu ! Lambert...

SCÈNE X.

EPHRAIM, MONCK, LAMBERT.

MONCK.

Vous Général, avoir quitté l'Irlande !...

LAMBERT.

Et vous, l'Écosse !

MONCK.

L'honorable Ephraïm Kilseen vous dira que le parlement me rappelle à Londres avec mon armée.

LAMBERT.

Et la mienne a devancé ses ordres... Elle vient d'y entrer, et a pris ses quartiers autour de Westminster... Elle protégera aussi, dès demain, les séances du long parlement, qui, grâce à vous, vient de renaître.

MONCK.

Je me félicite, mon brave et cher collègue, de voir nos troupes réunies encore une fois sous le même drapeau et pour la même cause, comme au temps de notre illustre général et ami, le lord protecteur.

LAMBERT, brusquement.

Écoutez-moi, Monck... je me bats aussi bien que vous, mais vous avez plus d'esprit que moi... Vous avez un talent,

celui de cacher votre pensée, et moi un défaut, celui de dire la mienne, et la voici!... On prétend que vous aspirez à remplacer Cromwell, et que, dans ce dessein, vous avez ressuscité le défunt parlement que vous espérez acheter!

MONCK.

Et avec quoi?

EPHRAÏM.

Oui!... avec quoi? C'est ce que je voudrais savoir!...

LAMBERT, regardant Ephraïm.

J'ai à dire aux parlementaires, dans la personne d'Ephraïm, ici présent, que si j'en connaissais un seul capable de vous donner sa voix, ce serait la dernière fois qu'il l'aurait vendue; car je me chargerais, moi, mieux que Lenthal, son président, de lui interdire à jamais la parole!

MONCK.

C'est justement ce que je disais tout à l'heure à l'honorable Ephraïm!...

EPHRAÏM, troublé.

Oui... oui... effectivement...

LAMBERT.

Et à vous, général, je vous dirai : Nous avons bien voulu obéir à Cromwell; il avait sur nous l'ascendant du génie! On pouvait courber le front d'un soldat devant celui qui faisait tomber des têtes royales... Mais vous, George Monck, je vous déclare en mon nom, et au nom de tous les officiers républicains, Fletwood, Harrison, et vingt autres, vos égaux, que jamais nous ne vous reconnaîtrons pour maître...

MONCK.

Je le conçois! car, moi, je n'accorderais à aucun de vous le droit d'être le mien.

EPHRAÏM.

Alors, et puisque nous sommes tous si difficiles à gouverner, à qui nous adresser?

MONCK, les regardant.

Votre avis, messieurs !...

LAMBERT.

Et le vôtre ?

MONCK, lentement.

La république... pure et simple !... Le pouvoir est à tou le monde.

LAMBERT, de même.

C'est comme s'il n'était à personne...

EPHRAÏM.

Et puis la république, gouvernement pauvre...

LAMBERT, avec mépris.

N'achète qu'à crédit... et, pour s'acquitter...

EPHRAÏM.

Ne paye pas !... Alors, les Stuarts...

MONCK.

Le pays n'en veut plus ! Et vous ?

LAMBERT.

Autant vaudrait signer notre arrêt de mort : nous avons renversé le père, et le fils nous arriverait avec des idées de vengeance...

MONCK.

De proscription...

EPHRAÏM.

Ou d'amnistie... ce qui reviendrait au même...

LAMBERT.

Tandis que Richard Cromwell...

MONCK.

Le fils du protecteur...

LAMBERT.

Ne pourrait pas nous accuser d'avoir immolé Charles Ier...

EPHRAÏM.

Ni renversé la monarchie...

MONCK.

Il n'y a qu'une difficulté...

LAMBERT.

Laquelle?

MONCK.

Je connais les goûts et le caractère de Richard; il est capable de refuser...

LAMBERT.

Il accepte! je viens de l'y décider!

MONCK.

Je devine alors qui gouvernera sous lui!

LAMBERT, à demi-voix.

Vous! et moi!

EPHRAÏM, vivement.

Rien que deux?

MONCK, à part.

C'est un de trop!

LAMBERT, à Monck.

Voyez!

MONCK, hésitant.

Je vous remercie, général, d'avoir pensé à moi, mais... le parlement?...

EPHRAÏM.

Oui... le parlement?...

LAMBERT.

Ne sommes-nous pas à la tête des deux seules armées de l'Angleterre? C'est à ceux qui tiennent l'épée à délibérer!

EPHRAÏM.

Et aux assemblées délibérantes...

LAMBERT.

A obéir sans verbiage! C'est ainsi qu'agissait Cromwell, qui avait supprimé l'éloquence! et comme ce sont mes dragons qui occupent Westminster...

MONCK.

Vous me répondez du vote libre et indépendant de nos honorables?

LAMBERT.

Je vous réponds d'eux, si vous me répondez de vous!... Aujourd'hui même, vous ferez proclamer par vos soldats, comme moi par les miens, Richard Cromwell protecteur de l'Angleterre... sinon... vous me permettrez, à moi et aux miens, de vous poignarder comme traître...

MONCK, froidement.

A quoi bon?... vous êtes homme à vous passer de la permission!

LAMBERT, avec impatience.

Une fois en votre vie, George Monck, direz-vous oui ou non? Je suis décidé à faire cette proclamation avec vous ou sans vous... c'est la paix ou la guerre!... que voulez-vous?

MONCK.

Le temps d'écrire cette proclamation... Je vous demande pour cela un quart d'heure...

LAMBERT.

Dans un quart d'heure... soit... je reviens la prendre...

EPHRAÏM, s'approchant de Monck pendant que Lambert remonte le théâtre.

Alors nous sommes donc pour Richard?

MONCK, à demi-voix.

Peut-être!... (A voix haute.) Vous ne partirez pas sans vous charger de mes compliments pour l'honorable Lenthal, vôtre président!...

(Lambert qui est descendu sort avec Ephraïm par le fond.)

SCÈNE XI.

MONCK, puis LADY RÉGINE, entrant par la porte à droite.

MONCK, seul, assis près de la table.

Richard Cromwell.... ou Charles Stuart... j'en eusse préféré un autre... mais en attendant... (Apercevant Lady Régine.) Ah! c'est vous, milady!

LADY RÉGINE.

Qui venais pour parler de quelques intérêts de famille... mais vous êtes trop occupé pour m'entendre...

MONCK.

Moi! occupé... nullement... Quelques arrangements provisoires... vous pouvez vous en convaincre...

LADY RÉGINE, regardant par-dessus son épaule pendant qu'il écrit.

O ciel!... Richard Cromwell proclamé protecteur, c'est-à-dire roi d'Angleterre!

MONCK, écrivant toujours.

Pourquoi pas? dans les circonstances présentes... je ne vois rien de mieux... (A part et se montrant lui-même pendant que Régine va fermer la porte du fond.) le mieux n'étant pas possible... ou demandant à être ajourné... et puis une proclamation n'engage que ceux... qui y croient.

(Lady Régine, pendant qu'il écrit, est revenue près de lui.)

LADY RÉGINE.

Et c'est vous, général... vous dont l'avenir était si brillant, qui vous mettez aux gages et à la solde d'une royauté d'un jour!...

MONCK, froidement.

Il me semble, milady, que nous ne parlons pas là d'affaires de famille!

LADY RÉGINE.

Au contraire, et dans l'intérêt même d'une union que vous avez autrefois désirée...

MONCK.

Et que vous et lord Penruddock avez rejetée...

LADY RÉGINE.

Parce que nous supposions qu'Hélène elle-même y était opposée !... mais aujourd'hui que nous avons la preuve du contraire, notre consentement vous était acquis... C'est là, général, ce que son tuteur et moi voulions vous apprendre.

MONCK, se levant.

Pardon, milady, je suis incrédule de ma nature ; je pense bien qu'aujourd'hui, où l'on croit avoir besoin de me gagner, ce consentement me serait, en effet, promis... mais, quand viendrait le moment de réaliser une telle promesse, on m'objecterait, comme autrefois, le passé.

LADY RÉGINE.

Nous serions alors plus sévères que Stuart lui-même, qui dès longtemps vous l'a pardonné; ce qui nous serait plus pénible, ce serait de voir l'époux d'Hélène Newport, notre allié, notre parent, préférer l'obscur avantage de soutenir une république, à l'immortel honneur de relever une monarchie, de le voir disputer des lambeaux de puissance à Lambert et à tout le parti républicain, au lieu d'être le premier de l'Etat après le roi, qui l'aurait nommé son connétable et son premier ministre. (Geste de Monck.) Il l'aurait fait... Il me l'écrivait à moi, qui ai encore sa lettre... et l'on ne renonce pas sans regret, pour sa famille et pour les siens, à une illustration qui rejaillirait sur tous... Mais qu'importe, général, dès qu'il s'agit de vous prouver notre franchise, dont vous doutez encore... Hélène, ma cousine, vous aime, elle vous appartient, et dès demain, dès aujourd'hui, si vous le voulez, nous signerons son contrat.

MONCK, la regardant attentivement.

Et lady Hélène... ne démentira point vos paroles ?

LADY RÉGINE, lentement.

Ni elle, ni personne !... Il n'y aurait qu'une difficulté peut-être ?

MONCK, de même.

Déjà !...

LADY RÉGINE.

Et elle viendrait de vous.

MONCK.

Comment cela ?

LADY RÉGINE, lentement et le regardant.

Si nous avions... tel ami de notre famille, qui tînt à signer au contrat... et que vous, général, vous ne voulussiez pas vous rencontrer avec cet ami...

MONCK, de même.

Pourquoi donc ?... si cette union a lieu, vos amis ne sont-ils pas les miens ?

LADY RÉGINE.

D'autant que cet ami désire ardemment cette rencontre... mais il la voudrait secrète et sans témoins... pas d'autres que nous deux...

MONCK.

Pas d'autres !!!

LADY RÉGINE.

Je vous le jure !... s'il vous a, tout le reste lui est indifférent et inutile.

MONCK.

Quoi, tous mes autres collègues... Harrison, Fleetwood et Lambert...

LADY RÉGINE.

Destitués ou mis en jugement.

MONCK, vivement.

Ah ! savez-vous qu'il a de fort bonnes idées... cet ami de votre famille !

LADY RÉGINE, finement.

Il vous les expliquerait mieux que moi, sans doute, s'il pouvait par hasard... vous rencontrer demain soir... par exemple... dans ce château où vous logez... (Se retournant et voyant la porte du fond qui s'ouvre.) On vient !

(Elle s'éloigne de Monck, remonte le théâtre et redescend se placer à droite.)

SCÈNE XII.

EPHRAIM, LAMBERT, MONCK, LADY RÉGINE, plusieurs Officiers qui se tiennent au fond du théâtre.

LAMBERT, s'approchant de Monck.

Eh bien ?...

MONCK.

Voici la proclamation !

LAMBERT.

Merci, George Monck... maintenant je vous crois !

MONCK, aux officiers.

Vous, messieurs... demain vous monterez à cheval et porterez cette proclamation à nos divers cantonnements... (A Lambert.) A demain matin, général ! (Bas à lady Régine en la saluant.) A demain soir, milady !

EPHRAÏM, s'approchant de Monck.

Et mes vingt-deux voix... à qui sont-elles ?

MONCK.

A personne encore !... Qui veut arriver doit attendre...

EPHRAÏM.

J'attendrai !

(Monck, Lambert et Ephraïm sortent par la porte du fond en saluant lady Régine, qui sort par la porte à droite.)





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY RÉGINE, PENRUDDOCK.

PENRUDDOCK.

Eh bien ! voici de belles nouvelles!... Pendant que nous nous réjouissions de la mort de Cromwell, croyant que c trône était libre et que nous n'avions plus qu'à y monter... on nomme un souverain!...

LADY RÉGINE.

Vraiment!

PENRUDDOCK.

Et ce n'est pas nous!... L'armée de Lambert et celle de Monck réunies dans Londres ont proclamé...

LADY RÉGINE.

Richard Cromwell!... Je le savais d'hier soir... J'avais la proclamation avant tout le monde!...

PENRUDDOCK.

Mais ce que vous ne savez pas... c'est l'effet qu'elle a produit... Ce peuple de Londres, qui nous attendait depuis si longtemps et avec tant d'impatience, paraît complétement résigné à nous attendre encore!... Pas la moindre opposition, pas la moindre difficulté... En revanche, des transports

de joie, des vivat, de l'enthousiasme et des illuminations... Je suis sûr qu'ils se trompent!... Ils croient que c'est leur véritable souverain... Aussi j'ai beau parler, j'ai beau agir, nous n'allons pas... nous n'avançons pas... De toutes les conspirations où je me suis trouvé, celle-ci est la plus stationnaire!... Il n'y a que moi qui me donne de la peine, et je ne peux pas tout faire!...

LADY RÉGINE.

Patience!... Vous venez de voir Hélène qui doit être ravie.

PENRUDDOCK.

Eh bien, non!

LADY RÉGINE.

Vous ne lui avez donc pas dit que nous consentions à son mariage avec Monck?

PENRUDDOCK.

Si, vraiment!... Mais elle ne veut pas... elle veut rester fille.

LADY RÉGINE.

Je lui ai pourtant entendu avouer à elle-même qu'elle aimait Monck.

PENRUDDOCK.

Parbleu!... je vous l'avais dit...

LADY RÉGINE.

Et elle refuse de l'épouser!

PENRUDDOCK.

Que voulez-vous!... Une jeune fille... c'est toute une conspiration... on n'y comprend rien!...

LADY RÉGINE.

Mais voilà qui est plus terrible que toutes vos autres nouvelles... Monck va croire que l'on s'est joué de lui... Il quittera ce château.

PENRUDDOCK.

Le plus tôt vaudra le mieux, puisque vous m'avez dit que le roi allait arriver.

LADY RÉGINE.

Pour avoir avec Monck une entrevue...

PENRUDDOCK.

Ah bah !

LADY RÉGINE.

C'est changé !... c'est arrangé.

PENRUDDOCK.

Aussi vous ne me dites rien !... Alors qu'est-ce que nous faisons ?... qu'est-ce que nous décidons ?...

LADY RÉGINE.

Qu'il faut partir !

PENRUDDOCK.

Encore !

LADY RÉGINE.

Et emmener Hélène pour éviter entre elle et Monck toute explication... Vous vous arrêterez à moitié chemin, à l'auberge de l'*Ours-Noir*.

PENRUDDOCK.

Une auberge détestable... celle d'Ephraïm Kilseen... J'aime mieux aller tout droit à Londres, en mon hôtel...

LADY RÉGINE.

Non... Vous trouverez à l'auberge de l'*Ours-Noir* la duchesse Hamilton et la comtesse de Lauderdale déguisées, et qui m'attendent.

PÉNRUDDOCK, se frottant les mains.

A la bonne heure, au moins ! nous marchons.

LADY RÉGINE.

Vous leur direz l'importante affaire qui me retient ici... Mais demain j'irai les rejoindre.

PENRUDDOCK.

Très-bien... très-bien... Voilà une mission diplomatique.

LADY RÉGINE.

J'y ajouterai celle de déterminer en route Hélène à nous obéir... Hâtez-vous! partez...

PENRUDDOCK.

Et le roi qui va venir!... et à qui j'aurais voulu rappeler mon gouvernement du Devonshire et du Middlesex.

LADY RÉGINE.

Je recevrai Sa Majesté.

PENRUDDOCK.

Justement!... c'est là ce qui m'inquiète... Charles Stuart est jeune, aimable et galant... La nuit, en tête-à-tête dans ce château avec une jolie femme...

LADY RÉGINE.

Quoi! milord, vous pourriez craindre?...

PENRUDDOCK.

Quand on aime... on craint tout...

LADY RÉGINE.

Jaloux... jaloux de votre roi!

PENRUDDOCK.

Vous êtes si royaliste!...

LADY RÉGINE.

Et vous, milord, vous ne méritez pas de l'être... si cela vous effraie.

PENRUDDOCK.

Mais cependant...

(On frappe à la porte à gauche.)

LADY RÉGINE.

On a frappé!... C'est lui... Partez, ou je retire toutes mes promesses...

PENRUDDOCK.

Je m'en vais !... je m'en vais !... J'obéis à mes deux souverains !...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

LADY RÉGINE allant ouvrir ; CHARLES STUART, habillé fort simplement, enveloppé d'un manteau.

LADY RÉGINE, tombant aux genoux du roi.

Sire !... sire !...

CHARLES.

Y pensez-vous, milady... à mes genoux !... à moi, pauvre prétendant qui ne suis rien encore... (La relevant.) C'est à ceux qui règnent... c'est à vous que l'on doit parler ainsi !...

LADY RÉGINE.

Ce manteau que l'orage a percé... (Elle lui ôte son manteau.) Arriver par une pluie battante !...

CHARLES.

Un temps de bonne fortune... un temps qui ne m'a pas trompé, puisque me voilà chez vous... (Lady Régine lui approche un fauteuil sur lequel il s'assied.) Ah ! l'on est mieux ici qu'au milieu des torrents et des ravins... ou sur les branches du chêne royal !...

LADY RÉGINE.

Ce qu'on nous a raconté est donc vrai ?...

CHARLES.

Oui, de tous les souvenirs de la bataille de Worcester c'est le moins agréable... Pendant vingt-quatre heures caché sous ce large feuillage et voir passer au-dessous de moi ces infâmes têtes rondes... ces enragés presbytériens qui me cherchaient et s'arrêtaient souvent sous mon chêne, seul do-

maine qui me restât, pour manger et boire aux yeux de leur souverain qui tombait de besoin, et qui, dans ce moment, aurait troqué tous ses droits à la couronne contre un verre de porter.

LADY RÉGINE.

Votre Majesté plaisante !

CHARLES, riant.

Non, milady, c'est si peu de chose qu'une royauté à jeun Je vous jure que ce jour-là je n'aspirais qu'à descendre !

LADY RÉGINE.

Je ne crois pas, en effet, que dans votre vie si agitée, il y ait eu une époque plus terrible.

CHARLES, se levant du fauteuil.

Si, ma première expédition en Écosse.

LADY RÉGINE.

Après la mort de ce brave Montrose, tué pour vous?

CHARLES.

Oui ! Lorsque pour être reconnu roi, il me fallait assister tous les matins au prêche, et aux sermons des puritains... C'était payer trop cher un trône ! celui d'Écosse ne valait pas cela... un pays affreux... des repas mystiques où l'on priait au lieu de dîner... un jeûne perpétuel... et pas de jolies femmes, du moins elles se cachaient ! Les psaumes et les figures presbytériennes les faisaient fuir ! Tandis qu'ici, en Angleterre... quelle différence ! Depuis quinze jours que j'ai débarqué à Bristol, je n'ai vu que des femmes charmantes et dévouées !... Toute ma fidèle noblesse qui s'espaçait pour me recevoir... Il y a deux jours, chez lady Willoughby de Parham; la nuit dernière, dans le château de la marquise de Trelawnay. Chaque jour une nouvelle hôtesse, et arriver ainsi d'amis en amis, jusqu'à Londres, voilà une vie aventureuse qui convient à merveille à un prince de fortune tel que moi !

LADY RÉGINE.

J'ai écrit à Votre Majesté qu'elle pouvait se présenter, que les portes de la capitale lui seraient ouvertes.

CHARLES.

Oui, sans doute... Cromwell n'est plus !... Morte la bête !. mort le venin !...

LADY RÉGINE.

Mais hier, la soldatesque a proclamé protecteur d'Angleterre, le fils du tyran, Richard Cromwell ; émeute militaire, qui ne peut avoir de suites.

CHARLES.

Et quand il faudrait tirer l'épée, cela n'en serait que mieux. Nous ne nous sommes pas déjà si mal montrés à Worcester, où avec une poignée de montagnards nous avons soutenu l'effort de Lambert et de toute sa cavalerie... Et jugez donc, milady, si nous pouvions faire notre entrée à Londres, blessé et le bras en écharpe... quel effet cela produirait !

LADY RÉGINE.

Sur vos sujets...

CHARLES.

Et surtout sur les dames, qui seraient à leurs balcons... Nous tenons un peu de Henri IV de France... le père de ma mère, qui conquit Paris et son royaume en payant de sa personne ; nous avons les mêmes goûts que lui... pour les coups d'épée.

LADY RÉGINE, souriant.

Et d'autres goûts encore !

CHARLES, avec ardeur.

C'est vrai !... (Souriant.) Et je me rappelle que dans ma fuite, lorsque Cromwell et la mort me menaçaient, à Boscobel, cette jeune fermière... et à Woodstock, la gentille Alice... Que voulez-vous, milady, c'est plus fort que moi ; il

s'agirait de ma couronne ou de mes jours, que je ne pourrais résister au pouvoir de deux beaux yeux.

LADY RÉGINE.

Votre Majesté me permettra alors... quoique je connaisse son antipathie pour les sermons, de lui prêcher la sagesse.

CHARLES.

Vous le pouvez! j'écouterai... et ne regarderai pas!... Vous dites donc, milady?

LADY RÉGINE.

Que dans ce château vous allez vous trouver avec Monck, le général le plus influent...

CHARLES.

Oui, vous m'avez écrit cela; Monck le parlementaire qui m'est tout dévoué.

LADY RÉGINE.

Pas encore!... et il faut au contraire le gagner; j'ai déjà commencé...

CHARLES.

Eh bien! nous le gagnerons! Ça n'est pas difficile, ils seront trop heureux de revoir leur souverain.

LADY RÉGINE.

Et pour cela, sire, j'ai fait à Monck des promesses...

CHARLES, *sans l'écouter.*

Que je tiendrai... c'est convenu... Quelle est cette jeune et jolie personne que j'ai entrevue tout à l'heure dans cette salle basse, en habit de voyage?

LADY RÉGINE.

Lady Hélène Newport, ma cousine, qui va retourner à Londres.

CHARLES.

C'est donc ça... un air de famille... de ces airs qui me plaisent et me charment... Je l'ai trouvée ravissante.

LADY RÉGINE.

Il ne le faut pas!... Gardez-vous-en bien; tout serait perdu.

CHARLES.

Et pourquoi?

LADY RÉGINE.

C'est la prétendue, c'est la fiancée de Monck, et c'est par l'espoir d'un mariage avec elle, que nous arriverons à le séduire.

CHARLES.

Ah! ce Monck doit l'épouser... Savez-vous qu'il est trop heureux, que c'est trop beau pour un damné presbytérien tel que lui.

LADY RÉGINE.

Dont vous avez besoin, et que vous accablerez pour cela de caresses, de pouvoir et d'honneurs.

CHARLES.

C'est dit.

LADY RÉGINE.

Quant à ses rivaux, Lambert, Fleetwood que vous devez gagner, mais séparément, car il y a jalousie entre eux... il vous faudrait...

CHARLES, *étourdiment.*

Pardieu! de l'or, des titres, des rubans... J'en ai fait provision.

LADY RÉGINE.

Cela ne suffira pas... Il faudrait que chacun d'eux se crût le premier dans l'estime et dans les bonnes grâces de Votre Majesté, tout en accordant réellement votre confiance au seul Monck, qui est le plus redoutable et surtout le plus adroit.

CHARLES.

Oui, oui... Ce que nous saurons le mieux, c'est choisir nos ministres... vous, d'abord...

LADY RÉGINE.

Moi! sire?

CHARLES.

J'ai pu quelquefois me laisser séduire par la beauté seule; mais lorsqu'aux traits les plus gracieux se trouvent réunis l'esprit, la finesse et la raison, ce qu'on a de mieux à faire, c'est, non pas de commander, mais de se soumettre; c'est en vous seule que j'ai confiance aujourd'hui comme toujours; vous serez mon amie et mon conseil... sans être reine, vous régnerez; vos ordres, pour être secrets, n'en seront que plus absolus, et le roi, qui vous abandonne tout son pouvoir, ne vous demande en échange qu'un peu d'empire sur votre cœur.

LADY RÉGINE.

Eh! mais... si cela n'était pas possible... si, dans l'intérêt même de Votre Majesté, ce cœur était déjà donné... ou promis...

CHARLES.

Je sais... je sais!... La marquise de Trelawnay me racontait hier que par dévouement pour moi vous aviez engagé votre main, en cas de succès, à lord Penruddock, un de nos conjurés, en qui cet espoir a allumé un zèle si ardent et si obstiné, qu'il n'y a pas moyen de le réduire au silence ou au repos... Et nous préserve le ciel de contester les droits d'un aussi fidèle sujet! S'il vous épouse, milady, nous l'accablerons de places et d'honneurs, nous aurons pour lui une estime et une considération toutes particulières...

LADY RÉGINE.

Votre Majesté est bien généreuse... et si déjà pour user de mon crédit... je lui demandais des titres, des honneurs... une place importante auprès d'elle?

CHARLES.

Pour Penruddock?

LADY RÉGINE.

Peut-être !... je ne dis pas pour qui ! et je voudrais même qu'on ne me le demandât pas... double faveur... dont je serais doublement reconnaissante.

CHARLES.

Il me serait alors difficile de refuser une demande qui donnerait un tel espoir; mais les souverains rencontrent tant d'ingrats, la reconnaissance devient tous les jours une vertu si difficile et si rare, que la royauté aurait bien quelques droits d'exiger des garanties.

LADY RÉGINE.

Quoi, sire !... Votre Majesté pourrait supposer...

CHARLES, lui prenant la main.

Je vous demande à vous, mon conseil, si ce ne serait pas plus prudent...

LADY RÉGINE.

Silence !

CHARLES.

Qui vient là?

LADY RÉGINE.

Sans doute, c'est Monck... et l'affaire dont il vient nous entretenir est d'une importance...

CHARLES, galamment.

Moins grande, à mes yeux, que celle qu'il vient d'interrompre.

SCÈNE III.

CHARLES, LADY RÉGINE, MONCK, qui salue froidement lady Régine et Charles.

LADY RÉGINE, après un instant de silence et voyant que personne ne parle.

Chacun de nous a été exact au rendez-vous. (A Monck, lui montrant Charles.) Voici cet ami dont je vous parlais hier... cet ami de ma famille, qui me rappelait tout à l'heure encore que vous aviez été autrefois l'ami de la sienne... que, major général de la brigade irlandaise, vous aviez combattu pour Charles I[er], au siége de Nantwich; que pour lui vous aviez pendant deux ans gémi prisonnier dans la Tour de Londres...

MONCK.

Quoi! milady...

LADY RÉGINE.

Le reste... il l'a oublié... il n'a de mémoire que pour les services rendus...

CHARLES.

Oui, monsieur Monck...

LADY RÉGINE.

Et la preuve... c'est que Sa Majesté, à qui je parlais de fonctions de grand connétable...

CHARLES.

Y ajoute le titre de duc d'Albemarle et le gouvernement du Middlesex.

MONCK.

Ah! sire

CHARLES, passant près de Monck.

Je vous donne plus encore... ma confiance tout entière, car je viens me livrer entre vos mains, vous remettre ma destinée et celle de la monarchie.

MONCK.

Dont nous avons si souvent désiré le retour !

CHARLES.

Et pourquoi donc alors ne pas me le faire savoir ?

MONCK.

Du vivant de Cromwell, c'eût été tout perdre... le moindre soupçon m'ôtait les moyens de vous servir... et maintenant encore, si quelque danger vous menaçait, je ne pourrais vous sauver qu'en continuant à paraître d'un autre parti que le vôtre.

CHARLES.

Je comprends... ce sera encore une nouvelle preuve de fidélité, et dès que je sais que je puis compter sur vous...

MONCK.

Je ne vous ferai pas de serments, sire.

CHARLES.

Et vous aurez raison. (A lady Régine qui lui approche un fauteuil.) Ah ! milady, pardon...

(Il s'asseoit.)

MONCK.

Je réponds des officiers de mon armée... ils ne raisonnent pas, ils obéissent, et me suivront où je les mènerai...

LADY RÉGINE.

Quant au parlement...

MONCK.

Il paraît qu'il sera pour rien cette année... je puis compter sur vingt-deux voix qu'on m'a offertes.

LADY RÉGINE.

Et nous aussi !

CHARLES.

Cela fait quarante-quatre.

MONCK.

Celles d'Ephraïm Kilseen.

LADY RÉGINE.

Ce sont les mêmes...

CHARLES.

Cela ne fait plus que vingt-deux !

MONCK.

D'autres suivront... Reste donc le parti républicain, qu'il faudrait gagner...

CHARLES.

Ce sera difficile !

LADY RÉGINE.

Moins que vous ne croyez, et si Votre Majesté veut bien m'écouter...

CHARLES.

Toujours, milady !

LADY RÉGINE.

Depuis longtemps... (Montrant Monck.) le général lui même l'ignorait, plusieurs officiers républicains, mécontents de Cromwell, avaient formé contre lui une association secrète !... la duchesse d'Hamilton connaissait leur projet par le colonel Pride, qui lui fait une cour assidue.

CHARLES, gaiement.

Vraiment !... La duchesse d'Hamilton est, dit-on, une fort belle personne... Est-elle brune ou blonde ?

LADY RÉGINE, avec impatience.

Elle est... elle est... fort dévouée à Votre Majesté, c'est le principal ! Or, donc, ces officiers, dont le but est d'établir un gouvernement militaire, voulaient renverser Cromwell, et la conspiration qui allait éclater contre lui se trouve tout organisée contre son fils ; de plus, comme il y a tout avantage à frapper promptement, c'est demain qu'ils veulent se défaire de Richard, ou du moins l'enlever ; et, pour les mesures définitives, une réunion doit avoir lieu à cinq milles de Londres,

et sous le prétexte d'un repas de corps, à l'auberge de l'*Ours-Noir*... La duchesse, qui le sait, doit s'y arrêter par hasard en allant à son château, et je dois demain la rejoindre pour tâcher de faire tourner au profit de Votre Majesté des projets commencés dans un autre but... Si nous réussissons, nos amis, qui se tiennent prêts, se réuniront aux officiers... et le complot éclatera demain, dès l'arrivée du roi à Londres... C'est le signal!... Qu'en dit Votre Majesté?...

CHARLES.

Qu'en dit le général?

MONCK.

Qu'on peut toujours se servir des officiers pour renverser Richard... et après... on verra!

CHARLES.

Très-bien!... nous verrons... (Se levant.) Ainsi voilà tout réglé!...

MONCK.

Non pas... et pour le passé... que ferons-nous?

CHARLES, se rasseyant.

Amnistie générale... et complète.

MONCK.

Et Lambert?...

CHARLES, gaiement.

Ah! Lambert... qui commandait la cavalerie à Worcester, et contre lequel nous nous sommes battus toute la journée... un enragé presbytérien...

MONCK.

C'est ce que je pense...

CHARLES.

Un démon incarné!

MONCK.

Il n'est que trop vrai...

CHARLES.

Que je reverrai avec plaisir... j'en aurai à lui serrer la main !

LADY RÉGINE, lui appuyant la main sur l'épaule.

Non ! sire.

CHARLES.

Si, pardieu !... Qu'est-ce que nous pourrions lui donner?... le commandement général de la cavalerie ; il s'y entend !...

MONCK, avec dépit.

Vous croyez ?

CHARLES.

J'en suis sûr... (Se levant.) car il nous poursuivait ventre à terre et avec une ardeur... qui m'a fait cent fois le donner à tous les diables...

MONCK, froidement.

C'est sur ce point... et sur d'autres non moins importants qu'il serait peut-être utile d'avoir quelques instants de discussion particulière.

LADY RÉGINE, rangeant le fauteuil qu'elle avait apporté au roi.

J'entends, et me retire... Ou plutôt, vous serez mieux, et plus seuls encore, dans ma bibliothèque.

(Elle montre la première porte à droite.)

MONCK.

Et personne n'entrera ici...

LADY RÉGINE.

Personne !

MONCK.

Excepté Ephraïm Kilseen... (Bas à lady Régine.) Ephraïm est un parlementaire dont le dévoûment, prix fixe, est coté à cinq cents guinées de rentes... Je ne les ai pas... Mais j'ai le droit de le faire pendre, et il viendra ici ce soir prendre mes ordres définitifs... Il arrivera par le petit escalier, qu'il connaît très-bien...

LADY RÉGINE.

Depuis quand?...

MONCK.

Depuis qu'il a fait l'inventaire du château.

CHARLES, saluant lady Régine.

Mille pardons, milady... (A Monck.) Allons! général... allons parler d'affaires... Sera-ce bien long?... Il me semblait que nous avions traité à peu près tous les points, et je ne vois pas ce qui nous reste...

MONCK.

Eh! mais, ne fût-ce que la proclamation royale...

CHARLES.

Ah! c'est vrai!...

MONCK.

Et si je puis aider Votre Majesté à la rédiger...

LADY RÉGINE, souriant.

En fait de proclamations, le général s'y entend!

MONCK, s'inclinant.

Vous êtes trop bonne!...

LADY RÉGINE, à part.

C'est la seconde depuis hier!...

(Charles et Monck entrent par la première porte à droite.)

SCÈNE IV.

LADY RÉGINE, seule, regardant le roi sortir.

Léger, futile, étourdi... détestant les affaires, adorant les plaisirs et les dames... voilà le roi qu'il nous faut... Favorite ou ministre, le premier qui s'en emparera gouvernera l'Angleterre... et le rusé Monck voudrait déjà... C'est à nous d'y veiller et de ne pas laisser prendre l'initiative à ses minis-

tres. (Écoutant du côté de la porte à gauche.) On a frappé... c'est Ephraïm.

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE V.

RICHARD, LADY RÉGINE.

LADY RÉGINE, avec étonnement.

M. Clarck !... quel bonheur !...

RICHARD.

Lady Régine ! (Regardant autour de lui.) Ah ! qu'il y a longtemps que je ne vous avais vue... vous et ces lieux.

LADY RÉGINE.

D'où venez-vous donc?

RICHARD.

De Londres ! où, comme je vous l'avais promis, j'ai suivi vos conseils !... On m'offrait une position, une place que j'ai acceptée... nouveaux tourments, nouvel esclavage qui déjà commence car, depuis deux jours, pas un instant de berté... Voici le premier, et j'en profite pour sortir de mon exil, pour retrouver mes amis et mon bonheur d'autrefois... vous... et lady Hélène !...

LADY RÉGINE.

Elle n'est plus ici... elle est à Londres !...

RICHARD, avec douleur.

Ah !... tant pis !... Je voulais lui dire... à elle... et à vous... des choses assez importantes sur ma position...

LADY RÉGINE, gaiement.

Quelle qu'elle soit, elle ne vaut pas celle que maintenant j'espère pour vous !

RICHARD, souriant.

J'en doute.

LADY RÉGINE.

Qui donc vous l'a fait obtenir?

RICHARD.

Des amis de mon père!... le général Lambert... que vous avez vu ici.

LADY RÉGINE.

O ciel!... des ennemis du roi!

RICHARD.

Je vous ai prévenue que, pour arriver, je suivrais probablement une autre ligne que la vôtre. Dans tous les partis, il y a de l'honneur à acquérir... Mais avant de vous dire ce que j'ai fait et qui je suis maintenant... j'ai voulu savoir si, dans votre cœur, vos opinions n'étaient pas plus fortes que vos sentiments... et si un ami qui, par exemple, pensait comme Richard Cromwell pouvait conserver ses droits à votre amitié.

(On frappe à la porte à gauche.)

LADY RÉGINE, à part.

Ciel!

RICHARD.

Qu'est-ce donc?... D'où vient ce trouble?...

LADY RÉGINE.

Un secret... qui n'est pas le mien... ce sera le dernier...

RICHARD.

Quelque intrigue politique, quelque conspiration... Lord Penruddock peut-être!...

LADY RÉGINE.

Ils vont partir et je serai libre, et je vous dirai tout... et vous verrez si je vous aime... et vous verrez si dans ces rêves d'ambition que vous blâmez, il en est un seul qui n'ait pour but votre fortune et votre avancement... (Lui montrant la première porte à gauche.) Là... monsieur... là... quelques instants... je vous en prie!...

(Richard entre par la première porte à gauche, lady Régine va ouvrir la seconde porte du même côté.)

SCÈNE VI.

EPHRAIM, LADY RÉGINE.

EPHRAÏM.

Il faut que je parle au général...

LADY RÉGINE.

Il vous attendait !

EPHRAÏM.

Où est-il ?

LADY RÉGINE, montrant Monck qui sort par la porte à droite.

Le voici !

SCÈNE VII.

EPHRAIM, LADY RÉGINE, MONCK.

MONCK, sortant de la porte à droite et parlant encore au roi.

Oui, je réponds de nous... et quant au parlement... dès qu'Ephraïm... sera arrivé... (L'apercevant.) Ah !... Ephraïm... nous vous attendions... Qu'y a-t-il ? Quelles nouvelles ?

EPHRAÏM passant entre eux deux.

D'assez singulières...

MONCK.

Lesquelles ?

EPHRAÏM.

Pour me rendre ici secrètement, comme Votre Excellence me l'avait recommandé, je suis parti ce soir de chez moi.

de l'auberge de l'*Ours-Noir*, et je me suis glissé par le parc, croyant n'y trouver personne...

MONCK.

Eh bien?

EPHRAÏM.

Eh bien! sous les grands arbres qui entourent le château... j'ai entendu... un piétinement de chevaux, et en avançant la tête par-dessus la haie, j'ai aperçu, rangée en silence, une compagnie de dragons, et au milieu d'eux, quoiqu'il parlât à voix basse, j'ai reconnu le général Lambert...

MONCK.

Lambert! qui était à Londres...

EPHRAÏM.

Et donnant l'ordre d'entourer le château et de placer des soldats dans l'intérieur... Ecoutez... (Montrant la porte du fond.) Il y en a à cette porte!

(Il va écouter au fond.)

MONCK.

Le traître m'aura fait suivre... Il se doute de quelque chose... (A part.) Et s'il me trouve ici... la nuit... en conférence secrète avec Stuart...

LADY RÉGINE, passant près de Monck.

Et si le roi n'est pas demain à Londres, la conspiration ne peut pas avoir lieu... tout est manqué...

MONCK, avec agitation.

Eh! sans doute... Il n'y faut plus penser... car ce Lambert... (A part.) Il peut me perdre à jamais, me faire juger et condamner... A sa place je n'y manquerais pas !... (A Ephraïm qui revient près de lui à gauche, pendant que lady Régine remonte le théâtre et va écouter à la porte du fond.) Et c'est bien lui... Vous l'avez vu?...

EPHRAÏM.

Mieux que cela... En me jetant dans une autre allée... j'ai vu passer rapidement près de moi un homme... et je jure-

rais... non pas sur ma tête... mais sur tous les saints du paradis... que c'est Richard Cromwell.

(Il remonte le théâtre.)

MONCK, à part.

Richard !... avec Lambert... Plus de doute, c'est un piége... Ils savent tout...

LADY RÉGINE, avec agitation et revenant à gauche.

Eh bien! général...

MONCK, à demi-voix.

Vos royalistes sont si indiscrets... et si maladroits... Ils nous auront trahis...

LADY RÉGINE, à demi-voix.

C'est vous plutôt dont les hésitations continuelles...

MONCK.

Moi !... qui vais imprudemment m'exposer... et pour qui?...

LADY RÉGINE.

Enfin que faire?...

MONCK, à demi-voix.

Que faire !... (A Ephraïm qui revient près de lui à droite.) Je suis à vous, Ephraïm... (S'éloignant d'Ephraïm qui s'asseoit, et prenant lady Régine à part à gauche du théâtre.) Il faut éloigner Charles Stuart... le faire sortir de ce château.

LADY RÉGINE, à demi-voix.

Vous vous en chargez?...

MONCK, à demi-voix.

Moi !... impossible !... Ce serait me perdre... sans le sauver... Pour veiller sur lui... le servir... le délivrer... plus tard... il ne faut pas même que je sois soupçonné... C'est vous, d'ailleurs, maitresse de ce château, qui connaissez mieux que moi les moyens d'évasion et de salut.

LADY RÉGINE, de même.

Et lesquels ?...

MONCK, de même.

Quelque cachette mystérieuse... quelque déguisement... cela vous regarde...

LADY RÉGINE, de même.

Si je me confiais à Ephraïm !...

MONCK, de même.

Gardez-vous-en bien...

LADY RÉGINE, de même.

Mais c'est votre ami...

MONCK, de même.

Raison de plus... en fait d'amitié, ne vous fiez qu'à vous... à vous seule, milady...

EPHRAÏM, à haute voix, et quittant le fauteuil où il était assis.

Eh bien ! général... pour qui sommes-nous, décidément ?

MONCK, à demi-voix.

Pour Richard !... pour Richard Cromwell ! entendez-vous bien, et n'oubliez pas que c'est par moi que vous avez été décidé...

EPHRAÏM.

Je le suis donc ?...

MONCK.

Eh ! sans doute... Venez... venez... je sais ce qui nous reste à faire... Adieu, milady.

(Ils ouvrent la porte.)

DEUX SOLDATS, du fond.

Qui va là ?...

MONCK, à haute voix.

Général Monck !

EPHRAÏM, de même.

Membre du parlement !

MONCK.

Qui voulons parler au général Lambert...

(Les deux soldats présentent les armes; Monck et Ephraïm sortent par la porte du fond, qui se referme.)

SCÈNE VIII.

LADY RÉGINE, seule, puis RICHARD, entrant par la première porte à gauche.

LADY RÉGINE.

Mais il va le livrer !... le dénoncer à son collègue... pour se mettre à l'abri des soupçons... et au lieu de le mener demain à Londres... où le trône l'attendait... c'est moi qui aurais conduit le roi dans un piége semblable !... Quelle infamie... quelle trahison... (Apercevant Richard.) Ah !... Clarck...

RICHARD.

Enfin vos hôtes sont donc partis...

LADY RÉGINE.

Pas tous encore !... Il en est un surtout... qui ne se doute pas du danger qui le menace... une personne pour qui je tremble...

RICHARD, lui prenant la main.

En effet !... Et qui donc ?

LADY RÉGINE, cherchant à se remettre.

Un parent, un cousin à moi !... que vous ne connaissez pas... Lord Newport.

RICHARD.

Le frère de lady Hélène ?

LADY RÉGINE.

Oui... oui... un ami de Stuart...

RICHARD.

Je le croyais près du roi, en Hollande !...

LADY RÉGINE.

Il est ici... caché dans ce château... On le cherche !... et si on le découvre, il est perdu, et nous tous, peut-être !

RICHARD.

Que vous disais-je, milady ? Voyez à quoi aboutissent ces complots, ces intrigues... ces ruses qui vous exposent, vous et les vôtres...

LADY RÉGINE.

Eh ! mon ami, tirez-moi du danger...

RICHARD.

Vous avez raison !... Quand vous serez sauvée, vous saurez ce que je pense...

LADY RÉGINE, écoutant près de la porte du fond.

Entendez-vous... on vient... ce sont les soldats qui le cherchent... retenez-les... le temps seulement de le faire évader par le parc, si c'est possible !...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

RICHARD, puis LAMBERT, entrant par le fond.

RICHARD, avec émotion.

Le frère d'Hélène... oui... oui, je le sauverai, et sans qu'il sache qui lui rend ce service. (Apercevant Lambert.) Vous ici, général ! qui vous y amène ?

LAMBERT.

Votre Altesse me le demande !

RICHARD.

Silence !... Dans ce château comme dans les environs, ne l'oubliez pas, je ne veux encore être pour mes anciens voisins que M. Clarck...

LAMBERT.

Et pourquoi ?

RICHARD.

Ah!... les importuns, les solliciteurs, les demandeurs de places!...

LAMBERT.

Soit! mais partir de Londres, seul... à une pareille heure... c'était à moi de veiller sur le chef de l'État!... moi et mon escorte!

RICHARD.

A quoi bon?... et où peut-il y avoir du danger?

LAMBERT.

Partout!... à Londres et ici... dans le premier moment d'un pouvoir auquel chacun aspirait, tout est à craindre! Je ne suis pas le seul qui ait cette idée! Monck, qui retourne à Londres, et qui est, depuis deux jours, dans le château de lady Terringham, Monck m'a dit en partant : « Prenez garde, général, je crains qu'il n'y ait, dans les environs, quelques projets ou quelques rassemblements royalistes... je n'ai rien de positif... mais je le crois! et puisque vous avez du monde... demain, au point du jour, battez les environs, et n'oubliez pas que je vous ai donné cet avis. » — Merci, lui ai-je répondu... Mais, au lieu d'attendre le jour... j'ai donné ordre, à l'instant, de tout explorer... en commençant par ce château... que j'ai fait cerner; et toute personne suspecte ou inconnue... tenez, que vous disais-je?

SCÈNE X.

LAMBERT, RICHARD, CHARLES, sortant de l'appartement à droite, avec plusieurs Officiers parlementaires, et LADY RÉGINE.

LADY RÉGINE, aux officiers qui environnent Charles.

Mais, messieurs, permettez!

CHARLES.

Je déclare, milords ou messieurs, que vos demandes sont d'une indiscrétion !... Je ne connais aucune loi qui m'empêche de venir passer la soirée chez lady Terringham, qui a la bonté de me recevoir ; et, quant à mon nom, qui est probablement aussi connu qu'aucun des vôtres, je serais, si on ne l'exigeait pas, tout disposé à vous dire que je suis...

RICHARD, allant à lui et lui tendant la main.

Albert Littleton !... mon voisin de campagne !

CHARLES, lui rendant sa poignée de main.

Par Saint-Georges, enchanté de la rencontre ! (Bas à lady Régine.) Quel est ce monsieur ?

LADY RÉGINE, de même.

M. Clarck... un de nos amis !

CHARLES.

Ce cher monsieur Clarck... Suis-je heureux de le trouver et de presser la main d'un ami !

LAMBERT.

Vous vous connaissez ?...

RICHARD.

Son domaine touche le mien ! et vingt fois nous avons chassé ensemble le renard !

(Il remonte le théâtre et redescend près de lady Régine.)

LAMBERT.

C'est différent... Continuez vos recherches, vous autres ; qu'une douzaine de nos dragons parcourent le pays. (A un officier qui est près de lui.) Et si vous rencontrez quelque Stuart fugitif... fût-ce Charles lui-même... (A demi-voix et sans que Richard l'entende, mais entendu de Charles qui est à côté de lui.) pas de bruit, pas d'éclat... vous m'entendez !... deux balles dans la tête.

CHARLES, vivement.

Eh !... comme vous y allez, monsieur !

LAMBERT.

C'est mon usage !... ça dispense de procès et de jugement.

CHARLES.

Vous n'aimez pas les juges, monsieur !

LAMBERT.

Non, ma foi.

CHARLES.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

RICHARD.

Au général Lambert... un ami de mon père... et le mien...

CHARLES, étourdiment.

Lambert !...

LAMBERT.

Vous me connaissez...

CHARLES.

Non !... de réputation seulement... Et puis... (Montrant Richard.) les amis de nos amis sont les nôtres... à votre service, général !...

RICHARD, s'approchant de lady Régine.

Êtes-vous contente de moi ?

LADY RÉGINE, avec reconnaissance.

Ah ! notre sauveur !

RICHARD, bas, s'adressant à Charles.

Où lord Newport veut-il que je le conduise ?...

LADY RÉGINE, vivement.

A Londres, (Bas à Charles.) où nos conjurés n'attendent que vous pour se déclarer.

LAMBERT, redescendant le théâtre, après avoir été donner quelques ordres à ses officiers.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

RICHARD, qui a été au-devant de Lambert.

M. Littleton, mon voisin... qui me demande une place...

LAMBERT.

Comment... il sait donc...

RICHARD, vivement.

Que j'ai là, en bas, ma voiture... et je suis prêt à l'emmener à Londres... (A Charles.) Je dois vous prévenir que le général suivra la même route que nous...

LAMBERT.

Et si ma compagnie de dragons ne vous est pas trop désagréable...

CHARLES, étourdiment.

Au contraire!... ravi... enchanté!... (Bas à lady Régine.) C'est charmant! Entrée solennelle dans ma capitale, escorté par le général Lambert et sa cavalerie... lui qui jadis... à Worcester...

LADY RÉGINE, lui faisant signe de se taire.

Imprudent!...

LAMBERT.

Allons, partons! car nous ne rentrerons à Londres que bien tard!

CHARLES, jetant un coup d'œil à lady Régine.

Ah!... mieux vaut tard que jamais!

(Charles sort par le fond entre Lambert et Richard, qui lui donne la main, pendant que lady Régine les suit des yeux.)





ACTE QUATRIÈME

L'auberge de l'*Ours-Noir*. — Une salle d'auberge. — Porte au fond. — Deux portes latérales. — Croisée sur le second plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

PENRUDDOCK, entrant par la première porte à droite; **HÉLÈNE**, entrant par le fond.

HÉLÈNE.

Quel bruit dans cette auberge !... ni moi, ni ma femme de chambre n'avons pu dormir dans notre appartement... Et vous ?

PENRUDDOCK.

Moi !... c'est différent !... je ne dors pas... j'ai bien autre chose à faire...

HÉLÈNE.

Et pourquoi nous arrêter chez cet Ephraïm... au lieu d'aller hier soir tout droit à Londres ?

PENRUDDOCK.

Ma nièce... ma nièce... il y a des motifs que vous ne pouvez... que vous ne devez pas chercher à pénétrer.

HÉLÈNE.

Encore quelque complot politique !... quelque projet de conspiration !...

PENRUDDOCK.

On verra... je ne dis rien...

HÉLÈNE.

Et moi, je dis... que l'on devrait choisir, pour conspirer, une auberge où l'on pût s'entendre... ce qui n'est pas possible ici... même au milieu de la nuit ! Ce tapage à la porte et dans la cour...

PENRUDDOCK.

Une voiture de poste brisée... des voyageurs demandant à loger... c'est ce qu'il y a au monde de plus simple et de plus ordinaire. Ce qui ne l'est pas, ma nièce, c'est votre obstination à m'empêcher d'accomplir avec honneur la mission dont on m'a chargé... refuser avec Monck une alliance...

HÉLÈNE, avec impatience.

Que vous blâmiez hier.

PENRUDDOCK.

Et que j'approuve aujourd'hui... Sans cela, ce ne serait plus de la politique... et il en faut quand il s'agit, comme ici, des plus graves intérêts... de ceux du roi et de notre parti !... Et quand on ne vous demande que du temps...

HÉLÈNE, avec impatience.

Eh bien, mon oncle, puisque ma cousine y attache une telle importance, tout ce que je puis vous promettre... c'est d'imiter le général... de ne pas me prononcer.

PENRUDDOCK.

Ni oui... ni non... c'est cela... je pourrai dire alors ce que je voudrai...

(On entend sonner de plusieurs côtés.)

HÉLÈNE.

Tenez... tenez... entendez-vous ?... impossible d'y tenir.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, CHARLES, tenant à la main une sonnette qu'il jette en entrant, PENRUDDOCK.

CHARLES, entrant par la porte du fond.

Ma foi, l'on est sourd à l'auberge de l'*Ours-Noir*...

PENRUDDOCK.

O ciel!... qu'ai-je vu?

CHARLES.

Lord Penruddock, notre fidèle!... et la jolie personne que j'ai aperçue hier au château de Terringham... cette jeune fille qui a de si beaux yeux...

HÉLÈNE, à part.

Ce gentilhomme qui a l'air si étourdi!

PENRUDDOCK.

Ma nièce, que je vous présente... lady Hélène, dont le père, lord Newport...

CHARLES.

Je sais... je sais... une famille toute dévouée à Stuart, et je suis presque de votre famille...

HÉLÈNE.

Comment?...

CHARLES.

Oui vraiment, pour me soustraire aux recherches de ces enragés têtes-rondes... l'on m'a fait passer hier pour le frère de cette belle enfant...

PENRUDDOCK.

Ah! quel honneur pour nous!... pour vous, ma nièce...

HÉLÈNE, à part.

C'est tout au plus!...

CHARLES.

Et mon compagnon de voyage, me prenant pour tel, m'accablait de soins et de prévenances... ne me parlait que de ma sœur... Et, au milieu de la nuit, pendant notre conversation, notre voiture s'est brisée à vingt pas de l'*Ours-Noir*, où nous avons demandé asile, tandis que notre escorte, (Riant.) car nous en avions une, a continué sa route pour poursuivre Charles Stuart...

HÉLÈNE.

On le croit donc en Angleterre?

CHARLES.

Oui, milady, où il vient, dit-on, reconquérir son royaume.

PENRUDDOCK.

Ce qui ne peut tarder, car tout se dispose pour sa glorieuse restauration! L'Angleterre est impatiente et avide de son roi... le peuple est pour lui.

CHARLES.

C'est ce que tout le monde m'a dit... et cela ne m'étonne pas!... Depuis que le royaume gémit sous le joug presbytérien... des mœurs austères, des prêches, des sermons!... c'est à périr d'ennui!... et Cromwell a tué plus de monde par le *spleen*... qu'autrement.

PENRUDDOCK.

Aussi le peuple est pour Stuart... il ne s'en cache pas... il le proclame hautement.. et tenez... tenez... entendez-vous au dehors ces cris de vive Stuart?

(On crie au dehors : vive Richard!)

HÉLÈNE.

C'est singulier... il me semble entendre : vive Richard...

PENRUDDOCK.

Quelque groupe isolé... de la populace... mais nous avons ce qu'il y a de mieux, le cœur de la nation... Les salons sont pour nous... C'est là, parmi les dames et la haute noblesse, que l'on vante le courage, l'amabilité, les vertus du roi...

HÉLÈNE, secouant la tête.

Ses vertus...

PENRUDDOCK.

Oui, ma nièce... un roi légitime les a toutes.

CHARLES, gaiement.

Bonne maxime en droit... mais ne discutons pas le fait .. vous me feriez rougir, milord, pour le roi Charles.

HÉLÈNE.

D'autant que mon oncle lui-même...

PENRUDDOCK.

Ma nièce!...

HÉLÈNE.

Nous a répété souvent qu'il était très-léger, très-indiscret, confiant à tout le monde ses projets et ses espérances... et surtout très-mauvais sujet...

PENRUDDOCK, vivement.

Ce n'est pas vrai, sire, ce n'est pas vrai!...

HÉLÈNE, étonnée.

Le roi!... grand Dieu!...

CHARLES, souriant.

Lui-même, milady, qui, en voyant tant de grâce et de beauté, se félicite presque de ne plus être votre frère.

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Votre Majesté voit bien que mon oncle avait un peu raison.

PENRUDDOCK, vivement.

Je ne l'ai pas dit, sire, je ne l'ai pas dit : je suis trop bon royaliste pour cela... Tout le monde vous l'attestera, à commencer par les belles et nobles dames qui sont ici.

CHARLES.

Je le sais... et avant de rejoindre mon compagnon de voyage, qui m'attend pour déjeuner, conduisez-moi vers elles;

je croyais ne les voir aujourd'hui qu'à Londres : la rencontre va les surprendre.

PENRUDDOCK, à demi-voix.

Autant que les enchanter... car il y a de grands projets que je ne connais pas...

CHARLES, à demi-voix.

Et que je connais... Celui de renverser Richard ou de s'en défaire.

HÉLÈNE, à part.

O ciel !...

CHARLES.

Adieu, milady, à bientôt... Je chargerai le roi de justifier auprès de vous Charles Stuart.

(Il sort.)

SCÈNE III.

HÉLÈNE, seule.

Renverser Richard, ont-ils dit... ou s'en défaire... Menacer son pouvoir ou ses jours... Et pour jamais séparés, je ne peux veiller sur lui... Fasse le ciel qu'il soit loin d'eux et à l'abri du danger !... Ah !...

(Elle aperçoit Richard qui sort de la porte à gauche et reste immobile.)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, à droite, RICHARD, entrant par la porte à gauche ; SYDENHAM.

RICHARD.

Vous dites donc, Sydenham, que la troisième division, que j'ai commandée autrefois, est cantonnée à une lieue d'ici.

SYDENHAM.

Oui, milord, prête à se rendre à Londres.

RICHARD.

Je veux les voir auparavant... Depuis longtemps, ceux-là me sont dévoués. Disposez leurs bataillons dans la plaine qui s'étend sous ces fenêtres, et prévenez le général Monck de venir me rejoindre dans cette auberge... je l'attendrai pour les passer en revue... Allez !... (Sydenham sort par la porte à gauche; Richard fait quelques pas et aperçoit Hélène qui se tient à l'écart.) Lady Hélène !...

HÉLÈNE, s'avançant vers lui.

Richard !...

RICHARD.

Ah !... vous savez qui je suis... vous me connaissez... (Avec émotion.) C'est juste !... Monck a dû tout vous dire !... Vous devez avoir sa confiance, ayant son amour... et, tout en enviant son sort... je ne puis que l'en trouver digne : c'est un fidèle et loyal soldat, l'ami de mon père et le mien... Et puis... quelque cruelle qu'elle fût, j'ai apprécié votre franchise... vous m'avez avoué toute la vérité quand j'étais M. Clarck... quand je n'étais rien... que votre ami !

HÉLÈNE, à part.

O ciel !... Et maintenant qu'il règne, plus que jamais il faut me taire !...

RICHARD.

Et croyez bien, lady Hélène, que Richard Cromwell, dans ce rang suprême qu'on lui a imposé, n'oubliera ni le sort ni les amis qu'il avait choisis... Je vous ai dû les jours, je devrais dire les rêves les plus heureux de ma vie... ne vous étonnez donc pas de ma reconnaissance, et ne craignez pas de la mettre à l'épreuve... Hier, déjà, chez lady Terringham, où, comme autrefois, mes pas s'étaient dirigés presque malgré moi... chez lady Terringham, où j'allais vous chercher... j'ai été heureux de sauver une personne qui vous est chère ;

une personne que mes nouveaux devoirs, peut-être, me défendaient de protéger... ou plutôt, je me trompe, ce n'était plus pour moi un ennemi... c'était votre frère... c'était le mien !...

HÉLÈNE.

Ah ! que de générosité ! Préserver du danger... celui qui, dans ce moment et ici même...

RICHARD.

Vous l'avez vu ? vous l'avez embrassé ?...

HÉLÈNE.

Oui, milord ! (A part.) Et moi aussi qui suis obligée de le tromper... (Haut.) Et, maintenant, j'ai une grâce à vous demander...

RICHARD.

Parlez...

HÉLÈNE.

Ne restez pas en ces lieux...

RICHARD.

Craignez-vous pour votre frère ?...

HÉLÈNE.

Oui... et pour vous aussi.

RICHARD.

Et pourquoi ?...

HÉLÈNE.

Je ne sais... je ne puis vous dire... mais j'ai comme un pressentiment qui me fait trembler pour vous...

RICHARD.

Et qui peut m'en vouloir ?... Le rang où je suis, je ne l'ai pas demandé... on me l'a offert... Ah ! c'était autrefois, et non pas maintenant, qu'il fallait me porter envie !... Vivre, non plus pour soi, mais pour ceux qu'on est appelé à gouverner... s'occuper, non plus de son bonheur, mais de celui des autres... veiller au maintien des lois, à la gloire du pays,

et, pour la liberté de tous, enchaîner la sienne... voilà comme j'entends le pouvoir... Qui le veut à ce prix peut venir me l'ôter... je l'en remercierai peut-être.

HÉLÈNE.

Ah ! la haine ne raisonne pas !... Ils ignorent combien vous êtes bon, combien vous êtes juste ; et vos ennemis...

RICHARD.

Je n'en ai pas! Les partisans de Stuart, les plus grands seigneurs du royaume, sont tous venus me prêter serment de fidélité... Qui pourrait me trahir?... Je n'ai jamais trahi personne... et, grâce au ciel, j'ai là assez d'honneur pour croire à celui des autres!

HÉLÈNE.

Et c'est justement votre confiance qui m'effraie...

SCÈNE V.

EPHRAIM, RICHARD, HÉLÈNE.

EPHRAÏM, à la cantonade.

Un rien vous embarrasse!... Des officiers, avec leurs chevaux... des grands seigneurs, avec leurs voitures... qu'importe... on ne renvoie personne... Ce n'est pas ici comme ailleurs... il y a toujours des places pour ceux qui en demandent...

HÉLÈNE.

C'est Ephraïm!

RICHARD.

L'honorable Ephraïm!

EPHRAÏM.

Son Altesse, le lord protecteur, dans ma maison!...

RICHARD.

Ah! cette maison est à vous?

EPHRAÏM.

Je l'ai cédée à mon gendre, parce qu'un membre du long parlement... ne peut être aux ordres de tout le monde! Je n'exerce que dans l'intervalle des sessions... ou quelquefois, comme aujourd'hui, par exemple, je crie pour mon plaisir!

RICHARD.

Et en amateur...

EPHRAÏM.

Pour m'entretenir l'organe... Votre Altesse a-t-elle vu le général Monck!

RICHARD.

Je l'attends...

EPHRAÏM.

Il vous dira que, hier, nous nous sommes trouvés ensemble dans une réunion politique... et que moi et mes honorables collègues, nous vous sommes entièrement dévoués...

RICHARD, bas à Hélène.

Vous l'entendez!...

EPHRAÏM.

Vous avez en moi vingt-deux voix à votre service, et par qui votre gouvernement sera chaudement soutenu.

RICHARD.

Tant qu'il méritera de l'être...

EPHRAÏM, s'inclinant.

C'est-à-dire toujours... Et, de plus, je voulais aujourd'hui même me rendre en votre palais de White-Hall...

RICHARD.

Où vous serez en tout temps bien reçu...

EPHRAÏM.

Pour vous entretenir d'une affaire... d'un complot...

RICHARD, souriant.

Déjà?...

EPHRAÏM.

Dont je crois tenir le premier fil... et qui menace votre liberté ou vos jours!...

HÉLÈNE, à Richard.

Vous l'entendez !...

EPHRAÏM.

On me redoute comme parlementaire... mais comme aubergiste, on ne se méfie pas de moi... et, depuis hier, ici même... j'ai recueilli... j'ai saisi des renseignements... Enfin, je suis sur la trace... je continuerai.

HÉLÈNE.

Ah ! que c'est bien à vous... monsieur Ephraïm! et croyez que la reconnaissance... (S'arrêtant.) de milord...

EPHRAÏM.

J'y compte bien un peu ; je suis seulement fâché que le général Monck ne soit pas là... il aurait expliqué mieux que moi à Votre Altesse... (A Hélène.) Pardon, milady... (Hélène s'éloigne de quelques pas. A Richard, à demi-voix, et un peu embarrassé.) Quoique l'honneur de vous servir soit sans prix... il me semble, et Votre Altesse pensera sans doute comme moi... que, pour quelqu'un qui est sans ambition... mais non pas sans famille... une humble et modeste retraite de cinq à six cents guinées...

RICHARD, avec indignation.

Arrêtez, monsieur ! j'ignore si, parmi vos collègues, il en est qui ne voient dans leur noble mandat qu'un trafic de places et d'honneurs, mais je vous déclare que je les trouverais moins coupables et moins vils que le gouvernement qui pourrait les accueillir ou les payer ! Acheter des consciences, c'est vendre la sienne. Quant aux assassins dont vous me menacez, mon père portait pour s'en défendre une cuirasse, et moi je n'opposerai à leurs poignards qu'un cœur sans

crainte et surtout sans remords. Sortez, et ne vous représentez jamais devant moi.

EPHRAÏM, à part.

Gouvernement qui ne peut pas tenir !

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, RICHARD.

HÉLÈNE, courant à lui.

Ah ! vous méritiez le trône !

RICHARD.

Étaient-ce là les complots et les hommes que vous redoutiez pour moi ?

HÉLÈNE.

Ceux-là, je les ignorais... mais il en est d'autres plus redoutables... Ma position est telle, que malgré mon amitié, d'autres sentiments, peut-être, me défendraient de parler.

RICHARD.

Comment ?

HÉLÈNE.

Jurez-moi du moins... et sur l'honneur... que, quoi que vous appreniez, vous ne saurez rien, vous pardonnerez à tous.

RICHARD.

Je vous le jure ! à commencer par votre frère.

HÉLÈNE.

Eh bien, ces royalistes, sur lesquels vous comptiez, et tant d'autres amis à vous...

(On entend parler au dehors.)

RICHARD.

C'est la voix de lord Newport, votre frère.

HÉLÈNE, à part.

O ciel !... (Haut.) Plus tard, milord, plus tard... Mais croyez-moi, quittez ces lieux.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

RICHARD, CHARLES.

CHARLES, entrant par la porte à droite, et parlant à la cantonade.

Qu'on nous envoie maître Ephraïm ou quelques-uns de ses premiers gentilshommes, mais, par Saint-Georges ! que l'on nous serve !... (A Richard.) Vous voyez que je n'ai pas oublié mon compagnon de voyage ! Je quitte pour vous, mon cher monsieur Clarck, de belles dames qui voulaient me retenir à déjeuner... Avez-vous faim ?

RICHARD.

Je n'en sais rien... Je n'ai pas le temps...

CHARLES.

Moi, j'ai un appétit royal qui n'a pas le temps d'attendre.

RICHARD.

Et je vois que vous êtes comme lui... Pour prendre patience... asseyons-nous, et causons de vos affaires... car je viens de voir lady Hélène. (Il prend un fauteuil et s'asseoit le premier près de la table à gauche.) Asseyez-vous.

CHARLES, à part et le regardant.

Ce bon M. Clarck est avec moi d'une aisance... (Prenant un fauteuil.) Et si ce pauvre jeune homme connaît jamais la vérité...

(S'asseyant de l'autre côté de la table.)

RICHARD.

J'avais promis à lady Terringham, et à d'autres encore, de vous sauver.

CHARLES.

Et vous avez tenu votre parole en digne et loyal gentilhomme... Ce n'est pas votre faute si votre chaise de poste s'est brisée... Aussi, quel que soit votre état ou votre emploi, je ne demande qu'une chose! que la bonne cause triomphe, que Richard soit renversé...

RICHARD.

Vous êtes bien bon.

CHARLES.

Que Stuart reprenne sa place et je vous promets alors...

RICHARD, souriant.

Que je ne garderai pas longtemps la mienne... je m'en doute, mais ce n'est pas de moi, milord, c'est de vous qu'il s'agit... Votre sœur...

CHARLES, étonné.

Ma sœur. (Se reprenant.) Ah! c'est juste.

RICHARD.

Lady Hélène s'effraie de votre séjour ici, et voudrait vous voir partir.

CHARLES.

Après déjeuner.

RICHARD.

Mais, pour échapper aux poursuites de Richard ou de ses ministres... où irez-vous à Londres?

CHARLES.

Eh parbleu! chez vous!

RICHARD.

C'est un moyen! Mais si on vous découvre?

CHARLES.

On ne me découvrira pas, et Richard ne se doutera même pas de mon séjour en Angleterre.

RICHARD.

Peut-être le sait-il déjà?

CHARLES.

Lui! allons donc!

RICHARD.

Le connaissez-vous?

CHARLES.

On prétend que c'est un honnête homme et un simple particulier très-distingué... toutes les vertus bourgeoises... Il n'a qu'un défaut.

RICHARD.

Lequel?

CHARLES.

Celui d'être roi.

RICHARD.

Défaut que Stuart voudrait bien avoir.

CHARLES.

C'est vrai! c'est à peu près le seul qui lui manque... car il a tous ceux qui font un grand prince. Il aime la dépense, le luxe et les plaisirs, et si ses sujets ne sont pas heureux, ce ne sera pas sa faute, car son règne sera une fête continuelle. (On apporte un plateau sur lequel est un thé.) Ah! ce n'est pas malheureux! (Continuant à causer en se servant du thé.) Aussi l'espoir de voir revenir des bals, des plaisirs et une cour où l'on puisse briller et intriguer, fait que toutes les ladies conspirent activement pour notre cause... D'abord elles nous amènent leurs maris, ce qui est quelque chose... et puis d'autres encore... ceux-ci beaucoup plus nombreux... Et vous-même vous y viendrez... vous serez des nôtres... quoique lady Régine prétende que vous tenez un peu au parti puritain... mais je me suis chargé de vous convertir... et j'en réponds.

RICHARD, souriant.

C'est original!... moi qui justement avais l'idée, et dans votre intérêt, de vous faire renoncer à vos espérances.

CHARLES, *vivement.*

Elles n'ont jamais été plus fondées... songez donc que nous avons pour nous le duc Hamilton, le comte de Lauderdale, le marquis d'Ormond et le lord maire!

RICHARD.

Ce n'est pas possible! ils se sont ralliés à Richard et lui ont prêté serment de fidélité.

CHARLES, *riant.*

Serment politique!... De plus, Horace Towsend, Middleton, Arundel...

RICHARD.

Erreur! ils ont demandé et accepté des places.

CHARLES.

C'est convenu dans le parti... On tend la main au gouvernement pour l'empêcher de marcher.

RICHARD.

Vous vous faites illusion, vous dis-je.

CHARLES.

Je viens de les voir et de leur serrer la main.

RICHARD, *à part.*

Lady Héiène aurait-elle raison?...

CHARLES, *lui servant du thé.*

Ce n'est rien encore. Ces dames ont entrepris de séduire nos ennemis... C'est pour la bonne cause. tout est permis!... La coquetterie devient de la fidélité et du royalisme, et bientôt, mon cher, votre parti lui-même, vos plus rigides puritains...

RICHARD.

Vous plaisantez.

CHARLES.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a d'adresse et d'esprit dans toutes ces jeunes ladies. La duchesse Hamilton, lady Terringham surtout... ou plutôt, vous la connaissez, une

femme supérieure... une femme d'État, tout dans la tête, rien dans le cœur... une personne adorable... mais je dois être discret... car c'est chez elle que je vous ai rencontré et vous vous y intéressez peut-être.

RICHARD.

Moi!... nullement...

CHARLES, avec joie.

Vrai!... eh bien! tant mieux... car je vous dirai en confidence et en ami, que, dans le peu de jours qu'il l'a vue, le roi s'en est épris à en perdre la tête.

RICHARD, vivement.

Stuart est donc en Angleterre?

CHARLES.

Eh! oui, mon cher, silence!

(Tous les deux se lèvent de table.)

RICHARD.

Et lady Régine...

CHARLES, riant.

Est charmante... elle et lady Hamilton se disputent déjà la place de favorite... et en promettant à l'une et à l'autre...

RICHARD.

Quoi! les adorer toutes les deux?

CHARLES.

Le roi leur doit cela!... il leur doit tant!... C'est par elles, c'est par leur adresse que les républicains viennent à nous...

RICHARD, avec indignation.

Des femmes peuvent trahir... mais des amis, des soldats de Cromwell... ce n'est pas possible!

CHARLES, riant.

Et! si, vraiment, mon cher monsieur Clarck... vous ne voulez rien croire!... tous les républicains mécontents ou désappointés, tous ceux qui espéraient succéder à Crom-

Reader's Name
Saville
11/2/52
(Date)

)... sont autant d'ennemis de

ARD.

...

LES.

i même... dans cette auberge,
rps, doit avoir lieu une réunion
assister...

ARD.

LES.

ARD.

lare que l'on vous abuse... ou
ils ne viendront pas.

, riant.

VIII.

GINE, CHARLES.

LADY RÉGINE, entrant vivement par la porte à droite et apercevant Richard.

Ah ! c'est vous, monsieur Clarck, à qui nous devons tant ! vous partagerez notre joie et nos espérances, le colonel Pride vient d'arriver...

CHARLES, à Richard.

Vous voyez !...

LADY RÉGINE.

Quant à Harrison qu'il devait nous amener...

RICHARD, avec indignation.

Harrison !... le major général !...

LADY RÉGINE.

Il ne vient pas.

RICHARD, à Charles.

Ah !... je vous le disais bien !

LADY RÉGINE.

Il est retenu à White-Hall, mais ce qui vaut mieux encore... tenez, tenez, il a écrit cette lettre qui ne lui permet plus de revenir sur ses pas... Quant aux autres, ils arrivent tous et de différents côtés...

CHARLES, à Richard d'un air triomphant.

Eh bien !...

RICHARD.

Non, je n'y puis croire... et à moins d'en être témoin...

LADY RÉGINE.

Ne faut-il que cela pour vous rallier décidément à la bonne cause... (Allant à droite.) Tenez, tenez... de cette fenêtre qui donne sur la cour... regardez... ils entrent dans la salle de réunion...

RICHARD, regardant.

Overton, Alured, Ludlow... (A part.) Les amis de mon père ! (Regardant encore.) Fleetwood... (A part.) Mon beau-frère, ma famille... (Avec douleur.) Ah ! Hélène, vous aviez raison !... (Il continue à regarder par la fenêtre à droite pendant que lady Régine, au milieu du théâtre, parle au roi qui lit la lettre d'Harrison.)

LADY RÉGINE.

Les voilà rassemblés... ils n'attendent plus que vous... venez...

CHARLES, présentant à Richard la lettre qu'il vient de lire.

Tenez, incrédule... (A lady Régine qui le presse.) Je descends, milady, je descends... Mais dites-moi... (Il la ramène par la main et cause à voix basse avec elle.) Un mot encore... sur Harrison...

RICHARD, à droite près de la croisée.

C'est trop de bassesse et de trahison ! (Apercevant Monck qui entre par la porte à gauche.) Ah ! voilà enfin un ami...

CHARLES, apercevant Monck.

Ah ! c'est vous, général... venez donc, mon cher !

MONCK, apercevant le roi.

Dieu ! (Courant près de lui et de lady Régine.) Qu'est-ce que cela signifie quand des troupes dévouées à Richard arrivent de tous côtés pour la revue... vous, milady, dans ces lieux... avec le roi...

RICHARD, s'avançant et descendant près de lady Régine.

Le roi

MONCK, apercevant Richard et restant stupéfait.

O ciel !

LADY RÉGINE, gaiement.

Eh ! oui, monsieur, le roi !...

CHARLES, à Richard.

Oui, mon cher, c'est moi... (Se retournant vers Monck.) Rassurez-vous, général, et ne tremblez pas pour moi... depuis notre entrevue d'hier, nos affaires vont à merveille...

LADY RÉGINE.

Tout le monde est pour nous...

CHARLES.

Lady Régine et monsieur Clarck.

MONCK, stupéfait.

Comment !...

CHARLES.

M. Clarck, notre confident, notre ami, vous lira la lettre d'Harrison, qui vous mettra au fait de tout... (A lady Régine qui lui fait signe de partir.) On m'attend !... l'exactitude est la politesse des rois !.. quand ils sont rois... à plus forte raison quand ils ne le sont pas encore...

(Il sort par la porte à droite, et Richard, remontant le théâtre, donne un ordre à Sydenham qui paraît à la porte du fond.)

SCÈNE IX.

MONCK, LADY RÉGINE, RICHARD.

LADY RÉGINE, allant à Monck qui est resté immobile.

Vous le voyez, général ! plus de danger à vous déclarer... et comme vous nous le disiez hier...

MONCK, avec colère et à demi-voix.

Taisez-vous donc !

LADY RÉGINE.

Et pourquoi ?

MONCK, de même.

C'est Richard...

LADY RÉGINE, stupéfaite.

Lui ! Richard !...

RICHARD, qui redescend le théâtre et qui passe entre eux.

Oui ! Richard Cromwell, que vous trahissiez... non pas vous, madame, je ne vous ferai pas de reproches... vous ne me deviez rien, et une noble dame peut, sans déroger, devenir favorite d'un roi... C'est lui-même qui me l'a dit.

LADY RÉGINE.

Vanterie et imposture !

RICHARD.

Parole de roi ne peut mentir !

MONCK.

Daignez m'entendre.

RICHARD.

A quoi bon ?... vos actes parlent... les miens vous répondront... Je n'ai eu de vous tous que trahison... vous aurez de moi justice. (S'avançant vers la porte à droite.) Tous les traîtres qui m'environnent...

LADY RÉGINE.

Ah ! que voulez-vous faire ?

RICHARD.

Et vous, madame, avant que le châtiment n'éclate, courez près de votre royal amant, dites-lui que je sais tout, qu'il parte, qu'il s'éloigne à l'instant... allez... allez... hâtez-vous ! Que Stuart ne tente pas plus longtemps ma vengeance, et ne me fasse pas souvenir que le sang qui bouillonne dans mes veines est le sang de Cromwell... A bientôt, George Monck!

(**Il sort par la porte du fond, lady Régine par la porte à droite, Monck tombe sur le fauteuil à gauche près de la table et reste la tête appuyée dans ses mains.**)



vous vous abusez vous-même. Ce que vous aimez, c'est le bruit et l'éclat... c'est l'agitation et le danger!... Ce que vous aimez, c'est l'enivrement des grandeurs, c'est le pouvoir!... et bientôt vous ne m'aimeriez plus... car ces chaînes dorées qui excitent tant de désirs ne m'en inspirent à moi qu'un seul... celui de les briser!... Ah! je n'eusse pas hésité, si le seul bien que j'envie eût pu m'appartenir... Mais j'ai pardonné... je rends à lady Hélène tous ses biens confisqués, lui permettant d'en disposer pour l'époux qu'elle choisira... C'est ainsi que se sera vengé le fils de Cromwell... Et maintenant, je défie Monck de me trahir.

LADY RÉGINE.

Si je vous connais bien tous les deux, vous avez pu lui pardonner sa trahison, mais lui ne vous pardonnera jamais votre clémence... et bientôt peut-être...

RICHARD.

Ah! ne me dites pas cela!... Ne m'ôtez pas toutes mes illusions!... Laissez-moi croire encore à la reconnaissance... (Lui tendant la main) et à l'amitié.

LADY RÉGINE, avec émotion.

Ah! Richard!

RICHARD.

Qu'elle nous suive dans les partis opposés où le sort nous a jetés, et puisque nous ne pourrions plus les quitter sans déshonneur... restons-y, quoi qu'il arrive, et quels que soient leurs torts! Continuons à servir, vous le roi, qui vous outrage, moi les amis qui me trahissent, et demeurons fidèles... même à des ingrats.

LADY RÉGINE, lui pressant les mains.

Ah! milord... (Écoutant avec crainte.) On vient!...

RICHARD.

Partez, milady, partez!... Que vous, royaliste, on ne vous voie pas serrer la main de Cromwell!

LADY RÉGINE.

Non, non, mais celle d'un ami...

RICHARD.

Vous dites vrai !... Roi pour peu d'instants, peut-être... mais votre ami... toujours.

(Lady Régine sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

LAMBERT, RICHARD.

RICHARD.

Qu'est-ce, Lambert, qu'y a-t-il ?

LAMBERT.

Il y a que Votre Altesse ne se méfie pas assez de ceux qui l'entourent. Vous ne soupçonnez personne : c'est un mal !...

RICHARD.

Et toi tu soupçonnes tout le monde.

LAMBERT.

J'ai plus de chances que vous de rencontrer juste. Grâce à votre clémence, il se trame quelque perfidie; il y a de sourdes rumeurs et des rassemblements nombreux ; des barricades ont été établies dans toutes les rues environnantes ; on a baissé les herses et fermé les portes de la ville, sans mon ordre, et à moins que ce ne soit par le vôtre...

RICHARD.

Nullement !...

LAMBERT.

En tous cas, il est facile de savoir à quoi s'en tenir... Il y a dans la cour du palais un escadron de service, et dans la salle des gardes, cinq ou six officiers dont je réponds comme de moi-même, et en quelques minutes j'aurai balayé les rues de Londres !...

RICHARD.

Ah ! déjà des combats, au sein même de la capitale !

LAMBERT, brusquement.

Quand il le faut !... Le tout est de régner paisible !... Cromwell, votre père, s'y entendait !

RICHARD.

Oui, Olivier Cromwell n'aurait pas hésité... et je crois l'entendre : « Charles est en mon pouvoir, — l'immoler à l'instant; — d'autres nous paraissent douteux, — dans le doute, nous en défaire ; — envoyer mes ordres au parlement ! — Le silence à la presse, — la mitraille dans les rues de Londres, l'ordre et le calme régneront... » Et moi aussi !... et comme vous mon père, je serai un grand homme, haï, mais respecté de mes contemporains, qui garderont le silence, et admiré de la postérité, qui dira mes louanges !... Mais moi, Richard, qui voulais gouverner, non par la force, mais par les lois ; qui, premier citoyen de cette république, ne me croyais plus élevé que les autres que pour découvrir de plus loin le danger, et veiller de plus haut à la sûreté et au bonheur de tous ! moi enfin, insensé que j'étais, plus digne d'habiter Bedlam que White-Hall, moi qui dans mes rêves... croyais possibles la reconnaissance et l'amour de mes concitoyens... trompé, trahi par tous ceux que j'aimais... (Prenant la main de Lambert, qui fait un mouvement.) Non, non pas par tous, puisque tu me restes, toi, Lambert, toi seul dont l'affection est vraie et désintéressée... Et, vois-tu bien, je me disais ce matin : un honnête homme qui gouverne en conscience n'est pas ce qu'il leur faut ! Au milieu de toutes ces ambitions rivales qui n'admettent d'égalité qu'à la condition d'être chacune en première ligne... Charles Stuart leur convient peut-être mieux que moi !

LAMBERT.

pensez-vous !

RICHARD.

C'est un titre, c'est un nom !... Il est né au rang où l'on

m'a appelé. Non pas, si je les ai bien jugés, que le règne des Stuarts puisse être glorieux ni de longue durée ; mais sous Cromwell, l'Angleterre a acquis assez de gloire, et sous Charles II, le pays épuisé trouvera, pour quelques années, du moins, un repos dont il a besoin, et que mon règne ne lui donnerait pas!...

LAMBERT.

Que voulez-vous dire ?

RICHARD.

Rien... rien... j'ai tort sans doute... Mais si cependant le repos et le salut de l'Angleterre dépendaient de mon départ...

LAMBERT, avec indignation.

Le salut de l'Angleterre, dites-vous?... Et le nôtre!... Et nous, qui vous avons placé au premier rang pour continuer Cromwell, pour maintenir contre Stuart et contre tous, nos titres, nos droits et nos biens! Vous ne déserterez pas le pouvoir ; vous ne le devez pas, car notre sort est lié au vôtre ; et roi ou protecteur, quel que soit votre titre, à vous le trône... ou à nous l'échafaud!... La couronne sur votre tête... ou la hache sur la nôtre... Choisissez!

RICHARD.

Ah! je comprends enfin!... je vous suis nécessaire!... Ce n'est pas à moi que vous êtes fidèle et dévoué... c'est à vous-même... c'est à vos intérêts!...

LAMBERT, avec embarras.

Non, milord... Mais cependant...

RICHARD, à part avec douleur.

Ah! qu'on se flatte aisément quand on est au pouvoir!... tout à l'heure encore dans mon orgueil je me croyais un ami! et pas un... pas un seul!.. (Haut.) Vous avez raison, Lambert, c'est moi qui étais un égoïste!...

LAMBERT, avec bonhomie.

N'est-ce pas ?

RICHARD.

Dussé-je y succomber, je dois garder la puissance pour protéger mes amis et défendre leurs intérêts !

LAMBERT, de même.

C'est tout naturel.

RICHARD.

Et soyez tranquille, je n'oublierai jamais les vôtres !

LAMBERT.

A la bonne heure. (Se retournant.) C'est Sydenham, l'officier de service.

SCÈNE IV.

RICHARD, LAMBERT, SYDENHAM, sortant de la porte à droite.

SYDENHAM.

Le général Monck, qui vient d'arriver avec une nombreuse escorte, demande à parler à Votre Altesse ! De plus, ce billet que l'on m'a supplié de vous donner à l'instant et à vous-même m'a été remis par une personne qui voulait se retirer sans être connue !...

LAMBERT.

Et tu l'as laissée partir !

SYDENHAM.

Non, général, je l'ai retenue.

RICHARD.

C'est bien ! Faites entrer le général Monck.

SCÈNE V.

LAMBERT, RICHARD, MONCK, SYDENHAM.

RICHARD continue à lire la lettre pendant que Monck s'approche de lui et le salue. Richard lui rend froidement son salut et dit à Sydenham :

Congédiez l'escorte qui a accompagné le général... L'escadron de Lambert suffit pour la garde du palais.

(Sydenham sort et rentre quelques instants après.)

MONCK, étonné.

Quoi ! milord !...

RICHARD.

Nous n'avons pas besoin de tant de monde pour parler affaires... et marcher dans les rues de Londres avec un cortége royal pourrait vous nuire aux yeux du peuple et faire supposer des intentions qui sont loin de votre pensée.

MONCK.

Oui, sans doute !... Mais les troubles qui règnent en ce moment dans la capitale...

RICHARD, froidement.

Voici ce qu'on m'écrit au sujet de ces troubles... Voulez-vous écouter, messieurs? (Lisant.) « Le peuple, excité par des « agents secrets, doit parcourir la ville ce soir en criant : « à bas Stuart ! à bas Richard ! vive Monck ! Monck pour tou- « jours !... »

MONCK, l'interrompant.

Et vous pourriez croire !...

RICHARD.

Je n'en crois pas un mot... Mais il faut tout lire. (Continuant.) « Les soldats de Monck, renfermés dans leurs casernes, sont « prêts à soutenir cette manifestation que vingt-deux voix « doivent appuyer au parlement. Croyez à ces renseignements « qui sont de la plus grande exactitude ! La personne qui vous

« les donne ne peut ni ne veut être connue ; mais elle tient « tous ces détails d'un agent de Monck, Ephraïm Kilseen, à « qui le général a promis cinq cents guinées de rente sur la « dot de sa femme !... »

MONCK.

Ah ! c'est une indignité !... et une pareille calomnie...

RICHARD.

Ne doit pas même être discutée !...

MONCK.

Ce n'est point par des paroles, c'est par mes actions que j'y répondrai.

RICHARD.

C'est la seule justification digne de vous, et je veux vous l'offrir. Quel qu'en soit le but ou le prétexte, il y a dans la ville un commencement d'émeute ; des chaînes ont été tendues, des herses ont été baissées ; vous allez prendre l'escadron de service du général Lambert ; vous briserez les chaînes et les herses ; vous dissiperez les rebelles, et s'ils se défendent, vous ferez feu !

MONCK, troublé.

Tirer sur le peuple !...

RICHARD.

Sur des rebelles et des traîtres !

LAMBERT.

Craindriez-vous de tirer sur les vôtres ?

MONCK.

Non, sans doute... mais il est des circonstances...

RICHARD.

Celle, par exemple, où ils auraient été rassemblés par vous... il est certain, alors, que les charger à coup de mousquet...

LAMBERT.

Serait une infâme trahison...

RICHARD, *froidement.*

Plus encore !... une grande maladresse... car ce serait tuer à jamais toutes vos espérances !...

MONCK, *avec chaleur.*

C'est-à-dire que vous supposez...

RICHARD, *sévèrement.*

Tout !... si vous hésitez !... rien, si vous partez à l'instant !

MONCK.

Je pars !...

RICHARD, *à Lambert.*

Lambert, ordonnez aux officiers qui vous sont dévoués et qui attendent dans la salle des gardes, d'accompagner, dans cette expédition, le général Monck, et de ne pas le quitter d'un instant !

LAMBERT.

J'aimerais mieux ne céder à personne cet honneur!

RICHARD.

Non !... revenez !... j'ai besoin de vous !... Vous commanderez seulement à vos jeunes officiers, dans le cas où le général hésiterait, ce que je ne crois pas possible...

LAMBERT.

Eh bien !...

RICHARD, *froidement.*

De faire feu...

LAMBERT.

Sur les révoltés...

RICHARD, *montrant Monck.*

Non !... sur lui !

LAMBERT, *avec force et lui prenant la main.*

Fils de Cromwell, c'est bien !

RICHARD.

Allez !

(*Monck et Lambert sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

RICHARD, à Sydenham, qui est resté au fond du théâtre.

Faites entrer la personne à qui nous devons cet avis... (Sydenham sort par la porte à droite.) Avis qui, par malheur, ne me semble que trop fidèle... Je dois récompenser celui qui me l'a donné, et surtout l'interroger !... (Apercevant une femme voilée qui paraît à la porte à droite.) O ciel !... une femme ! (Allant à elle et lui prenant la main.) Avancez, avancez, madame, et ne craignez rien. — Grand Dieu !... sa main tremble dans la mienne... elle chancelle ! la force l'abandonne !... (Elle tombe dans un fauteuil; Richard se précipite, soulève son voile et pousse un cri.) Ah !... Hélène !

SCÈNE VII.

LAMBERT, rentrant par la porte du fond, RICHARD, HÉLÈNE, évanouie dans le fauteuil à droite.

LAMBERT.

L'ordre est donné! ils sont partis ! (Courant à Richard.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

RICHARD.

O surprise qui confond ma raison! C'est Hélène !... Hélène Newport !

LAMBERT.

Une noble fille !

RICHARD.

Qui vient elle-même dénoncer Monck...

LAMBERT.

Que vous disais-je ?

RICHARD.

Monck, qu'elle allait épouser, qu'elle aime ! qu'elle adore !

LAMBERT, brusquement.

Eh non !... celui qu'elle aime, c'est vous !

RICHARD.

Moi !.. qui te l'a dit ?

LAMBERT.

Elle-même ! qui, à ma prière, et pour ne pas vous ravir le pouvoir, a eu le courage, l'amour de renoncer à vous ! (Richard pousse un cri et court à la table à gauche où il écrit rapidement. Lambert, pendant ce temps, près du fauteuil à droite, continue à parler à Richard.) Il le fallait alors pour arriver au premier rang; mais, maintenant que vous y êtes... maintenant que Monck, démasqué, et les royalistes en déroute, vous assurent à jamais l'autorité, je rends à elle son serment, et à vous la liberté de l'aimer ! Aimer ceux qui vous aiment !... il n'y en a pas tant !... Elle revient !... elle revient à elle... elle reprend connaissance !...

RICHARD, se levant vivement et présentant un papier qu'il vient de cacheter.

Cet acte au parlement !... A Lenthal, son président (Lambert sort par la porte du fond, et Richard dit à Sydenham, qui vient de rentrer par la porte à droite.) Ces papiers, à l'hôtel Penruddock. — A monsieur Albert Littleton. — Qu'il le signe devant toi... il n'hésitera pas !... son intérêt m'en répond !... Va vite et reviens ?

(Sydenham sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

RICHARD, HÉLÈNE, toujours assise dans le fauteuil; elle vient de reprendre connaissance et regarde avec surprise autour d'elle.

HÉLÈNE.

Où suis-je ?

RICHARD.

Près de celui que vous venez de sauver !

HÉLÈNE, avec émotion.

Ah! pouvais-je faire autrement?... Cet Ephraïm, qui en secret... vient me demander si réellement le lord protecteur m'a rendu tous mes biens?... car ces biens devaient payer sa trahison !... Sans réfléchir, je suis accourue... et près de franchir le seuil de ce palais, j'hésitais, effrayée moi-même de ma démarche... Mais... ce palais était celui de White-Hall, où vous-même, autrefois, vous aviez sauvé ma mère!

RICHARD.

Ainsi, même le jour où vous refusiez ma tendresse et ma main... vous saviez qui j'étais !

HÉLÈNE.

Oui, Richard !...

RICHARD.

Et moi, qui vous aimais !... moi qui voulais vous consacrer ma vie... vous m'avez repoussé !...

HÉLÈNE.

Pour que vous fussiez roi ! pour que vous fussiez heureux !

RICHARD.

Heureux ! Ah ! qu'avez-vous fait? et quelle était votre erreur? Regardez ce palais, interrogez ces voûtes et demandez-leur de combien de deuils elles ont été témoins? De combien de sanglots et de royales douleurs elles ont retenti !... J'étais bien jeune encore, lorsque le long de ces parvis, à travers des gardes et une foule silencieuse, je vis passer un homme vêtu de noir... et les soldats le regardaient avec indignation et l'insultaient, et l'on criait autour de lui : *Exécution !... Justice !... Justice !...* Et un de ceux qui étaient là lui cracha au visage ! Je demandai quel était cet homme ; on me dit : C'est un roi !... un roi qui se rendait devant ses juges, ou plutôt qui marchait au supplice ! Plus tard, je vis les dalles de ce palais foulées par un soldat de-

vant qui tremblait l'Angleterre, et qui, sous ces voûtes sombres, tressaillait, au bruit seul de ses pas !... Je l'ai vu passer ses jours sans joie et ses nuits sans sommeil !... Saisissant ma main, il s'écriait : « Réveille-toi !... Ils viennent... ils viennent... les entends-tu ?... Voici les assassins !... les voici !... » Non, ce n'étaient pas eux qui l'avaient éveillé en sursaut et fait sortir de sa couche ; c'était un fantôme sanglant portant une couronne brisée... et, me serrant dans ses bras, moi, enfant : « Défends-moi donc !... repousse-le !... » Et je le sentais haletant, couvert de sueur... et les cheveux hérissés... Ce soldat, cet homme... c'était un roi, c'était mon père !!! Et voilà l'héritage que vous m'avez souhaité pour que je fusse heureux !... Ah ! l'on peut accepter le pouvoir, quand on a renoncé d'avance à l'amitié, à l'amour, à tous les biens de la vie !... Mais quand ils vous sont rendus, quand on est aimé, quand on peut, près de son amie et de sa femme, goûter les charmes de la retraite et de la famille, le calme des champs, l'étude, le bonheur, la liberté !... comment rester plus longtemps esclave ? comment ne pas briser ses fers ?... (Avec joie.) Et je l'ai fait !

HÉLÈNE.

Vous !... O ciel !... Et vos jours, que leur vengeance poursuivra jusque dans la retraite...

RICHARD.

Rassurez-vous... On peut craindre les droits ou l'ambition du prétendant qui n'est jamais arrivé au pouvoir ; mais on croit à sa franchise, quand il a tenu le sceptre, quand il pouvait le garder et qu'il le brise de lui-même et sans regrets... Libre ! je suis libre... Grandeurs et puissance, je vous rends vos chaînes dorées, vos flatteurs et vos courtisans !... Je vous rends leurs bassesses et leurs lâchetés, leur ingratitude et leur trahison... Je n'ai plus rien à vous, reprenez-les !... et rendez-moi ma joie, mes plaisirs, ma confiance et mes amis !...

SCÈNE IX.

LAMBERT, entrant par le fond, LADY RÉGINE, RICHARD, HÉLÈNE, SYDENHAM, qui est entré derrière Lambert.

LADY RÉGINE.

Ah! qu'ai-je vu? Hélène et Richard!

RICHARD.

Non! plus Richard, mais Clarck, votre ami. (Il prend des mains de Sydenham le papier que celui-ci lui présente.)

LADY RÉGINE.

Que nous venons arracher à sa perte.

LAMBERT.

Savez-vous ce qui se passe? Ils disent tous que vous avez abdiqué... et à ce seul bruit, Monck, qui venait de tirer sur les siens et de disperser ses partisans, Monck, dont les espérances sont à jamais détruites, fait, dans les rues de Londres, proclamer par ses soldats Charles II roi d'Angleterre!

LADY RÉGINE.

Quoi! c'est Charles qui l'emporte!

RICHARD, qui, pendant ce temps, a lu le billet que lui a remis Sydenham.

Oui, mais c'est par vous, milady, par votre dévoûment qu'il croit l'avoir emporté! Je lui ai écrit que vos conseils et votre amitié m'avaient décidé à cette abdication!

LAMBERT.

Dont je ne serai pas témoin, dûssé-je faire sauter, avec le palais de White-Hall, Monck, Stuart et toute sa cour!

RICHARD.

Garde-t'en bien... Tu y perdrais trop! dans cet acte signé de la main de Stuart, il m'offre après lui, la première place... que je refuse! (Serrant la main d'Hélène.) J'ai mieux

que cela!... Mais, à ma demande, il conserve à tous mes amis, officiers de Cromwell, leurs titres, leurs dignités, leurs honneurs... De plus, il nomme Lambert duc de Norfolk, gouverneur du Devonshire, premier commissaire de la trésorerie...

LAMBERT, avec joie.

Est-il possible!

RICHARD.

Et maintenant que j'ai ajouté à tes richesses et à tes grandeurs, maintenant qu'à la cour de Stuart tu es tout... me permets-tu, à moi, de n'être rien?...

LAMBERT.

Que dites-vous?

RICHARD.

Tenez... entendez-vous ces cris?

(On entend au dehors les cris de : Vive le roi.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, EPHRAIM et PLUSIEURS OFFICIERS entrent furieux.

EPHRAÏM.

C'est une indignité!

RICHARD.

Je ne peux plus vous rendre justice, maître Ephraïm... Adressez-vous à Stuart.

EPHRAÏM.

Et le moyen!... Pendant que je vote pour Monck dans le parlement, il proclame Charles II! Encore un règne qui m'en voudra et ne fera rien pour moi. . On ne voit que trahisons!...

RICHARD.

Pour la première fois, nous sommes du même avis! (Se tournant vers les officiers qui viennent d'arriver et qui entourent Lambert.

Harrison, Ludlow, Fleetwood, vous tous, amis de mon père et les miens... je vous rends vos serments! Soyez fidèles aux Stuarts, comme à moi-même! Républicains, je vous permets d'être royalistes!... Je quitte pour jamais ce palais... (Prenant Hélène par la main.) et je retrouverai sur le seuil le bonheur que j'y avais laissé...

(Il sort avec Hélène, par la porte à droite, au moment où les cris redoublent au dehors.)

PENRUDDOCK, entrant par la porte du fond.

Le roi, messieurs! le roi!... Vive Monck! vive le roi!...

EPHRAÏM à demi-voix, pendant que tous les groupes entrent successivement par le fond.

Parlez pour moi à Sa Majesté!

PENRUDDOCK.

Je ne vous connais plus, mon cher! Quand le jour de la justice arrive, chacun doit porter le mérite ou la peine des opinions qu'il a eues!

EPHRAÏM.

Mais je les ai toutes!... comme Monck!... et je ne suis rien... et lui est duc, ministre... Tenez! entendez-vous?

(En dehors, et sur la scène, redoublent les cris de : Vive Monck! vive le roi!... vivent les Stuarts!...)

SCÈNE XI.

LAMBERT, EPHRAIM, LADY RÉGINE, PENRUDDOCK, MONCK, CHARLES.

(Des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et des grandes dames précèdent et entourent Monck et Charles qui paraissent à la porte du fond. On agite des mouchoirs. On entend au dehors le son des cloches et des tambours.)

CHARLES, au milieu des cris de : Vivent les Stuarts! saluant tout le monde de la tête et de la main.

Mon peuple... mon bon peuple!... mes fidèles Anglais!...

Oui... oui... je retrouve tous mes anciens amis!... (Passant près de Lambert, de Harrison, de Desboroug et de Fleetwood, à qui il adresse de gracieux sourires.) et d'autres encore... qui, pour être nouveaux, ne m'en sont pas moins chers!... Général Monck, duc d'Albemarle, c'est à votre courage, et surtout à votre prudence, que nous devons notre couronne; vous avez poussé le dévoûment jusqu'à l'héroïsme; vous avez dispersé, comme séditieux, ceux qui voulaient vous proclamer chef de l'État! vous avez déclaré traîtres les vingt-deux membres du parlement qui vous décernaient le pouvoir!...

EPHRAÏM, à-part.

C'est trop fort!

CHARLES.

Et Monck sera éternellement cité dans l'histoire, comme le héros et le modèle de la fidélité!

MONCK.

Ce que je puis dire, du moins, sire, c'est que, depuis dix ans, je médite cette glorieuse restauration...

CHARLES.

Nous le savons! (S'avançant vers lady Régine.) Et vous aussi, milady, dont le dévouement à notre personne mérite toute notre reconnaissance... (A demi-voix.) Ah! bien plus encore!... (Allant frapper sur l'épaule de lord Penruddock.) Et voilà le fidèle serviteur! l'ami de son roi! à qui j'accorde toute ma confiance...

PENRUDDOCK, souriant, à demi-voix.

Et mon gouvernement de Middlesex...

CHARLES, d'un air affligé et à voix basse.

Il est donné à Monck...

PENRUDDOCK.

Mais celui du Devonshire?...

CHARLES, de même.

Est donné à Lambert!...

PENRUDDOCK.

Mais les places de gentilshommes de la chambre?...

CHARLES.

A Fleetwood, à Harrison, à Ludlow... c'étaient des ennemis... j'ai besoin de m'assurer leur fidélité... Tandis que la vôtre est à toute épreuve... (A lady Régine.) Comme la vôtre, milady!... (S'avançant vers Ephraïm.) Quant à vous, monsieur, qui, inébranlable dans votre haine pour la royauté... votiez contre moi, au sein du parlement, au moment même où l'Angleterre entière se prononçait en ma faveur, je n'espère ni ne prétends vous gagner; mais je respecte vos opinions, parce qu'elles sont consciencieuses... et je vous accorde... (Ephraïm s'incline.) votre grâce!

EPHRAÏM, à part.

Que cela!...

PENRUDDOCK, de même.

Après tout ce que j'ai fait!... O ingratitude des princes!

LADY RÉGINE, de même.

Ah! je le déteste!...

EPHRAÏM, de même.

Encore un gouvernement à renverser!...

TOUS, agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs.

Vive Stuart!... vive le roi!...



LA TUTRICE

OU

L'EMPLOI DES RICHESSES

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPORT.

Théatre-Français. — 29 Novembre 1843.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE LÉOPOLD DE WURTZBOURG.	MM.	BRINDEAU.
CONRAD, fabricant.		PROVOST.
UN HUISSIER.		MATHIEN.
AMALIE DE MOLDAU, chanoinesse .	Mmes	PLESSY.
FLORETTE, fille de Conrad.		AUGUSTINE BROHAN.

UN DOMESTIQUE, UN JOCKEY, UNE SERVANTE D'AUBERGE.

En Autriche, à quelques lieues de Vienne, aux deux premiers actes ; à Bruck, en Styrie, au troisième acte.



LA TUTRICE

OU

L'EMPLOI DES RICHESSES

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle d'auberge.

CONRAD, FLORETTE.

CONRAD.

Oui, ma fille, nous dînerons dans cette auberge, et nous ne quitterons que demain cette petite ville.

FLORETTE.

Pourquoi pas aujourd'hui?

CONRAD.

Parce que j'ai des excursions à faire dans les châteaux voisins, qui pendant la belle saison sont habités par la plus haute société de Vienne.

FLORETTE.

Eh bien! est-ce que c'est là votre place, à vous riche fabricant de bas?

CONRAD.

Je vous ai déjà défendu de vous servir de cette locution... Vous pouvez bien dire un capitaliste, un industriel, qui emploie ses fonds dans la filature des laines et cotons, et comme tel je n'ai besoin ni des nobles, ni des grands seigneurs!

FLORETTE.

Eh bien! alors?

CONRAD.

Mais j'ai besoin de leur argent... Quand on est à la tête d'une entreprise comme la mienne... la Société Conrad et Cie... une mine d'or... des produits certains... deux cents pour cent de bénéfice!... on est bien aise d'en faire profiter ses compatriotes, et d'appeler des actionnaires!

FLORETTE.

Mais, mon père, puisque l'affaire est si belle...

CONRAD.

Tais-toi!

FLORETTE.

Pourquoi ne pas garder toutes les actions?

CONRAD.

Parce que, règle générale, il n'y a de bénéfice assuré, en fait d'actions, que quand on n'en a plus!... Voilà pourquoi je veux faire prendre les miennes à tous les grands seigneurs et les propriétaires du canton, les associant ainsi à une combinaison nationale et patriotique, éminemment utile à l'industrie...

FLORETTE.

A la vôtre!

CONRAD.

Sans contredit... c'est l'industrie de chacun qui fait celle du pays!

FLORETTE.

Et nous ne partirons que demain?

CONRAD.

Peut-être plus tard!... si la tournée est heureuse... c'est-à-dire s'il se trouve une ou deux personnes qui se laissent prendre à mes prospectus... parce que l'actionnaire est de la famille des moutons de Panurge... le premier qui saute entraîne tous les autres!

FLORETTE.

Et pendant ce temps, je resterai ici à l'auberge; comme c'est amusant!... Moi qui me faisais une joie de revoir notre habitation et les travaux de la fabrique... Depuis huit jours que nous l'avons quittée... en avez-vous au moins des nouvelles?

CONRAD.

J'en ai reçu ce matin... une lettre très-détaillée...

FLORETTE.

Ah! et de qui?...

CONRAD.

De Julien, mon jeune contre-maître.

FLORETTE.

Et il va bien?... Je veux dire... tout va bien... en raison de l'intérêt que je prends à la fabrique.

CONRAD.

Oui... Julien nous quitte... Il part...

FLORETTE.

Ce n'est pas possible!

CONRAD.

Il est parti.

FLORETTE.

Ah!... Et vous y avez consenti?.. Un jeune homme qui vous était si utile

CONRAD.

Je ne dis pas non !

FLORETTE.

Si intelligent, si honnête, si dévoué... qui se serait jeté au feu pour vous et pour tous les gens de la maison !... et le renvoyer !...

CONRAD.

C'est lui qui s'en va !

FLORETTE.

Parce que vous lui aurez écrit des reproches ou des gronderies !... Vous le grondiez toujours .. vous sembliez lui faire un crime de ce qu'il n'a rien encore... Dame ! on commence par là... et on fait fortune... Vous le savez bien... vous qui, dans votre jeunesse, avez trouvé dans le vieux général de Wurtzbourg aide et protection... Mais quand on décourage les gens... quand on les humilie, et qu'ils ont du cœur... ils s'en vont, on ne les revoit plus... et on les regrette... mais il est trop tard.

CONRAD.

Mais quand ils nous quittent d'eux-mêmes, pour leurs affaires ou leurs plaisirs... Lis plutôt !

FLORETTE, lisant.

« Je pars, monsieur Conrad, je quitte le pays... j'y suis
« résolu, c'est mon désir et ma volonté !... Je vous prie seu-
« lement, si j'ai été assez heureux pour rendre quelques ser-
« vices à votre maison, de vouloir bien m'attendre pendant
« un an... et si alors je ne suis pas de retour, vous dispo-
« serez de ce que je vous demandais dans ma dernière
« lettre. » De quoi donc ?...

CONRAD.

De son emploi de contre-maître ! (A part.) c'est-à-dire de ma fille !... (Haut.) qu'il me priait de lui garder jusque-là... comme si c'était possible !... comme s'il n'y en avait pas déjà vingt autres qui me demandent cette place...

FLORETTE.

Eh bien! pourquoi ne pas la laisser vacante?

CONRAD.

Pourquoi? pourquoi?... Tu parles comme quelqu'un qui ne se doute seulement pas des choses!... Mais cependant voyons... car je suis bon père... si cela t'ennuie trop de rester ici, je tâcherai de repartir ce soir.

FLORETTE.

Comme vous voudrez.

CONRAD.

Tu étais si pressée!... Je m'arrangerai pour cela, quoique le vieux Jugurtha, le cheval de la fabrique, soit peu disposé à se mettre en route!...

FLORETTE.

Oh! mon Dieu! demain, après-demain... il sera toujours assez temps!

CONRAD.

Oui dà!... Eh! mais, que vois-je là?

SCÈNE II.

FLORETTE, CONRAD, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant, une serviette à la main, à la cantonade.

Ah! tu appelles cela un déjeuner?... tu mériterais d'y être condamné!

CONRAD.

Monsieur le comte Léopold de Wurtzbourg, un de nos élégants... ici, dans une mauvaise auberge, à dix lieues de Vienne!...

LÉOPOLD.

Maître Conrad! qui, du vivant de mon oncle, m'avançait des fonds sur sa succession!

CONRAD.

C'est vrai!... j'avais l'honneur d'être votre banquier.

LÉOPOLD.

Et je vous dois même vingt ou vingt-cinq mille florins que vous venez sans doute me demander?

CONRAD.

Moi? pour qui monsieur le comte me prend-il?... demander de l'argent à quelqu'un qui en a autant que monseigneur!... passe pour lui en offrir, s'il en avait besoin!... mais je ne suis pas assez heureux pour cela!... Quand on vient d'hériter d'un oncle millionnaire... (A Florette.) Saluez donc, petite fille!... Ma fille Florette que je vous présente!

LÉOPOLD.

Ah!... c'est votre fille!... Ma foi, mon cher, vous qui tout à l'heure me parliez de trésors...

CONRAD.

Monsieur le comte est toujours galant!

LÉOPOLD, prenant la main de Florette.

Je suis connaisseur... voilà tout!

CONRAD, à part.

Si je pouvais lui faire prendre de mes actions!... Voilà un nom qui en amènerait d'autres! (A Florette.) Petite, eh bien! tu ne vois pas que M. le comte te prend la main?

FLORETTE.

Je ne m'en étais pas aperçue?

CONRAD.

Et qu'il la porte à ses lèvres?

FLORETTE.

C'est vrai... je n'y pensais pas!... (Passant près de son père.) Ça m'est bien égal à présent.

CONRAD, à demi-voix.

Ça ne me l'est pas!... (A part.) parce qu'une indifférence

comme celle-là peut nous mener loin... (Haut.) Va t'occuper de commander notre dîner.

FLORETTE.

Oui, mon père. (A part.) Laisser partir ce pauvre Julien !... Qu'est-ce que va devenir la fabrique ?... (Faisant une révérence à Léopold.) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CONRAD, LÉOPOLD.

CONRAD.

Je croyais que monsieur le comte était en France ; à telles enseignes, qu'il avait envoyé ses pouvoirs à maître Gandolf, son homme d'affaires !...

LÉOPOLD.

J'arrive : je n'ai eu le temps de rien faire, pas même de commander mon deuil ; et je serais déjà à Vienne, si un rendez-vous, donné à une belle dame, ne m'avait retenu dans cette auberge.

CONRAD.

De sorte que monsieur le comte n'aura pas assisté à l'ouverture du testament... qui a dû avoir lieu hier ou avant-hier !

LÉOPOLD.

C'est probable ! peu importe... Gandolf, qui me sait ici, m'y adressera ses lettres... si j'ai le temps de les lire ! Dites-moi, monsieur Conrad, vous qui connaissiez mon oncle, le feld-maréchal... croyez-vous, comme tout le monde le dit, qu'il eût sept à huit cent mille florins de revenu ?

CONRAD.

Mieux que cela, monsieur le comte !

LÉOPOLD, *s'appuyant sur son épaule.*

En vérité !

CONRAD.

J'ai eu l'honneur de faire souvent des affaires... avec lui... Il les entendait très-bien... Et en propriétés ou en capitaux, j'estime qu'il a de onze à douze cent mille florins de rente.

LÉOPOLD.

Ce cher M. Conrad !

CONRAD.

L'héritage est agréable ! Par exemple, vous l'avez un peu attendu.

LÉOPOLD.

Et surtout payé cher !

CONRAD.

Il est vrai que le vieux feld-maréchal n'était pas tendre, et je l'ai vu parfois contre vous dans des fureurs...

LÉOPOLD.

Je le sais bien... Et quand j'étais à Paris...

CONRAD.

Les sermons qu'il vous envoyait...

LÉOPOLD.

Et l'argent qu'il ne m'envoyait pas.

CONRAD.

Et dès qu'on lui parlait de vous, il entrait dans des accès de colère...

LÉOPOLD.

Qui lui donnaient des accès de goutte...

CONRAD.

Dont il vous accusait !

LÉOPOLD.

Comme si j'eusse été son médecin ! Et c'est toujours dans ces moments-là qu'il m'écrivait... ce qui devenait fasti-

dieux... Toujours la même chose... « Joueur ! libertin ! dissipateur ! il y avait en toi de quoi faire un homme de talent et de mérite, et tu n'es rien qu'un fat, un dandy... sans instruction et sans esprit ! » Je savais bien le contraire, mais pour ne pas l'irriter par la contradiction, je ne lui répondis plus.

CONRAD.

Et vous avez bien fait ! Ce n'est pas à un gentilhomme de bonne maison et de haute naissance tel que vous... à vous l'oracle du goût, du bon ton et de la mode, à vous laisser traiter en écolier, ou mettre en tutelle par un vieux soldat, un bourru, un brutal !

LÉOPOLD.

Conrad !

CONRAD.

Un cœur dur, un avare !

LÉOPOLD.

Conrad ! c'était mon oncle... et il n'est plus...

CONRAD.

C'est juste, ce mot-là efface tous ses torts... Les sermons passent, les écus restent !... Et quand on en laisse pour douze cent mille florins de revenu à ses héritiers...

LÉOPOLD.

Il ne leur reste plus qu'une chose à chercher...

CONRAD.

Et laquelle ?

LÉOPOLD.

Le moyen de manger cela le plus vite possible !

CONRAD.

Cela vous embarrasse ?

LÉOPOLD.

Non pas ! mais cela m'inquiète... et j'hésite, comme je te le dis... sur le choix des moyens... Il y en a tant et si peu

CONRAD.

Si monsieur le comte veut me le permettre... je peux l'y aider... J'ai en tête une entreprise...

LÉOPOLD.

Et moi, j'en ai une autre... bien plus originale et plus amusante... et qui fera dans le monde fashionable un bruit d'enfer... On attend à Vienne une danseuse aérienne, une admirable sylphide... la Fridolina, qui a brillé sur tous les théâtres de l'Europe, et tourné toutes les têtes couronnées ou autres... Celui qui l'adore en ce moment et qui se ruine pour elle est un jeune Anglais, lord Cokeville, un jaloux, un fat, un imbécile, que j'espère bien remplacer.

CONRAD.

Vous espérez?

LÉOPOLD.

Mieux que cela, j'en suis sûr !... Partie avec lui de Paris, la Fridolina doit l'abandonner en route, et venir me rejoindre ici, à dix lieues de Vienne, dans cette auberge, où je l'attends... et demain, nous ferons ensemble notre entrée solennelle dans la capitale de l'Autriche... à la barbe de l'Angleterre.

CONRAD.

Qui se fâchera...

LÉOPOLD.

J'y compte bien ! Un duel et un enlèvement dès le premier jour... me voilà à la mode... parce que, dans le monde, tout dépend des commencements !

CONRAD.

C'est possible !... mais si j'étais de vous, je préférerais un autre moyen encore de dépenser mon argent !

LÉOPOLD.

Ça n'empêchera pas !... C'est dit... parle !... Non, tais-toi... N'as-tu pas entendu depuis quelques instants le bruit

d'une voiture ! (Allant à la fenêtre.) C'est elle... c'est la Fridolina !

SCÈNE IV.

AMALIE, UNE FILLE D'AUBERGE, CONRAD, LÉOPOLD.

CONRAD.

Ma foi, je vous en fais mon compliment... Une femme superbe !

LÉOPOLD.

N'est-ce pas ? (Se retournant, et apercevant Amalie.) Oh ! non, ce n'est pas elle. (Regardant par la fenêtre.) Et puis une carriole !... Est-ce que la Fridolina voyage en carriole ?... Elle en est incapable !

AMALIE, à la fille d'auberge.

Cela suffit, mademoiselle... Faites-moi préparer cette chambre, puisqu'il n'y en a pas d'autres... Pendant ce temps, j'attendrai ici... dans cette salle... si toutefois je ne gêne pas ces messieurs ?

LÉOPOLD.

Comment donc, madame... c'est nous qui craignons de vous déranger !

AMALIE.

En aucune façon. Retenue pour quelques heures dans cette auberge... je vous demanderai la permission d'écrire à des amis qui m'attendaient.

LÉOPOLD, bas à Conrad, regardant Amalie.

Oui.. comme vous le disiez... elle n'est pas mal .. une tournure honnête...

CONRAD.

Et distinguée.

LÉOPOLD.

Mais froide, calme et posée !... Quelle différence avec la

Fridolina, qui ne reste pas un instant en place... et qui ne touche de temps en temps la terre, que par égard pour ses adorateurs qui y demeurent !

CONRAD.

Quelle peut être cette dame-là ?

LÉOPOLD.

J'ignore son état... mais à sa mise, à sa tenue, à ce costume noir, et surtout à ses yeux baissés... ce doit être une prude ou une dévote...

CONRAD.

Qui écrit à des amis...

LÉOPOLD.

Ça n'empêche pas !... L'étonnant... c'est qu'elle ne fasse pas plus d'attention à nous !

CONRAD.

Elle ne sait pas que vous êtes millionnaire... J'ai envie de le lui dire !

LÉOPOLD, le retenant.

Gardez-vous-en bien !

AMALIE, levant la tête.

Je croyais, messieurs, que vous suiviez mon exemple... Liberté entière... ou je vais me croire indiscrète... Vous étiez occupés à mon arrivée d'affaires importantes, que j'ai interrompues !

LÉOPOLD, un peu piqué.

Nullement ! (Haut.) Vous disiez donc, maître Conrad, que vous connaissiez un excellent moyen d'employer une fortune ?

CONRAD.

Oui, monsieur le comte ! (Haussant la voix.) Et quand on a, comme vous, un million de revenu...

LÉOPOLD, d'un air de reproche.

Je vous avais défendu...

CONRAD, à demi-voix.

Cela revient au même... car elle a très-bien entendu... et n'a pas même levé la tête.

LÉOPOLD, piqué.

Peu m'importe!... mais il est inutile que tout le monde sache... Eh bien! vous disiez donc?

CONRAD.

Que si j'étais de vous, je prendrais des actions dans une entreprise que je viens de fonder, et qui en peu de temps doublerait vos capitaux!

LÉOPOLD.

En vérité?...

CONRAD.

Je vous le jure!

LÉOPOLD.

Vous oubliez, maître Conrad, que je suis déjà trop riche... (A part, regardant du coin de l'œil.) Elle a regardé. (Haut.) Et qu'il s'agit non pas d'augmenter cette fortune... mais de la dépenser le plus gaiement et le plus vite possible... (A part.) Elle ne regarde plus. (Haut.) Et je veux d'abord à Vienne un hôtel, un palais... des équipages et des jockeys anglais.

CONRAD.

C'est déjà un moyen d'aller vite!

LÉOPOLD.

Et puis une meute complète... Personne n'en a plus... j'en aurai... Des bals, des concerts, des fêtes!

CONRAD.

Permettez...

LÉOPOLD.

Et si cela ne suffit pas... le whist, les paris et la Fridolina

CONRAD.

Cela ne durera pas une année!... tandis que ce que je

vous propose... vous m'avez mal compris... Vous avez cru que je vous offrais une fortune assurée... Au contraire, je vous ai dit des actions ! comprenez vous bien? des actions !... ce qui suppose chaque année ou chaque mois des appels de fonds... qui vous feront un honneur infini !... vous placeront à la tête de l'aristocratie financière... comme vous êtes déjà à la tête de l'autre... et enfin assureront au trop plein de vos richesses un écoulement rapide et certain.

LÉOPOLD.

Laissez-moi donc tranquille ! mon système est le meilleur !

CONRAD, haussant la voix.

Je le nie... c'est le mien !

LEOPOLD, de même.

C'est le mien !

CONRAD, de même.

Vous le verrez !

LÉOPOLD, de même.

Allons donc !

AMALIE, se levant

Eh ! messieurs !

CONRAD.

Je m'en rapporte à madame !

LÉOPOLD.

Et moi aussi !... Car au sourire ironique qui effleure ses lèvres, je vois qu'elle n'a pas perdu un mot de notre conversation.

AMALIE.

C'est sans le vouloir, messieurs... et je vous prie de me pardonner !

LÉOPOLD.

A la condition que vous jugerez entre nous, et nous donnerez votre avis !

AMALIE.

J'en serais fort embarrassée... je n'entends rien aux richesses, et ne m'y connais pas... attendu que jusqu'ici je n'en ai jamais eu... au contraire.

CONRAD, à part, d'un air méprisant.

Voilà une personne qui ne m'achètera pas d'actions.

AMALIE.

J'ai été élevée à m'en passer... ce qui revient au même!... et c'est sans doute un tort de mon éducation de couvent... Mais loin de porter envie aux grandes fortunes, je suis toujours tentée de les plaindre...

LÉOPOLD.

Vous êtes bien bonne ; et pourquoi, s'il vous plaît?

AMALIE.

Parce que c'est effrayant! parce qu'il me semble qu'un million, par exemple, un million de revenu doit imposer des devoirs...

LÉOPOLD.

Celui de s'amuser!

AMALIE.

S'amuser pour tant d'argent doit être difficile!

CONRAD.

C'est ce que je disais... et madame est de mon avis?

AMALIE, souriant.

Pas tout à fait!... Ce n'est pas impunément, je crois, que l'on est condamné à l'opulence!... Nos aïeux disaient : *Noblesse oblige!*... mais de nos jours : *Richesse oblige* aussi!... Car cette fortune immense, colossale, ne vous a pas été donnée que pour votre plaisir!... Le ciel n'a accordé à un seul la part de tant d'autres, qu'à la condition de la leur restituer en détail! Tendre la main à l'infortune ou à l'enfance, secourir le malheur qui, faute d'appui, peut se changer en crime, donner non de l'argent, mais de l'ouvrage à l'ouvrier qui travaille... asile et secours à la vieillesse qui ne travaille

plus... être utile en un mot, pour être honoré, et pour que votre opulence vous soit pardonnée; voilà les devoirs que l'opinion publique vous impose à vous pauvres riches... Mais, pardon, monsieur, de mon audace; je voulais seulement vous prouver qu'il n'est pas aisé d'être millionnaire... qu'il faut savoir quelque gré aux personnes qui consentent à l'être... car c'est souvent un lourd et pénible fardeau! (Gaiement.) Ce qui du reste est fort bien vu... ne fût-ce que pour consoler ceux à qui le ciel l'a épargné.

CONRAD, bas à Léopold.

Vous aviez raison... c'est une dévote!

LÉOPOLD, de même.

Et de plus une pédante!... (Haut.) Jamais, madame, je n'ai entendu prêcher avec plus de grâce... et ce que je voudrais apprendre maintenant, c'est le nom du prédicateur!...

AMALIE.

Qu'importe le nom, si le conseil est bon!...

LÉOPOLD.

C'est ce dont je ne conviens pas!... qu'une personne élevée au couvent ou dans de pieuses pratiques ne trouve rien de plus édifiant et de plus utile au monde que d'endosser le froc ou de se faire économe de quelque hospice... je le conçois sans peine... Mais, nous autres jeunes gens, nous comprenons autrement le prix de la vie et de la fortune!... Dépenser l'une et l'autre en joies et en plaisirs me semble une philosophie plus agréable et peut-être aussi avantageuse à la société!... Oui, madame, si le luxe de mes livrées et de mes équipages, de mes meubles et de mes bijoux, va jusqu'au fond de son atelier obscur, enrichir l'ouvrier que mes extravagances font vivre, et qui mourrait de faim peut-être si j'étais sage... ne serai-je pas arrivé par la folie au même but que vous par la raison?... et mon système philanthropique, pour être différent du vôtre, ne vous paraît-il pas digne de quelque approbation ou de quelque estime?

AMALIE.

Monsieur !...

LÉOPOLD.

Plus tard, rassurez-vous... quand l'âge aura glacé notre sang dans nos veines, quand les cheveux blancs, insignes de la raison, viendront nous dire qu'il est l'heure de se faire moral et dévot... nous aviserons alors, comme tant d'autres, aux moyens d'expier les fautes que nous ne pourrons plus commettre... Mais d'ici là, madame, laissez-nous briller dans ce monde qui nous envie et nous contemple... laissez-nous jeter à ses pieds cet or qui le séduit, et qui le force à se courber devant nous !... Qu'il nous proclame les héros du jour et les rois de la mode... royauté qu'on ne doit qu'à soi-même, et qui a bien aussi son prestige et ses courtisans !...

AMALIE.

Pardon, monsieur, nous ne nous entendons pas.

LÉOPOLD.

Franchement, je le crains.

AMALIE.

Et moi, j'en suis sûre !... Je n'ai jamais prêché à un jeune gentilhomme tel que vous la retraite et les austérités du cloître... mais en vous voyant, il m'avait semblé qu'il y avait en vous autre chose que le héros du jour ou le roi de la mode... que dans ce monde qui vous envie et vous contemple, vous pouviez briller autrement que par le luxe de vos chevaux et de vos équipages... que vous deviez par un autre éclat, peut-être, que celui de vos richesses, sortir de la foule, et attirer les regards... Pardon, encore une fois, monsieur, de m'être trompée, de vous avoir supposé une ambition qui, à votre place, eût été la mienne... Vous aviez raison cette fois, et je commence à être de votre avis... nous ne pouvons nous entendre.

LÉOPOLD, avec dépit.

Et moi, madame, sans vouloir vous suivre dans cette haute opinion de vous-même... ce qui nous mènerait trop loin...

je me permettrai... (*Se retournant avec impatience.*) Qu'est-ce donc ?

SCÈNE V.

LES MÊMES; FLORETTE.

FLORETTE.

Un courrier qui arrive de Vienne, ventre à terre, apportant pour monsieur le comte des dépêches qu'il ne veut remettre qu'à lui-même...

LÉOPOLD, *à Conrad.*

C'est mon homme d'affaires.

CONRAD.

Voyez vite !

LÉOPOLD.

Désolé, madame, d'interrompre une conversation aussi intéressante et surtout de vous quitter... Vous comprendrez sans peine combien je suis contrarié... d'être forcé...

AMALIE, *souriant.*

De vous occuper d'affaires.

LÉOPOLD, *piqué.*

C'est ce qui vous trompe !... Les occupations sérieuses ont pour moi un grand attrait, un grand charme !

AMALIE.

Comme tout ce qui n'arrive jamais !

(*Elle fait la révérence à Léopold.*)

LÉOPOLD.

C'est-à-dire, madame... (*Il lui rend son salut, et dit à Conrad en sortant.*) Je déteste cette femme !...

SCÈNE VI.

AMALIE, CONRAD, FLORETTE.

CONRAD, à part.

Et moi aussi!... Bigote! dévote! moraliste, et pas le sou!...

FLORETTE.

Et puis, j'ai à vous dire, mon père, qu'avec elle il n'y a pas moyen de dîner!

CONRAD.

Pourquoi cela?

FLORETTE.

Parce qu'en arrivant, les gens de madame ont tout retenu... même le repas que j'avais commandé, et on le leur a donné!

CONRAD.

Ses gens, dis-tu? Elle est venue en carriole.

FLORETTE.

Laissez donc!

CONRAD.

Celle que M. le comte a vue dans la cour...

FLORETTE.

C'était la vôtre... à laquelle j'ai fait atteler Jugurtha, afin d'aller dîner ailleurs...

CONRAD.

Et madame est arrivée...

FLORETTE.

Dans un landau magnifique... Six chevaux, deux postillons.

CONRAD.

Ce n'est pas possible!

FLORETTE.

Puisque je l'ai vue !... Et ses gens, qui causaient entre eux, disaient qu'elle est millionnaire !

CONRAD.

Elle aussi ! Tout le monde s'en mêle !

FLORETTE.

Il paraît même que c'est une grande dame !... Si elle pouvait être utile à Julien... et si je lui en parlais...

CONRAD.

Y pensez-vous ? de l'intérêt personnel, des demandes à une inconnue !... (*A part.*) Si elle pouvait me prendre des actions !... (*Haut et s'approchant d'Amalie qui vient de ranger ses papiers sur une table à gauche.*) Madame parlait tout à l'heure si noblement, si dignement de l'emploi des richesses... qu'il suffira, j'en suis sûr, de lui signaler une entreprise patriotique, nationale et éminemment utile... pour obtenir ici sur la liste de mes souscripteurs son nom et celui de M. le comte de Wurtzbourg.

AMALIE, *vivement.*

Que dites-vous ?... le comte de Wurtzbourg ! le comte Léopold est ici ?...

FLORETTE.

Oui, madame.

AMALIE.

Le neveu du feld-maréchal ?

CONRAD.

Celui qui vient d'en hériter.

AMALIE, *vivement.*

Il faut que je le voie !

FLORETTE.

Vous l'avez vu.

AMALIE.

Comment ?...

CONRAD.

C'est ce jeune homme qui tout à l'heure a eu l'honneur de se disputer avec vous !

AMALIE.

Ah ! si je l'avais su !... Croyez bien, monsieur, que j'ignorais... sans cela, je ne me serais pas permis...

CONRAD.

Il n'y a pas grand malheur !... mais ce qui en serait un réel... c'est qu'il est exposé comme nous à ne pas dîner... attendu que vos gens se sont emparés de toutes les provisions !...

AMALIE.

Est-il possible ? (Avec émotion.) Puisque vous le connaissez, monsieur... daignez lui dire que j'espère bien... avoir l'honneur de le recevoir, ainsi que vous et mademoiselle votre fille...

CONRAD, à part.

Quelle émotion !

AMALIE.

Si toutefois il veut bien accepter une pareille invitation.

CONRAD.

Il n'aura garde d'y manquer, pas plus que nous...

AMALIE.

M. le comte est-il pour quelque temps dans cette ville... dans cet hôtel ?...

CONRAD.

Pour quelques heures !... (A demi-voix.) Il attend une dame qui lui a donné rendez-vous !

AMALIE, l'interrompant.

Il suffit !... Veuillez, je vous prie, vous charger de mon invitation.

CONRAD.

A l'instant même !...

AMALIE, à une femme de chambre qui ouvre la porte de son appartement et lui fait signe que tout est prêt.

Très-bien... très-bien... (A Conrad.) Et quant à ce que vous me demandiez, monsieur... je signerai tout ce que vous voudrez.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORETTE, CONRAD.

FLORETTE.

Eh bien! mon père, vous me croirez si vous voulez, cette grande dame-là... a des intentions sur M. le comte !...

CONRAD.

Parbleu!... je l'ai bien vu !... c'est évident... Elle qui se disait si désintéressée... qui faisait fi des richesses, va se jeter à sa tête, et pourquoi?...

FLORETTE.

Parce qu'elle l'aime, peut-être.

CONRAD.

Du tout... parce qu'il est riche!

FLORETTE.

Allons donc!... elle qui a un million!

CONRAD.

Elle veut en avoir deux!... c'est toujours comme cela... Parce que les femmes, vois-tu bien, les femmes sont toutes...

FLORETTE.

Comme les hommes!

CONRAD.

Tu l'as dit! (Apercevant Léopold qui sort de la porte à droite.) Eh! voilà le vainqueur, le conquérant de la Germanie...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LÉOPOLD, pâle et troublé.

CONRAD.

Celui qui n'a qu'à paraître pour s'écrier comme César : Je suis venu ! j'ai vu !... (Le regardant) Eh mon Dieu ! quelle physionomie !... Qu'avez-vous donc, monsieur le comte ?

LÉOPOLD, cherchant à se remettre.

Moi ! rien !... Ces papiers... ces affaires...

FLORETTE.

Comme disait cette dame : quand on n'y est pas habitué...

CONRAD.

Ce courrier qui vous arrivait de Vienne...

LÉOPOLD.

Oui, des parchemins que Satan lui-même ne pourrait pas déchiffrer... quoique écrits et dictés par lui.

CONRAD.

Si monsieur le comte veut m'en charger, et même si, dans un premier moment de liquidation, d'ouverture de succession... j'étais assez heureux pour que monseigneur eût besoin de quelques avances... je suis à ses ordres. Quinze, trente mille florins !

LÉOPOLD, vivement.

Moi ! t'emprunter !... quand je te dois déjà !...

CONRAD.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète... ni vous non plus... Quand on hérite d'un oncle millionnaire...

LÉOPOLD, avec dépit.

Et lui aussi !

CONRAD.

Qu'avez-vous donc ?

LÉOPOLD, de même.

Toujours ce même mot!... ce mot absurde dont on me poursuit depuis l'enfance... A l'université, quand ils voulaient m'entraîner dans leurs parties et dans leurs fêtes... « Qu'as-tu besoin d'apprendre et d'étudier?... ton oncle est millionnaire... » Plus tard, dans le monde, quand il fallut choisir un état... « A quoi bon?... ton oncle est là!... » Et vous-même, vous tous, quand, pour quelque folle dépense, j'hésitais à emprunter et à puiser dans votre caisse... « Allons donc... que craignez-vous? votre oncle est millionnaire. »

CONRAD.

Eh bien! n'est-ce pas vrai?... Ne l'était-il pas?...

LÉOPOLD, avec impatience.

Eh! oui, sans doute!... Mais qu'importe!... Ai-je besoin de ses richesses, pour qu'on me les jette sans cesse à la tête?...

CONRAD.

Permettez...

LÉOPOLD.

Est-ce à dire qu'elles me sont nécessaires... indispensables... que je ne serais rien sans elles?...

CONRAD.

Quelle idée!... Est-ce que de tous les temps vous n'avez pas été aimé pour vous-même?... Est-ce que du vivant de votre oncle, où vous n'aviez que des dettes, on ne vous adorait pas déjà? Témoin la comtesse Gradiska, qui a voulu se tuer trois fois...

LÉOPOLD.

Oui, une fois pour un prince russe.

CONRAD.

Et deux pour vous!... Est-ce qu'aujourd'hui encore... (A demi-voix.) Vous ne savez pas... cette prude, cette vertu... cette grande dame de tout à l'heure...

LÉOPOLD, d'un air de doute.

Une grande dame!...

CONRAD.

Eh! oui, ma fille vous le dira.

FLORETTE.

Une voiture à six chevaux.

CONRAD.

Une immense fortune.

FLORETTE.

Elle vous invite à dîner.

CONRAD.

Du premier coup d'œil elle s'est éprise de vous!

FLORETTE.

Et, riches tous les deux, c'est un mariage qui se prépare.

LÉOPOLD.

Allons donc!

FLORETTE.

A moins que monseigneur ne veuille pas!

LÉOPOLD, avec ironie.

Et pourquoi donc?

FLORETTE.

Vous l'aimeriez?

LÉOPOLD.

Moi!... je l'ai à peine regardée!... mais il n'est besoin que d'un coup d'œil pour voir qu'elle est gauche, provinciale, sans grâce, sans tournure!

FLORETTE, étonnée.

Par exemple!

LÉOPOLD.

Et au moral, prétentieuse et pédante!... Tant mieux, je l'aime ainsi!... Elle me plaît, elle me convient!... Je la voudrais dix fois plus insupportable et plus ridicule encore...

pour lui faire la cour, la séduire et l'épouser elle et sa fortune... pour leur prouver, à Vienne, et leur montrer à tous que je me moque des terres, des rentes et des hôtels...

FLORETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

CONRAD.

Quel diable de raisonnement !

LÉOPOLD.

Ah ! elle m'aime, dites-vous?... et elle est riche !... Voilà de quoi être fier et s'enorgueillir !... Des richesses qu'on peut acquérir avec deux mots latins, un anneau et un *oui* conjugal !... Ah ! parbleu ! je le dirai ! je l'épouserai !... je ferai son bonheur !... Mais elle me le paiera, je le jure bien, je m'en vengerai !... Quelles fêtes ! quelles parties de plaisir !... Et la Fridolina... cette beauté si fidèle, qui n'aime que la fortune !... comme elle va m'aimer... grâce à ma femme !...

CONRAD.

Silence, monseigneur ! c'est elle.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; AMALIE.

CONRAD, *à Amalie.*

M. le comte accepte avec reconnaissance !

AMALIE, *d'un air gracieux.*

Je l'en remercie... et vous aussi, monsieur...

CONRAD, *qui est près de la table à gauche.*

Et si, avant de dîner, vous daigniez, ainsi que vous me l'avez promis, inscrire sur la liste de nos souscripteurs, le nom honorable et glorieux...

AMALIE.

Très-volontiers !

(Pendant qu'elle signe, les portes du fond s'ouvrent; paraît un domestique en grande livrée.)

LE DOMESTIQUE.

Madame est servie!

LÉOPOLD, à Amalie.

Madame me permettra-t-elle de lui offrir la main?...

(Amalie tend la main à Léopold qui va la prendre.)

CONRAD, lisant le nom qu'Amalie vient d'écrire.

La chanoinesse Amalie de Moldau!

LÉOPOLD, s'arrêtant.

O ciel! Amalie!

CONRAD.

De Moldau!

(Léopold, qui allait prendre la main d'Amalie, recule, saisit son chapeau qui est sur la table et disparaît vivement par la porte du fond qui est restée ouverte.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté LÉOPOLD.

FLORETTE.

Eh bien! A qui en a monsieur le comte?

CONRAD.

Et qui le fait fuir ainsi?

AMALIE.

C'est moi, monsieur... c'est mon nom que vous avez prononcé...

FLORETTE.

Qu'a-t-il donc de si terrible?

CONRAD, relisant le papier.

Amalie de Moldau!... cela ne me fait rien.

FLORETTE.

Ni à moi non plus!

AMALIE.

Mais à lui, c'est différent... Écoutez...

FLORETTE.

Une voiture qui part... Elle s'éloigne.

CONRAD.

Et où va-t-il donc?

AMALIE.

Au bout du monde, si vous ne le retenez... car il faut que je lui parle, monsieur... il le faut... il y va pour moi...

CONRAD.

De votre fortune?

AMALIE.

Ah! bien plus encore!... Et si vous empêchez ce départ... parlez, demandez-moi ce que vous voudrez!

CONRAD.

Soyez tranquille...

AMALIE.

Je compte sur vous... n'est-ce pas, monsieur?

CONRAD.

C'est dit!... je comprends... je comprends... C'est-à-dire, non... je ne comprends pas!

FLORETTE.

C'est égal... courez... ramenez-le!... ne fût-ce que par curiosité.

(Amalie sort par la porte à gauche, Conrad et sa fille sortent par le fond.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONRAD, LÉOPOLD.

CONRAD.

Non, monsieur le comte, non... Avec tout le respect que e vous dois, vous ne m'échapperez pas!

LÉOPOLD.

Mais encore une fois!...

CONRAD.

C'est ma carriole... c'est mon cheval tout attelé que vous avez pris... et quand je vous ai vu mettre Jugurtha au galop... j'ai été tranquille!... Je me suis dit : Il n'ira pas loin... Ça n'a pas manqué... culbuté à deux cents pas!

LÉOPOLD.

Maudit cheval!

CONRAD.

Celui de la fabrique... il va comme les affaires... Et au lieu de le maudire, vous devez le remercier... il vous force à revenir sur vos pas, à réparer une impolitesse, et à accepter le rendez-vous, le tête-à-tête que vous offre une belle dame.

LÉOPOLD.

Jamais!

CONRAD.

Et pourquoi?

LÉOPOLD.

Parce que je ne veux pas voir cette femme-là... je l'ai en horreur!

CONRAD.

Et que vous a-t-elle donc fait?

LÉOPOLD.

Ce qu'elle m'a fait!... Vous rappelez-vous ce courrier qui tantôt m'est arrivé de Vienne?

CONRAD.

Un messager de maître Gandolf, votre homme d'affaires...

LÉOPOLD.

Il m'envoyait tout uniment copie du testament de mon oncle, le feld-maréchal... et dans ce testament... Conrad, vous serez comme moi... vous ne pourrez le croire...

CONRAD.

Eh bien?...

LÉOPOLD.

Déshérité!

CONRAD, poussant un cri.

Ah! c'est affreux!... c'est une horreur!

LÉOPOLD, lui prenant la main.

Je savais bien que vous partageriez mon indignation... Complétement déshérité... pas le moindre legs... pas un souvenir!

CONRAD, avec effroi.

Quoi! pas même vingt mille florins!

LÉOPOLD.

Pas un seul.

CONRAD.

Ah! ça n'a pas de nom... On ne se joue pas ainsi de la

bonne foi et des espérances des gens qui comptent sur vous.

LÉOPOLD.

Attendez, attendez !... ce n'est rien encore... Il laisse toute sa fortune, terres, châteaux, hôtels, capitaux, bien meubles et immeubles, sans en rien excepter, à une femme qui n'est point de notre famille... qui ne lui est parente en rien... une inconnue enfin, celle que vous venez de voir ici !

CONRAD.

La chanoinesse ?...

LÉOPOLD.

Elle-même !... Amalie de Moldau, que mon très-honoré oncle avait retirée de je ne sais quel couvent, pour la prendre avec lui... Et on devine sans peine comment elle a acquis des droits à cette succession.

CONRAD.

Quoi ! vous croyez ?

LÉOPOLD.

Je ne crois pas... j'en suis sûr... Et mon oncle qui dans l'origine voulait me la faire épouser, prétendant, me disait-il, qu'elle m'aimait déjà, et persuadé que sa raison et sa sagesse tempéreraient ma folie... Vous vous doutez bien que j'ai refusé en termes qu'elle n'aura pas oubliés ; et c'est à son dépit, à sa vengeance, à ses séductions auprès d'un vieillard, que je dois ma ruine...

CONRAD.

La nôtre !

LÉOPOLD.

La perte de mes droits et de mon avenir... Concevez-vous maintenant que je la méprise, que je la déteste ?....

CONRAD.

Vous avez raison.

LÉOPOLD.

Et que je ne puisse l'envisager en face ?...

CONRAD.

Vous avez tort.

LÉOPOLD.

Moi !

CONRAD.

Eh! oui, sans doute!... Il n'est pas ici question de morale... mais d'affaires... ce qui est bien différent... Votre oncle aime une personne, c'est bien... il lui fait un sort, rien de mieux... mais vous refusez l'entrevue qu'elle vous propose... c'est là qu'est le mal... car enfin, si elle veut partager avec vous!

LÉOPOLD.

Allons donc !

CONRAD.

Pourquoi pas?... On peut avoir des scrupules, de la conscience... ce n'est pas défendu... Et si elle venait d'elle-même à un arrangement... à un mariage, par exemple !

LÉOPOLD.

Moi l'épouser ! plutôt mourir ! Oui, mourir !...

CONRAD.

Il ne s'agit pas de mourir !... ça n'est que trop aisé... on ne fait que cela... Et sous prétexte qu'on est mort... on laisse les gens... c'est-à-dire ses amis, ses meilleurs amis... dans l'embarras... Il s'agit d'écouter ceux qui vous aiment... et même ceux qui ne vous aiment pas. Vous le devez, jeune homme, vous le devez !... sinon pour vous, au moins pour les autres... La voici... vous vous êtes vus... le premier coup d'œil est passé... Autant rester maintenant!

SCÈNE II.

AMALIE, CONRAD, LEOPOLD.

CONRAD.

Fidèle à vos ordres, madame, je vous ramène le fugitif... Il s'est rendu, bon gré, malgré... ce qui, à vos yeux, je l'espère, fera mon éloge.

AMALIE.

Plus que le mien.

CONRAD.

Permettez... J'entendais par là...

AMALIE.

Il suffit... Dès que monsieur veut bien me donner quelques instants...

CONRAD, bas à Léopold.

Je suis curieux de savoir ce qu'elle va vous dire...

LÉOPOLD.

Allons donc... puisqu'il le faut.

AMALIE, à Conrad.

Monsieur !

CONRAD.

Madame !...

AMALIE.

Votre fille vous cherchait tout à l'heure ; elle vous demandait...

CONRAD.

Quelque fantaisie... une bagatelle... peu m'importe...

AMALIE.

Non pas. Je ne me pardonnerais pas de la priver de votre présence...

LÉOPOLD, bas à Conrad avec impatience.

C'est clair .. elle ne veut pas que vous soyez là...

CONRAD, bas.

Ça m'en a tout l'air! (Haut.) Trop heureux, madame, de vous être agréable.

(Il sort.)

SCÈNE III.

AMALIE, LÉOPOLD.

AMALIE.

Je sais, monsieur, que cette situation doit vous être pénible... Croyez que ce n'est pas à vous qu'elle coûte le plus!

LÉOPOLD.

J'ignore ce qu'elle vous coûte... mais je sais ce qu'elle vous rapporte.

AMALIE.

Les choses dont j'ai à vous instruire sont pour vous d'une si grande importance...

LÉOPOLD.

Bien sensible à votre intérêt!...

AMALIE.

Oui, monsieur, un intérêt sincère... car c'est celui que vous portait le plus sage et le meilleur des hommes, votre oncle .. au nom de qui je vais vous parler.

LÉOPOLD.

Vous, madame, en son nom!... et de quel droit, à quel titre? Il me semble que je devrais avant tout savoir quelle est celle qui représente mon oncle...

AMALIE.

Je vais vous l'apprendre. Il y a vingt-cinq ans, lorsque votre oncle partit pour l'armée, il avait un ami, un cama-

rade, avec lequel il fit toutes les campagnes du prince Charles... Cet ami, c'était mon père, qui, atteint près de lui d'un coup mortel, lui dit, avant d'expirer : « Je te lègue ma fille orpheline et sans fortune !... » Votre oncle lui serra la main en lui disant : « Je ne l'abandonnerai jamais !... » Et votre oncle ne manquait jamais à sa parole !... Aussi, ma vie entière a été un culte, une passion pour lui !...

LÉOPOLD, *avec une ironie amère.*

Ah ! vous l'avouez donc !

AMALIE.

Et pourquoi pas ?... Je ne suis pas la seule qu'il ait comblée de ses bienfaits... (*Jetant sur lui un regard méprisant.*) Mais du moins j'ai tâché de les mériter...

LÉOPOLD, *avec intention.*

C'est ce que l'on assure... et l'on prétend même que votre reconnaissance...

AMALIE.

Fut toujours digne de celui qui m'avait servi de père !... Dans le couvent où il m'avait fait placer... je ne le connus pendant longtemps que par ses lettres, et par son nom proclamé avec gloire sur tous nos champs de bataille... Mais enfin, un jour, il vint me voir, et quoique bien jeune alors, je n'oublierai jamais cette première entrevue... Oui, je me rappelle cette tournure si noble, si martiale que rehaussait son brillant uniforme... et surtout cette belle épaulette d'or dont il semblait si fier... Quelques années après il revint... au lieu d'une épaulette, il en avait deux... mais une large cicatrice lui traversait le front !... Plus tard il revint encore... Cette fois-là sa poitrine était couverte de plaques, de décorations... mais il ne pouvait plus marcher qu'à l'aide d'un bras... Du plus loin que je le vis, je m'élançai, en pleurant, pour lui offrir le mien... « Tu m'as deviné, ma fille, me dit-« il... Tu as deviné que j'avais besoin de toi et que je venais « te chercher... Tu ne me quitteras plus, tu seras mon seul « enfant... car pour servir d'appui et de consolation à ma

« vieillesse, j'avais compté sur un neveu... et je n'en ai « plus !... »

LÉOPOLD.

O ciel !

AMALIE.

Oui, monsieur, il parlait sans cesse de ce neveu, seul héritier de son nom ! qui devait, disait-il, en soutenir la dignité, et qui, au contraire, le compromettait chaque jour par des dettes, des duels, des passions indignes de lui.

LÉOPOLD.

Et c'est pour me ramener à la vertu, qu'il m'ordonnait de vous épouser ?

AMALIE, vivement.

Je l'ignorais, monsieur, je vous l'atteste ; je ne l'ai appris que par votre réponse si injurieuse pour moi...

LÉOPOLD.

Aussi m'a-t-elle valu votre haine !

AMALIE.

Dites ma reconnaissance ; car ce refus me dispensait moi-même de désobéir à mon bienfaiteur.

LÉOPOLD.

Mais ne vous empêchait pas de l'irriter contre moi.

AMALIE.

Hélas ! monsieur, nul mieux que vous ne se chargeait de ce soin, et ce qui lui porta le coup le plus rude, ce fut d'apprendre cette querelle nocturne, au sortir d'une maison de jeu... l'intervention de la police... votre lutte contre ceux qui vous arrêtaient... que sais-je !... Dans sa colère, il vous écrivit plusieurs lettres auxquelles vous ne répondîtes même pas.

LÉOPOLD, embarrassé.

Oui, j'ai eu raison.

AMALIE.

Mais je dois peut-être m'en féliciter!... Vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir intercepté vos lettres... Faut-il ajouter que ce dernier outrage acheva d'exaspérer le digne vieillard... qui malgré mes prières...

LÉOPOLD.

Se décida à me déshériter...

AMALIE.

Telle était du moins sa résolution!

LÉOPOLD.

Et il l'a parbleu fort bien exécutée... (Avec ironie.) malgré vos prières!

AMALIE.

Peut-être!

LÉOPOLD.

Comment, peut-être!

AMALIE.

« Ma fille, me dit votre oncle, tu as beau demander grâce
« pour un ingrat... cette fortune, le prix de mes fatigues et
« de mon courage, je ne veux pas qu'elle soit dépensée après
« moi en folies coupables et honteuses... je te la lègue donc
« tout entière à toi... à toi seule, sans réserve, sans fidéi-
« commis... »

LÉOPOLD.

Eh bien ! ce que je disais...

AMALIE, continuant.

« Te laissant maîtresse d'en faire à mon neveu telle part
« que tu voudras... et quand tu voudras !... »

LÉOPOLD, avec indignation.

Quoi ! madame!...

AMALIE, continuant toujours.

« Si, en ta conscience, tu reconnais qu'il en est devenu

« digne par son changement de conduite, et par sa docilité « aux ordres que tu lui transmettras de ma part... »

LÉOPOLD.

J'entends !... c'est-à-dire, madame, que je serais sous votre tutelle !

AMALIE.

J'ignore, monsieur, si cela se nomme ainsi... tout ce que je sais, c'est que, pour la première fois de ma vie, je résistai aux ordres de votre oncle... Je refusai le legs qu'il voulait me faire !

LÉOPOLD.

C'est bien généreux de votre part !

AMALIE.

Alors il me menaça de tout donner aux hospices.

LÉOPOLD.

C'est aisé à dire !

AMALIE.

Et à prouver, monsieur... Vous n'avez donc pas lu en entier le testament de votre oncle ?...

LÉOPOLD.

Fi donc !... dès les premières lignes !...

AMALIE.

Je conçois... la colère, l'indignation contre moi... et vous avez eu tort... car à la fin vous auriez trouvé ces mots : « Si « la fille de mon vieil ami, si Amalie de Moldau persiste à « refuser ma fortune, je la lègue aux hospices de Vienne. » Je n'avais donc plus à hésiter dans votre intérêt même !

LÉOPOLD.

Dans mon intérêt !... toujours dans mon intérêt... Et vous croyez que sur la foi d'une prétendue restitution en perspective...

AMALIE.

Éprouvez-en la vérité, monsieur, et puisqu'il vous suffit de réformer votre conduite et d'être raisonnable...

LÉOPOLD.

Oh ! vous savez bien que vous ne risquez rien...

AMALIE.

Ce n'est donc pas de moi, mais de vous, que dépend votre fortune !... Je n'en suis que dépositaire ; mettez-moi à même de vous la rendre et je vous en remercierai !...

LÉOPOLD.

Fort bien, de l'ironie, du persiflage !

AMALIE.

Non, monsieur... je parle sérieusement, et pour commencer, comme votre conversion complète pourrait se faire attendre longtemps, je trouve d'ici là convenable et prudent d'assurer au neveu du feld-maréchal de Wurtzbourg une position honorable... comme qui dirait douze ou quinze mille florins par année !

LÉOPOLD, *avec indignation.*

Moi !... vous oseriez ?...

AMALIE.

Pension qui s'augmentera tous les mois... en proportion de la réforme et de la raison dont il fera preuve !

LÉOPOLD, *hors de lui.*

Ah ! c'en est trop... subir vos outrages et vos railleries m'était possible... Mais supposer seulement que je puisse accepter vos présents !... présents injurieux qui viennent de mes dépouilles !...

AMALIE.

Alors ce n'est pas accepter... c'est reprendre.

LÉOPOLD.

Il suffit qu'ils aient passé par vos mains pour qu'il y ait honte à les recevoir.

AMALIE.

C'est bien dur, monsieur... mais je sais quels sont mes devoirs... je les remplirai !...

LÉOPOLD.

Moi je connais les miens... et jamais je n'accepterai rien de vous.

AMALIE.

Peut-être vous y forcerai-je!

LÉOPOLD.

Je vous en défie !

AMALIE.

Nous verrons...

LÉOPOLD.

Eh bien, soit !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; FLORETTE.

FLORETTE.

Ah ! monsieur le comte ! Ah ! madame !

LÉOPOLD.

Qu'est-ce donc ?

FLORETTE.

Je ne peux pas le croire, quoique je l'aie entendu !... J'étais en bas dans le salon lorsque sont arrivés deux hommes habillés de noir, qui m'ont demandé s'il était vrai que M. le comte de Wurtzbourg fût en cette auberge... Moi de répondre que oui !... et le premier de s'écrier vivement et sans faire attention à moi : « Hâtons-nous, car une fois à « Vienne, nous ne pourrions plus nous en emparer ! — Mais « s'il résiste ? a répondu l'autre. — Eh bien ! il y a contrainte « par corps... arrêt, jugement exécutoire... et une fois sous

« les verrous, déshérité ou non, il faudra qu'il paye nos « cinquante mille florins de lettres de change... Courez ré- « clamer main-forte, et cernez la maison... moi, je vais faire « avancer la voiture. » Et ils sont partis !

LÉOPOLD.

Attenter à ma liberté !... Ah ! quand je devrais assommer tous les huissiers et recors de la ville de Vienne...

AMALIE, froidement.

Cela augmenterait les frais... car un huissier assommé se paye maintenant comme un comte du saint-empire !

LÉOPOLD.

Madame !

AMALIE.

Je ne dis pas que cela vaille autant... mais c'est presque le même prix !... (A Florette.) Ma chère enfant, tâchez de retrouver ce monsieur en noir... priez-le de ne faire ni bruit ni éclat, et de venir me parler ici, en secret... à moi, à moi seule !

FLORETTE, sortant.

Oui, madame.

LÉOPOLD, avec colère.

Quel est votre dessein ?

AMALIE.

D'acquitter toutes vos dettes, car il ne serait pas convenable que le neveu du comte de Wurtzbourg fût conduit en prison.

LÉOPOLD, avec colère.

Et si je préfère y aller !

AMALIE.

Vous n'en êtes pas le maître.

LÉOPOLD.

Si je le veux !

AMALIE.

Vous ne le pouvez plus sans ma permission... Et quant à l'avenir, monsieur, si le cœur vous en dit, vous pouvez continuer... j'agirai de même !

LÉOPOLD.

Quoi ! pour toutes mes dettes... vous oseriez...

AMALIE.

Oui, monsieur, je les paierai toutes !

LÉOPOLD, hors de lui.

Mais c'est une horreur !... Je ne pourrai donc plus en faire !...

AMALIE.

Tant mieux ! c'est ce que je veux, et si vous tenez absolument à vous acquitter envers moi... rien de plus facile, avec du temps, de l'ordre et du travail !

LÉOPOLD, hors de lui.

Il ne manquait plus que cela ! M'insulter, m'outrager... et plus encore, me faire de la morale... Ah ! voilà ce qui me met hors de moi !... Mais, grâce au ciel, vous n'en êtes pas encore où vous croyez. Je repousse vos dons, et défendrai à mes créanciers de les accepter... car, Dieu merci, je puis me passer de vous et m'adresser à d'autres... Il me reste du crédit... il me reste des amis... Ah ! maître Conrad !

SCÈNE V.

AMALIE, CONRAD, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Venez, venez, mon ami... Je n'ai point oublié que ce matin vous m'avez de vous-même, loyalement et généreusement proposé vingt ou trente mille florins.

CONRAD.

C'est vrai !

LÉOPOLD.

Que j'ai refusés...

CONRAD.

C'est vrai !

LÉOPOLD.

J'accepte maintenant, j'accepte.

CONRAD, effrayé.

Vous, monsieur le comte !...

LÉOPOLD, à Conrad, regardant Amalie.

Cela ne paiera pas, je le sais, tout ce qu'on exige en ce moment .. mais cela, du moins, leur fera prendre patience... permettra, à eux, de m'accorder du temps, et à moi d'éviter une protection qui est une honte et une injure... (Vivement à Conrad.) Donnez... donnez vite.

CONRAD.

Impossible, monsieur le comte. . et je vous dirai même, au contraire...

LÉOPOLD, indigné.

Comment !

CONRAD.

Je viens de recevoir à l'instant même une lettre de ma fabrique... nos ouvriers n'ont pas été payés la semaine dernière... ils tiennent à l'être celle-ci... et comme c'est demain samedi...

LÉOPOLD.

Eh bien ?

CONRAD, avec embarras.

Eh bien ! si, sans se gêner, monsieur le comte pouvait me rendre la somme...

LÉOPOLD.

O ciel !

CONRAD.

Que je lui ai prêtée depuis trois ans... sans le tourmenter, sans lui en parler... jamais, vous le savez.

LÉOPOLD, avec amertume.

Oui, sans doute !

CONRAD.

Il fallait une occasion comme celle-là... car monsieur le comte sait combien je suis de ses amis.

LÉOPOLD.

Je ne sais ce qui me retient de vous envoyer par la fenêtre rejoindre tous mes autres amis...

CONRAD, effrayé.

Monsieur le comte!...

AMALIE.

Rassurez-vous, monsieur Conrad, je vais vous donner deux lignes sur mon banquier!

CONRAD.

Est-il possible!

LÉOPOLD, vivement, à Conrad.

Monsieur...

CONRAD.

Qu'est-ce que c'est?...

LÉOPOLD.

Je vous défends d'accepter!

CONRAD.

Que dites-vous?

LÉOPOLD.

Qu'il est inutile que vous receviez rien de madame!

CONRAD.

Si monsieur le comte aime mieux me payer lui-même...

LÉOPOLD.

Non, pas maintenant... mais sous quelques jours...

CONRAD.

Il est alors bien plus simple de toucher sur-le-champ !

LÉOPOLD.

Non... je vous en supplie... Conrad, mon cher Conrad, si jamais vous avez eu quelque affection pour ma famille, pour moi, ou pour ma fortune... n'acceptez pas !

CONRAD.

Allons donc !

LÉOPOLD.

Ne vous laissez pas payer.

CONRAD.

Vous n'y pensez pas...

LÉOPOLD.

Ne voyez-vous pas que pour moi c'est un outrage sanglant, un affront ?...

CONRAD.

Ça m'est égal.

LÉOPOLD.

Ça ne me l'est pas !... (Le prenant au collet.) Et vous ne recevrez pas, monsieur... ou vous ne mourrez que de ma main !...

CONRAD.

Voilà qui est trop fort !... ne rien donner et empêcher de recevoir...

LÉOPOLD, apercevant un jockey qui entre dans ce moment, quitte le collet de Conrad, et court au-devant de lui.

Ah ! ce sont ses gens... sa livrée... C'est elle !...

LE JOCKEY, lui remettant une lettre.

Oui, monsieur le comte !

(Il sort.)

LÉOPOLD, à Conrad, qui vient de prendre le billet écrit par Amalie.

Ah ! vous pouvez recevoir maintenant... et je ne tarderai

pas à m'acquitter envers tous... car voilà une amie... une amie véritable qui vient à mon aide!

CONRAD.

Est il possible!...

LÉOPOLD, avec dignité.

Il suffit; monsieur... laissez-moi!

CONRAD, à part.

La fierté revient... Est-ce que les capitaux seraient revenus?... N'importe, et quoi qu'il en dise, il n'y a jamais de honte à toucher son argent!... (Haut.) Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

AMALIE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, ouvrant la lettre.

Oui, c'est bien de Fridolina!

AMALIE.

Je ne connais pas ce banquier-là!

LÉOPOLD.

Un banquier... un banquier aux pieds de qui seraient tous les autres!

AMALIE.

Cela ne m'apprend rien!

LÉOPOLD.

Ah! vous voulez tout savoir!... Eh bien! madame, dût votre pruderie en rougir... Fridolina est une danseuse de l'Opéra de Paris, en congé à Vienne... Ah! quand on se mêle de tenir les gens en tutelle, de leur faire subir des interrogatoires... on est bien obligé d'écouter... C'est une fille adorable... une

grâce, une légèreté... une taille enchanteresse et des poses délicieuses...

AMALIE.

Monsieur!

LÉOPOLD.

Pas prude... pas bégueule... aussi, comprenant fort mal ses intérêts, et ne tenant à la fortune que pour la dépenser... Du reste, d'un dévouement à toute épreuve pour ceux qu'elle aime... et j'ai l'honneur d'être de ce nombre... Qu'avez-vous à dire à cela?

AMALIE, froidement.

J'ai à dire, monsieur, que vous avez tort d'avoir de pareilles connaissances.

LÉOPOLD.

Une connaissance!... Oh! mieux encore, une passion!...

AMALIE, souriant.

Qui, comme l'amitié de tout à l'heure, ne survivra point à votre fortune.

LÉOPOLD.

C'est ce qui vous trompe; et vous allez voir : (Lisant.) « Mon « cher Léopold!... »

AMALIE.

Monsieur!

LÉOPOLD.

Je ne veux pas altérer le texte... ni tromper ma tutrice!... (Lisant.) « Mon cher Léopold on prétend que vous êtes « ruiné!... Je ne tiens pas à la fortune... » (A Amalie.) Vous l'entendez!... « car je n'ai jamais été plus riche qu'en ce « moment... mais je tiens à un rang, à un titre, à la consi- « dération!... » (Continuant sa lecture à voix basse.) O ciel! m'offrir sa fortune et sa main!...

AMALIE, souriant.

C'est superbe!

LÉOPOLD, achevant.

« Réponse sur-le-champ. »

AMALIE.

Noble alliance, en effet... pour laquelle il faut se hâter !...

LÉOPOLD, amèrement.

Eh ! mais... la loyauté, la franchise, et surtout le désintéressement, ne me paraissent pas si fort à dédaigner... ils sont si rares !... Et d'ailleurs, ruiné par une femme et enrichi par une autre, il y aurait là une compensation... une justice, le doigt de Dieu !

AMALIE.

Monsieur, vous n'y pensez pas !

LÉOPOLD.

Si parbleu ! j'y pense... et je le répète... c'est un coup du ciel ! S'il y a blâme, ce n'est pas sur moi qu'il tombera, mais sur celle qui m'a forcé et contraint à cette extrémité !... C'est pour me soustraire à la position où elle m'a réduit ; c'est pour soutenir mon rang, ma naissance et mon nom !

AMALIE, vivement.

Que vous allez l'oublier, le déshonorer, nous afficher l'un et l'autre par un pareil scandale !

LÉOPOLD.

Ah ! vous craignez le scandale !... tant mieux. Moi, je l'aime... je le désire... c'est mon élément. Et puisque vous le redoutez... nous en aurons.

AMALIE.

Non, monsieur, car votre oncle m'a ordonné d'empêcher tout ce qui pourrait porter atteinte à l'honneur de son nom... et vous comprenez bien alors que ce mariage ne peut avoir lieu... que je ne puis y donner mon approbation, ni mon consentement.

LÉOPOLD.

Votre consentement ! vous !

AMALIE.

Oui, monsieur!

LÉOPOLD, se contenant à peine.

Ah! parbleu! voilà qui est amusant... et qui vaut seul et au delà le million que je perds... Il faudra pour me marier, demander le consentement de madame!

AMALIE.

Oui, monsieur

LÉOPOLD.

Ou envoyer à ma tutrice des sommations respectueuses!

AMALIE.

Qui seront inutiles tant que je ne vous connaîtrai pas d'autres sentiments.

LÉOPOLD.

Mes sentiments, à moi! Vous tenez à les connaître, mes sentiments, madame? C'est que je vous pardonnerais plutôt ma ruine, dont vous êtes cause, que ce ton doctoral, ce sang-froid orgueilleux... cette prétention de morale... ce pédantisme de raison et de vertu, qui, si jamais j'avais eu du goût pour elle, me l'aurait fait prendre en haine pour le reste de mes jours... Mes sentiments! c'est qu'avant de vous connaître je ne vous aimais pas... au contraire, et je l'ai prouvé en refusant votre main... mais à présent, ce n'est plus de l'indifférence, c'est de la rage... c'est de la fureur!... Je vous déteste! je vous abhorre! voilà mes sentiments, madame... Et vous m'aurez fait connaître la constance... car je vous réponds que pour vous ils ne changeront jamais.

AMALIE, froidement.

Monsieur, il n'a jamais été dit dans le testament que vous seriez forcé de m'aimer... mais seulement que vous vous conduiriez d'une manière digne de votre noble famille...Je ne vous prierai donc pas en mon nom de renoncer à vos projets de mariage... ce serait une raison pour vous y engager... mais

au nom de celui qui m'a confié le soin de votre honneur et de votre gloire... au nom de votre oncle, je vous dirai : Je vous le défends !

LÉOPOLD.

Vous me le défendez, vous, madame !...

AMALIE.

Moi.

LÉOPOLD.

Parbleu ! si j'avais pu hésiter... voilà qui m'eût décidé... Et à l'instant même, je réponds à la Fridolina, que j'accepte... avec amour, avec estime... avec enthousiasme !... et nous verrons, madame, comment vous vous y prendrez pour former opposition...

(Il se met à la table à droite, et écrit avec colère en tournant le dos à Amalie.)

SCÈNE VII.

AMALIE, FLORETTE, amenant par la porte du fond un homme habillé de noir, LÉOPOLD, à droite, écrivant.

FLORETTE, au fond, à l'homme vêtu de noir.

Tenez, monsieur, voilà cette dame qui désire vous parler pour tout arranger.

(L'homme en noir s'approche d'Amalie qui cause avec lui à voix basse, et a l'air de lui donner des instructions et des ordres ; il salue respectueusement et se retire.)

LÉOPOLD, qui pendant ce temps a écrit, continue en tournant le dos à Amalie.

Ah ! vous me le défendez !... Enchanté alors de désobéir à mon précepteur !... (Ecrivant.) « Ma chère Fridolina, je « connais tes vertus... » (S'arrêtant.) et je ne suis pas le seul !... « et j'aime mieux t'épouser que d'épouser une de ces prudes « hypocrites, qui, sous un beau semblant de sagesse, ca-

« chent les calculs les plus intéressés... Tu n'as pas hé-
« sité... » (A part.) C'est-à-dire, si, elle hésite entre moi et milord... et, s'il lui offrait sa main, je ne suis pas bien sûr que... (Vivement.) Raison de plus pour le prévenir!... (Écrivant et regardant Amalie.) « Je t'offre ma main et mon rang, et je « n'y mets qu'une seule condition... c'est que notre mariage « aura lieu demain à Vienne, en grande pompe, dans la « cathédrale... et que tu feras afficher dès le matin même, « à tous les coins de la ville : Ce soir, la *Gypsy*, pour les « représentations de madame la comtesse de Wurtzbourg, « qui dansera la *Cracovienne !* »

AMALIE.

C'est de la démence, monsieur, et vous perdez la raison...

LÉOPOLD.

Pour elle, vous l'avez dit... Et je cours à l'instant même porter cette lettre !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Vous n'irez pas plus loin, monsieur le comte, je vous arrête.

LÉOPOLD.

Moi !

L'HUISSIER.

Pas de bruit ! pas d'éclat... Il y a jugement et nous avons main-forte !... La maison est cernée... et monsieur le comte fera mieux de nous suivre sans résistance !

LÉOPOLD.

Vous ! mes créanciers !...

L'HUISSIER.

Non, nous n'avons plus cet honneur... Nous sommes payés... ou du moins nous avons caution suffisante, grâce à la personne à qui nous avons cédé nos créances et nos droits.

LÉOPOLD.

Et c'est ?...

L'HUISSIER.

Madame la chanoinesse Amalie de Moldau !

LÉOPOLD.

Ah ! il ne manquait plus que cette infamie... Après m'avoir ravi ma fortune... me ravir la liberté... oser m'arrêter.

AMALIE.

Non, monsieur ! mais arrêter votre mariage avec la Fridolina !... Je vous en avais prévenu... et comme on ne se marie pas en prison...

LÉOPOLD.

C'est possible !... mais quand j'en sortirai...

AMALIE.

Vous l'aurez oubliée !...

LÉOPOLD.

Jamais !

AMALIE.

Alors je compte sur elle...

(Elle fait un geste à l'huissier.)

L'HUISSIER, s'approchant respectueusement de Léopold.

Monsieur... je suis à vos ordres !

LÉOPOLD.

Je ne partirai pas du moins sans publier votre conduite... et sans vous couvrir aux yeux de tous de la honte èt du ridicule...

AMALIE.

Que vous aurez commencé par jeter sur vous !... Si vous

m'en croyez, monsieur, vous garderez sur cette retraite forcée un silence que, de mon côté, je jure de ne pas trahir !

L'HUISSIER.

Allons! partons !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; CONRAD, FLORETTE.

CONRAD.

Eh ! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

FLORETTE.

Que s'est-il passé ?

AMALIE.

Un événement fort heureux pour M. le comte. Toutes ses dettes sont payées !

L'HUISSIER.

C'est vrai.

AMALIE.

Et de plus, il part en ce moment...

LÉOPOLD, avec colère.

Madame !...

AMALIE.

Pour une mission importante... qui le retiendra quelque temps éloigné... mais qui assurera, je l'espère, son avenir et sa fortune.

CONRAD.

Je vous prie, monsieur le comte, d'en recevoir mes compliments !

FLORETTE.

Et moi aussi.

CONRAD.

Et si jamais, par la suite, la maison Conrad et Cie pouvait vous être utile...

LÉOPOLD, avec colère.

Monsieur...

CONRAD, à demi-voix.

Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire : Écoutez-la !...

FLORETTE.

Est-ce un arrangement ?

CONRAD.

Ou un mariage ?...

LÉOPOLD, à part.

Ah ! on ne meurt pas de rage, puisque j'existe encore... (A l'huissier.) Monsieur, monsieur, partons !...

(Il s'éloigne par la porte du fond, suivi de l'huissier.)

FLORETTE.

Est-il pressé !

CONRAD.

Est-il heureux !





ACTE TROISIÈME

Un salon dans un riche château.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONRAD, FLORETTE.

CONRAD.

Dis-moi seulement ce que tu as...

FLORETTE.

Je n'ai rien.

CONRAD.

Est-ce que tu n'es pas contente de notre voyage dans la vallée de Mur, la plus belle de la Styrie?... Des montagnes, des rochers, des mines de plomb et de fer qui valent des mines d'or.

FLORETTE.

C'est possible ; je n'ai pas regardé.

CONRAD.

Comment! je me détourne de mon chemin, moi qui suis pressé, parce que mademoiselle veut aller faire ses dévotions à Mariazell, le plus célèbre pèlerinage du pays, la Notre-Dame-de-Lorette de l'Autriche ; et à peine ai-je eu le temps de regarder la madone qui est en argent, sur un autel d'argent, entouré d'une grille d'argent, et qui mérite bien qu'on s'y arrête... moi d'abord j'y serais resté toute la journée...

mademoiselle prend mon bras... m'entraîne hors de l'église et ne me dit plus rien, ne voit plus rien tout le long de la route... Est-ce aimable !

FLORETTE.

Je pensais à autre chose.

CONRAD.

A quoi ?

FLORETTE.

A votre procès.

CONRAD.

Voilà du nouveau ! Un procès que je soutiens pour mes actionnaires et qui m'est bien indifférent... Directeur de l'affaire, je joue sur le velours... (Se frottant les mains.) Je n'ai plus d'actions... pas une...

FLORETTE.

C'est donc ça que, depuis deux ans, vous avez fait une si belle fortune ?

CONRAD.

Tu l'as dit, et je n'ai plus rien à désirer, qu'un bon mari pour ma fille... et pour moi, quelque titre, quelques honneurs.

FLORETTE.

Vous ?... mon père !...

CONRAD.

Pourquoi pas, comme tant d'autres qui ne l'ont pas si bien mérité ? Sais-tu bien qu'en commençant je n'avais rien... pas un florin... et que maintenant j'en ai cinq cent mille ? Il me semble alors qu'on me doit bien quelque récompense.

FLORETTE.

Pour la fortune que vous avez faite !...

CONRAD.

Sans contredit... Une récompense nationale !... (Regardant autour de lui.) Et voici le château qu'on nous dispute... le plus

beau de la province de Bruck, et de toute la Styrie... Il dépend de la succession du comte de Wurtzbourg.

FLORETTE.

Une habitation de prince.

CONRAD.

Nous en ferons une filature... si nous gagnons ; ce qui est douteux... Car l'héritière, la légataire universelle, mademoiselle Amalie de Moldau, se défend contre nous, et se défend bien... Aussi, et pour qu'on n'eût rien à me reprocher, je m'étais adressé au premier avocat de Vienne, maître Kuntzmann, qui n'a pu venir avec nous... Il plaide cette semaine une affaire importante. Mais il m'enverra, pour examiner les lieux et les titres, un jeune homme de talent qui travaille chez lui et sous sa direction. En attendant, comme on dit, on dîne ensemble et on plaide, et nous venons d'être accueillis à merveille, toi surtout, par mademoiselle Amalie de Moldau, notre adversaire.

FLORETTE.

Qui a poussé l'obligeance et la bonté jusqu'à nous offrir, à nous voyageurs, un logement dans son château.

CONRAD.

Son château ! son château !... le nôtre ; ce qui n'est pas encore décidé.

FLORETTE, regardant par la fenêtre à droite.

Et c'est si beau, si bien situé ; cette vue qui s'étend sur la vallée et sur le village. (Poussant un cri.) Ah ! mon Dieu !... c'est lui, c'est encore lui !

CONRAD.

Eh ! qui donc ?

FLORETTE.

C'est la seconde fois que je le rencontre aujourd'hui... Mais cette fois c'est bien pis encore ! il était avec une jeune fille... très-jeune, très-jolie... j'en suis sûre.

CONRAD.

Qui donc?

FLORETTE.

Et ce que vous n'auriez jamais cru de lui, ni moi non plus... car c'est d'une inconvenance, ça n'a pas de nom... Lui si réservé, si timide, il l'embrassait... dans une allée du parc... Je l'ai vu de cette fenêtre... je l'ai vu, je viens de le voir!...

CONRAD, avec impatience.

Qui donc?

FLORETTE.

Julien!

CONRAD.

Mon ancien contre-maître, qui depuis deux ans m'a quitté pour voyager!...

FLORETTE.

Si c'est ainsi que les voyages forment la jeunesse... Et moi, que vous accusiez de le regretter, de penser à lui, de l'aimer même... L'aimer!

CONRAD.

Dame!... tu refusais tous les partis que je te présentais.

FLORETTE.

Moi!...

CONRAD.

Tandis que lui... Ce que tu me dis là ne m'étonne pas... Il est de ce village... il y est né, et doit d'ici à trois ou quatre jours, à ce qu'on prétend, épouser une jeune fille du pays... celle que probablement tu viens de voir... Ainsi, rassure-toi... il n'y a pas autant de mal que tu croyais.

FLORETTE.

Pas autant!... Bien plus encore...

CONRAD.

Et en quoi?

FLORETTE.

En quoi... en quoi !... C'est qu'il me semble que ce mariage, il devait nous en faire part... vous chez qui il a été élevé... Loin de là... ce matin à Mariazell... au moment où je m'approchais de la chapelle d'argent... j'aperçois M. Julien que je n'avais pas vu depuis un an, et qui priait... tout pâle, comme quelqu'un qui a peur !

CONRAD.

Quand on va se marier... c'est tout naturel !

FLORETTE.

Ce qui ne l'est pas... c'est qu'en me voyant, il pousse un cri... se lève et s'enfuit... au lieu de venir à moi, de me demander de mes nouvelles... des vôtres surtout... vous qui pendant ce temps-là étiez tranquillement à regarder les bas-reliefs de la chapelle... Voici ce que je ne lui pardonnerai jamais ; voilà ce qui m'a mise de si mauvaise humeur durant toute la route. Mais pour le reste, peu m'importe, je ne lui en parlerai même pas... car j'espère bien ne plus le voir, ni le rencontrer ; c'est-à-dire si !... je le désire... ne fût-ce que pour faire comme lui, et l'éviter.

CONRAD.

A la bonne heure !

FLORETTE.

Par exemple ! Et pour vous prouver l'injustice de vos idées... je veux être mariée sur-le-champ.

CONRAD.

Voilà qui est parler, et dès notre retour à Vienne...

FLORETTE.

Non pas ! ici même, aujourd'hui, tout de suite !... pour qu'il en soit témoin... et mariée avant lui, parce qu'après il croirait peut-être que c'est par désespoir.

CONRAD.

C'est juste, et comme nous avons deux ou trois partis à notre disposition...

FLORETTE.

C'est bien...

CONRAD.

Veux-tu le conseiller aulique?

FLORETTE.

Oui.

CONRAD.

Aimes-tu mieux Barnek, le négociant?

FLORETTE.

Oui.

CONRAD.

Ou Gœlman, le banquier?

FLORETTE.

Oui.

CONRAD.

Oui! oui!... Tu ne peux cependant pas les épouser tous les trois...

FLORETTE.

Peu m'importe! Choisissez vous-même ce qu'il y aura de mieux, de plus brillant, pour que Julien en meure de dépit! Ah! s'il y avait moyen d'être comtesse ou duchesse, ou d'épouser quelque prince de la famille royale...

CONRAD.

Il ne s'en présente pas, et je n'en ai pas à t'offrir... mais alors prends toujours le banquier...

FLORETTE.

Non! c'est trop peu de chose!...

CONRAD.

Le négociant...

FLORETTE.

Encore moins...

CONRAD.

Alors nous retombons nécessairement sur le conseiller aulique.

FLORETTE.

Qui vous voudrez ! excepté celui-là que je déteste...

CONRAD.

A merveille... Nous voici revenus au même point.

SCÈNE II.

FLORETTE, CONRAD, LÉOPOLD.

FLORETTE, regardant à la porte du fond.

Eh ! mais, que vois-je ?... Cet homme en noir...

CONRAD.

Le jurisconsulte que nous attendons.

FLORETTE, courant à lui.

Eh ! non, c'est M. Léopold...

CONRAD.

M. le comte Léopold de Wurtzbourg que nous prenions pour un avocat.

LÉOPOLD.

L'un n'empêche pas l'autre.

CONRAD.

C'est juste ! on exige cela maintenant de tous nos diplomates !... Et la haute mission dont vous étiez chargé ?...

LÉOPOLD.

Cette mission... a duré plus de trois mois !... Depuis, je me suis adressé à maître Kuntzmann, le premier avocat de Vienne, chez qui je travaille et j'étudie. Il m'avait confié

quelques causes dont il paraît que je ne m'étais pas trop mal tiré... et en apprenant qu'il ne pouvait plaider pour vous contre Amalie de Moldau, je l'ai supplié de me charger de cette affaire, où je vous promets, sinon du talent, au moins des soins et un zèle à toute épreuve...

CONRAD.

Croyez-vous que nous gagnerons?

LÉOPOLD.

Ah! je voudrais pour tout au monde vous répondre du succès... mais...

CONRAD, secouant la tête.

La cause est douteuse?

LÉOPOLD.

Comme vous dites!

CONRAD.

Je le sais bien... ainsi que nos actionnaires! Et le plus effrayant, c'est que la chanoinesse, notre partie adverse, a du crédit, et surtout une réputation de probité et de désintéressement!

LÉOPOLD, avec impatience.

C'est inconcevable!... dans le monde, où pour cela je ne vais plus, chacun l'estime et la vante...

CONRAD.

On fait même courir le bruit qu'elle vous a rendu une partie de vos biens...

LÉOPOLD, cherchant à modérer sa colère.

Ah! voilà qui m'indigne! voilà où éclatent sa perfidie et son astuce! Elle a voulu par là m'empêcher de réclamer et de me plaindre... aussi je me tais, vous le voyez! personne n'a entendu de moi un murmure! mais il me tarde de dévoiler sa conduite et d'arracher aux yeux de tous le masque hypocrite dont elle se couvre!

CONRAD.

Je vous y aiderai.

LÉOPOLD, vivement.

En vérité !

CONRAD.

Vous savez qu'à Vienne tout le monde lui faisait la cour ! et que ses adorateurs...

LÉOPOLD.

Je les ai vus !... je les ai comptés... C'est tout simple, elle est si riche... et de tous ces fats qui l'entourent...

CONRAD.

Nul jusqu'ici n'avait su lui plaire ! Froide et impassible en apparence, elle n'avait donné prise ni au plus léger soupçon, ni à la plus innocente médisance... mais il paraît (ce qui pourrait nous servir), il paraît certain (A demi-voix.) qu'elle a un amant !

LÉOPOLD, vivement.

Ce n'est pas vrai !

CONRAD, stupéfait.

Comment !... vous la défendez ?

LÉOPOLD.

Moi !... m'en préserve le ciel ! Vous savez si je la hais, si je la déteste, et du premier jour que je l'ai vue, c'était, vous en avez été témoin, une répulsion, une antipathie qui n'a fait qu'augmenter !... Mais la haine ne me rend pas injuste ! Qu'elle soit fausse, avide, intéressée ! j'en conviens... et d'un pédantisme, d'un orgueil à vous rendre furieux... Je le reconnais, je l'accorde !... Mais pour son honneur, pour sa vertu, c'est différent ; il n'y a rien à dire : je ne l'ai pas perdue de vue un instant, et de ce côté-là, du moins, il faut la respecter !

CONRAD.

Vous aussi !.., qui êtes dupe !...

LÉOPOLD.

Moi ! comment cela ?

CONRAD.

Le comte de Walstein, chambellan de l'empereur, lui a offert sa main qu'elle a refusée, en lui avouant qu'elle aimait quelqu'un !

LÉOPOLD, s'efforçant de sourire, avec ironie.

Ah ! elle aime quelqu'un... elle en convient !... Il est parbleu bien heureux, et je lui en ferai compliment dès que je le connaîtrai !

CONRAD.

Attendez !... le colonel Kalkreuz, un de nos actionnaires, qui est intéressé à la perdre, nous a assuré que le préféré était le baron de Bubna.

LÉOPOLD.

Ce riche seigneur !...

CONRAD.

Lui-même !

LÉOPOLD.

En effet !... elle allait souvent... dans son hôtel... j'y ai vu sa voiture arrêtée.

CONRAD.

Et le jour, (A voix basse.) et la nuit !...

LÉOPOLD.

Ah ! si vous pouvez me prouver cela...

CONRAD.

Eh bien ! que ferez-vous ?

LÉOPOLD.

Je vous regarderai comme le meilleur, le plus fidèle de mes amis... A vous mon amitié, mon dévouement, ma reconnaissance.

CONRAD.

Soyez tranquille ! aujourd'hui même j'aurai une lettre et

les preuves promises, preuves certaines, irrécusables, dont vous pourrez faire adroitement usage dans votre plaidoyer, et détruire par là cette réputation à la faveur de laquelle elle gagnerait un procès qu'elle doit perdre! Car enfin elle a beau alléguer....

LÉOPOLD.

C'est bien ; ce sont d'abord les titres qu'il faut examiner!

CONRAD.

Je les ai avec moi dans ma voiture... Je cours vous les chercher... (A Léopold qui veut le suivre.) Non, non, restez, mon cher avocat, je veux dire, monsieur le comte!

(Il sort.)

SCÈNE III.

FLORETTE, LÉOPOLD.

FLORETTE, qui, pendant la scène précédente, s'est assise près de la table et s'est mise à travailler à l'aiguille, se lève en ce moment et regarde Léopold.

Je ne pourrai jamais m'habituer à cette idée... un grand seigneur devenu avocat!

LÉOPOLD.

Et pourquoi donc? Ne faut-il pas vivre?

FLORETTE.

Vous, monseigneur, qui êtes chargé de missions importantes!

LÉOPOLD, avec impatience.

Ah! n'en parlons plus, de grâce!

FLORETTE.

Et pourquoi donc?

LÉOPOLD, à demi-voix, avec une colère concentrée.

Vous ne savez pas que cette mission était une prison qui,

par l'ordre d'Amalie de Moldau, se referma sur moi ! Vous ne savez pas que pendant près de trois mois, j'y demeurai seul, sans autre compagnie que des in-folios poudreux, des livres de droit, d'histoire, de morale, de philosophie, tous plus assommants ou plus inutiles les uns que les autres, mais qu'il me fallut dévorer, sous peine de périr d'ennui... Et dans ma haine, je voulais vivre, vivre pour me venger ! Enfin, au bout de trois mois, soit lassitude, soit caprice, ou, ce qui m'indigne le plus, soit pitié... mes fers se sont brisés... je me suis trouvé libre et sans ressources.

FLORETTE.

Sans ressources !

LÉOPOLD.

Ah ! pis encore, car je n'avais que celle de la honte !... Tous les mois, comme pour me tenter, on me faisait remettre les arrérages d'une pension que j'ai repoussée... Oui, je n'ai pas voulu lui donner la joie de m'avilir... Oui, quand j'aurais dû mourir de misère et de faim auprès de son or, je jurai de n'y point toucher et je tins parole. Mais pour cela il fallait se suffire à soi-même, et je travaillai sans relâche, je travaillai nuit et jour.

FLORETTE.

Avec plaisir?

LÉOPOLD.

Non... avec rage ! Le peu d'études que j'avais achevées ou plutôt commencées dans la prison me permit de m'adresser à un jurisconsulte célèbre, qui daigna m'occuper près de lui et sous ses ordres !... Quelle joie, quel orgueil j'éprouvai au premier argent gagné par moi ! Comme je le contemplais avec bonheur et avec avarice ! Combien il me parut plus précieux que ces monceaux d'or acquis autrefois sans peine et dissipés sans plaisir... Et puis c'était un acheminement à ma vengeance ! Car pour rendre à cette femme affront pour affront, pour dévoiler ses secrets et ses amours, pour avoir enfin le droit de l'emporter sur elle et de l'humilier à mon

tour, il faut d'abord m'acquitter; il faut me délivrer de ce fardeau qui me pèse à présent plus que jamais : ces soixante à quatre-vingt mille florins qu'elle m'a fait l'injure de payer pour moi !

FLORETTE.

Vous n'y pensez pas !

LÉOPOLD.

Moi !... je ne passe pas un jour ni une nuit sans y penser; et, dans cette prison où j'étais malade de fatigue, de travail et de colère, au moment où j'allais succomber, il me suffisait de prononcer son nom... pour sentir renaître ma fureur et mes forces... Aussi... aussi, fasse le ciel que je rencontre un riche beau-père, et une dot qui me permette de payer mon ennemie mortelle ! Alors, et dès que je serai libre de me venger d'elle et de son amant... malheur à elle ! malheur à eux !

FLORETTE.

Quoi ! c'est là votre idée, votre projet ?. .

LÉOPOLD.

Certainement ! Il est si doux de punir qui nous outrage !

FLORETTE.

A qui le dites-vous ? (S'approchant de lui.) Et quoique avocat, vous êtes toujours comte de Wurtzbourg ?

LÉOPOLD.

Oui, vraiment !

FLORETTE.

Votre femme serait madame la comtesse et irait à la cour ?

LÉOPOLD.

Sans doute.

FLORETTE.

Aurait des armes et un blason sur sa voiture ?

LÉOPOLD.

Sans contredit.

FLORETTE, à part.

Ah! Julien les verra! (Haut.) Eh bien! monsieur le comte, je connais une personne qui aura trois ou quatre cent mille florins de dot... et qui tient à se marier tout de suite, tout de suite, tout de suite.

LÉOPOLD, vivement.

En vérité?... Est-elle bien?

FLORETTE, froidement.

Très-bien! Je vous la propose...

LÉOPOLD.

Et moi j'accepte.

FLORETTE.

Sur-le-champ?

LÉOPOLD.

Sur-le-champ!

FLORETTE.

Comment! sans la connaître?

LÉOPOLD.

Du moment que vous en répondez...

FLORETTE.

Oh! pour ce qui est de ça...

LÉOPOLD.

Je dois cependant vous prévenir et vous avouer avec franchise que je ne l'aimerai peut-être pas...

FLORETTE.

C'est trop juste; elle ne vous aimera pas non plus!

LÉOPOLD.

Très-bien! Qu'il est même possible que...

FLORETTE.

Et elle aussi.

LÉOPOLD.

Car je ne l'épouserai que par dépit, par colère...

FLORETTE.

Ah! je conçois bien cela!

LÉOPOLD.

Et comme moyen de me venger.

FLORETTE.

Justement! Un mariage par vengeance! c'est ce qu'il faut à la jeune personne!

LÉOPOLD.

A merveille! Et dès que vous m'aurez présenté...

FLORETTE, *vivement.*

Ça vous convient donc?

LÉOPOLD.

Certainement!

FLORETTE.

Et à moi aussi!... Il est des personnes à qui je suis trop heureuse de prouver qu'on peut se passer d'elles.

LÉOPOLD, *étonné.*

Comment, mademoiselle... c'est vous?

FLORETTE.

Oui, monsieur le comte. Cela vous fait-il de la peine?

LÉOPOLD.

Non, sans doute...

FLORETTE.

Eh bien! alors...

LÉOPOLD.

Mais votre père...

FLORETTE.

Tiens, c'est vrai!

LÉOPOLD.

Dont je connais le caractère...

FLORETTE.

C'est juste!

LÉOPOLD.

Ne voudra jamais.

FLORETTE.

Je n'y avais pas pensé... Ah le voilà!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CONRAD.

CONRAD, entrant vivement.

Ah! mon cher avocat... je veux dire monsieur le comte... je suis dans la stupéfaction... le ravissement... l'attendrissement...

FLORETTE.

Est-ce que par hasard vous auriez deviné?

CONRAD.

Quoi donc?

FLORETTE.

Que je suis enfin décidée à me marier!

CONRAD, avec joie.

Tu épouses le conseiller aulique, tu deviens conseillère!

FLORETTE.

Mieux que cela... je vous apporte un titre et un rang... à condition que vous consentirez sur-le-champ... car nous sommes pressés.

LÉOPOLD, à demi-voix.

C'est-à-dire...

FLORETTE, de même.

Oui. (Haut.) Nous nous aimons... moi et monsieur le comte...

CONRAD, poussant un cri.

Est-il possible !...

FLORETTE.

Et si vous voulez...

CONRAD, vivement.

Touchez là !

LÉOPOLD, étonné.

Comment ?...

CONRAD.

Touchez là, vous dis-je... mon gendre... mon cher gendre...

LÉOPOLD.

Vous savez cependant que je n'ai rien.

CONRAD.

Ça m'est égal... Le bonheur de mon enfant...

LÉOPOLD.

Rien absolument qu'un peu de talent et de courage pour toute fortune.

CONRAD.

En fait de fortune, monsieur, celle que vous avez me suffit... Eh ! oui vraiment, faites le mystérieux avec eux tous... c'est votre idée, ça vous convient... mais à moi, vous pouvez tout avouer, car je viens de tout apprendre... Quoique déshérité en partie, je connais maintenant vos arrangements avec madame de Moldau.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous dire ?

CONRAD.

Ces superbes forêts qui couronnent la montagne, ces terres

si bien cultivées, ces vastes étangs, ces usines, ces fabriques excitaient mon admiration; je demandai avec un sentiment d'envie à plusieurs ouvriers ou paysans... quel en était le propriétaire... et tous m'ont répondu : Le neveu du général, le comte Léopold de Wurtzbourg.

FLORETTE, poussant un cri de joie.

Est-il possible!...

LÉOPOLD.

Quoi! monsieur, ils vous ont dit que c'était...

CONRAD.

Un jeune seigneur, un original... un savant qui, depuis deux ans, n'est pas venu une fois visiter ses domaines... attendu qu'il reste à Vienne, chez un vieil avocat, à étudier le droit et la législation pour être un jour ministre ou ambassadeur.

LÉOPOLD, voulant l'interrompre.

Monsieur!...

FLORETTE, à Léopold.

C'est bien, cela...

CONRAD, continuant.

Mais du reste, et malgré son absence, m'ont-ils dit, jamais ses domaines n'ont été mieux administrés, jamais le pays n'a été plus riche. De là-bas, et malgré ses travaux, il a le temps de s'occuper de tout... Il a un intendant qui nous transmet ses ordres; et grâce à ses immenses revenus qu'il amasse depuis deux ans, et dont il n'a pas touché un florin, nous avons une route superbe... nous avons une école, un hospice, une salle d'asile...

LÉOPOLD, avec colère.

Ce n'est pas vrai!... et nous verrons!

CONRAD, criant.

Je l'ai vu de mes propres yeux... sur la grande place du village... un édifice superbe, et votre nom qu'ils y ont écrit en lettres d'or: Hospice Léopold.

LÉOPOLD, avec impatience.

Eh! monsieur, quand je vous répète...

CONRAD.

Que vous ne le saviez pas. Je le crois bien! ils ne vous l'ont pas dit. Mais cela est; et dès qu'ils ont appris par moi que M. le comte de Wurtzbourg... leur digne et noble seigneur, était ici incognito... ils ont couru s'entendre et s'organiser, et les voilà qui se disposent à venir, les notables du village en tête, les jeunes filles avec des bouquets... les hourras, les bravos, les vivats et une musique superbe... car ici ils sont tous musiciens... Vous allez entendre un fameux tapage...

FLORETTE.

Ah! que je suis contente! Julien l'entendra.

LÉOPOLD, furieux.

Une pareille scène... une pareille mystification... c'en est trop... Courez, monsieur, courez tout décommander... Et s'il est ici des gens qui n'ont pas craint de me prendre pour le but d'une raillerie aussi sanglante et d'un outrage...

CONRAD.

Vous voulez dire d'un triomphe.

LÉOPOLD.

Mais courez donc, vous dis-je, ou je pars à l'instant!

CONRAD.

En vérité, il n'y a pas exemple d'une pareille modestie.

LÉOPOLD.

Eh bien! me comprenez-vous?

CONRAD.

Non, mon gendre... mais c'est égal... j'y cours, je vous obéis, mon gendre... Car vous êtes mon gendre... je vous ai unis, et cela tient toujours... Viens, ma fille.

FLORETTE.

Oui, allons parler de ce mariage... Moi, d'abord, je vais en parler à tout le monde pour que Julien l'apprenne!

(Conrad et Florette sortent par la porte du fond.)

SCÈNE V.

LÉOPOLD, seul.

Ah! c'est trop se jouer de moi! et je saurai de quel droit on se permet, à mes dépens, une raillerie aussi injurieuse, aussi humiliante... Courons chez elle... Ah! si elle avait un frère, un mari! Si seulement, et comme on me le faisait espérer tout à l'heure... elle avait un amant!... Mais, non; tout est contre moi, et je ne suis pas même assez heureux pour cela! La voici... et il faut se calmer, se modérer!...

SCÈNE VI.

AMALIE, LÉOPOLD.

AMALIE, tenant à la main une liasse de papiers qu'elle dépose sur la table.

J'apprends à l'instant même, monsieur le comte, votre arrivée en ce château.

LÉOPOLD.

Non comme votre hôte, madame, mais comme votre adversaire... Je venais, avocat de la société Conrad, faire valoir contre vous des droits et des intérêts qui me sont confiés.

AMALIE.

J'ai appris avec joie, monsieur, vos travaux et vos succès dans la carrière du barreau... La cause importante dont vous

êtes chargé prouve assez quelle est déjà votre réputation; et si les termes où nous en sommes m'avaient permis de vous prendre pour avocat...

LÉOPOLD, avec colère.

Madame!

AMALIE.

C'est à vous-même que j'aurais confié le soin d'une cause qui vous intéresse plus que personne, car ce sont les droits de votre oncle (les vôtres bientôt)! que je défends avec raison et que vous attaquez à tort.

LÉOPOLD.

Nos juges en décideront. Mais avant de parler pour mes clients, j'ai à vous demander une explication qui m'est toute personnelle.

AMALIE.

Et laquelle?... Je suis prête à répondre.

LÉOPOLD.

Je ne vous dirai rien du passé et de ces trois mois de captivité...

AMALIE.

Qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'abréger...

LÉOPOLD.

Si vous pouviez me prouver cela!

AMALIE.

D'un seul mot: vous m'aviez juré d'épouser la Fridolina à votre sortie de prison, et je n'ai pu vous rendre la liberté que le jour où elle engageait à jamais la sienne à lord Cokeville.

LÉOPOLD, vivement.

Mariée!...

AMALIE.

Depuis près d'un an. Dans ce moment, elle plaide en sé-

paration, et je suis étonnée qu'elle ne vous ait pas choisi pour son défenseur, vous, monsieur...

LÉOPOLD.

Trêve de railleries, madame... non que celle-ci puisse m'offenser ; mais il en est d'autres plus amères et plus sanglantes dont j'ai à vous demander compte. Que vous vous soyez enrichie de mes dépouilles, j'y consens, je vous les abandonne ; mais dans ce pays, dans ce domaine, vous servir de mon nom pour m'humilier et me tourner en ridicule aux yeux de vos vassaux qui devraient être les miens ; mais ajouter à ma ruine la plaisanterie et l'insulte...

AMALIE.

En quoi donc, monsieur, ai-je mérité un tel reproche? Est-ce une plaisanterie si coupable que d'employer vos revenus à doubler la valeur de vos domaines? Est-ce vous insulter que de vous faire aimer de vos vassaux, de vous faire bénir par le pauvre et l'ouvrier, d'attacher votre nom à des établissements utiles qui sont votre ouvrage?

LÉOPOLD.

Oui ! si tout cela était vrai !

AMALIE.

Et qui vous dit que cela ne l'est pas? De tous vos torts, monsieur, le plus grand est de n'avoir jamais voulu me croire, quand je vous disais que, dépositaire de votre fortune, j'étais obligée de la garder tant qu'elle courrait des dangers entre vos mains, et disposée à vous la rendre dès que vous en seriez digne.

LÉOPOLD, avec impatience.

Mais, madame...

AMALIE.

Ah! laissez-moi parler à mon tour! Quand je vous ai vu prêt à dissiper cette fortune ou à flétrir votre nom par une union honteuse, moi, gardienne de vos biens et de votre honneur, moi, votre tutrice, comme vous daignez m'appe-

ler, je devais faire interdire un pupille plus insensé que coupable, et ne pouvant, pour y réussir, m'adresser aux magistrats, je me suis adressée à vos créanciers qui m'en ont donné le droit et les moyens.

LÉOPOLD.

Ah! ne me rappelez pas ce temps, un tel souvenir ranimerait toute ma colère.

AMALIE.

Rappelons-le, au contraire, pour vous réhabiliter à vos propres yeux. Oui, monsieur, en voyant avec quelle fierté vous repoussiez des dons que vous croyiez injurieux, avec quel courage vous luttiez contre le malheur et la détresse, avec quelle persévérance vous vous obstiniez à ne rien devoir qu'à vous-même et à votre travail... j'ai senti que j'avais eu raison de ne pas désespérer de votre avenir, et dès ce moment déjà je vous avais rendu toute mon estime... (Mouvement de Léopold.) Ne vous fâchez pas, monsieur, cela ne vous oblige à rien... pas même à la réciprocité... Mais pendant ce temps, ignorant votre captivité, et ne voyant que vos bienfaits, vos vassaux devaient tout naturellement vous aimer et vous bénir... il n'y a là ni insulte ni raillerie! Et maintenant qu'éclairé par l'expérience et par le malheur, vous connaissez le prix du temps et de l'étude et l'usage de cet or que l'on dépense toujours sagement quand on le gagne avec peine... maintenant que vous avez reconquis l'estime de tous, et surtout de vous-même, et que personne, excepté moi peut-être, n'a de reproches à vous faire, votre oncle, s'il vivait, vous trouvant enfin digne de votre nom et de vos aïeux, oublierait vos torts et serait content de vous... Je dois faire comme lui... Dès ce moment, mes fonctions cessent!...

LÉOPOLD, interdit.

Que voulez-vous dire?

AMALIE, souriant.

Par exemple, vous vous chargerez du procès contre la

Compagnie Conrad dont vous êtes l'avocat, et plaidant à la fois pour les deux parties... il y aura bien du malheur si vous ne vous entendez pas!

LÉOPOLD, hésitant encore.

Ah!... vous m'abusez, vous raillez encore!

AMALIE.

Puisqu'il vous faut des pièces à l'appui, voici mes comptes de tutelle que je vous apportais, et que je vous prie d'examiner... le temps seulement de les mettre en ordre... (Elle va prendre les papiers qu'elle a déposés sur la table à gauche.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; CONRAD.

CONRAD, tenant une lettre à la main.

La voici, mon ami, la voici!

LÉOPOLD.

Eh! quoi donc?

CONRAD.

Cette preuve que vous désiriez tant... la lettre du colonel! (Léopold s'en empare vivement.) Et si, après l'avoir lue, vous doutez encore...

LÉOPOLD, tout en parcourant la lettre.

Ah! c'est indigne!... c'est infâme!

CONRAD, à demi-voix.

Du tout! c'est charmant! car à l'audience on peut tirer parti de cela... et la perdre... avec égards s'entend!... Du reste, mon gendre, j'ai publié votre mariage dans le pays.

LÉOPOLD, toujours occupé de la lettre.

C'est bien!

CONRAD.

Ils sont dans le ravissement.

LÉOPOLD, avec dépit.

Et moi aussi!

CONRAD, à demi-voix.

Car je leur ai annoncé que vous aviez ma parole, comme j'avais la vôtre... Et je voulais même prier le notaire de venir s'entendre avec nous !

LÉOPOLD, avec impatience.

Bien! bien ! allez vite! Tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous voudrez, je le signerai, pourvu que vous partiez !

CONRAD, vivement.

Je suis parti.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

AMALIE, assise près de la table à gauche, LÉOPOLD.

AMALIE.

Nous vous attendons, monsieur, moi et mes comptes de tutelle.

LÉOPOLD, sèchement.

C'est inutile, madame.

AMALIE.

Pour vous, peut-être!... mais moi je tiens à vous prouver que j'ai rempli mes devoirs.

LÉOPOLD, avec ironie.

Vos devoirs!... Je sais que vous en êtes l'esclave... Il me suffit de la preuve que j'en ai entre les mains !

AMALIE.

Que voulez-vous dire, monsieur ?

LÉOPOLD.

Que dès longtemps je cherchais à me venger et à vous perdre!... J'en ai les moyens... Rassurez-vous, madame... je ne m'en servirai pas, je me tairai!... Mais ne vantez plus ce que vous avez fait pour moi... car dès ce moment nous sommes quittes.

AMALIE.

Je ne vous comprends pas, monsieur?

LÉOPOLD, avec amertume.

Vous ne comprenez pas qu'on se fasse un jeu de ce qu'il y a de plus sacré, qu'on affecte des dehors de rigorisme et de vertu, et que dans l'ombre et le secret on s'applaudisse de tromper tous les yeux... à commencer par les miens, car ce matin... tout à l'heure encore, malgré la haine que je vous dois et que je vous porte... je soutenais que vous étiez ce qu'il y a de plus pur et de plus irréprochable!

AMALIE.

Vraiment!

LÉOPOLD.

Mais maintenant que je sais tout...

AMALIE.

Eh! que savez-vous, monsieur?

LÉOPOLD.

Que vous aimez quelqu'un!...

AMALIE.

Quand il serait vrai, cela m'est-il interdit?...

LÉOPOLD, avec colère.

Vous en convenez donc?... Eh bien! je connais votre secret, je sais qui! (Mouvement d'effroi d'Amalie.) Ne tremblez pas, madame, vous avez ma parole!... je serai discret... Je n'ai rien lu... je nierai même s'il le faut, et ne parlerai de cette lettre à personne... qu'à vous, madame. (La lui présentant.) Lisez-la, lisez, de grâce! car moi je ne le pourrais!

Vous y verrez qu'Amalie de Moldau, qui jouissait dans le monde d'une si grande réputation d'insensibilité et de vertu, se rendait, pendant quinze jours de suite, seule et déguisée, chez le baron de Bubna; qu'elle se faisait secrètement introduire dans les jardins de l'hôtel par la femme du concierge, et ne sortait qu'au petit jour... On l'a vue!... c'est le cocher du baron qui l'atteste!

AMALIE, *froidement et lisant toujours la lettre.*

Le cocher lui-même!... Je le vois bien!

LÉOPOLD.

Et justement à la même époque, Amalie de Moldau était absente de chez elle, sans que personne ait pu dire où elle était allée... Nierez-vous le nom, la date, les faits?

AMALIE.

Non, monsieur!... et ce qu'il y a de pis... c'est qu'on ne vous en dit là que la moitié.

LÉOPOLD, *étonné.*

Comment!

AMALIE.

La moitié de l'anecdote... Alors autant vous la raconter tout entière!... Vous saurez donc, monsieur, que je m'étais chargée fort imprudemment d'un jeune pupille auquel je portais, malgré moi, plus d'intérêt qu'il ne méritait; car, franchement, c'était un fort mauvais sujet... alors!... car depuis il est bien changé. Diverses circonstances, trop longues à vous raconter, m'avaient obligée à user de sévérité avec lui... Il était mon prisonnier... et quoique n'ayant pu agir autrement, je m'en faisais des reproches, qui redoublèrent encore lorsque j'appris que l'excès du travail l'avait rendu malade...

LÉOPOLD, *vivement.*

Quoi! madame...

AMALIE.

Ah! cela vous intéresse, je le vois...

LÉOPOLD.

Non, non, madame... Mais enfin !...

AMALIE.

Jugez alors de ce que dut me faire éprouver un malheur dont je m'accusais d'être la cause première ! Je voulais d'abord courir auprès de lui; mais les strictes convenances ne l'auraient peut-être pas permis; et puis, à vous parler franchement, j'étais fort mal avec mon pupille : il était peu soumis, peu docile, souvent même assez peu galant, ce qui n'était que demi-mal... Je commençais à m'y habituer, mais je craignais que ma vue ne lui causât, comme à l'ordinaire, une impression dangereuse... je veux dire fâcheuse, nuisible, et même fatale, vu son état... Je m'adressai alors au baron de Bubna, administrateur des prisons, ancien ami de votre oncle, homme fort aimable malgré ses soixante ans, et, par les jardins de son hôtel, qui attenaient à la prison... je me rendis plusieurs fois, dans le costume d'une sœur de charité, près de mon pupille, qui n'avait garde de me reconnaître, car il avait une fièvre ardente... le délire... et souvent, pendant que je lui présentais quelque potion destinée à le calmer... je l'entendais maudire avec rage une indigne... une infâme chanoinesse.

LÉOPOLD.

Ah ! madame...

AMALIE.

Ne lui en voulez pas, monsieur... il était dans le délire... Quelques jours après, cependant, et grâce aux soins que nous lui avions prodigués, il commençait à revenir à la raison, et je me disposais à le quitter. « Sœur Nancy, » me dit-il...

LÉOPOLD, *vivement.*

Sœur Nancy... Oui, je me rappelle...

AMALIE.

Et le malade, qui était déjà convalescent, lui serrait la main avec force en lui disant : « Ma bonne sœur, toi à qui je

« dois la vie, comment te prouver ma reconnaissance... Ah!
« si j'étais encore riche, si cette maudite, cette scélérate
« chanoinesse, ne m'avait pas tout ravi, tout enlevé... mais
« il ne me reste rien qu'une bague... celle de ma mère !...
« Tiens, accepte-la... »

LÉOPOLD.

Cette bague que je croyais avoir perdue...

AMALIE.

Ne la cherchez plus, monsieur, car la voici.

LÉOPOLD.

Ah! madame...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; CONRAD.

CONRAD, *entrant vivement.*

Mon gendre! mon gendre!

AMALIE.

Son gendre!

LÉOPOLD.

O ciel!

CONRAD.

Tous vos vassaux sont dans la cour du château, et cette fois pas moyen de les renvoyer... car votre mariage est déjà connu d'eux tous, et dès qu'ils ont vu le notaire que vous m'aviez prié d'amener...

AMALIE, *avec émotion.*

Quoi! M. le comte se marie...

CONRAD, *vivement.*

Oui, madame, avec ma fille!... Un mariage d'inclination! Ils s'aimaient tous les deux, et le croyant pauvre, ma fille lui avait offert sa main et sa fortune...

AMALIE, vivement.

Et maintenant que vous voilà rentré dans tous vos biens...

CONRAD, avec joie.

Est-il possible!

AMALIE.

Et dès que vous avez donné votre parole... dès qu'elle vous aime...

CONRAD.

Oh! éperdument!

AMALIE.

Il n'y a plus alors à hésiter... j'approuve! Et je demande, comme tutrice et comme amie, à signer au contrat!

CONRAD.

C'est trop juste... (Montrant la porte à droite.) D'autant que le notaire nous attend pour le rédiger.

AMALIE.

Il n'y a pas alors de temps à perdre!

CONRAD.

Je vous précède.

AMALIE.

Et nous vous suivons.

(Conrad entre dans l'appartement à droite. Amalie, qui le suit, s'arrête en voyant Léopold qui vient de se jeter sur un fauteuil à gauche.)

SCÈNE X.

LÉOPOLD, AMALIE.

AMALIE, à Léopold.

Eh bien! monsieur, vous ne venez pas?

LÉOPOLD, sèchement.

Non, madame.

AMALIE.

Et pourquoi?

LÉOPOLD.

C'est que je ne veux plus me marier!

AMALIE.

Y pensez-vous? quand le notaire est là, quand les paroles sont données, compromettre par un pareil affront une jeune fille qui ne l'a pas mérité! une personne qui vous aime!...

LÉOPOLD.

Eh! non!... j'ai idée qu'elle ne m'aime pas... et que je ne l'aime pas non plus...

AMALIE.

Pourquoi alors consentir à ce mariage et surtout le publier?

LÉOPOLD, avec expansion.

Je n'en sais rien!... ou plutôt si! je le sais... Mais je ne veux ni ne peux vous le dire!

AMALIE.

En vérité, Léopold, vous m'effrayez!... Plus je vous écoute, et plus je crains que vous ne soyez pas dans votre bon sens.

LÉOPOLD.

Moi, j'en suis sûr!... et un seul mot vous expliquera mon extravagance! c'est que j'en aime une autre!

AMALIE.

Et pourquoi ne pas le lui avoir dit?

LÉOPOLD.

Ah! j'étais si peu digne d'elle! je lui reconnaissais, sans me l'avouer, une telle supériorité, que j'en étais humilié et indigné! de sorte que, furieux contre elle et contre moi... je l'aimais en la détestant... ou plutôt je m'efforçais de la détester pour ne pas l'aimer!

AMALIE, baissant les yeux.

C'est difficile à comprendre.

LÉOPOLD, naïvement.

Aussi, madame, n'y ai-je jamais rien compris!... Cependant si vous la connaissiez...

AMALIE, vivement.

C'est inutile... Si elle est telle que vous le dites, je doute qu'on puisse lui plaire en manquant à toutes ses promesses.

LÉOPOLD.

Que faut-il donc faire alors?

AMALIE.

Les tenir... ne pas tromper les espérances de cette jeune fille, qui est dans l'ivresse du bonheur!... lui donner toute votre fortune!

LÉOPOLD.

Et vous?... que vous restera-t-il?

AMALIE, lui montrant sa main.

Ma bague.

LÉOPOLD, avec désespoir.

Madame!...

SCÈNE XI.

AMALIE, FLORETTE, LÉOPOLD.

FLORETTE, sanglotant

Ah! ah!...

LÉOPOLD.

Elle que vous disiez dans la joie de ce mariage... Elle pleure! Ah! que c'est heureux!

FLORETTE.

Est-il mauvais cœur... (A Léopold.) Moi qui vous ai proposé tantôt de vous épouser pour vous être agréable, au sujet de madame, que vous détestiez... Oui, madame, c'est comme

ça, par pure obligeance!... et il est bien terrible, quand on a voulu rendre service, d'en être punie...

AMALIE.

Que voulez-vous dire?

FLORETTE.

Je viens de rencontrer Julien!... qui était parti pour faire fortune et m'épouser.

LÉOPOLD.

Est-il possible!

FLORETTE.

Mais quoiqu'il ait du talent et de la conduite... car il a de la conduite... il n'a pu réussir à rien, faute d'argent... pour en gagner... et alors il était revenu dans ce village, qui est le sien, pour embrasser sa sœur... avant de mourir, il me l'a dit... A ce mot-là, j'ai senti ma colère s'en aller et mon amour revenir.

LÉOPOLD, poussant un cri.

Ah! Florette!... tu es charmante, et il faut que je t'embrasse!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CONRAD, un parchemin à la main.

CONRAD.

Bravo!... les futurs qui s'embrassent!... Ne vous dérangez pas!... je vous le permets. (Montrant le parchemin qu'il tient à la main.) Et voici le titre notarié qui vous en donne le droit.

LÉOPOLD.

Non, monsieur Conrad, ce n'est plus possible!

CONRAD.

Qu'est-ce à dire?

LÉOPOLD.

J'aurais été votre gendre, car vous aviez ma parole!...

mais un obstacle insurmontable auquel j'étais loin de m'attendre...

CONRAD, regardant Amalie.

Quoi ! madame oserait....

LÉOPOLD.

Du tout ! c'est votre fille qui ose en aimer un autre.

CONRAD, avec colère.

Le petit Julien !

LÉOPOLD, vivement.

Vous le saviez?

CONRAD, troublé.

C'est-à-dire, je m'en doutais !

LÉOPOLD.

Et vous n'en parliez pas !... c'est mal !

CONRAD.

Ah ! c'est un détail...

LÉOPOLD.

Vous deviez penser qu'aucun sacrifice ne me coûterait pour assurer le bonheur de votre fille !... D'abord, je renonce à elle !

FLORETTE, vivement.

Ah ! monsieur! c'est moi qui maintenant vous embrasserais... (s'arrêtant.) si je l'osais !...

LÉOPOLD, à Conrad.

Vous l'entendez ! (Gravement.) Julien est un brave et honnête garçon que j'estime, que j'aime !...

FLORETTE, naïvement.

Vous ne le connaissez pas !

LÉOPOLD.

C'est égal !... il suffit que vous l'aimiez... pour que je l'aime aussi !

FLORETTE.

Voilà qui est trop fort !

LÉOPOLD, regardant Amalie.

Et me rappelant les leçons qu'on a bien voulu me donner sur l'emploi des richesses... j'avancerai à Julien... je lui donnerai pour s'établir une dot égale à celle de votre fille.

FLORETTE, lui sautant au cou.

Ah ! cette fois je n'y tiens plus !

CONRAD.

Ma fille ! ma fille !...

FLORETTE, à Léopold.

Que le ciel vous récompense !

LÉOPOLD, regardant Amalie avec tendresse.

Le ciel daignera-t-il m'entendre ?... et cette main qui déjà porte mon anneau sera-t-elle à moi un jour ?

(Amalie, sans lui répondre, lui tend la main ; Léopold pousse un cri et tombe à ses genoux.)

FLORETTE.

Quoi ! cette tutrice qui vous a ruiné...

CONRAD.

Et que vous détestiez...

LÉOPOLD.

Est celle que j'aime !

AMALIE.

Et qu'il épouse...

LÉOPOLD.

Pour rester toujours en tutelle !



TABLE

—



CHICHY. — Imprie Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

